



UNIL | Université de Lausanne

Unicentre

CH-1015 Lausanne

<http://serval.unil.ch>

2017

« Devenir soi-même » – Paris, catalyseur de l'identité romande

Reconversions d'écrivains transfuges (1880-1900)

Selina Follonier

Follonier Selina, 2017, « Devenir soi-même » – Paris, catalyseur de l'identité romande. Reconversions d'écrivains transfuges (1880-1900)

Originally published at : Mémoire de maîtrise, Université de Lausanne

Posted at the University of Lausanne Open Archive.
<http://serval.unil.ch>

Droits d'auteur

L'Université de Lausanne attire expressément l'attention des utilisateurs sur le fait que tous les documents publiés dans l'Archive SERVAL sont protégés par le droit d'auteur, conformément à la loi fédérale sur le droit d'auteur et les droits voisins (LDA). A ce titre, il est indispensable d'obtenir le consentement préalable de l'auteur et/ou de l'éditeur avant toute utilisation d'une oeuvre ou d'une partie d'une oeuvre ne relevant pas d'une utilisation à des fins personnelles au sens de la LDA (art. 19, al. 1 lettre a). A défaut, tout contrevenant s'expose aux sanctions prévues par cette loi. Nous déclinons toute responsabilité en la matière.

Copyright

The University of Lausanne expressly draws the attention of users to the fact that all documents published in the SERVAL Archive are protected by copyright in accordance with federal law on copyright and similar rights (LDA). Accordingly it is indispensable to obtain prior consent from the author and/or publisher before any use of a work or part of a work for purposes other than personal use within the meaning of LDA (art. 19, para. 1 letter a). Failure to do so will expose offenders to the sanctions laid down by this law. We accept no liability in this respect.

UNIVERSITÉ DE LAUSANNE
FACULTÉ DES LETTRES

Mémoire de Maîtrise universitaire ès lettres en Français moderne

« DEVENIR SOI-MÊME » – PARIS, CATALYSEUR DE L'IDENTITÉ ROMANDE
Reconversions d'écrivains transfuges (1880-1900)

par

Selina Follonier

sous la direction du Professeur Daniel Maggetti

Session de printemps 2017



Paris, avenue de l'Opéra, vers 1890

Mes remerciements cordiaux vont à toutes les personnes qui m'ont apporté leur soutien au cours de ce travail, que ce soit par des conseils, l'aide à la recherche documentaire ou la relecture critique. Je tiens en particulier à exprimer ma gratitude à M. le professeur Daniel Maggetti, M^{me} Noémie Chardonnens, maître assistante, M^{me} le professeur Doris Jakubec, M. le professeur Victor Monnier, M. Manuel Baud-Bovy, M. Nicolas Isoz, M. Jacques Moser, le personnel des différentes bibliothèques et archives, et tout particulièrement à M^{me} Melissa Mihali, M. Pierre-Alain Baudat et M. Ameer Benkara du Département des manuscrits de la Bibliothèque de Genève, M^{me} Laura Saggiorato du Département des manuscrits de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, M^{me} Lorraine Filippozzi aux Archives communales de Vevey, M^{me} Dominique Torrione-Vouilloz aux Archives patrimoniales de l'Université de Genève ainsi qu'à M. Heinrich Forster et M. Mikael Follonier.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
I. ENTRE LA SUISSE ET PARIS : DE LA PÉRIPHÉRIE AU CENTRE	8
1.1. La jeunesse estudiantine des années 1880 : une génération écartelée	8
– <i>Littérature et identité romandes</i>	8
– <i>Une pédagogie patriotique et ses failles</i>	11
– <i>Le Paris rêvé : forces d'attraction du centre</i>	14
– <i>Raisons du départ : espoirs, projets, prétextes</i>	17
1.2. Monter à Paris : impressions et choc culturel	20
– <i>La colonie suisse : géographie sociale et situation matérielle</i>	20
– <i>Des agendas chargés : à la découverte de la métropole</i>	27
II. ÉDITION, PRESSE, CRITIQUE : TENTATIVES ET RÉSULTATS	34
2.1. (Més)aventures éditoriales	34
– <i>Être ou ne pas être édité chez Lemerre</i>	35
– <i>La mesure du décalage</i>	40
2.2. « Surtout, pas d'auteurs suisses ! » : impasses médiatiques	45
2.3. Critique et réception : l'écrivain face à ses juges	54
– <i>Un combat contre le silence</i>	54
– <i>Style et thématique : trop ou pas assez suisse ?</i>	57
– <i>Grilles de lecture et florilège de « tares helvétiques »</i>	60
III. GENÈSE ET LOGIQUES DES DISCOURS IDENTITAIRES	64
3.1. « Le jour où je me suis vu sur le pavé de Paris » : aspects d'une désillusion	64
3.2. Rhétoriques identitaires, ou l'affirmation de l'altérité	69
3.3. Soi-même : un produit de conjoncture ?	76
– <i>Exprimer l'enracinement : des identités collectives</i>	76
– <i>À la recherche d'un art personnel</i>	79

IV. PRISES DE POSITION ET STABILISATION DES TRAJECTOIRES	84
4.1. Manifestes, discours et critique littéraire	85
– <i>D'un rêve à l'autre...</i>	85
– <i>Batailles médiatiques : une question de morale</i>	88
4.2. Œuvre littéraire et secteurs de production	94
4.3. Retour à l'ordre : effets de ségrégation	101
– <i>L'attraction de la périphérie, ou la « consolation aux artistes suisses »</i>	101
– <i>Dans les marges du centre</i>	106
CONCLUSION	114
– <i>Éléments de réponse</i>	114
– <i>Limites et perspectives</i>	118
ANNEXES	125
I. GÉOGRAPHIE DE LA COLONIE LITTÉRAIRE SUISSE DE PARIS (1880-1900)	125
1. Adresses	126
2. Plan du Quartier latin	129
3. Plan de Paris	131
II. NOTICES BIO-BIBLIOGRAPHIQUES	133
BIBLIOGRAPHIE	143

INTRODUCTION

« [Paris] vous enseigne à être vous-même »¹ – telle est la leçon que C. F. Ramuz tire d'une dizaine d'années de séjour² dans la capitale française. À travers divers écrits programmatiques, autobiographiques ou fictionnels³, celui que l'on a pu considérer comme le plus grand écrivain suisse romand du XX^e siècle⁴ a théorisé la présumée vertu heuristique de la Ville Lumière en termes de quête identitaire et esthétique. La rhétorique du « devenir soi-même », du « se trouver soi-même », ou encore du « rester soi-même », émergeant au contact de – et souvent par opposition à – Paris, est, au sein de la littérature romande, loin de constituer un fait isolé. Ce même *topos* revient en effet sous de nombreuses plumes, depuis Béat de Muralt⁵ jusqu'à l'époque contemporaine⁶. « Je suis enfin moi-même »⁷, s'écrie Samuel Cornut dans une lettre à un confrère helvétique ; et Philippe Godet de professer, dans sa fameuse « Causerie » : « [...] surtout à Paris / Pour devenir quelqu'un, il faut rester soi-même »⁸.

La récurrence de ce type de discours mérite que l'on s'y arrête. Au-delà des incontestables nuances de signification qu'elle recèle, la formule implique généralement l'idée d'un retour aux origines, à une terre, une culture ou une communauté dont on émane, la prise de conscience d'une essence première perçue comme fondement indispensable à l'exercice d'un art authentique. C'est ainsi que, paradoxalement, maint écrivain romand ne s'est réellement découvert suisse⁹ qu'en allant à Paris. Le récit de cette expérience, décisive sur le plan intime et créateur, se fait volontiers solennel, invoquant de hauts principes et idéaux destinés à cautionner une certaine (ré)orientation littéraire. À les prendre à la lettre, on oublierait que ces déclarations sont avant tout le produit d'une interaction complexe de facteurs sociaux, historiques et

¹ C. F. Ramuz, *Paris (notes d'un Vaudois)*, Lausanne, Aujourd'hui, 1938, p. 248.

² De 1900 à 1914, Ramuz vit à Paris, séjour toutefois entrecoupé de longs et fréquents retours en Suisse.

³ Pour ne citer que quelques exemples : *Paris (notes d'un Vaudois)* (1938), *Une province qui n'en est pas une* (1938), *Aimé Pache, peintre vaudois* (1911) ou la lettre à Henry Poulaille du 20 mai 1924.

⁴ Dans l'*Histoire de la littérature en Suisse romande* de Roger Francillon, Ramuz figure même comme « le plus grand écrivain de Suisse romande » tout court. (Roger Francillon (dir.), *Histoire de la littérature en Suisse romande*, nouvelle édition, Genève, Zoé, 2015, p. 688).

⁵ Au terme de ses voyages à Paris et en Angleterre, Muralt prône la nécessité d'un retour à la patrie et à la campagne, où il s'installe dans le but de vivre en simplicité et de « se connaître lui-même ». Fort de la conviction que « c'est plutôt ce Genre de vie que nous devrions rechercher [...] en nous y trouvant nous-mêmes », l'auteur critique la propension de nombreux compatriotes à aller « chercher un France un faux Mérite », auprès d'un de ces « Peuples polis, dont les Manières et le Train de vie nous imposent, [et qui] sont les plus corrompus ». (Béat de Muralt, *Lettres sur les Anglois et les François, et sur les Voies*, [Genève], [Fabri et Barrillot], 1725, p. 462-469).

⁶ En 1981, Jean-Luc Benoziglio, écrivain valaisan installé à Paris, affirme « se sentir suisse » lorsqu'il se trouve confronté à la vie « plus bruyante, plus brillante, parfois plus superficielle » de la capitale française. (« Jean-Luc Benoziglio », journaliste Pierre-Pascal Rossi, *Visiteurs du soir*, Archives RTS, diffusé le 20.04.1981, 1 vidéo (19 min), www.rts.ch/archives/tv/culture/visiteurs-du-soir/3461746-jean-luc-benoziglio.html [consulté le 02.03.16], 03:20-03:51).

⁷ Samuel Cornut, lettre à Édouard Rod, Paris, 22.11.1902, fonds Édouard Rod, Bibliothèque cantonale et universitaire [ci-après : BCUL], Lausanne.

⁸ Philippe Godet, « Causerie », *Au foyer romand*, 1889, p. 47.

⁹ L'emploi de cet adjectif pour regrouper les différentes identités cantonales devient pertinent dès la seconde moitié du XIX^e siècle. Suite à la révision de la Constitution fédérale de 1848, qui marque l'avènement d'un gouvernement centralisé, un mouvement d'unification s'affirme. Cela n'empêche pourtant pas certains écrivains – comme par exemple Ramuz – de se considérer avant tout comme vaudois, genevois, neuchâtelois, etc.

institutionnels : structure du champ littéraire en place, position occupée, visée ou assignée au sein de ce même champ, capital scolaire et intellectuel, appartenance à des réseaux de sociabilité ou encore motifs d'ordre religieux, familial ou affectif. Ces différents paramètres se conjuguent pour générer une dynamique qui, selon toute apparence, fait de l'exil parisien moins une aliénation qu'au contraire un véritable *catalyseur* de l'identité romande¹⁰. Sonder ces mécanismes et interroger leurs conséquences tant sur les carrières individuelles que sur le processus d'autodéfinition d'une littérature, tel sera l'objectif du présent travail.

Dans l'espace littéraire romand, le mythe d'un Paris « miroir de l'identité » s'ajoute à celui, largement répandu à travers la francophonie, voire au-delà, de la Cité siège de l'esprit et du goût autant que symbole de frivolité mondaine et de déchéance morale¹¹. À la fin du XIX^e siècle, le rayonnement de la capitale française atteint son apogée : cœur de la vie intellectuelle et artistique de l'époque, lieu de légitimation et de consécration par excellence, Paris attire des foules de poètes provinciaux, belges ou suisses romands, animés par le rêve de se faire un nom aux côtés de leurs illustres maîtres. L'alphabetisation de vastes couches de la population, l'instruction primaire rendue gratuite et obligatoire¹², l'accès démocratisé et laïcisé aux études supérieures¹³, le développement de la presse et de l'édition conduisent à une multiplication inouïe des vocations littéraires.¹⁴ C'est l'heure des avant-gardes et de la « naissance des intellectuels »¹⁵, une période marquée par une effervescence créatrice qui fait de cette époque un terrain de recherche particulièrement intéressant. Du côté suisse, on assiste à d'intenses débats sur l'existence et la nature d'une *littérature romande*¹⁶ ou encore d'un *art national*¹⁷, alors même

¹⁰ Nous aurons l'occasion de détailler les implications de la notion d'« identité romande » dans la première partie de notre travail.

¹¹ La formule « Paris, siège du goût » vient de Rousseau qui dresse de la capitale française un portrait contrasté, rappelant à maints égards les discours de Bèat de Muralt : « Paris, le siège du goût et de la politesse, convient à votre esprit, à votre ton, à vos manières ; mais le séjour du vice ne convient point à vos mœurs, et une ville où l'amitié ne résiste ni à l'adversité ni à l'absence ne saurait plaire à votre cœur. » (Jean-Jacques Rousseau, lettre à Madame de ***, 27.03.1763, *Correspondance, Œuvres complètes*, avec des notes historiques par G. Petitain, t. VII, Paris, Lefèvre, 1839, p. 497).

¹² L'instruction primaire est rendue gratuite, obligatoire et laïque en France par les lois Jules Ferry de 1881 et 1882. En Suisse, la Constitution fédérale prévoyait de telles dispositions dès 1874.

¹³ À Genève et à Lausanne, les Académies sont transformées en Universités durant le dernier quart du XIX^e siècle, après avoir été détachées de la tutelle de l'église. En France, la loi du 18 mars 1880 entérine l'égalité de tous les candidats en termes de conditions d'admission, d'examens, etc., tandis que le principe de laïcité est adopté par les lois Jules Ferry mentionnées ci-dessus.

¹⁴ Voir Alain Clavien, Diana Le Dinh, François Vallotton, « Jalons pour une histoire à faire : les revues romandes, 1880-1914 », *Les Annuelles*, n°4, 1993, p. 7.

¹⁵ Voir Christophe Charle, *La Naissance des « intellectuels » : 1880-1900*, Paris, Minuit, « Le Sens commun », 1990.

¹⁶ Comme le démontre Daniel Maggetti dans *L'Invention de la littérature romande* (1995), le concept de « littérature romande » s'est concrétisé au fil du XIX^e siècle. Alors que la publication quasi simultanée de deux *Histoires littéraires de la Suisse romande* (respectivement de la *Suisse française*) par Virgile Rossel et Philippe Godet, au tournant des années 1890, peut être considérée comme un aboutissement de cette évolution, le débat est loin d'être clos ; en 1906, Édouard Rod publie dans la *Gazette de Lausanne* une déclaration fracassante dans laquelle il nie l'existence d'une littérature romande, tout en relativisant les deux *Histoires* précitées. (« L'Esprit littéraire dans la Suisse romande », *Gazette de Lausanne*, 06.06.1906, p. 6-7).

¹⁷ Cet effort de conceptualisation est à l'origine de la fameuse expression de Philippe Monnier : « L'art national est la douce lubie du pays romand ». (Philippe Monnier, « Chronique romande », *Au foyer romand*, 1899, p. 28). Soulignons le fait que les principaux théoriciens de cet « art national » vivent à Paris, ainsi Albert Trachsel et Mathias Morhardt.

que la mobilité accrue et la généralisation du voyage d'étude¹⁸ encouragent de nombreux jeunes gens à prendre le chemin de la métropole. Cependant, une fois arrivés sur place, les apprentis littérateurs se heurtent aux lois d'un marché saturé, fermé aux prétendants dépourvus de capital symbolique et économique. On sait quelles amères désillusions la « grande Babylone » a réservées à la plupart de ceux qui sont venus y chercher la gloire. On sait également combien l'indifférence de la critique française a alimenté le « fameux complexe d'infériorité »¹⁹ qui pèse si lourd sur les littératures dites *périphériques*. Pourquoi alors revenir sur ce « grave mais hilarant sujet »²⁰ que l'on a, selon l'expression d'Étienne Barilier, déjà « potassé [...] sur des centaines de pages »²¹ ?

La pertinence d'un retour aux faits nous semble appuyée par le choix d'une nouvelle approche ainsi que par le recours à de nouveaux outils de recherche informatiques et à des sources peu voire pas du tout exploitées dans le passé. À ce jour, il n'existe aucune étude spécifiquement consacrée aux écrivains romands à Paris. Les travaux qui relatent l'une ou l'autre tentative transfuge ont adopté une visée soit purement monographique²², soit axée sur le champ romand : on a analysé les œuvres et prises de position des auteurs émigrés en termes de conformité ou non aux canons littéraires romands ; on a décrit leur présence ou absence dans le paysage éditorial et médiatique suisse ainsi que l'accueil de leur production auprès du public indigène²³. En revanche, on a peu sondé la situation matérielle de ces mêmes écrivains à Paris, la géographie et la structure interne de la « colonie suisse » établie dans la métropole, les stratégies déployées par les différents acteurs afin de percer sur le marché parisien, les contacts entretenus, les réseaux investis, et surtout la manière dont leurs œuvres ont été reçues par les instances centrales. Cette lacune est particulièrement frappante pour les écrivains « pré-ramuziens »²⁴,

¹⁸ De nombreux étudiants romands de la fin du XIX^e siècle effectuent des séjours à l'étranger dans le cadre de leur formation, avec comme principales destinations l'Allemagne et Paris. Cette coutume a notamment été suivie par de futurs écrivains comme Philippe Monnier, Gaspard Vallette, Adolphe Chenevière ou Virgile Rossel.

¹⁹ C. F. Ramuz, *Paris (notes d'un Vaudois)*, op. cit., p. 242.

²⁰ Étienne Barilier, *Soyons médiocres !: essai sur le milieu littéraire romand*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1989, p. 101.

²¹ *Idem*.

²² Citons la biographie consacrée par Cécile Delhorbe à Édouard Rod (1938), la thèse d'Heinrich Brenner sur *Samuel Cornut* (1929) ou encore les portraits qu'esquisse Alfred Berchtold de Victor Cherbuliez, Édouard Rod, Samuel Cornut et Louis Dumur dans *La Suisse romande au cap du XX^e siècle* (1963).

²³ Dans *L'Invention de la littérature romande* (1995), Daniel Maggetti met en lumière l'anathème qui frappe les écrivains transfuges considérés comme trop « parisianisés », tels Édouard Rod, alors que d'autres, davantage « conforme[s] à une certaine image helvétique », sont fêtés dans leur pays d'origine. (Daniel Maggetti, *L'Invention de la littérature romande : 1830-1910*, Lausanne, Payot, « Études et documents littéraires », 1995, p. 353).

²⁴ Nous proposons ce qualificatif en référence à l'idée, relayée par de nombreux spécialistes, selon laquelle Ramuz marque un tournant dans l'histoire de la littérature romande (voir l'ouvrage précité de Daniel Maggetti, ou encore *L'Histoire de la littérature en Suisse romande* dirigée par Roger Francillon, qui place toute une génération d'écrivains au début du XX^e siècle « Sous le signe de Ramuz »). Déjà en 1913, Edmond Gilliard estimait que « l'œuvre de M. Ramuz est une œuvre 'première'. On pourra dire : la littérature romande, ou, si vous voulez, la littérature vaudoise d'avant M. Ramuz, et la littérature vaudoise d'après M. Ramuz. [...] C'est l'entrée dans une ère. L'œuvre de M. Ramuz est une *naissance*. » (Edmond Gilliard, « C. F. Ramuz et son œuvre : à propos de la *Vie de Samuel Belet* », *Bibliothèque universelle*, 118^e année, t. LXXI, juillet 1913, p. 195-196).

ceux qui ont été témoins, voire partie prenante de la vie artistique mouvementée des années 1880 et 1890, mais qui ont été quelque peu éclipsés sur le plan de l'histoire littéraire par ceux-là mêmes dont ils ont préparé la voie (notamment l'équipage de *La Voile latine*)²⁵.

Face à ce constat, notre étude se propose d'opérer un changement de point de vue en se focalisant sur l'« expérience parisienne » d'un groupe de jeunes littérateurs à cheval entre deux siècles, deux pays et deux conceptions de l'art. Précisons qu'il ne s'agira pas d'une enquête concernant l'ensemble des auteurs émigrés – démarche qui aurait dépassé le cadre imposé pour ce travail – mais d'une réflexion axée sur un phénomène collectif, représentatif de la situation problématique de l'écrivain suisse romand à Paris, à savoir la genèse de discours identitaires dans un contexte de décalage culturel. L'objet ainsi défini sera envisagé à travers le prisme d'une histoire sociale de la littérature, qui s'inspire de la sociologie de l'art telle qu'elle s'est développée depuis Bourdieu²⁶.

Notre argumentation s'appuiera sur les deux ensembles documentaires principaux que sont le matériel d'archive et la presse, à quoi s'ajoutent divers ouvrages critiques de l'époque (enquêtes, portraits, anthologies) et les œuvres littéraires proprement dites. Le dépouillement de fonds manuscrits, composés de lettres mais également de notes autobiographiques (journaux intimes, souvenirs, agendas), permettra de reconstituer, de manière souvent très détaillée, l'itinéraire idéologique de plusieurs personnalités phares. Dans le but de ne point limiter les investigations au seul espace suisse, nous avons consulté, outre des fonds d'archives dans les bibliothèques cantonales de Genève, Vaud, Neuchâtel et du Jura, des pièces dispersées dans différentes institutions parisiennes, notamment la Bibliothèque nationale de France (site Richelieu), la Bibliothèque de l'Arsenal ainsi que la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet. L'analyse du contenu de ces sources sera croisée avec celle d'articles de presse. Au cours de la dernière décennie, de vastes projets de numérisation du patrimoine écrit ont rendu accessibles un nombre important de journaux et de revues par le biais de plateformes comme *Gallica* en France, la

²⁵ Il suffit pour s'en convaincre de voir le nombre important de thèses consacrées à Ramuz, Charles-Albert Cingria et Gonzague de Reynold, par exemple celles de Jean-Louis Pierre sur *les Identités de Ramuz* (2011), de Robert Marclay sur *C. F. Ramuz et le Valais* (1950) et d'Alain Clavier sur *Les Helvétistes* (1993) ; ou encore de grands projets d'édition tel *C. F. Ramuz, ses amis et son temps* (6 Vol., 1967-1970), dirigé par Gilbert Guisan. Pour leurs aînés, le bilan est maigre : à notre connaissance, la thèse d'Heinrich Brenner sur *Samuel Cornut* (1929) reste la seule, et les projets d'édition, pour peu qu'ils aient existé, ont été abandonnés en cours de route (notamment celui d'extraits du journal parisien de Daniel Baud-Bovy, sous le titre « Du Symbolisme au *Poème alpestre* » (1970), et celui de la correspondance de Philippe Monnier, entrepris par le Centre de recherches sur les lettres romandes dans les années 1980-1990).

²⁶ L'accent porte ici sur « depuis », car nous prenons également en considération divers critiques, essais de réforme, prolongements ou contre-propositions relatifs à la *théorie des champs*, avancés par des chercheurs comme Alain Viala, Bernard Lahire, Jean-Marie Klinkenberg et Benoît Denis – sans pour autant entrer dans un débat théorique qui nous éloignerait par trop du centre de nos préoccupations. Nous nous inspirons en outre des travaux de Christophe Charle sur le champ littéraire du Paris fin-de-siècle, de Daniel Maggetti sur le champ littéraire romand et d'Anne-Marie Thiesse sur le mouvement régionaliste.

Digithèque en Belgique ou *Scriptorium* en Suisse²⁷. L'existence de ces bases de données représente un atout majeur, car elle permet la recherche par mot-clé, d'une rapidité et d'une efficacité impensables il y a quinze ans. Il est toutefois évident que ce dernier procédé, basé sur la reconnaissance optique de caractères (OCR)²⁸, ne saurait être infaillible, ni d'ailleurs exhaustif, étant donné que les collections numériques, quoiqu'en constant développement, restent d'une étendue limitée. C'est pourquoi nous avons mené en parallèle un recensement à partir d'indices tirés du corpus épistolaire, vérifiés à l'aide de ressources aussi bien électroniques que physiques. Le fait que les demandes, propositions et discussions d'articles constituent un point fort dans l'échange entre hommes de lettres nous a permis de dresser un tableau de publications certes non complet mais qui paraît suffisamment représentatif pour fournir des renseignements pertinents.

Conçue comme une approche multibiographique, notre étude s'efforcera de maintenir l'équilibre entre l'examen de destins individuels et de dynamiques collectives. En effet, loin de vouloir réduire les différents parcours à un même schéma invariable, il s'agira d'illustrer en quoi les dispositions liées à une nationalité commune (éducation, culture, religion, ...) ainsi qu'à une certaine position excentrique par rapport au champ littéraire parisien peuvent conduire à des expériences et, *in fine*, à l'adoption de postures similaires. Outre un noyau de personnages emblématiques, nous évoquerons également certains acteurs de second plan, sans négliger quelques trajectoires divergentes, afin d'obtenir une vision d'ensemble et d'éviter les généralisations.

À la fin du XIX^e siècle, le réseau des littérateurs suisses à Paris atteint une densité sans précédent : aux résidents durablement installés (et souvent naturalisés) tels Victor Cherbuliez, Édouard Rod, Samuel Cornut, Louis Dumur, Mathias Morhardt et Adolphe Chenevière, s'ajoutent des « intermittents » venus pour des raisons de formation ou d'emploi (Philippe Monnier, Daniel Baud-Bovy, Henri Warnery), ou encore des visiteurs sporadiques tels Adolphe Ribaux, Louis Duchosal, Louis Avennier et Philippe Godet – sans parler des très nombreux peintres, sculpteurs, graveurs, musiciens, journalistes et linguistes qui les entourent (Albert Trachsel, Maurice Baud, Félix Vallotton, Émile Jaques-Dalcroze, Gustave Doret, Ernest Muret,

²⁷ Outre ces plateformes qui réunissent une large palette de titres différents, il convient de mentionner les collections numériques propres à certains journaux : *Le Temps* met à disposition sur son site Internet les archives de la *Gazette de Lausanne* et du *Journal de Genève*, et *L'Express* propose celles de la *Feuille d'avis de Neuchâtel* et de *L'Impartial*.

²⁸ La technique OCR (*optical character recognition*) permet de reconnaître des chaînes de caractères à partir d'une image et rend ainsi possible la recherche par mot-clé dans des pages numérisées. Son taux de précision est variable et dépend de facteurs liés à l'état du document original ainsi qu'à la qualité de la numérisation. Afin de réduire, autant que possible, la marge d'erreur, nous avons diversifié les termes de nos requêtes, alternant entre noms d'auteurs, titres d'ouvrages, etc.

...) ²⁹. Au centre de notre attention se trouvera un groupe de jeunes hommes arrivés à Paris entre 1883 et 1890 ³⁰, en pleine mêlée symboliste et décadentiste. Ils ont en commun d'avoir effectué un séjour prolongé (de huit mois ³¹ jusqu'à plusieurs décennies), généralement à l'issue de leurs études, soit à un moment décisif pour l'orientation de leurs carrières. Il est intéressant d'observer que ces auteurs d'œuvres intitulées *Poème alpestre*, *Regards vers la montagne*, *Sur l'Alpe* ou *Mon village* ³², que l'on a pu associer au courant régionaliste ³³, ont commencé leur existence littéraire dans un climat fort peu montagnard. Comment se fait-il que ces jeunes Helvètes, lancés dans la vie parisienne au hasard des dîners, bureaux de rédaction, cafés enfumés et salons de réception parnassiens, qui manifestent tous à un moment ou à un autre le désir de « réussir à Paris » et s'attaquent avec véhémence à l'attitude prêchante et à l'« esthétique de bibliothèque populaire » ³⁴ de la littérature dominante dans leur pays d'origine, *reviennent* de leur séjour non point « parisianisés », mais, selon cet autre *dictum* ramuzien, comme des « Suisses renforcés » ³⁵ ?

Afin de répondre à cette question, nous nous proposons de retracer le chemin qui mène les écrivains de l'élan transfuge, à travers les aléas de la confrontation avec les milieux littéraires parisiens, jusqu'à l'affirmation d'un retour (idéologique, esthétique, géographique). Au niveau macrostructural, cette étude suit donc un développement chronologique. Toutefois, privilégiant

²⁹ Malgré le fait que certains de ces artistes aient également publié des textes littéraires, nous avons choisi de nous focaliser exclusivement sur leurs collègues dont l'écriture constitue l'activité principale. Cependant, plusieurs de leurs noms réapparaîtront au fil de notre parcours, vu les rapports d'amitié qui les lient aux écrivains.

³⁰ Pour des raisons de cohérence (et de temps disponible pour cette étude), nous avons concentré nos recherches sur une même génération d'auteurs. Ont ainsi été écartés les « anciens » comme Victor Cherbuliez ou Victor Tissot, de même que le groupe formé à partir de 1900 autour de Ramuz (les frères Cingria, Edmond Gilliard, Henry Spiess, René Morax, Gonzague de Reynold, Alexis François). Aussi, un écrivain comme Fernand Chavannes, appartenant *de facto* à la même génération que Cornut et Monnier, se détache de cette dernière du fait d'être arrivé à Paris seulement à la fin des années 1890, alors que le climat intellectuel et la structure du champ littéraire ont déjà considérablement évolué. Pour ces mêmes raisons, Édouard Rod, arrivé à la fin des années 1870, en plein essor du naturalisme, ne sera évoqué qu'en marge. Adolphe Chenevière, de deux ans son aîné, mais arrivé au début des années 1880 et ayant fréquenté divers cénacles symbolistes, se rapproche davantage des « candidats » que nous examinerons en première ligne.

³¹ Cette durée minimale différencie leur expérience d'escapades davantage touristiques, comme celle d'un Louis Duchosal. Le cas d'Adolphe Ribaux est plus difficile à situer : le Neuchâtelois effectue à la fin du XIX^e siècle au moins deux séjours d'une durée d'un à quelques mois (novembre-décembre 1885, hiver 1886-1887). Vu leur caractère éclaté et épisodique ainsi que la maigreur du volume documentaire disponible à leur sujet, Ribaux n'occupera qu'une place marginale dans notre étude. Il en va de même pour Louis Avennier, qui avait effectué un ou deux voyages à Paris au début des années 1890. Le Genevois y aurait rencontré des personnalités comme Coppée et Sully Prudhomme, mais nous n'avons trouvé aucune autre trace de sa participation à la vie littéraire dans la capitale, sous forme de collaborations à des revues, de lettres adressées à des confrères français ou de récits contenus dans sa correspondance.

³² Samuel Cornut, *Regards vers la montagne* (1895), Henri Warnery, *Sur l'Alpe* (1895), Daniel Baud-Bovy, *Poème alpestre* (1896), Philippe Monnier, *Mon village* (1909). L'inclusion de Baud-Bovy parmi ce groupe de littérateurs peut surprendre, étant donné que le Genevois est surtout connu pour son activité de critique d'art. Toutefois, comme nous aurons l'occasion de le constater, le début de sa carrière est placé sous le signe de ses ambitions littéraires, et les premiers textes qu'il publie sont de caractère poétique.

³³ Voir Daniel Maggetti, *L'Invention de la littérature romande*, *op. cit.*, p. 355, et Roger Francillon (dir.), *Histoire de la littérature en Suisse romande*, *op. cit.*, p. 501-502. Fêtés comme des auteurs du terroir, Samuel Cornut et Philippe Monnier donneront des œuvres à la collection du « Roman romand », lancée par l'éditeur Payot en 1910.

³⁴ Samuel Cornut, « Déclaration », *Regards vers la montagne*, Lausanne, Payot, 1895, p. 8.

³⁵ « [...] Paris n'a pas fait de moi un Parisien de deuxième zone, mais bien un Vaudois renforcé [...]. » (C. F. Ramuz, *Une Province qui n'en est pas une*, avec seize dessins de Géa Augsburg, Paris, Grasset, 1938, p. 47).

la mise en évidence de dynamiques englobantes à la juxtaposition de parcours biographiques isolés, nous avons choisi d'organiser notre travail par types d'influences, d'expériences et de positionnements, correspondant à autant de facettes possibles de la « leçon de Paris »³⁶. Ce mode organisationnel nous a également été suggéré par la nature de l'objet analysé : en effet, les trajectoires d'écrivains ont rarement un aspect tout à fait linéaire, mais se construisent au fil d'ajustements successifs, à travers une suite de succès ou de déceptions, un cumul de tentatives stratégiques et de tâtonnements esthétiques – parfois non dénués de contradictions³⁷. D'où l'intérêt de sonder non seulement les prises de position discursives, mais avant tout les *conditions cadres* de leur émergence ; d'où encore l'importance de combiner l'examen empirique des sources primaires avec des considérations sur le contexte historique, social et culturel.

En premier lieu, il s'agira de déterminer ce que signifie, pour un jeune écrivain romand, le passage du champ littéraire périphérique à celui du centre, en termes de capital culturel, de situation matérielle et de réseaux de sociabilité. Une deuxième partie visera à reconstituer les démarches entreprises par les différents acteurs auprès des éditeurs, revues et journaux parisiens ainsi qu'à interroger la réception critique de leurs œuvres. Cette approche permettra de mesurer les obstacles qui s'opposent à une insertion dans les circuits littéraires parisiens et qui sont susceptibles de favoriser des réactions de repli. La troisième partie s'attachera à analyser le contexte et les modalités du surgissement des discours identitaires au sein des échanges épistolaires. Elle mettra en lumière le caractère décisif de ces affirmations et leur influence sur l'orientation des carrières. Enfin, nous nous intéresserons aux prises de position publiques (manifestes, articles de presse, œuvres littéraires) véhiculant des choix idéologiques et artistiques qui rejoignent les préceptes sur lesquels, historiquement parlant, s'était fondée la définition de l'identité et de la littérature romandes.

³⁶ Précisons que l'« expérience parisienne » telle que nous l'entendons ici ne se borne pas exclusivement à la durée du séjour dans la capitale, mais inclut également ses prolongements immédiats, sous forme de prises de position qui s'y rapportent ou de relances de tentatives d'insertion à distance.

³⁷ Nous avons essayé de maintenir un maximum de cohérence chronologique interne aux différentes trajectoires comparées, bien que la structure du travail nous ait obligé à en dévier par endroits. Les prises de position analysées dans la troisième et la quatrième partie seront resituées par rapport aux éléments contextuels évoqués dans les chapitres précédents. Il convient toutefois de souligner qu'à l'examen du dossier épineux qu'est le rapport de l'écrivain romand à Paris, on rencontre fréquemment des prises de position contradictoires, voire une certaine forme de double discours qui consiste à blâmer les milieux littéraires de la capitale tout en essayant d'y obtenir une reconnaissance. C'est pourquoi il semble pertinent de raisonner non pas en termes de « vérités biographiques » mais de *postures*. Jérôme Meizoz définit ces dernières comme un « mode de présentation de soi », une « manière singulière d'occuper une 'position' dans le champ littéraire ». (Jérôme Meizoz, *Postures littéraires : mises en scène modernes de l'auteur*, Genève, Slatkine, « Érudition », 2007, p. 18).

I. ENTRE LA SUISSE ET PARIS : DE LA PÉRIPHÉRIE AU CENTRE

1.1 La jeunesse estudiantine des années 1880 : une génération écartelée

*Paris ou Lausanne : c'était toujours le même dilemme.*¹

(Eugène Rambert)

Afin de comprendre les raisons qui poussent de jeunes écrivains romands à s'exiler à Paris, il convient tout d'abord d'analyser les différentes forces *centripètes* et *centrifuges* qui agissent sur de tels acteurs : degré d'autonomie du champ littéraire régional, ancrage dans un milieu et dans des traditions, attraction du centre, perspectives de carrière, gains symboliques et économiques à espérer d'un côté et de l'autre de la frontière. Un bref aperçu du climat intellectuel dans lequel évolue la jeunesse estudiantine des années 1880 permettra de mieux appréhender ces facteurs, en particulier du point de vue des enjeux identitaires et de l'éducation.

*Littérature et identité romandes*²

L'existence d'une spécificité identitaire romande est tributaire d'un processus historique, politique et culturel qui trouve sa principale origine dans la Réforme. En adoptant la religion de Luther et de Calvin, les villes qui deviendront les centres intellectuels et économiques de la Suisse occidentale³ ont très tôt pris leurs distances d'avec la France catholique pour se tourner vers des alliés germanophones qui partagent leurs inquiétudes face à l'impérialisme culturel gaulois. Plusieurs textes fondateurs qui mettent en avant la particularité du caractère romand sont ainsi construits selon une logique d'opposition visant à se démarquer des modes de vie et de pensée ayant cours de l'autre côté du Jura. Tout en s'appropriant l'image renvoyée par des voyageurs étrangers, Bêat de Muralt et Jean-Jacques Rousseau instaurent le mythe d'un paradis montagnard resté à l'abri de l'histoire, d'un peuple de bergers vivant en simplicité et en autarcie, et dont la pureté de mœurs contraste avec la mentalité corrompue des sociétés de cour. Les accusations d'immoralité et de superficialité proférées contre Paris et Versailles sont également la conséquence d'un attachement à la religion demeuré beaucoup plus fort en territoire helvétique que dans la France des Lumières, où des philosophes comme Voltaire s'appliquent à

¹ Eugène Rambert, *Écrivains de la Suisse romande*, Lausanne, Rouge, 1889, p. 339.

² Les travaux de Daniel Maggetti (1993 ; 1995) et de Roger Francillon (2011 ; 2015, dir.), référencés en bibliographie, nous ont servi de guide pour ce survol historique.

³ Les régions catholiques restent en marge de cette évolution et leur poids littéraire et institutionnel au sein de l'espace romand reste insignifiant jusqu'à l'aube du XX^e siècle.

faire table rase de tout ce qu'ils considèrent comme relevant de la superstition ou du fanatisme religieux.

À une époque où s'affirment les identités nationales dans l'Europe entière⁴, l'ancienne Confédération n'est point une exception : les XVIII^e et XIX^e siècles voient émerger des discours de valorisation patriotique que l'on a regroupés *a posteriori* sous le terme d'*helvétisme*⁵ et qui se trouvent intimement liés aux réflexions sur une littérature nationale. Pour démontrer une unité culturelle par-delà la différence des langues, des théoriciens comme le Zurichois Johann Jakob Bodmer ou le Vaudois Philippe-Sirice Bridel invoquent des arguments géographiques et historiques : des paysages alpestres d'une beauté exceptionnelle, un passé héroïque et un fonds de légendes – soit autant d'éléments qu'il s'agira de magnifier à travers la poésie nationale. En 1849, le Genevois Henri-Frédéric Amiel prolonge ces réflexions en s'interrogeant, dans un essai intitulé *Du mouvement littéraire dans la Suisse romane, et de son avenir*⁶, sur l'existence d'une « âme romande ». Tout en admettant qu'une telle communauté spirituelle, transcendant les particularismes cantonaux et les différences confessionnelles, reste à l'état latent, il insiste sur la nécessité de son avènement et sur le besoin de la soutenir par l'éducation. Selon l'auteur, l'identité romande se fonde à la fois sur une parenté politique (la démocratie), une alliance morale (la fraternité), une situation émancipée par rapport à la France et un contact privilégié avec les espaces linguistiques voisins (la Suisse comme carrefour de l'Europe). Ce n'est sans doute pas un hasard si cette thèse paraît l'année suivant la révision de la Constitution fédérale qui, en dotant le pays d'un gouvernement centralisé et en abolissant les douanes intérieures, marque une étape importante dans la genèse d'une conscience supracantonale.

Le rapprochement politique et culturel entre confédérés francophones s'opère en parallèle et en interaction avec le processus d'autonomisation du champ littéraire romand. Au cours du XIX^e siècle, toutes les conditions nécessaires à l'émergence d'un tel espace se mettent progressivement en place. La volonté de distanciation vis-à-vis de Paris conduit à l'instauration de normes esthétiques distinctes de celles du centre et qui sont largement approuvées parmi les auteurs et le public. Repliée sur elle-même, la Suisse romande reste ainsi à l'écart des courants artistiques novateurs comme le réalisme, le naturalisme ou le symbolisme⁷. Dans le sillage de

⁴ À ce propos, voir Anne-Marie Thiesse, *La Création des identités nationales : Europe XVIII^e – XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 1999.

⁵ Le concept de l'helvétisme comme expression d'un « esprit suisse » a été théorisé par Gonzague de Reynold dans son *Histoire littéraire de la Suisse au XVIII^e siècle* (1909-1912).

⁶ Amiel avait rédigé cet essai à l'occasion de sa candidature à la chaire d'esthétique à l'Académie de Genève. Le titre avait été défini par un jury, ce qui montre que la question de la littérature romande figurait parmi les préoccupations intellectuelles du moment.

⁷ Comme le relève Daniel Maggetti, le développement esthétique du champ littéraire romand « se bloque au moment où se cristallise l'attitude antiparisienne, soit au cours des années 1840 ». Reste admise une forme de « romantisme modéré » à usage interne. (Daniel Maggetti, *L'Invention de la littérature romande*, *op. cit.*, p. 364-377).

Muralt, Rousseau et Bridel prospère une littérature où dominent les sujets locaux et l'inspiration patriotique, et où la qualité morale du contenu prime sur l'élégance de la forme. La diffusion de la production autochtone est assurée par un réseau d'éditeurs et d'imprimeurs remarquablement dense pour un pays aux dimensions aussi restreintes. Ces dispositions sont encore une conséquence indirecte de la Réforme : l'exigence protestante d'un accès direct à la Bible pour tous les fidèles a stimulé le développement des métiers du livre ainsi que le progrès de l'alphabétisation.

Le marché littéraire intérieur est régulé par des instances de légitimation et de consécration (académies, critiques, jurys, prix) détachées de l'autorité parisienne. Depuis le XVI^e siècle, la Suisse occidentale dispose de plusieurs Académies, transformées en Universités durant le dernier quart du XIX^e siècle et qui se chargent de la formation d'une élite cultivée. C'est au sein de cette dernière que se recrute une grande partie des producteurs, mais également des critiques et des professeurs qui contribuent à la défense et à la transmission du patrimoine littéraire. Ils sont notamment à l'origine de nombreux travaux historiographiques, programmatiques et critiques qui définissent les normes, construisent les hiérarchies et bâtissent les traditions. L'actualité littéraire romande est discutée dans la presse locale où des rubriques spécialisées font progressivement leur apparition. L'organe le plus prestigieux du paysage médiatique est la *Bibliothèque universelle* : fondé en 1816⁸ à Genève, ce mensuel devient, en particulier après sa fusion avec la *Revue suisse*⁹ (1861), « le foyer principal et quasi unique des voix littéraires de la Suisse romande »¹⁰. Durant près d'un siècle, il légiféra selon les principes d'une métaphysique protestante et d'un rigorisme moral, en faisant preuve d'une méfiance particulière à l'égard de la production parisienne.

Le concours des différents facteurs idéologiques et institutionnels susmentionnés achève la création d'un espace littéraire indépendant, clos sur lui-même et propice à la circulation de messages identitaires. Au milieu des années 1880, l'existence d'une identité et d'une littérature romandes ne fait plus de doute, comme le montre le nombre croissant de revues et d'anthologies arborant dans leur titre le qualificatif qui, en se substituant à l'adjectif « français », consomme la rupture symbolique d'avec la nation voisine : *Bibliothèque populaire de la Suisse romande* (1882-1888), *En pays romand* (1883), *La Suisse romande* (1885), *Au foyer romand* (1887-1912).

⁸ La *Bibliothèque universelle* fait suite à la *Bibliothèque britannique*, fondée en 1796. Au-delà de sa forte composante littéraire, la revue traite également de science et de politique.

⁹ La *Revue suisse* avait été fondée en 1838 à Lausanne, par le philosophe et professeur vaudois Charles Secrétan.

¹⁰ Roger Francillon (dir.), *Histoire de la littérature en Suisse romande*, *op. cit.*, p. 425.

Une pédagogie patriotique¹¹ et ses failles

La génération née entre 1860 et 1870 bénéficie de l'infrastructure de ce champ littéraire régional passablement autonomisé, doté d'institutions et de références esthétiques propres. Elle grandit dans des foyers où la *Bibliothèque universelle* et les recueils de poètes locaux font partie du paysage, lui conférant ainsi les bases d'une solide culture helvétique. L'enseignement littéraire pratiqué dans les écoles et dans les universités, pour rester tourné vers les grands auteurs français, présente néanmoins quelques particularités où transparaissent des valeurs spécifiquement romandes. L'approche méthodologique des textes est influencée par les travaux d'Alexandre Vinet, un théologien et professeur d'origine vaudoise, réputé surtout pour son importante activité de critique. Selon Roger Francillon, Vinet a marqué l'identité littéraire romande en instaurant une démarche interprétative qui considère l'œuvre non seulement comme un produit artistique, mais avant tout comme un document *moral*. Sa *Chrestomathie française* (1829-1830), anthologie utilisée comme manuel scolaire dans les cantons de Vaud et de Neuchâtel, a servi de sésame à des générations de futurs écrivains. Suivant les goûts de son concepteur, l'accent y est mis sur les classiques¹², et la révision entreprise en 1876 change peu la ligne initiale. La tendance conservatrice n'est pas non plus démentie au niveau des études supérieures : dans les Académies, la grande majorité des cours de littérature française restent centrés sur la période allant du Moyen Âge jusqu'au XVIII^e siècle¹³, et encore dans les années 1890, des professeurs y « fulmin[ent] contre la théorie de l'Art pour l'Art »¹⁴. Parmi le corps enseignant, des figures emblématiques comme Eugène Rambert se posent en défenseurs de la culture helvétique. Conjuguant une activité de professeur, d'écrivain et de critique, cet auteur d'une volumineuse « encyclopédie » des *Alpes suisses* (1865-1886) exerce une influence considérable sur la relève littéraire romande. Il entre dans l'histoire institutionnelle comme celui

¹¹ Au sujet du rôle clé de l'éducation dans la construction des identités nationales et régionales, voir Anne-Marie Thiesse, *Ils apprenaient la France*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1997.

¹² Vinet, en défenseur du purisme linguistique, se méfie des exubérances verbales du romantisme (sans parler de la dimension passionnelle des œuvres).

¹³ À l'exception de deux cours dispensés par Eugène Rambert durant l'année académique 1883-1884 (« Histoire de la poésie française au XIX^e siècle, à partir de 1830 » et « Étude sur quelques poètes récents »), les enseignements portant sur la littérature française depuis le romantisme ne font leur apparition que dans les années 1890. Parmi les instigateurs de ce changement se trouve Édouard Rod : romancier d'origine vaudoise, émigré à Paris en 1878, ce dernier est rappelé à Genève en 1886 pour y occuper la chaire de littérature comparée (dès 1890, également celle de littérature française). Après s'être plié aux conventions de la Faculté durant les six premières années de son professorat (avec des cours portant sur le Moyen Âge, la Renaissance, l'éloquence), Rod introduit, entre 1893 et 1895, des enseignements de littérature contemporaine, et crée un « séminaire de français moderne ». Toutefois, son départ en 1895 marque la fin de cette parenthèse, et son successeur Bernard Bouvier revient aux « Moralistes français » (hiver 1896) et aux « Grands orateurs français » (été 1897). Précisons que, parmi les écrivains qui se trouvent au centre de notre étude, aucun n'a pu bénéficier des séminaires « modernistes » de Rod, ayant tous accompli leur formation universitaire avant l'an 1890. Cependant, les deux enseignements proposés par Rambert ont été suivis par Samuel Cornut : comme on peut le déduire de sa dissertation de fin d'études, ils l'ont fort peu enthousiasmé.

¹⁴ Il est question de Bernard Bouvier. (Marie-Claire Monnier, lettre à Philippe Godet, Champel, 20.12.[1894], fonds Philippe Godet, Bibliothèque publique et universitaire [ci-après : BPU], Neuchâtel).

qui enseignait, outre l'amour des lettres, le « sentiment tendre et fort [du] pays »¹⁵, et qui, plein d'une affection paternelle, avait encouragé maint poète néophyte dans sa voie.

En dehors des cours, la jeunesse se réunit dans les sociétés d'étudiants de Zofingue et de Belles-Lettres, qui constituent non seulement un lieu de sociabilité privilégié mais une véritable « école de poésie [et] de civisme »¹⁶. Pourvues d'organes de presse qui vouent un intérêt particulier à la littérature indigène, elles offrent une première tribune aux membres qui se sont découvert une vocation littéraire. Dans les colonnes des revues, devant un public d'amis ou lors des fêtes organisées par les sociétaires, les littérateurs en herbe présentent leurs compositions qui prennent bien souvent la forme d'odes *À la Patrie*¹⁷, de *Ballades helvétiques*¹⁸ ou d'hommages à la mémoire de poètes nationaux¹⁹. Toutefois, au regard de cette forte composante patriotique, il ne faut pas se méprendre : si ces jeunes hommes chantent les gloires de l'éternelle Helvétie, il s'agit bien plutôt d'un exercice inscrit dans des pratiques codifiées²⁰ que de l'expression d'authentiques convictions régionalistes. Philippe Monnier, collaborateur assidu de la *Revue de Belles-Lettres*, déclare dans une lettre à Jules Cougnard : « la note religieuse et patriotique est si peu ma note ! »²¹, et Samuel Cornut, fervent Zofingien engagé temporairement comme secrétaire personnel de Rambert, conclut dans sa dissertation de fin d'études : « On parle beaucoup d'une littérature romande ; c'est très patriotique et très chimérique »²².

Y aurait-il donc une faille dans cette pédagogie du sentiment identitaire pourtant si bien concertée depuis l'exhortation d'Amiel ? Dans les faits, ces propos traduisent le malaise d'une génération qui ne se contente pas de suivre les voies tracées par ses aînés. Élevés dans le culte des lettres, épris d'art et d'idéal, ses membres aspirent à un destin autre que celui de l'honnête bourgeois pratiquant la littérature dans ses moments de loisir, tel que le prévoit la tradition²³. Si

¹⁵ Henri Warnery, « Discours prononcé en prenant possession de la chaire de littérature française à l'Université de Lausanne, le 29 octobre 1900 », *Littérature et morale : essais et discours*, Lausanne, Payot, 1904, p. 168.

¹⁶ Alfred Berchtold, *La Suisse romande au cap du XX^e siècle*, op. cit., p. 221. La Société de Zofingue, disposant de sections dans les cantons francophones aussi bien qu'alémaniques, est davantage orientée vers un idéal patriotique, tandis que Belles-Lettres, exclusivement romande, se préoccupe avant tout de littérature.

¹⁷ Henri Warnery, *À la patrie ! : toast porté à la séance anniversaire du Grütli à Lausanne le 10 novembre 1880*, Lausanne, Impr. G. Bridel, 1880.

¹⁸ Adolphe Ribaux, *Ballade helvétique, à la section neuchâteloise de la Société de Zofingue : souvenir de la séance générale du 15 décembre et de l'arbre de Noël du 22 décembre*, [s.l.], [s.n.], 1883.

¹⁹ Voir par exemple le sonnet « À Paul Gautier » de G. Sandoz (*Revue de Belles-Lettres*, 12^e année, n°5, mars 1884, p. 22) ou le sonnet « À la mémoire d'Eggis » (voir *infra*, p. 16, note 41). Signalons également qu'un des premiers textes signés de Samuel Cornut est un poème intitulé « Adieu à Juste Olivier », composé après la mort du poète vaudois en janvier 1876.

²⁰ Des « toasts » lors des séances anniversaires du Grütli sont également prononcés par d'autres personnes, ainsi par Samuel Cornut en 1883. (Samuel Cornut, « Vers lus à la séance du Grütli de la section de Lausanne, le 14 novembre 1883 », *Feuille centrale de la Société de Zofingue*, 1883-1884, p. 92-94).

²¹ Philippe Monnier, lettre à Jules Cougnard, Champel, 19.06.1885, fonds Jules Cougnard, Bibliothèque de Genève [ci-après : BGE], Genève.

²² Samuel Cornut, *L'Art poétique de Racine*, Lausanne, Impr. A. Genton & Viret, 1884, p. 160.

²³ Comme le relève Daniel Maggetti, « la professionnalisation des écrivains demeur[e] condamnable » en terre romande (*L'Invention de la littérature romande*, op. cit., p. 363). L'idéologie qui prévoit que le poète soit avant tout un bon citoyen est notamment défendue par Eugène Rambert et par Philippe Godet.

un Rambert ou un Philippe Godet ont fait leur « deuil de la gloire »²⁴, l'avenir est encore ouvert pour ces jeunes enthousiastes peu disposés à se résigner d'avance. Or, quant aux perspectives que leur offre le champ littéraire romand, ils ne se trompent point : « dans notre pays, les lettres ne mènent pas loin »²⁵. Parmi la relève littéraire, le consensus à ce sujet est largement partagé²⁶ et témoigne d'une lucidité désabusée face à la condition d'homme de lettres en Suisse. Les structures et les institutions existent, mais les places y sont prises, et le pouvoir de consécration est monopolisé par des instances qui édictent des règles de conduite très strictes. Au sein de la *Bibliothèque universelle*, le directeur Édouard Tallichet règne d'une main de fer, bannissant tout ce qui dévie de la doctrine protestante ou qui présente le moindre soupçon d'immoralité²⁷. Cette situation laisse peu de latitude à une jeunesse en quête d'une expression personnelle, et l'audience, pour nombreuse qu'elle soit, n'est pas non plus d'un grand secours :

Je vois que nous n'arriverons à rien tant que nous ne nous ficherons pas du public romand [...]. Faire quelque chose de beau tout en plaisant aux lecteurs d'Urbain Olivier²⁸ : c'est la quadrature du cercle.²⁹

Au-delà de la condamnation d'un lectorat jugé incompétent, Samuel Cornut blâme l'insuffisance esthétique de la production locale. L'autonomisation du champ littéraire romand avait nécessité l'instauration d'une politique isolationniste dédaigneuse des standards esthétiques parisiens et hostile à tout vent d'innovation susceptible d'affluer du centre, mais cette stratégie avait entraîné des dommages collatéraux que Virgile Rossel résumera ainsi : « [L]a langue s'alourdit et dévie, l'horizon se rétrécit, l'originalité s'efface ou s'émousse »³⁰. Ce déficit artistique est cruellement ressenti parmi la génération montante, qui, à travers ses lectures

²⁴ Eugène Rambert, *Écrivains de la Suisse romande*, op. cit., p. 440. Philippe Godet quant à lui exprime le souhait que « [s]es fils, vivant tranquilles et prospères / Dans ce pays auquel [l]'attache un doux lien, / Borneront leur désir où [il a] borné le [s]ien ». (Philippe Godet, « Causerie », *Au foyer romand*, 1889, p. 49).

²⁵ Samuel Cornut, en parlant des débuts littéraires d'Henri Warnery, dans « Henri Warnery : notice biographique et littéraire », in Henri Warnery, *Littérature et morale*, op. cit., p. IX.

²⁶ On trouve des propos analogues dans une lettre d'Adolphe Ribaux à Louis Duchosal (Bevaix, 07.11.1883, fonds Louis Duchosal, BGE, Genève), dans une lettre de Philippe Monnier à Philippe Godet ([Champel], [13.12.1885], fonds Philippe Godet, BPU, Neuchâtel) ou dans le journal intime de Daniel Baud-Bovy (« Du Symbolisme au *Poème alpestre* », dactylographié, inédit, archives Baud-Bovy, BGE, Genève, 1970, [feuillet inséré entre les pages 11 et 12] ; entrée de journal du 22.02.1891).

²⁷ C'est partiellement en réaction à cette monopolisation que se fondent, dans les années 1880 et 1890, plusieurs revues concurrentes, tenues par des jeunes auteurs, tels *La Suisse romande* (1885), la *Revue de Genève* (1885-1886) ou *La Semaine littéraire* (1893-1927).

²⁸ Urbain Olivier est un romancier vaudois spécialisé dans la littérature populaire : ses œuvres, qui dépeignent la vie rurale et exaltent les vertus bibliques, connaissent un succès retentissant au milieu du XIX^e siècle.

²⁹ Samuel Cornut, lettre à Henri Warnery, Aigle, 06.07.1892, fonds Henri Warnery, BCUL, Lausanne.

³⁰ Virgile Rossel, « La littérature romande », cité dans Victor Tissot, Samuel Cornut (éd.), *Les Prosateurs de la Suisse française : morceaux choisis et notices biographiques*, Lausanne, Payot, 1897, p. 293.

ou dans les cours d'un Georges Renard³¹, a développé une admiration pour « cette élégance toute française de la forme »³², et qui, soucieuse d'améliorer son outil d'expression, appelle à une réouverture.

Le Paris rêvé : forces d'attraction du centre

Face à un champ littéraire local qui offre des perspectives d'insertion peu enthousiasmantes, se dresse, dans les lointains, la Grand'ville : Paris, capitale intellectuelle du monde francophone, paré de son prestige séculaire, exerce un pouvoir d'attraction inégalé sur la relève littéraire romande. L'ancienneté et le poids de ses institutions, son autorité en matière de consécration, la densité de son réseau d'éditeurs, de revues et de cénacles en fait un lieu incontournable pour quiconque aspire à une carrière d'homme de lettres. À l'inverse de la production romande empêtrée dans le conservatisme et la pudibonderie, la capitale représente un idéal de liberté propice à la création artistique. Malgré les frontières idéologiques qui séparent la Suisse de la France, les échos de la vie parisienne traversent le Jura sous forme d'articles et de chroniques que l'on trouve jusque dans la presse locale³³. Il est ainsi possible, du moins sommairement, de se tenir au courant des dernières nouvelles du boulevard : les prix décernés par l'Académie, les succès du théâtre, les sorties en librairie. Si le Parnasse ne figure point sur les programmes scolaires, les noms de Sully Prudhomme et de François Coppée ne sont pas totalement inconnus des jeunes Romands. Parmi les étudiants, il existe des indociles dont la curiosité se prolonge hors des salles de cours et qui cherchent à pallier leur manque de connaissance en matière de littérature contemporaine par d'autres moyens. Certains privilégiés, issus de familles cosmopolites, n'ont pour cela qu'à ouvrir le *Journal des Débats* qui atterrit directement dans le foyer parental³⁴. D'autres doivent s'efforcer davantage pour obtenir des renseignements – mais leur zèle ne s'en trouve que stimulé. La correspondance entretenue par Adolphe Ribaux et Louis Duchosal entre 1883 et 1885 est exemplaire à cet égard : elle déborde littéralement de références aux derniers livres publiés par Bourget, Banville, Theuriet ou Mendès et aux derniers numéros de *La Revue critique* ou de *La Jeune France*, à quoi s'associe un véritable commerce d'adresses de personnalités parisiennes avec lesquelles ces jeunes poètes désirent entrer en contact.

³¹ Originaire d'Île-de-France, Georges Renard se réfugie en Suisse après avoir participé à la Commune. Il enseigne la littérature française à l'Université de Lausanne (1874-1880, 1880-1887) où il compte parmi ses étudiants Édouard Rod et Henri Warnery. Tous deux ont été marqués par l'exemple de leur professeur : tandis que le second admire chez Renard « la sévérité de la méthode, la rectitude de la conception, l'amour des idées généreuses et cette clarté de l'expression, cette élégance toute française de la forme » (voir la note ci-dessous), son influence sur le premier est comparable à celle d'un Bouteiller dans *Les Déracinés* de Barrès.

³² Henri Warnery, « Discours prononcé en prenant possession de la chaire de littérature française à l'Université de Lausanne, le 29 octobre 1900 », *Littérature et morale, op. cit.*, p. 168.

³³ Citons à titre d'exemple les chroniques parisiennes de la *Bibliothèque universelle*, de *La Revue* ou du *Nouvelliste vaudois*.

³⁴ C'est notamment le cas de Philippe Monnier, dont le père avait collaboré à l'illustre quotidien français.

Précisons qu'un élan centripète aussi prononcé reste l'affaire d'une minorité, mais le fait qu'il se rencontre à différents degrés chez de nombreux représentants de cette génération nous oblige à en tenir compte. De plus, il est évident qu'une « remise à niveau littéraire » à distance reste forcément lacunaire : les revues, journaux et ouvrages facilement accessibles en Suisse ou depuis la Suisse ne représentent que la part la plus officielle de la production littéraire française (poésie parnassienne, théâtre, romans psychologiques), tandis que des courants plus « subversifs » comme le naturalisme ou le symbolisme demeurent largement invisibles. Si l'une ou l'autre référence traverse néanmoins la frontière, sa compréhension est biaisée dans le sens où ces mouvances sont l'expression d'un état de la société ou d'un climat intellectuel sans commune mesure avec ce qui se rencontre en terre helvétique (la misère ouvrière thématifiée par le naturalisme, la sociabilité canaille des décadentistes, etc.).

Au-delà de leur quête d'information, certains jeunes Romands tentent également de prendre activement part à la vie littéraire d'outre-Jura. Derrière leurs projets de fonder une revue romande, Ribaux et Duchosal se livrent une course aux titres de collaborateurs dans la presse parisienne, et le Zofingien Henri Warnery manifeste, peu de temps après avoir prononcé son toast *À la patrie*, sa volonté d'envoyer des vers à la *Revue des Deux Mondes*³⁵. Ces actes et déclarations souvent contradictoires sont symptomatiques de l'attitude ambiguë des jeunes littérateurs romands face à leur héritage culturel : d'une part, ils ont intériorisé la leçon patriotique et affichent leur fierté envers le patrimoine ; d'autre part, leurs regards sont tournés vers la France³⁶.

Un autre phénomène qui illustre ce tiraillement est la manière dont la jeunesse estudiantine part à la redécouverte du passé littéraire romand. Elle contribue notamment à exhumer un obscur poète bohémien ayant quitté l'Helvétie natale pour chercher à Paris gloire et fortune, avant de mourir dans des conditions déplorables, au terme d'une existence brève et tumultueuse. En raison de sa trajectoire foncièrement incompatible avec l'image de l'écrivain bourgeois et campagnard telle qu'elle avait été instituée par la *doxa*, Étienne Eggis est resté à l'écart des entreprises de canonisation menées par la critique tout au long du XIX^e siècle. Tombé aux oubliettes pendant deux décennies, son nom refait surface au début des années 1880, grâce à une mention dans les *Souvenirs littéraires* de Maxime du Camp. Peu après, il entre, aux côtés de

³⁵ Henri Warnery évoque ce projet en février 1881 (lettre à Ernest Muret, Lausanne, 08.02.1881, fonds Henri Warnery, BCUL, Lausanne). Finalement, l'auteur renonce à l'envoi des poèmes, suite à une lettre de Rambert qui l'en dissuade.

³⁶ Précisons qu'en termes de double discours, la jeune génération n'a rien à envier à ses aînés : à l'heure même où il prône la nécessité de « borner ses désirs » à l'horizon romand (voir *supra*, p. 1, note 8), Godet effectue des démarches à Paris pour obtenir un prix à l'Académie française. Il écrit en outre dans le *Journal des Débats* et prononce des conférences au Cercle Saint-Simon. Rambert, en son temps, avait lui aussi eu des projets plus ambitieux qu'il n'en approuvera par la suite.

Jacques-Imbert Galloix³⁷, un autre transfuge au parcours fort similaire, dans une anthologie poétique publiée par Belles-Lettres. Le recueil contient notamment une pièce intitulée « Bohème »³⁸, qui chante la vie errante et les splendeurs de Paris – de quoi enflammer l'imagination de certains jeunes lecteurs :

En relisant notre Anthologie, nous avons été frappé par deux pièces puissantes, signées d'un nom qui nous était inconnu : Étienne Eggis. Notre admiration ne souffrant pas de retard, nous nous mêmes immédiatement en campagne pour nous procurer les œuvres de ce poète [...]. La lecture de l'ouvrage entier d'Eggis n'a pas diminué notre impression première et cet écrivain nous a paru si sympathique, l'oubli dans lequel il est demeuré si injuste, que nous nous sommes décidé à lui consacrer un travail [...].³⁹

C'est ainsi que la silhouette du Fribourgeois s'impose dans la presse estudiantine, entourée de celles de Galloix et d'Henry Murger⁴⁰. Entre 1883 et 1886, plusieurs études sur Eggis, voire même un sonnet⁴¹, paraissent dans la *Revue de Belles-Lettres* et dans *Le Genevois* ; une autre est annoncée dans *La Suisse romande* avant que la publication ne soit interrompue. Ses *Poésies* sont rééditées chez Berthoud à Neuchâtel⁴², ouvrage que l'on retrouve au chevet de Philippe Monnier⁴³ alors âgé de vingt-et-un ans. L'engouement que suscite le poète n'est pas seulement l'effet d'un romantisme juvénile (même si Godet soupçonne ses protégés d'être endoctrinés par la lecture de Murger⁴⁴). Il s'agit tout autant d'un gage d'admiration face à une maîtrise stylistique qui contraste avec la médiocrité d'une large part de la production locale. Le verdict

³⁷ Jacques-Imbert Galloix (1807-1828), poète genevois animé par le souffle du romantisme, s'exile en 1827 à Paris où il meurt dans la misère.

³⁸ Pour en citer quelques lignes : « Mais, malgré tout, parfois une vague souffrance / Assombrit mon cœur et voilait ma gaîté ; / Une secrète voix m'appelait vers la France / Et me parlait de gloire et de célébrité / [...] Grisant mon jeune cœur d'illusions candides, / Seul, et toujours à pied, je m'en vins vers Paris ; / J'escomptais l'avenir dans mes rêves splendides, / Et l'espoir guérissait mes pieds endoloris. / [...] Je ne traduirai pas le sanglotant poème / Que lamenta mon cœur dans la grande cité ; / Sur mon front la misère a versé son baptême ; / L'orage l'a laissé pâle, mais indompté. » (Étienne Eggis, « Bohème », *En pays romand : anthologie des poètes de la Suisse romande*, publiée par les sociétés de Belles-Lettres de Lausanne, Genève et Neuchâtel, Paris ; Neuchâtel ; Genève, Sandoz & Thuillier ; Sandoz ; Desrois, 1883, p. 157-159).

³⁹ Il s'agit de l'introduction à la première étude sur Eggis, publiée par un étudiant de l'Académie de Genève. (Jean Grubis, « Étienne Eggis », *Revue de Belles-Lettres*, 12^e année, n°3, janvier 1884, p. 69).

⁴⁰ Voir Antoine Guillard, « Imbert Galloix » (*Revue de Belles-Lettres*, 13^e année, n°2, décembre 1884, p. 33-53) et Ernest Vallon, « Henry Murger » (*Revue de Belles-Lettres*, 14^e année, n°2, décembre 1885, p. 47-57).

⁴¹ Fritz du Bois, « À la mémoire d'Eggis », *Revue de Belles-Lettres*, 12^e année, n°5, mars 1884, p. 159-160.

⁴² L'initiative de cette réédition revient à Philippe Godet : ce dernier ne s'y adonne certainement pas dans le but de provoquer l'audace de la jeunesse, mais plutôt afin de capitaliser un passé littéraire jusqu'alors ignoré et d'« enrichir [le] petit trésor de notre poésie romande ». (Philippe Godet, « Notice biographique et littéraire », in Étienne Eggis, *Poésies*, Neuchâtel, Berthoud, 1886, p. 73). Comme l'observe Daniel Maggetti, la notice qui précède le recueil est emblématique du mode de réception usuel face à un tel transfuge : les excentricités du bohémien sont condamnées tandis que sa présumée nostalgie du pays natal est mise en exergue. (Voir Daniel Maggetti, *L'Invention de la littérature romande*, *op. cit.*, p. 302-304). S'il y a donc deux générations qui s'intéressent à un même personnage, elles se l'approprient de manières fort différentes.

⁴³ Voir la lettre de Philippe Monnier à Philippe Godet, [Champel], [13.12.1885], fonds Philippe Godet, BPU, Neuchâtel.

⁴⁴ Voir la lettre de Philippe Godet à Pierre-Paul Plan, Neuchâtel, 28.04.1891, fonds Pierre-Paul Plan, BGE, Genève. L'auteur y qualifie le mode de vie magnifié par Henri Murger dans ses *Scènes de la vie de bohème* (1849) comme « la plus sottise vie qu'il y ait ». Il semble que Murger constituait une véritable référence pour la jeune génération : son nom apparaît également sous la plume d'Henri Warnery (« Sapho », *Gazette de Lausanne*, 15.07.1884, [s. p.]) et de Charles Fuster (*Essais de critique*, Paris, Giraud, 1886, p. 10).

de Louis Duchosal est sans appel : « [J]e ne lui trouve pas d'égal parmi nos poètes nationaux »⁴⁵.

Raisons du départ : espoirs, projets, prétextes

À la lumière de ce qui précède, il n'est pas difficile de comprendre les raisons qui poussent, dans les années 1880, de nombreux jeunes Romands âgés entre vingt et vingt-cinq ans à franchir le Jura. Placés devant l'alternative de renoncer à leurs ambitions littéraires ou de tenter leur chance en s'exilant à Paris, ceux qui sont en mesure de faire le voyage⁴⁶ n'hésitent pas à prendre les décisions qui s'imposent. Toutefois, au-delà d'un projet de carrière plus ou moins concret et avoué, leur choix est influencé par une multitude de facteurs – motivations, attentes, dispositions socioculturelles et économiques – qu'il est utile de rappeler afin d'être en mesure d'appréhender l'évolution des différentes trajectoires.

Pour certains individus issus des milieux lettrés et cosmopolites, le séjour s'inscrit pour ainsi dire dans une tradition familiale. Suivant l'exemple de leurs pères qui ont eux-mêmes vécu dans la capitale (et qui peuvent par conséquent léguer à leurs fils un carnet rempli d'adresses utiles), ces héritiers sont tenus d'acquiescer, au contact des esprits les plus distingués de la société française, de quoi compléter leur formation et d'assurer la transition à une existence autonome. En 1885, le Genevois Philippe Monnier, étudiant en droit et fils du « plus européen des écrivains français »⁴⁷, hésite encore entre les carrières, se demandant « si Paris ne [lui] convenait pas mieux que la basoche, s'[il] avai[t] assez de tempérament pour faire des lettres et pour suivre [s]on goût »⁴⁸. Après réflexion, il privilégie la deuxième option, et au moment de s'embarquer vers la métropole (en novembre 1889), le jeune homme semble bien déterminé à y gagner sa vie⁴⁹. Daniel Baud-Bovy, fils du peintre genevois Auguste Baud-Bovy, est surtout animé par la volonté d'« arriver »⁵⁰. Ne pouvant s'imaginer passer sa vie dans un « bureau, courbé sur des chiffres »⁵¹, ni s'astreindre aux besognes du journalisme, il cherche un moyen de concilier son amour de l'art et les impératifs financiers qui se profilent à l'horizon⁵².

⁴⁵ Louis Duchosal, « Un bohème romand : Étienne Eggis », *Le Genevois*, 19.01.1886, [s. p.].

⁴⁶ Certains « candidats » ont été empêchés de s'installer à Paris, pour des raisons de finances ou de santé. Ainsi Louis Duchosal qui souffrait de paralysie et qui ne pouvait que s'écrier : « Ah, si j'avais des jambes ! J'irais à Paris [...] ». (Louis Duchosal, lettre à Édouard Rod, Genève, 30.09.1885, fonds Louis Duchosal, BGE, Genève).

⁴⁷ Alfred Berchtold, *La Suisse romande au cap du XX^e siècle*, *op. cit.*, p. 246-247. Marc Monnier (1829-1885), écrivain d'origine franco-genevoise, grandit à Naples et occupe la chaire de littérature comparée à l'Université de Genève de 1864 jusqu'à sa mort.

⁴⁸ Philippe Monnier, lettre à Philippe Godet, [Champel], [13.12.1885], fonds Philippe Godet, BPU, Neuchâtel.

⁴⁹ Monnier exposera un tel projet devant Hippolyte Taine, voir *infra*, p. 65.

⁵⁰ « J'ai une peur terrible d'être à toujours un raté dont on dira : il aurait pu cependant arriver à quelque chose. » (Daniel Baud-Bovy, « Du Symbolisme au *Poème alpestre* », *op. cit.*, [feuillet inséré entre les pages 11 et 12] ; entrée de journal du 22.02.1891). Comme le constate Philippe M. Monnier, cette hâte d'arriver « reparait dans le 'Journal' avec la régularité d'un refrain. » (*Ibid.*, p. 2).

⁵¹ *Ibid.* ; entrée de journal du 02.12.1890.

⁵² Précisons que Philippe Monnier et Daniel Baud-Bovy bénéficient d'une situation privilégiée au sens socioculturel et non pas forcément économique du terme. Après la mort de Marc Monnier en 1885, la situation financière de la famille du premier, sans

Si ces deux ressortissants de la Cité de Calvin envisagent leur séjour parisien à la manière d'un stage, d'autres, comme Adolphe Chenevière, Louis Dumur ou Samuel Cornut, sont guidés par un projet académique – ou du moins se servent-ils de ce prétexte pour faire approuver leur départ par leur famille⁵³. Cornut, fils de modestes vigneron vaudois, espère obtenir à Paris une « place bonne et solide »⁵⁴ et se trace d'emblée un plan de carrière : « Après la licence, je tenterai l'agrégation »⁵⁵. Le jeune homme a aussi une vision précise de la manière dont son séjour devrait être profitable à son talent littéraire : avant de viser la renommée, il s'agit d'enrichir ses connaissances et de perfectionner son style, au sein d'un environnement stimulant où l'on « écri[t] avec une activité fiévreuse »⁵⁶. Cette foi en la vertu bénéfique de la Ville Lumière sur la créativité artistique est partagée par la plupart de ses confrères, mais on trouve également des conceptions moins idéalistes, par exemple chez Henri Warnery. Comme nous l'avons constaté, le Zofingien aspire depuis longtemps à une place au centre et « caress[e] le rêve que font tous les jeunes artistes des pays de langue française »⁵⁷, mais, dans l'immédiat, sa décision de s'exiler est prise à défaut d'alternative. Titulaire d'une licence de théologie, mais ne se sentant « aucune vocation pour vendanger la vigne du Seigneur »⁵⁸, Warnery renonce au pastorat, au grand désespoir de sa famille. Dans un climat de rupture qui l'oppose aux siens et à l'Église, sans perspective d'emploi dans son canton d'origine, il juge impossible de rester plus longtemps à Lausanne. C'est ainsi qu'il se tourne vers Paris, suivant en cela le conseil de Rambert⁵⁹ qui « prétend qu'[il] aurai[t] bien du guignon [s'il] ne trouvai[t] pas quelque chose au bout d'un mois à six semaines »⁶⁰.

Au-delà de sa réputation de sésame pour les carrières littéraires, Paris apparaît donc, dans l'imaginaire de la jeune génération, à la fois comme une salle de travail, un employeur potentiel, un passage obligé, voire même comme une issue de secours. Tout cela est bien loin du rêve de gloire naïf, de la chimère d'un succès immédiat et fulgurant que l'on a souvent pu prêter aux écrivains transfuges. Pour la jeunesse estudiantine des années 1880, l'attrait mythique de Paris

être précaire, devient plus difficile, étant donné que ses quatre enfants sont encore en formation. Quant à Baud-Bovy, son père peine à gagner sa vie avec son art, y compris en Suisse et dans son canton d'origine, où les autorités sont peu disposées à le soutenir.

⁵³ Louis Dumur, qui demande à son père une aide matérielle pour subsister pendant deux ans à Paris, le temps de passer sa licence à la Sorbonne, n'a aucunement l'intention de rentrer en Suisse après obtention de son diplôme, comme l'avait supposé sa famille.

⁵⁴ Samuel Cornut, lettre à sa famille, Grigny, 22.10.1887, fonds Samuel Cornut, Centre de recherches sur les lettres romandes [ci-après : CRLR], Lausanne.

⁵⁵ *Idem*.

⁵⁶ Samuel Cornut, lettre à Henri Warnery, Aubonne, 02.06.1885, fonds Henri Warnery, BCUL, Lausanne.

⁵⁷ Samuel Cornut, « Henri Warnery : notice biographique et littéraire », in Henri Warnery, *Littérature et morale*, op. cit., p. XIII.

⁵⁸ Notice autobiographique rédigée par Henri Warnery et insérée dans une lettre à Édouard Rod, Lausanne, 20.03.1884, fonds Henri Warnery, BCUL, Lausanne).

⁵⁹ Cette suggestion de Rambert montre à nouveau que l'attitude des écrivains romands face à Paris est pleine de nuances : l'auteur des *Alpes suisses*, pour défendre la tradition helvétique, n'est pas pour autant radicalement opposé à tout séjour dans la capitale – surtout s'il s'agit d'une solution dont il peut supposer qu'elle ne sera que temporaire.

⁶⁰ Eugène Rambert cité par Henri Warnery, lettre à Ernest Muret, Lausanne, 25.12.1882, fonds Henri Warnery, BCUL, Lausanne.

se double d'une dimension beaucoup plus rationnelle. Cela ne veut pas dire que le pouvoir de séduction de la capitale s'en trouve amoindri ; il n'en devient que plus complexe. Aux différents facteurs que nous venons d'évoquer se rajoute encore un autre qui est d'ordre collectif : la fièvre du départ étant non seulement très répandue parmi les bacheliers mais aussi hautement contagieuse, de nombreux prétendants ne font que suivre leurs camarades, cousins ou condisciples qui séjournent déjà outre-Jura⁶¹. Le saut dans l'inconnu paraît en effet moins effrayant dès lors que l'on ne sera pas seul dans la grande Babylone, et l'appel de Paris se fait d'autant plus irrésistible qu'il prend parfois la voix d'un proche :

Allons, du courage, rejette cette stupide paresse provinciale, n'aie pas peur de l'inconnu : jette-toi hardiment dans la mêlée ; tu y arriveras [...]. Je te le jure et nous serons là, les camarades, les amis, et quand il y en a pour nous, il y en aura pour toi aussi. [...] Tu te moisiras mon vieux, en restant plus longtemps là-bas. Tu as vingt ans que diable, c'est le moment. Brise tes liens, et pars : Paris ne te tente-t-il pas ? Oui ? Et bien alors ?⁶²

⁶¹ Warnery retrouve à Paris son ami Ernest Muret, Daniel Baud-Bovy son cousin Maurice Baud ; Cornut est suivi d'Arthur Piaget, et Philippe Monnier s'embarque en compagnie de Paul Moriaud.

⁶² Émile Jaques-Dalcroze, lettre à Philippe Monnier, Paris, 18.12.1884, transcription, fonds Monnier, BGE, Genève. Émile Jaques-Dalcroze (1865-1950), compositeur d'origine genevoise, « monte » à Paris en 1883 pour y achever sa formation musicale. Depuis la capitale, où il fréquente assidûment le Chat Noir et les Folies Bergère, il envoie à son camarade bellettrien des demandes insistantes pour que ce dernier le rejoigne. Monnier lui rend une première fois visite en janvier 1886, avant d'effectuer un plus long séjour à la fin de ses études.

1.2. Monter à Paris : impressions et choc culturel

Me voici à Paris, [...] fort effaré, désorienté et dans cette première inquiétude de la grand'ville.¹

(Philippe Monnier)

Le passage de la « province » à la capitale est vécu, par la plupart des jeunes écrivains romands, comme un dépaysement à la fois géographique, social et littéraire. Pour mesurer la profondeur de ce choc culturel (Samuel Cornut parle d'une « crise intellectuelle »²), il convient de restituer leur expérience dans le contexte historique et intellectuel de l'époque et de sonder leurs réactions à ce nouveau milieu telles qu'elles se manifestent dans des lettres, journaux intimes ou articles de presse.

La colonie suisse : géographie sociale et situation matérielle

Après la défaite de 1870 et l'écrasement de la Commune, la France est avide d'oublier le traumatisme historique et de restaurer la gloire nationale. La fin du XIX^e siècle s'annonce sous le signe du progrès et de l'innovation (technique aussi bien qu'artistique), faisant de Paris une véritable métaphore de la modernité. Alors que l'électricité conquiert progressivement l'espace public et que l'exposition universelle de 1889 incarne les espoirs de tout un siècle, la capitale doit également affronter de graves problèmes sociaux résultant des récentes transformations économiques et démographiques (condition ouvrière, misère des faubourgs, exode rural). Ces enjeux se répercutent dans l'espace politique, secoué par l'avènement de nouveaux courants idéologiques tels le socialisme, le boulangisme ou l'antisémitisme. Mais le Paris fin-de-siècle est aussi et avant tout un haut lieu de la culture : l'actualité artistique et littéraire occupe une place de choix dans tous les domaines de la vie publique. Parvenu à son apogée au début des années 1880, le naturalisme se trouve, dix ans plus tard, déjà en proie au déclin. Les symbolistes et les décadents s'imposent bruyamment sur la scène, parvenant même à forcer l'attention de la critique académique³, tandis que le Parnasse se dresse impassible au-dessus de la mêlée. En marge de ces différents courants indigènes se développe également un intérêt pour la littérature étrangère, notamment russe et scandinave : des auteurs comme Tolstoï, Ibsen ou Dostoïevski

¹ Philippe Monnier, lettre à Philippe Godet, [Paris], [22.11.1889], fonds Philippe Godet, BPU, Neuchâtel.

² Samuel Cornut cité par Louis Debarge dans « Samuel Cornut », *La Semaine littéraire*, 10.05.1918, p. 222.

³ Dès 1888, des critiques renommés comme Ferdinand Brunetière ou Jules Lemaître s'expriment dans la presse sur la nouvelle école ; avec peu d'enthousiasme certes, mais rendre publiquement compte de ce mouvement novateur, c'est déjà admettre l'importance qu'il a gagné.

sont abondamment traduits, mis en scène et applaudis par un public sous le charme de leur exotisme. Alors que les tenants de l'élite intellectuelle perpétuent une culture conservatrice et académique, l'avant-garde s'emploie à démolir l'ancienne esthétique et cherche de nouvelles formules d'art ; leur créativité s'épand en d'innombrables *-ismes* et en autant de manifestes et de revues programmatiques, tous ensemble sujets à un fort taux de mortalité infantile. Samuel Cornut, qui suit ce bouillonnement intellectuel depuis les premières loges, rapporte dans la *Feuille d'avis de Vevey*⁴ :

Voilà comment s'annonce la littérature du XX^e siècle, chez les très jeunes : beaucoup de projets qui consistent en beaucoup de manifestes, qui consistent en beaucoup d'injures ; des préfaces sans livres et des pontifes sans église.⁵

Adolphe Chenevière, habitué des soirées des Hydropathes, décrit dans ses « Souvenirs » la gaîté des réunions décadentistes, mais la vie de bohème telle qu'elle se pratique dans certains quartiers de la ville est loin d'être insouciant. L'augmentation de l'offre et de la qualité de l'enseignement, l'ouverture des études supérieures aux personnes issues des milieux modestes conduisent à une surproduction de diplômés qui se trouve en complète inadéquation avec des possibilités d'insertion professionnelle limitées. Subissant l'attraction de la capitale, des bacheliers affluent aussi bien des provinces que de l'étranger, pour se masser dans les quartiers universitaires où ils mènent une vie souvent précaire. Cette nouvelle réalité sociale n'échappe pas à certains Helvètes que nous voyons alors se muer en de véritables sociologues de leur temps. Ainsi Cornut quand il donne, dans un article intitulé « Misère lettrée », une voix aux plus démunis parmi ce prolétariat intellectuel, à travers des citations d'annonces griffonnées dans le registre public de la Bibliothèque nationale :

C'étaient des copistes en grand nombre, qui offraient leur plume à tout venant pour copies de manuscrits, de livres, « à n'importe quel prix ». Des traducteurs d'allemand, d'anglais, de latin « sans ouvrage et sans pain ». [...] Des professeurs « en disponibilité ». Un docteur ès-lettres offre d'enseigner « n'importe quoi pour n'importe quoi ». Des auteurs enfin, râpés, faméliques, prêts à céder leurs droits pour un morceau de pain.⁶

⁴ Samuel Cornut est engagé comme correspondant à la *Feuille d'avis de Vevey* (novembre 1889 – janvier 1890) et tient également une chronique parisienne dans le *Nouvelliste vaudois* (1892-1898).

⁵ Samuel Cornut, « Paris, 18 décembre », *Feuille d'avis de Vevey*, 21.12.1889, p. 10. Notons que Cornut se laissera lui-même entraîner par cette effervescence programmatique. Il publiera, en guise de préface à ses *Regards vers la montagne* (1895), un manifeste en faveur d'un « roman suisse-français ».

⁶ Samuel Cornut, « Misère lettrée, ou le registre de la Bibliothèque nationale », *Nouvelliste vaudois*, 24.02.1892, p. 2-3.

Cette représentation n'est pas éloignée du portrait que trace Louis Dumur dans son roman *Albert* (1890) : le protagoniste éponyme, tentant de financer ses études en donnant des leçons, est victime d'une sous-enchère salariale⁷ et se perd dans une bohème où la lutte pour la notoriété s'apparente à une lutte pour la vie⁸. L'état de saturation du champ intellectuel tel qu'il est décrit par Cornut et Dumur laisse entrevoir les pièges qui guettent de jeunes Romands débarqués dans la métropole sans appuis ni connaissance du milieu.

Ce que l'on désigne par « colonie suisse »⁹ au sens large regroupe, dans le Paris de 1890, environ 30'000 ressortissants helvétiques¹⁰, toutes communautés linguistiques confondues. Il s'agit majoritairement de petits employés et d'ouvriers, actifs dans les secteurs du commerce, de la banque et de l'hôtellerie, où leur plurilinguisme est particulièrement apprécié. Aux côtés de cette classe moyenne, les représentants d'une élite (principalement genevoise) occupent une place importante dans la finance et dans l'industrie. Ces notabilités se joignent en grand nombre à la société protestante parisienne, au même titre qu'un effectif considérable de pasteurs et de théologiens romands immigrés. Si la colonie suisse se caractérise par un réseau dense de sociétés de bienfaisance, de gymnastique ou de tir, et publie également ses propres journaux telle *La Croix fédérale*¹¹, les artistes et les hommes de lettres restent généralement en marge de cette sociabilité patriotique. Cela est surtout vrai pour de jeunes poètes dont le but, en venant à Paris, n'était point de retrouver leur pays en miniature, mais justement d'échapper à un milieu jugé étouffant.

Dans *Paris fin de siècle*, Christophe Charle démontre la corrélation entre la structure du champ intellectuel et celle de l'espace urbain parisien, conséquence d'une ségrégation sociale qui s'est fortement accentuée depuis les travaux de construction du baron Haussmann. La géographie de la colonie littéraire suisse, analysée à l'aune de ce principe, fournit des indications intéressantes sur la position des différents acteurs dans la hiérarchie sociale et symbolique. Selon Charle, le choix d'un lieu de résidence dépend non seulement de facteurs économiques (prix du loyer) et symboliques (le prestige attaché à certains quartiers), mais aussi

⁷ Après de nombreuses tentatives infructueuses de trouver un emploi comme précepteur, Albert s'engage au sein d'un institut de langues tenu par un directeur aux allures d'industriel, qui s'enrichit en exploitant des professeurs mal payés.

⁸ Précisons que, si *Albert* peut être lu comme le reflet de la situation désespérée d'une partie de la jeunesse du Quartier latin et acquiert en cela une dimension sociocritique, le roman participe avant tout d'une inspiration satirique. En cela, il est fidèle à la ligne éditoriale de la revue *Lutèce* où il avait été publié en premier lieu et où « la consigne est de blaguer ». (Louis Dumur cité par Ernest Raynaud, *La Mêlée symboliste : portraits et souvenirs*, t. I, Paris, La Renaissance du Livre, 1920, p. 39).

⁹ Ci-après, le terme sera employé au sens restreint, pour désigner la communauté des artistes et des hommes de lettres suisses à Paris.

¹⁰ Nous tirons cette information du premier volet d'une série d'articles sur « Les Suisses à Paris », publiés par Édouard Rollet dans *Le Magasin pittoresque* durant l'année 1891. (« Les Suisses à Paris », *Le Magasin pittoresque*, 59^e année, 1891, p. 193).

¹¹ *La Croix fédérale : organe des colonies suisses en France* paraît à Paris dès le mois d'août 1889 (dès 1895, la publication se poursuit sous le titre de *La Croix de Genève*). Parmi les collaborateurs se trouvent entre autres Charles Fuster et Louis Courthion.

de la proximité d'institutions déterminantes pour les carrières littéraires (revues, universités, salons, cafés). De ces critères se dégage une organisation spatiale qui reproduit la division des producteurs en une fraction dominante (auteurs dramatiques, académiciens, romanciers psychologues), un secteur moyen (romanciers naturalistes) et un pôle dominé (l'avant-garde). Tandis que les premiers séjournent de préférence dans les arrondissements ouest de la ville, ces derniers privilégient les quartiers populaires (Montmartre), artistes (Batignolles)¹² ou intellectuels (Quartier latin).

C'est précisément dans cette dernière zone que s'installe la grande majorité des jeunes Helvètes arrivés dans la capitale entre 1880 et 1890¹³ (voir la carte en annexe). Certains logent d'abord dans un hôtel, chez des connaissances ou chez une famille en qualité de précepteur, mais le premier habitat loué à long terme se situe en général dans le 5^e ou 6^e arrondissement. Samuel Cornut demeure 11 rue Bara, 109 boulevard Saint-Michel, 20 rue des Fossés-Saint-Jacques et 12 rue de la Sorbonne ; Henri Warnery 9 place du Panthéon ; Daniel Baud-Bovy 38 rue d'Ulm ; Louis Dumur 4 rue du Vieux Colombier¹⁴, 2 et 12 rue Jacob, puis 26 rue de Condé (dans l'hôtel du *Mercur de France*). Charles Vignier oscille, en l'espace de seulement quatre ans, entre le 20 rue du Sommerard, 9 rue Victor Cousin, 153 boulevard Saint-Germain, 59 rue des Saints-Pères, 25 rue Jacob et 8 rue Toullier. Mathias Morhardt et Charles Fuster, après un premier logement situé sur la Rive droite, migrent vers le Quartier latin peu après leur arrivée à Paris ; le premier occupe un appartement 22 rue du Sommerard, le second 161 rue Saint-Jacques, 193 boulevard Saint-Germain, puis 92 boulevard de Port-Royal. Cette extrême concentration géographique, on l'aura compris, est due tant à la proximité des universités et à l'intensité de la vie littéraire du quartier qu'aux loyers relativement bas et par conséquent abordables pour un étudiant ou un jeune diplômé. Pourtant, au-delà de ces avantages financiers et d'un environnement artistique stimulant, ce cadre de vie s'avère souvent fort inhospitalier.

¹² Les Batignolles sont réputés pour être un quartier de « rentiers et d'artistes » (Christophe Charle, *Paris fin de siècle, op. cit.*, p. 77), légèrement plus aisé que les autres foyers de l'avant-garde. Y séjournent notamment Stéphane Mallarmé qui détient un poste d'enseignant, mais aussi certains auteurs naturalistes comme Paul Alexis.

¹³ Il existe très peu d'exceptions à cette tendance. Mentionnons-en une, antérieure de quelques années à la période qui nous occupe, mais tout à fait significative : Édouard Rod, arrivé à Paris en 1878, s'installe, après quelques semaines passées dans un hôtel du Quartier latin, 2 Cité Bergère (1878), puis 32 rue Douai (dès 1879), avant de migrer dès 1882 à Auteuil (rue Lafontaine, place des Perchamps, puis rue Erlanger). Le choix du 9^e arrondissement a pu être induit par son admiration pour Zola dont il devient en quelque sorte le secrétaire, et qui demeure alors rue de Boulogne. Comme le suggère Christophe Charle dans *Paris fin de siècle*, cette localisation présente également des avantages stratégiques, à savoir le voisinage des grands journaux : « Se concentrent à proximité du 9^e arrondissement les institutions de diffusion du champ littéraire, celles qui permettent aux écrivains de se faire connaître et surtout de vivre. [...] ils emploient un grand nombre d'écrivains comme critiques attirés, chroniqueurs, voire journalistes, publient des romans ou des nouvelles sous forme de feuilleton [...] » (*op. cit.*, p. 69). Dès le départ, Rod se rapproche donc géographiquement du secteur moyen de production et se réserve la possibilité de faire d'utiles rencontres, tout en se distanciant de l'avant-garde du quartier des écoles.

¹⁴ Entre 1882 et 1884, Louis Dumur loge à l'Hôtel du Vatican, 4 rue du Vieux Colombier. Malgré le fait qu'il s'agit d'un hôtel, nous l'incluons dans notre liste, car l'adresse est fixe et non pas temporaire. Avant d'emménager au 2 rue Jacob, Dumur change plusieurs fois de domicile en un court laps de temps, séjournant entre autres à l'Hôtel de la Grappe d'Or, 1 boulevard Ornano. À l'origine de cette mobilité étonnante se trouve son désir de rompre tout contact avec sa famille.

Quand nous songeons aujourd'hui à ces longs hivers parisiens que nous passions dans nos chambres sans feu, il nous semble en avoir encore l'onglée. Et quelles chambres ! Des mansardes souvent, où nous pouvions fraterniser avec les moineaux ; froides, humides, avec un pied carré de tapis sur le carrelage glacé ; une table boîteuse, une commode dont les tiroirs ne fermaient pas, un pot-à-eau ébréché.¹⁵

Si certains jeunes Romands supportent avec stoïcisme des conditions de logement parfois désastreuses, d'autres s'accommodent moins aisément d'un environnement qui contraste en tous points avec celui auquel ils étaient habitués. En novembre 1889, Philippe Monnier s'installe à Montmartre¹⁶, 10 avenue des Tilleuls (aujourd'hui devenue la rue Robert-Planquette), avec son ami de collègue Paul Moriaud. Dans les lettres qu'il envoie à sa mère, aucun terme n'est trop fort pour exprimer le dégoût que lui inspire ce coin de la ville :

Tu ne saurais te figurer l'odieux de ce quartier, [...] peuplé d'ouvriers socialistes, [...] de peuple gouailleur et criard et de pauvres ratés, d'artistes qui échouent ou qui ont échoué et qui se rebellent, qui bravent la société et les règles établies en face et traversent leur brûle-gueule aux dents et leurs savates aux pieds la populace en blouse et en haillons. De tout ça se dégage je ne sais quelle atmosphère enlisante et douloureuse de misère, de fiel, de rancœur, de résignation lâche et troublée mêlée à des odeurs de pommes frites, de gaillon, de nourriture à bon marché. La maison que nous occupions surtout était horrible, une maison d'ouvriers, une grande coquine de cage divisée autant que possible en petits appartements minuscules, banale et sale, puant la misère et certaines odeurs alcalines qui infectaient l'escalier...¹⁷

Sitôt arrivé à Paris, Paul Moriaud tombe sérieusement malade, victime d'une épidémie grippale qui sévit alors dans la métropole. « On meurt ici comme des mouches »¹⁸, rapporte Monnier qui veille au chevet de son ami et qui contracte lui-même ce qu'il soupçonne être une anémie cérébrale¹⁹. Souffrant d'un état dépressif constant, il se bat contre la fatigue, la

¹⁵ Samuel Cornut en parlant de ses débuts à Paris, cité par Louis Debarge, « Samuel Cornut », art. cit., p. 221-222.

¹⁶ Le choix de ce quartier a probablement été induit par des considérations financières (voir *supra*, p. 17, note 52). Il se pourrait aussi que son ami Émile Jaques-Dalcroze, résidant lui-même à Montmartre, l'ait aiguillé dans ses recherches de logement.

¹⁷ Philippe Monnier, lettre à sa mère, [Paris], [08.04.1890], fonds Monnier, BGE, Genève.

¹⁸ Philippe Monnier, lettre à sa mère, [Paris], [décembre 1889], fonds Monnier, BGE, Genève.

¹⁹ Il est évidemment impossible de vérifier ce diagnostic ; cependant, le fait que les symptômes énumérés par Monnier disparaissent lors de ses quelques escapades dans la campagne environnante parle plutôt en faveur d'une explication psychosomatique. Début juin 1890, Monnier passe quelques jours à Marsaueux, où il se « retrouve [lui]-même ». De retour à Paris « la détraque [le] repr[end] » si fort qu'il consulte un médecin. Ce dernier lui conseille simplement de se reposer et de ne plus fumer. (Philippe Monnier, lettres à sa mère, [Marsaueux] et [Paris], [03.06.1890] et [09.06.1890], fonds Monnier, BGE, Genève).

résignation et une « déperdition de [s]es facultés »²⁰ qui transforment son séjour en un véritable calvaire. L'aspect insalubre du quartier montmartrois ainsi que l'éloignement par rapport aux écoles, institutions et salons qu'il fréquente, persuadent le jeune homme, au bout de quatre mois, de rejoindre la Rive gauche où il trouve un logement nettement plus conforme à ses attentes, au 24 rue de Verneuil. Après le déménagement, sa situation morale et physique s'améliore, sans toutefois pouvoir effacer le souvenir du visage hideux sous lequel Paris s'était initialement présenté à ses yeux. Dix ans plus tard, Monnier choisira la rue des Tilleuls comme décor pour sa nouvelle du « Pendu »²¹, sans doute un des récits les plus sombres qu'il ait publiés.

Les conditions d'habitation peu luxueuses s'ajoutent à d'autres difficultés matérielles touchant en particulier les littérateurs qui sont obligés de trouver rapidement un moyen de subsistance à Paris²². La proximité des milieux avant-gardistes du Quartier latin, pour inspirante qu'elle soit sur le plan créatif, présente un danger d'enlèvement dans un secteur de production qui offre peu de profit symbolique et économique. C'est ainsi que la « misère lettrée », si lucidement analysée par Dumur et Cornut, rattrape plus d'un jeune Romand. L'exemple le plus éloquent d'une telle trajectoire est sans doute celui de Charles Vignier : traduisant²³ de nuit des dépêches à l'agence Havas, il est renvoyé au bout d'une année et dès lors confronté à un « épouvantable besoin d'argent »²⁴. Sa collaboration à des revues symbolistes comme *Lutèce* s'étant révélée peu lucrative, le Genevois tente (sans succès) de rédiger des vaudevilles pour la scène, s'épuise en demandes de créances auprès de ses amis et ira jusqu'à implorer l'aide conjointe de Mallarmé et du ministre plénipotentiaire suisse à Paris afin d'obtenir les Palmes d'officier de l'Académie, « cet hilarant ruban violet »²⁵, dans le seul but de briguer un poste d'enseignant à New York. Tracassé par des soucis financiers et mis devant l'impossibilité de rester plus longtemps à Paris, Vignier s'exile finalement à Londres²⁶.

Au début de leur séjour, Henri Warnery et Samuel Cornut subsistent péniblement en donnant des leçons²⁷, avant de trouver des emplois plus stables dans des établissements scolaires

²⁰ Philippe Monnier, lettre à sa mère, [Paris], [novembre 1889], fonds Monnier, BGE, Genève.

²¹ Philippe Monnier, « Le Pendu », *Jeunes ménages*, Genève ; Paris, Eggimann ; Fischbacher, 1899, p. 203-215.

²² Tel n'est pas le cas de Monnier, de Baud-Bovy, de Chenevière et de Dumur – du moins au début de leurs séjours.

²³ La traduction apparaît comme un débouché naturel pour les Romands qui, en raison de la culture plurilingue de leur pays d'origine, ont reçu une formation d'allemand. Souvent, ils ont également effectué des séjours en Allemagne ou dans la partie germanophone de la Suisse.

²⁴ Charles Vignier, lettre à Stéphane Mallarmé, Paris, 23.03.1887, fonds Mallarmé-Valvins, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, Paris.

²⁵ Charles Vignier, lettre à Stéphane Mallarmé, Paris, 12.12.1888, fonds Mallarmé-Valvins, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, Paris.

²⁶ Vignier retournera ultérieurement à Paris, abandonnant toutefois sa carrière littéraire pour devenir spécialiste des arts orientaux. Il travaillera comme expert à l'Hôtel Drouot, une institution de vente d'objets d'art.

²⁷ Samuel Cornut dit gagner trois francs par leçon de grec dispensée dans une institution privée (lettre à sa famille, Paris, 22.11.1889, fonds Samuel Cornut, CRLR, Lausanne). Il traduit également « une dizaine de pages de revues médicales

protestants. Ce dernier secteur semble en effet fournir les seuls débouchés « corrects » et facilement accessibles à de jeunes Romands dépourvus de contacts influents, comme le montre la continuité de cette tradition au sein de la génération suivante (Paul Budry, C. F. Ramuz)²⁸. Moins d'un an après son arrivée à Paris, Warnery est nommé sous-directeur à l'École normale protestante de Courbevoie²⁹, suite au décès subit de son prédécesseur. Malgré cette position enviable à bien des égards, le Lausannois a conscience du peu de stabilité que lui offre une institution dont la survie dépend entièrement de la bonne volonté de quelques banquiers³⁰. Il restera toujours vigilant envers des débouchés alternatifs et choisira de regagner la Suisse dès qu'une occasion se présente³¹. Moins chanceux que son ancien camarade zofingien, Cornut mettra dix ans pour trouver une situation comparable. En 1897, il entre à l'École préparatoire de théologie³² des Batignolles en tant qu'enseignant de français, ce qui lui permet de déménager dans un quartier certes toujours modeste, et associé au pôle dominé du champ littéraire, mais légèrement plus aisé que celui qu'il vient de quitter.

Certains jeunes Suisses se rendent à Paris dans le but de s'établir dans le journalisme. Là encore, l'insertion professionnelle est loin d'être facile et la concurrence s'avère rude. Après un premier contact avec le monde parisien, Pierre-Paul Plan avoue à Monnier son découragement³³, et lorsqu'il aura trouvé un emploi au *Journal des Débats*, la peur d'être licencié le hante constamment³⁴. Mathias Morhardt quant à lui dira de ses débuts : « [J]'ai beaucoup souffert ici, surtout dans mon orgueil »³⁵. Si l'évolution ultérieure de leurs deux parcours atteste la possibilité, pour un Romand, de se placer convenablement dans le secteur journalistique parisien – à condition de faire preuve de patience, de persévérance et d'un certain talent dans les affaires –, une telle réussite s'obtient généralement au prix d'un abandon ou en tout cas d'une réduction drastique de l'activité créatrice. Plan prend délibérément ce parti, renonçant dès son arrivée à ses ambitions littéraires, et Morhardt semble lui aussi accepter les sacrifices qu'impose l'exercice de

allemandes » par mois, publiées ensuite dans des périodiques scientifiques parisiennes. (Samuel Cornut, lettre à sa famille, Paris, 18.02.1891, fonds Samuel Cornut, CRLR, Lausanne).

²⁸ Au début des années 1900, Ramuz et Budry sont tous deux engagés à l'École alsacienne, un établissement secondaire protestant situé 109, rue Notre-Dame-des-Champs.

²⁹ L'École normale protestante de Courbevoie ouvre ses portes en 1846. Elle reçoit des fonds importants de la part de Charles Vernes, gouverneur de la banque de France, et est dirigée, dès les années 1870, par Charles Gaudard, le futur beau-père de Warnery.

³⁰ « Les écoles normales protestantes ne sont pas plus immortelles que les Parlements. La mienne paraît n'en avoir plus pour longtemps à vivre [...]. » (Henri Warnery, lettre à Édouard Rod, Courbevoie, 28.04.1884, fonds Henry Warnery, BCUL, Lausanne). Cette prédiction de Warnery devait se confirmer : l'École ferme ses portes trois ans après son départ, en 1888.

³¹ En février 1885, Warnery accepte un poste de professeur au Collège cantonal de Lausanne. Il quitte l'École normale protestante de Courbevoie immédiatement, sans préavis. Ce comportement ne manque pas de susciter l'agacement du Comité de l'école et révèle en même temps le peu d'attachement dont témoignait Warnery vis-à-vis de cet établissement.

³² L'École préparatoire de théologie, fondée en 1847, qui se charge de la formation des pasteurs de l'Église réformée de France, s'installe dès les années 1850 au 103 rue Nollet (Batignolles). L'édifice qui l'abrite fut construit grâce au soutien du comte Robert de Pourtalès.

³³ Pierre-Paul Plan, lettre à Philippe Monnier, Paris, 08.12.1890, fonds Pierre-Paul Plan, BGE, Genève. Voir également la lettre de Philippe Monnier à Pierre-Paul Plan, Florence, [10.06.1891], dans le même fonds.

³⁴ Notamment lors de son arrêt de maladie prolongé en 1893 ou lors d'une restructuration du journal en 1899.

³⁵ Mathias Morhardt, lettre à Louis Duchosal, Paris, 29.01.1885, fonds Louis Duchosal, BGE, Genève.

son métier : sa première œuvre, *Hénor*, paraît en 1890, soit dix ans après ses débuts dans le monde littéraire³⁶. La formule employée par Charles Morice pour introduire le portrait de Morhardt dans *La Littérature de tout à l'heure* (1889) est significative à cet égard : « une âme de poète emprisonnée dans les besognes du journalisme »³⁷. Outre le regret exprimé face à l'aliénation d'un talent prometteur, ces lignes suggèrent également la perte symbolique qu'entraîne une pratique d'écriture associée à un but utilitaire et en cela propre à entacher les réputations.

Enseignement, préceptorat, traduction, journalisme : ces différentes voies d'investissement d'un capital scolaire centré sur les lettres ont pu sembler attractives aux yeux des prétendants, mais la réalité professionnelle se révèle ardue et le rendement pécunier souvent insuffisant. Quant à « vivre de sa plume », au sens purement littéraire du terme, il ne peut bien évidemment pas en être question. Dans le Paris fin-de-siècle, seuls les auteurs de théâtre, les romanciers psychologues renommés, voire certains naturalistes adeptes d'une production quasi industrielle peuvent s'assurer des rentrées financières suffisantes pour être libérés de tout souci matériel. À notre connaissance, Adolphe Chenevière est le seul écrivain romand de sa génération à tirer des bénéfices économiques notables de son activité littéraire et à parvenir à faire jouer ses pièces sur des scènes prestigieuses³⁸. Mais pour cela, il aura fallu le concours de plusieurs facteurs biographiques exceptionnels : une origine aisée (son père Arthur Chenevière est banquier et homme politique), une réussite académique (sa thèse de doctorat³⁹ soutenue à la Sorbonne devient une référence dans le monde scientifique) et une facilité remarquable à se produire dans un genre romanesque qui correspond à la demande du public. De telles dispositions ne sont évidemment pas du ressort de tout le monde, et pour la grande majorité de ses compatriotes, le sol parisien apparaît davantage comme un terrain hostile que comme une terre promise.

Des agendas chargés : à la découverte de la métropole

Les jeunes Romands venus à Paris pour faire leurs armes dans les lettres s'emploient avec ferveur à exploiter les ressources culturelles que leur offre la métropole : cours et conférences publiques, institutions patrimoniales (musées, bibliothèques), spectacles (théâtre, concerts) et toute forme de sociabilité artiste. Ceux qui suivent une formation supérieure, dans le but

³⁶ Mathias Morhardt effectue un premier séjour à Paris entre 1883 et 1887. Il s'y installe définitivement dès fin 1888.

³⁷ Charles Morice, *La Littérature de tout à l'heure*, Paris, Perrin, 1889, p. 323.

³⁸ Notamment *Madame Gribouille*, comédie-vaudeville en trois actes, co-écrite avec Abel Tarride et représentée au Palais Royal en 1908. Notons également que Chenevière est le seul à pouvoir s'établir dans les « beaux quartiers » de la ville (rue Bassano, rue de Téhéran, rue Pierre Charron).

³⁹ La thèse porte sur *Bonaventure des Périers*, un poète français du XVI^e siècle. Voir Adolphe Chenevière, *Bonaventure des Périers : sa vie, ses poésies*, Paris, Plon & Nourrit, 1886.

d'obtenir un diplôme ou simplement en tant qu'auditeurs libres, se rendent à la Sorbonne, à l'École des Hautes Études et au Collège de France⁴⁰, où les penseurs les plus distingués de leur temps exposent leur savoir devant des salles combles. Pourtant, à en croire Samuel Cornut, le prestige d'un nom ne tient pas toujours ses promesses :

Les uns étaient déjà vieux et éteints, les autres faisaient les beaux parleurs devant des auditoires de femmes. Et nous déclarions que tous ces rhéteurs prétentieux n'allaient pas à la cheville de quelques-uns de nos professeurs de Lausanne. Oh ! comme nous regrettions, en particulier, notre cher Rambert, si simple, si paternel, qui nous inspirait tant de hautes pensées, tant d'enthousiasmes pour le vrai et le beau...⁴¹

Cette appréciation mitigée de l'enseignement parisien et la comparaison établie en faveur de Rambert est symptomatique de la différence entre les cultures universitaires romande et française. L'opposition formulée par Cornut pourrait se résumer à celle entre une *rhétorique* et une *métaphysique*, entre un discours brillant mais autoréférentiel et une parole qui vise un principe au-delà d'elle-même (les « hautes pensées », le « vrai »). Cette antithèse confirme l'importance de la composante « éthique » dans l'approche méthodologique romande, et c'est précisément l'adhésion à un tel système de valeurs qui amène Cornut à se distancier des us et coutumes de la Sorbonne. Son expérience académique sera du reste peu concluante ; contrairement à Adolphe Chenevière qui obtient son doctorat avec distinction⁴², l'auteur de *La Vallombreuse* doit se contenter d'un diplôme de l'École des Hautes Études (1890). Celui qui rêvait de passer l'agrégation voit échouer successivement trois projets de thèse présentés à l'Université de Genève. À Paris, on lui fait clairement comprendre que sa personnalité n'aurait aucune chance de se fondre dans les normes académiques en vigueur :

Le malheur c'est que vous êtes vous, que vous avez une liberté d'esprit, une originalité d'allure qui ne plaît pas en Sorbonne. Mais ne vous y trompez pas : ce qui est considéré comme un défaut par nos vieux professeurs, tout ce qui vous a fait obstacle et vous a fait échouer, tout cela sera pour vous une supériorité quand vous voudrez écrire.⁴³

De cet avertissement énoncé par Gabriel Séailles, professeur de philosophie à la Sorbonne,

⁴⁰ Cornut s'inscrit à la Sorbonne et à l'École des Hautes Études ; Monnier suit des cours au Collège de France et assiste à diverses conférences à l'Odéon et au Cercle Saint-Simon. Baud-Bovy, davantage tourné vers les arts plastiques, fréquente l'École des Beaux-Arts.

⁴¹ Samuel Cornut cité par Louis Debarge, « Samuel Cornut », art. cit., p. 222.

⁴² Adolphe Chenevière obtient son diplôme de licencié ès lettres en 1881, celui de docteur en 1886.

⁴³ Samuel Cornut, lettre à sa famille, Paris, 02.12.1889, fonds Samuel Cornut, CRLR, Lausanne.

Cornut ne retient que l'enveloppe de sympathie, et le jeune homme reste tout autant sourd aux « homélies »⁴⁴ de ceux qui lui prédisent un échec à défaut de persévérance et de fermeté de caractère. Après le refus de son manuscrit de thèse portant sur *Les Lectures de Racine*, Cornut concentre tous ses efforts sur sa carrière littéraire, fort de la conviction que son « originalité » lui sera un gage de réussite dans cette voie.

Dans une ville qui est devenue le symbole même de la culture, l'essentiel de la formation intellectuelle s'acquiert en dehors des murs des universités : Cornut visite le Louvre plusieurs fois par semaine, Monnier s'attarde longuement au Salon, et Baud-Bovy court les ateliers d'artistes. En matière de littérature, il s'agit de « se moderniser »⁴⁵ – mais ce processus ne va pas toujours sans heurts. Lors de son séjour parisien, Warnery découvre le Parnasse et voue dès lors une admiration particulière à Sully Prudhomme. Ce dernier reste toutefois le seul parmi l'illustre assemblée qui sait véritablement l'enthousiasmer, une réserve que Cornut impute à son origine romande : « Les autres Parnassiens lui furent moins sympathiques. Il les admirait comme il convient ; mais, entre ces merveilleux joaillers littéraires et le modeste poète lausannois, il y avait une absolue incompatibilité d'esprit et de goût »⁴⁶. Cette distance respectueuse est bien modérée face à l'aversion que lui inspire le naturalisme, en particulier celui de Zola, cet « incroyant »⁴⁷ dont il fera publiquement le procès en 1894⁴⁸. Outre l'accusation d'autopastiche – un reproche courant à une époque où la critique dénonce en l'auteur des *Rougon-Macquart* un « capitaine d'industrie »⁴⁹ – Warnery invoque des arguments où résonne sa sensibilité religieuse : « Qu'on puisse désirer s'élever au-dessus de la nature, qu'on en vienne surtout à aimer et à célébrer la douleur, cela lui semble presque monstrueux »⁵⁰. Encore plus violent se fait le réquisitoire dirigé contre Jean Richepin, le poète des *Blasphèmes*. Dans un article paru en juin 1884, Warnery (qui enseigne alors à Courbevoie) fustige les excès d'un nihilisme qu'il juge gratuit et hédoniste :

Avec les lois du monde physique, tombent les lois du monde esthétique et moral : « Rien n'est bien, rien n'est mal, rien n'est laid, rien n'est beau ». Tel est « l'épouvantable et serein

⁴⁴ « M. Fournials a mis au jour toutes ses ressources didactiques pour me prouver en trois points que je n'arriverai à rien, que je manquais de persévérance, de fermeté de caractère, de ... de ... mille choses, pour que je renonçais à faire mon doctorat. Je riais sous cape en entendant cette longue homélie [...] » (Samuel Cornut, lettre à sa famille, Paris, 26.01.1891, fonds Samuel Cornut, CRLR, Lausanne).

⁴⁵ « En art, je travaille à me moderniser. » (Samuel Cornut, lettre à sa famille, Grigny, 22.10.1887, fonds Samuel Cornut, CRLR, Lausanne).

⁴⁶ Samuel Cornut, « Henri Warnery : notice biographique et littéraire », in Henri Warnery, *Littérature et morale, op. cit.*, p. XIV.

⁴⁷ Henri Warnery, « Lourdes », *La Semaine littéraire*, 20.10.1894, p. 2.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 1-2. L'hostilité de Warnery vis-à-vis de Zola est ancienne : elle apparaît déjà dans certaines lettres qu'il adresse à Ernest Muret dans les années 1880.

⁴⁹ Christophe Prochasson, *Les Années électriques (1880-1910)*, Paris, La Découverte, 1991, p. 27.

⁵⁰ Henri Warnery, « Lourdes », art. cit., p. 2.

nihilisme » auquel aboutit le poète. Il s’y complaît ; il se vautre avec délices dans sa négation [...].⁵¹

Nihilisme moral et artistique semblent ici pareillement heurter le Vaudois, ce qui souligne encore une fois combien le beau et le bien se confondent dans la conception esthétique romande et explique l’incompréhension totale du poète des « Origines » face à la littérature française contemporaine.

Avec un certain désarroi aussi, mais avec plus d’ouverture, Samuel Cornut étudie Baudelaire, les Goncourt, Daudet, Huysmans et Verlaine. L’écrivain aiglon prône même la nécessité de « faire quelques mois de stage chez les décadents »⁵² afin de s’initier au « clair-obscur » et au maniérisme. Un apprentissage qui a ses limites, car : « m’inféoder à eux jamais ! »⁵³. Ce refus de s’assimiler aux courants littéraires parisiens se manifeste également dans sa désapprobation des critiques que lui adressent certains Français : « Parbleu ! nous sommes bien simples à côté de ce[s] subtil[s] abstracteur[s] de quintessences. Je vois pourtant que c’est nous qui avons raison [...] »⁵⁴. Si cette affirmation d’indépendance est plutôt un fruit du moment et doit par conséquent être nuancée (nous verrons que, pour l’auteur, l’opinion de la critique parisienne compte beaucoup plus qu’il ne l’admettait au départ)⁵⁵, elle est en tout cas révélatrice du dépaysement esthétique vécu par les Romands à Paris.

La vie littéraire dans la capitale gravite autour des centres névralgiques que sont les théâtres, salons, cafés et brasseries, soit autant de lieux qu’il s’agit d’investir pour qui veut se faire d’utiles connaissances. Cette préoccupation est partagée par la plupart des jeunes Romands dont le séjour ressemble bien souvent à un véritable marathon de visites, dîners et réunions. Conscients de l’importance de la visibilité mondaine pour toute carrière littéraire, ils tâchent de se plier aux rites sociaux parisiens et de se débarrasser de leur « timidité provinciale ». Le rendement concret de ces entreprises reste cependant fort variable et montre surtout la difficulté d’intégration dans un monde aux codes relationnels qui divergent des coutumes helvétiques – un constat qui vaut pour des héritiers cosmopolites comme pour des fils de terriens. Dès 1891, Samuel Cornut se « lance dans le monde »⁵⁶ : il fréquente assidûment les cafés où se rassemble l’avant-garde et participe à diverses soirées littéraires. En proie à la « fièvre de Paris », il cherche à multiplier ses contacts, un effort qu’il place même au-dessus de ses études. « Je suis

⁵¹ Henri Warnery, « Un nihiliste français », *Gazette de Lausanne*, 16.06.1884, [s. p.].

⁵² Samuel Cornut, lettre à Henri Warnery, Paris, 02.12.1891, fonds Henri Warnery, BCUL, Lausanne.

⁵³ *Idem*.

⁵⁴ Samuel Cornut, lettre à Henri Warnery, Paris, 20.01.1892, fonds Henri Warnery, BCUL, Lausanne. Cornut va jusqu’à formuler le souhait de constituer une contre-critique helvétique, pour « compléter et corriger la critique parisienne » (lettre à Henri Warnery, Aigle, 06.07.1892, fonds Henri Warnery, BCUL, Lausanne).

⁵⁵ Voir *infra*, p. 43-44.

⁵⁶ Samuel Cornut, lettre à sa famille, Paris, 26.01.1891, fonds Samuel Cornut, CRLR, Lausanne.

invité partout ; souvent toutes mes soirées sont prises »⁵⁷, s'écrie-t-il triomphant. Misant sur la quantité de ses relations, il se pose peu la question de leur qualité en termes symboliques, et s'il lui arrive de citer des salons prestigieux, c'est toujours au conditionnel, par personne interposée. Être présenté à une « veuve du critique d'art ami de Gleyre »⁵⁸ ne signifie en effet pas d'accéder aux hautes sphères de la société artiste ; Cornut en fera la navrante expérience. Après s'être démené de cette façon pendant deux ans, il se rend compte de la futilité de son train de vie et s'isole progressivement.

Les droits d'entrée dans les salons, Philippe Monnier n'a point besoin de les quêmander. Grâce aux contacts de son père, collaborateur du *Journal des Débats* et lauréat de l'Académie française⁵⁹, il entre tout naturellement chez des personnalités comme Hippolyte Taine, François Coppée ou Sully Prudhomme, voire également chez certains Suisses ayant fait carrière à Paris (Victor Cherbuliez, membre de l'Académie ; Luce Herpin, historienne renommée). Louis Léger, rencontré par l'entremise de Philippe Godet, introduit le jeune poète au Cercle Saint-Simon, une association œuvrant pour le rayonnement de la culture française et qui réunit alors des noms prestigieux comme Ernest Renan, Émile Boutmy, Anatole France et Gabriel Monod⁶⁰. Si Monnier est en général fort bien accueilli et parvient à nouer des relations dont l'utilité se confirmera par la suite⁶¹, il se sent peu à l'aise parmi ces notabilités qui lui semblent « un peu trop aristocrates de lettres »⁶². À Paris, il apprécie une atmosphère intellectuelle stimulante mais déplore « cette agitation perpétuelle, [...] ce névrosisme exagéré, [...] ce manque de confiance en lui-même où le tiennent la capitale »⁶³. Depuis la Butte, Monnier regrette la tranquillité de sa ville natale et le grand air de la campagne, nostalgie qui lui inspire un poème intitulé « La grand'ville » :

Un tourbillon qui se démène :

Un affairément continu

L'immense fourmilière humaine :

Le ressort de la vie à nu ;

⁵⁷ Samuel Cornut, lettre à sa famille, Paris, 18.02.1891, fonds Samuel Cornut, CRLR, Lausanne.

⁵⁸ *Idem.*

⁵⁹ Marc Monnier obtient le prix Marcelin Guérin en 1885 pour sa *Renaissance, de Dante à Luther*. Son fils se verra lui-même accorder un pareil honneur, en 1901 pour son *Quattrocento* (prix Marcelin Guérin) et en 1908 pour sa *Venise au XVIII^e siècle* (prix Guizot).

⁶⁰ Gabriel Monod (1844-1912), président du Cercle Saint-Simon, est d'ascendance suisse romande : son père Jean Monod (1757-1836), né à Genève, s'installe en 1808 à Paris où il sera pasteur de l'Église réformée. Au vu de cette « coïncidence » généalogique et confessionnelle, l'accueil chaleureux que réserve le Cercle à Philippe Godet (qui y prononce une conférence sur la poésie romande en octobre 1886) et à Philippe Monnier paraît moins surprenant.

⁶¹ Philippe Monnier fera notamment appel à Gaston Paris lorsqu'il se lance, sous l'impulsion d'Édouard Rod et de l'éditeur Perrin, dans la course pour un prix à l'Académie française. Dans une lettre datant du 22 décembre 1900, le Genevois s'enquiert auprès de son correspondant quant aux règles à observer pour maximiser ses chances de réussite.

⁶² Philippe Monnier, lettre à Philippe Godet, [Paris], [05.01.1890], fonds Philippe Godet, BPU, Neuchâtel.

⁶³ Philippe Monnier, lettre à sa mère, [Paris], [25.02.1890], fonds Monnier, BGE, Genève.

[...]

*Du faux, du vernis, de la pose,
Du plaqué, de l'artificiel
Sans, pour que l'âme s'y repose
Un coin de nature ou de ciel*⁶⁴

Ce discours aurait aussi bien pu être signé de Daniel Baud-Bovy, fils du « chantre de la montagne », qui arrive à Paris depuis l'Oberland bernois⁶⁵, en plein essor du symbolisme⁶⁶. Entraîné par son cousin Maurice Baud et son ami Albert Trachsel, le jeune homme fréquente les cafés François I^{er} (le « café de Verlaine ») et Voltaire ainsi que le « salon » du *Mercure de France*, où il rencontre des personnalités comme Jean Moréas, Charles Morice et Félicien Champsaur. Face à un mouvement artistique synonyme de renouveau et d'irrévérence, Baud-Bovy est partagé entre un intérêt réel et une répulsion quasi viscérale. Sa participation aux soirées de *La Plume*, états généraux de l'avant-garde, tenues au sous-sol du Soleil d'Or⁶⁷ (place Saint-Michel), donne régulièrement lieu à des entrées de journal irritées : « C'est dans ce café un bruit, une tabagie épouvantables. [...] Cette gaîté factice et idiote est très attristante »⁶⁸. Quant aux vers déclamés lors de ces réunions, ils sont peu faits pour plaire au futur auteur du *Poème alpestre*. Revenant en janvier 1892 de ses vacances passées en famille, Baud-Bovy s'indigne devant la teneur obscène des productions décadentistes : « [C]es chansons me semblent plus pornographiques encore que l'an passé »⁶⁹. Son sentiment de la pudeur et des convenances ne cesse en effet d'être heurté, y compris en la personne de certaines célébrités symbolistes : les blagues licencieuses de Rachilde⁷⁰ le laissent ébahi, tandis que Verlaine, de par son mode de vie digne d'un chef de file décadentiste, fait figure de repoussoir : « C'est effrayant de songer à l'état de dégradation où cet homme est arrivé »⁷¹. Finalement, le verdict de Baud-Bovy n'est pas éloigné de celui de Cornut : les avant-gardistes « sont à voir, à connaître, *mais*

⁶⁴ Philippe Monnier, « La grand'ville », manuscrit inédit, Paris, [1890], fonds Monnier, BGE, Genève.

⁶⁵ Il convient de noter une particularité géographique du parcours de Daniel Baud-Bovy : son père s'étant installé à Paris entre 1882 et 1888, le jeune homme y passe une partie de son enfance, fréquentant notamment l'École du Louvre. Cependant, durant ces années de jeunesse (de l'âge de douze à seize ans), il sort peu de l'intimité familiale et ne semble pas avoir noué de contacts avec les milieux artistiques parisiens. Entre 1888 et 1890, la famille Baud-Bovy vit à Aeschi près de Spiez, dans un cadre idyllique que le jeune homme ne quitte qu'avec moult regrets. Lorsqu'il se trouve pour la première fois seul à Paris, en octobre 1890, l'intensité de son dépaysement ne semble pas différer de celui éprouvé par ses compatriotes.

⁶⁶ Ernest Raynaud considère l'an 1891 comme « la date heureuse du Symbolisme ». (Ernest Raynaud, *La Mêlée symboliste : portraits et souvenirs*, t. II, *op. cit.*, p. 5).

⁶⁷ Pour de plus amples informations sur ces séances qui regroupent chaque samedi soir cent à deux cents personnes dans un sous-sol « où quarante personnes seraient à peine à l'aise », voir Ernest Raynaud, *La Mêlée symboliste : portraits et souvenirs*, t. I, *op. cit.*, p. 137-148.

⁶⁸ Daniel Baud-Bovy, « Du Symbolisme au *Poème alpestre* », *op. cit.*, p. 69-70 ; entrée de journal du 22.11.1890.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 88 ; entrée de journal du 17.01.1892.

⁷⁰ Rachilde (pseudonyme de Marguerite Emery), épouse d'Alfred Vallette (directeur du *Mercure de France*), est une femme de lettres et l'auteur d'une soixantaine d'ouvrages, dont notamment *Monsieur Vénus* (1884) qui provoqua un scandale.

⁷¹ Daniel Baud-Bovy, « Du Symbolisme au *Poème alpestre* », *op. cit.*, p. 91 ; entrée de journal du 23.04.1892.

pas trop »⁷².

Artificialité, prétention, nihilisme, immoralité : les propos tenus par Cornut, Warnery, Monnier et Baud-Bovy nous rappellent des musiques connues. Dans les faits, pour ce qu'elle provoque en réactions, leur expérience parisienne ne semble pas tellement différer de celle qu'a pu faire un Béat de Muralt au XVIII^e siècle ou un Juste Olivier en 1830⁷³. Ces premières impressions sont déterminantes dans la mesure où la découverte de la métropole et des milieux artistiques français, pour édifiante qu'elle soit, révèle aux jeunes Romands principalement une chose : leur *différence*. Le constat de l'altérité entraîne un premier repositionnement face à Paris et à sa littérature, et s'accompagne, par antithèse, d'une affirmation de leurs propres valeurs (attachement à la nature, droiture morale, authenticité de l'art) : c'est ici que nous trouvons les germes des discours identitaires qui se concrétiseront et se radicaliseront par la suite. Selon toute apparence, l'éducation morale et intellectuelle « à la romande », telle que nous l'avons analysée au début de notre étude, développe tout son pouvoir lorsque ses bénéficiaires sont confrontés à un environnement qui la met à l'épreuve. Certes, elle ne constitue pas une fatalité, comme le montrent quelques exemples inverses : Édouard Rod, contrairement à Warnery, se passionne pour le naturalisme⁷⁴, et Louis Dumur semble s'épanouir dans les milieux symbolistes, socialement aussi bien qu'artistiquement⁷⁵. Mais la résurgence massive et spontanée de discours récriminatoires qui reproduisent des accusations vieilles de plus d'un siècle montre à quel point la « leçon » avait été intégrée – une leçon dont on ne se défait pas facilement et qui pose manifestement obstacle à une insertion dans le champ littéraire parisien.

⁷² Daniel Baud-Bovy, « Du Symbolisme au *Poème alpestre* », *op. cit.*, p. 79 ; entrée de journal du 18.04.1891. Nous soulignons.

⁷³ Voir Juste Olivier, *Paris en 1830 : journal*, publié par André Delattre et Marc Denking, préf. de Fernand Baldensperger, Lausanne, Payot, 1951.

⁷⁴ Précisons que l'intérêt pour le naturalisme se déclare chez Rod déjà durant ses années d'études en Suisse (lorsqu'il suit les cours de Georges Renard à l'Académie de Lausanne), mais ne se développe pleinement qu'après son arrivée à Paris. Au début de son séjour, le Nyonnais se pose en défenseur militant de Zola, publiant notamment une brochure en faveur de *L'Assommoir*. Son intérêt pour le naturalisme s'applique également à ce que ce mouvement littéraire contient d'antireligieux. Aussi, la première œuvre du romancier vaudois, *Palmyre Veulard* (1881), caricature la société protestante.

⁷⁵ Précepteur en Russie pendant cinq ans, Dumur regrette la « réconfortante effluve des bonnes camaraderies, la piquante vie littéraire au quartier ». (Louis Dumur, lettre à Léon Deschamps (directeur de *La Plume*), Saint-Pétersbourg, 13.02.1890, collection Henri Mondor, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, Paris). Avec des recueils comme *La Néva* (1890) ou *Lassitudes* (1891), le Genevois aura du reste prouvé qu'il sait manier le style et le vocabulaire symboliste aussi bien que ses confrères français et belges.

II. ÉDITION, PRESSE, CRITIQUE : TENTATIVES ET RÉSULTATS

*Et maintenant, que nous n'avons à conquérir que Paris...*¹
(Émile Jaques-Dalcroze)

L'expérience d'un décalage culturel ne saurait constituer en elle-même une raison suffisante pour pousser de jeunes aspirants écrivains à abandonner leur ambition d'une carrière au centre. Nous avons constaté que l'accès au marché parisien leur paraît le seul moyen de réaliser un tel projet, et de nombreux candidats ne dédaignent pas d'entreprendre un « travail d'accommodation »² afin de s'y faire une place. En premier lieu, la poursuite de leur but implique l'obtention d'une visibilité médiatique qui s'acquiert grâce aux canaux de diffusion que sont l'édition et la presse.

2.1. (Més)aventures éditoriales

Parmi les littérateurs romands arrivés à Paris dans les années 1880, la plupart apportent dans leur bagage les ébauches d'une première œuvre qu'il s'agira de parfaire à l'aune des nouvelles idées esthétiques qui leur ont été révélées au contact des milieux lettrés de la capitale. Le séjour parisien sera donc le lieu d'un mûrissement ou d'une révision de compositions entamées en Suisse, la Ville Lumière une salle de travail d'où sortira un produit épuré, distillé, prêt à l'impression. L'exercice ne se prend pas à la légère ; les jeunes auteurs ont conscience de l'importance d'une entrée en scène réussie. L'ouvrage qu'ils préparent est en général le fruit de plusieurs années de travail et devra répondre à de hautes exigences artistiques. Pour Philippe Monnier, la publication des *Rimes d'écolier* fait partie intégrante du projet de carrière qu'il s'était tracé avant d'aller à Paris, sachant que sans cette étape cruciale il « [s]e retrouverai[t] à Genève gros jean comme devant et dans le pétrin comme avant »³. Warnery retouche ses premiers vers après avoir découvert le Parnasse, et Samuel Cornut décide de ne se lancer qu'après de longs mois d'observation, de réflexion et de préparation : « [I]l faut monter, aspirer au sommet »⁴. Le souci d'amélioration stylistique est la préoccupation principale des jeunes littérateurs émigrés : conscients du retard en matière d'esthétique contracté par la Suisse romande vis-à-vis de la France, ils essaient de se rattraper par un travail acharné. « [J]e polis

¹ Émile Jaques-Dalcroze, lettre à Philippe Monnier, Paris, [automne 1889], transcription, fonds Monnier, BGE, Genève.

² « [Ce] n'est peut-être que le travail d'accommodation de mon ancienne vie et de mon ancien milieu à cette vie nouvelle et à ce milieu nouveau ». (Philippe Monnier, lettre à sa mère, [Paris], [30.03.1890], fonds Monnier, BGE, Genève).

³ Philippe Monnier, lettre à sa mère, [Paris], [06.05.1890], fonds Monnier, BGE, Genève.

⁴ Samuel Cornut, lettre à Henri Warnery, Paris, 20.01.1892, fonds Henri Warnery, BCUL, Lausanne. Cette attitude est conforme aux conseils qu'il adressait aux jeunes poètes dans sa dissertation de fin d'études, voir *L'Art poétique de Racine*, op. cit., p. 143.

mon style »⁵ – la phrase se répète comme un refrain à travers les lettres de Cornut, et Philippe Monnier, depuis son poste de travail à la Bibliothèque nationale, tente de « [s]e renouveler »⁶.

Être ou ne pas être édité chez Lemerre

En cette fin du XIX^e siècle, Alphonse Lemerre figure parmi les éditeurs les plus prestigieux dans le domaine de la poésie française. Ce libraire d'origine lyonnaise, qui tient une boutique au passage Choiseul, s'est forgé une réputation en devenant, dans les années 1860 et 1870, l'éditeur attitré du Parnasse. Dès lors, le nom de Lemerre et la célèbre devise « Fac et spera » constituent un signe de consécration en soi, ce qui explique l'attractivité de la marque pour de jeunes poètes en quête de notoriété. Parmi les néophytes qui sollicitent le soutien de l'illustre éditeur se trouve également un candidat vaudois. En 1884, Henri Warnery envoie le manuscrit de ses *Poésies* afin de le faire examiner par le comité de lecture ; l'œuvre est refusée, mais Lemerre engage le jeune auteur à revenir vers lui lorsque le projet sera plus abouti. En 1886, l'envoi d'une deuxième version, retravaillée et augmentée, se solde par un nouvel échec. Warnery, qui reçoit ce jugement comme « un coup de fouet »⁷, fait part de sa déception à son ami Ernest Muret :

Lemerre a de nouveau refusé mon manuscrit. [...] La précédente fois, il me reprochait la pauvreté du vocabulaire, les répétitions, cette fois-ci, « j'écris des vers rapides, sans vive précision, dans lesquels on ne pourrait signaler de bon que le rythme et la mesure ». D'autre part, lors d'un premier essai, il m'accordait « des qualités très littéraires, entre autres une remarquable délicatesse de style », aujourd'hui, il veut bien reconnaître « beaucoup de poésie dans ces pages, des mots ardents et imprévus, une certaine originalité ». Mais il prétend que je me contente trop facilement de ce qui vient sous ma plume.⁸

Face à ces remarques hétéroclites portant sur un manuscrit dont le contenu n'avait pas essentiellement changé, le poète reproche à l'éditeur son incohérence. Aussi déclare-t-il ne pas comprendre en quoi certaines pièces pourraient « ressembl[er] plus à des romances qu'à des poésies de grande allure »⁹. Relisant son manuscrit à la lumière du verdict, Warnery se met pourtant à douter de ses aptitudes et regrette tout particulièrement de ne pas avoir retranché le poème liminaire intitulé « Inspiration ». Le maintien de cette pièce s'était décidé sur conseil

⁵ Samuel Cornut, lettre à sa famille, Paris, 02.12.1889, fonds Samuel Cornut, CRLR, Lausanne. De tels discours figurent également dans la lettre du 22.11.1889, envoyée à sa famille (dans le même fonds), ou dans celle du 15.06.1895, adressée à Édouard Rod (fonds Édouard Rod, BCUL, Lausanne).

⁶ Philippe Monnier, lettre à sa mère, [Paris], [avril 1890], fonds Monnier, BGE, Genève.

⁷ Henri Warnery, lettre à Ernest Muret, Lausanne, 13.10.1886, fonds Henri Warnery, BCUL, Lausanne.

⁸ *Idem*.

⁹ Henri Warnery, lettre à Eugène Rambert, Lausanne, 20.09.1886, fonds Henri Warnery, BCUL, Lausanne.

d'autrui : « Imer a prétendu que c'était un[e] de c[elles] qui plairaient le plus à notre public, qu'il fallait l[a] garder »¹⁰. Selon toute apparence, Warnery avait sous-estimé le décalage existant entre les normes esthétiques romandes et parisiennes, sans quoi il aurait certainement relativisé cette appréciation de la part d'un libraire lausannois spécialisé dans la littérature morale et populaire, et qui invoque l'autorité du public autochtone. À la lecture du poème concerné, il n'est pas difficile de discerner les aspects – en premier lieu thématiques – qui ont dû enthousiasmer Imer et au contraire rebuter Lemerre :

*Lorsque s'éveille en moi quelque douce pensée,
Comme il en naît, le soir, sous le ciel étoilé,
Et qu'une ambition longuement caressée
Me persuade enfin d'en faire un chant ailé,*

*Je viens me retirer dans ma chambre d'étude,
Pour mieux suivre mon rêve et pour m'y plonger mieux ;
Et, laissant me bercer ma chère solitude,
J'ouvre une feuille blanche et je ferme les yeux.*¹¹

S'ensuit l'évocation du printemps, de foins odorants et de bœufs rentrant au village, pour culminer dans un souffle lyrique qui se clôt par les mots : « [...] je sens Dieu si près que j'en voudrais mourir ! »¹². Manifestement, cette pièce fait partie des *juvenilia*¹³ qui dominent surtout dans la première partie de l'ouvrage, où résonne l'inspiration des années estudiantines. L'auteur lui-même en a conscience : admettant les défauts des pièces les plus anciennes du recueil, il défend pourtant sa valeur d'ensemble et se révolte contre ce qu'il croit être une inégalité de traitement : « [N]e dirait-on pas que Lemerre ne publie que des œuvres parfaites, absolument au-dessus de toute critique et de toute contestation ! D'autre part, quelle raison pourrait-il avoir, qui ne fût pas d'ordre littéraire [...] ? »¹⁴. Poussant son raisonnement jusqu'au bout, Warnery suppose être victime d'une discrimination due à son origine suisse, tout en concédant que sa poésie n'était probablement pas faite pour « répond[re] à un besoin des âmes françaises »¹⁵.

¹⁰ Henri Warnery, lettre à Ernest Muret, Lausanne, 13.10.1886, fonds Henri Warnery, BCUL, Lausanne.

¹¹ Henri Warnery, « Inspiration », *Poésies*, Lausanne, Payot, 1887, p. 3. À titre de comparaison, on pourrait opposer ce poème à « L'Inspiration » qui ouvre *Le Prisme* de Sully Prudhomme (*Poésies : 1879-1888*, Paris, Lemerre, p. 9-10). Tandis que Warnery met en scène, à travers dix-neuf laborieuses strophes à forte composante narrative et subjective, empreintes d'une esthétique romantique, un (jeune) poète qui rêve de gloire, Sully Prudhomme propose en sept quatrains un hommage au spectre fuyant de la Muse.

¹² Henri Warnery, « Inspiration », *Poésies, op. cit.*, p. 7.

¹³ Ce qualificatif est utilisé par un critique de la *Bibliothèque universelle*. (F. D., « Poésies, par Henri Warnery », *Bibliothèque universelle*, 93^e année, t. XXXVIII, juin 1888, p. 656).

¹⁴ Henri Warnery, lettre à Eugène Rambert, Lausanne, 20.09.1886, fonds Henri Warnery, BCUL, Lausanne.

¹⁵ Henri Warnery, lettre à Ernest Muret, Lausanne, 13.10.1886, fonds Henri Warnery, BCUL, Lausanne.

Cette deuxième explication semble plus plausible que celle des *a priori* xénophobes si l'on compare la tentative de Warnery à celle d'un autre poète romand de sa génération : en automne 1883, Adolphe Ribaux obtient l'accord de Lemerre pour la publication de *Vers l'idéal* sous l'enseigne de la prestigieuse maison parisienne. Pour en arriver là, l'auteur a considérablement révolutionné son écriture depuis les *Feuilles de lierre* (1882). Alors que ce dernier recueil s'inscrit dans la plus pure tradition locale¹⁶ et mêle une esthétique champêtre à des effusions sentimentales, *Vers l'idéal* se distingue par un effort soutenu de s'aligner sur les canons esthétiques parnassiens¹⁷. L'œuvre est d'ailleurs précédée d'un hommage à Sully Prudhomme et s'ouvre sur une pièce intitulée « Paris », dans laquelle l'auteur chante la gloire de l'éternelle Cité (qu'il n'a pas encore vue), magnifie son autorité, son pouvoir de séduction, jusqu'à sa cruauté¹⁸. La confrontation entre ce « Paris » dédié à Banville et la précitée « Inspiration » de Warnery dédiée à Rambert¹⁹ résume en elle seule tout ce qui distingue les deux recueils et les deux modes de composition. Misant sur la sincérité de l'inspiration et sur l'authenticité d'une progression thématique qui retrace le chemin de formation intellectuel de l'auteur, Warnery avait omis de se soucier des attentes du public parisien et sous-estimé l'importance d'une entrée en matière convaincante du point de vue publicitaire²⁰. Ce sont précisément ces facteurs que Ribaux a su mobiliser en sa faveur, en y adjoignant l'argument de nombreuses dédicaces adressées à des personnalités comme Paul Bourget, François Coppée ou Armand Silvestre²¹. Cette stratégie qui vise à ancrer l'œuvre dans un système de références gallocentré²² (et accessoirement à s'attirer les faveurs des dédicataires) a visiblement porté ses fruits, gratifiant le Neuchâtelois d'une admission chez Lemerre, tandis que Warnery est forcé de se rabattre sur

¹⁶ Ribaux s'inspire visiblement des œuvres d'Amélie Pernod, poétesse neuchâteloise qu'il cite à plusieurs reprises. Pour illustrer cette filiation, nous renvoyons à Amélie Pernod, *À tous : religieuses, patrie, nature, épîtres, sonnets, paysages, enfantines, poésies diverses, poème des fleurs*, Paris ; Neuchâtel, Sandoz ; Sandoz & Fischbacher, 1876.

¹⁷ Cet ajustement se veut à la fois thématique, stylistique et idéologique. Toutefois, malgré le fait que Ribaux se réclame de Sully Prudhomme, ses vers s'apparentent davantage au romantisme, restant d'inspiration lyrique, passionnelle et idéaliste. En fait, parmi cette septantaine de poèmes, dudit « Paris », en passant par le « Suicide », le « Clair de Lune », « L'Ange gardien » et « L'Arabie » jusqu'aux « Paysans », de très diverses influences se croisent, provoquant une impression d'hétérogénéité.

¹⁸ Appelant à quitter la vie paisible du village natal pour les splendeurs de la métropole, ce poème se situe aux antipodes d'un grand nombre de nouvelles et de romans populaires que Ribaux écrira par la suite, tels par exemple les *Deux frères* (1893). Le « succès parisien » de Ribaux ne sera du reste pas appelé à durer.

¹⁹ Le recueil dans son ensemble sera également dédié à Rambert. Toutefois, cet hommage liminaire n'est ajouté qu'*après* le deuxième refus chez Lemerre, tandis que la dédicace de l'« Inspiration » figurait dès le départ sur les manuscrits.

²⁰ Le poids de cette pièce liminaire et de l'appareil péritextuel se confirme dans la mesure où Ribaux insère dans son recueil divers poèmes qui ne sont pas moins « romancés » que ceux de Warnery et qui, dans un autre contexte, auraient paru tout à fait contraires à la ligne éditoriale de Lemerre. Citons à titre d'exemple « Le charme du printemps... » et les « Les paysans ».

²¹ Une comparaison s'avère utile : dans les *Poésies*, hormis la mention de Rambert, on trouve des dédicaces adressées à Henri Berguer (pasteur protestant, agent de l'Union nationale évangélique à Genève), Adrien Taverney (Zofingien), Albert Vuille (pasteur à Neuchâtel), M^{me} Warnery (la mère de l'auteur), la société « La Solidarité » et finalement, comme seul Français, Georges Renard. Du côté de Ribaux, la liste parle d'elle-même : Sully Prudhomme, Théodore de Banville, André Lemoine, Victor de Laprade, Leconte de Lisle, Charles Grandmougin, Emmanuel des Essarts, Auguste Brindeau, Paul Bourget, Jean Aicard, Auguste Dorchain, Victor Hugo, Georges Hugo, André Theuriet, François Coppée, Armand Silvestre, ... Face à cet impressionnant défilé, quelques noms romands (Ernest Bussy, Emmanuel Buenzod, Louis Tognetti, Louis Duchosal, ...) sont peu faits pour gêner.

²² On pourrait ajouter « moderniste » : Ribaux se réclame du Parnasse et va jusqu'à intégrer dans son recueil des citations de Baudelaire, tandis que Warnery, en cette matière, en reste à Ronsard, Hugo et Musset.

Payot. Nouvelle déception : trois éditeurs parisiens refusent successivement les demandes de coédition que leur adresse le libraire lausannois²³. Le découragement de l'auteur est tel qu'il vient à « maudire le jour où [il a] eu l'idée d'aligner des mots sur une feuille de papier »²⁴.

Alors que Warnery avait dû affronter l'épreuve d'une première publication sans appui notable, Philippe Monnier paraît d'emblée avoir en main toutes les clés du succès : des relations influentes, des conseillers avisés et des contacts noués avec les milieux éditoriaux parisiens dans le cadre des démarches liées à l'héritage littéraire de son père²⁵. À première vue, la situation semble donc favorable pour les *Rimes d'écolier*, un recueil d'inspiration autobiographique qui suit le parcours d'une jeunesse depuis les joies insouciantes des bancs d'école jusqu'à la confrontation douloureuse avec la mort. Présentant ses vers à des personnalités comme Sully Prudhomme ou François Coppée, le jeune homme se voit « comblé d'éloges »²⁶, et son concitoyen Adolphe Chenevière lui fait « toutes sortes d'offres »²⁷, y compris celle d'obtenir la marque Lemerre. Monnier, qui tient à l'expertise de ses maîtres, ne souhaite pas franchir le cap de la publication sans la bénédiction d'un parrain. Toutefois, à mesure que la question éditoriale devient plus pressante, l'encouragement de ses protecteurs se fait plus nuancé. Entre mai et juin 1890, le jeune poète tente à plusieurs reprises d'obtenir un avis tranché de la part de Sully Prudhomme, mais ce dernier esquive :

Vous avez beaucoup de talent [...]. Mais faites attention : vous portez un nom qui vous oblige à ne pas être médiocre : si vous publiez des vers, il faut qu'ils soient absolument personnels [...]. Il paraît chaque année des milliers de vers très bons qui passent inaperçus. Je vous en voudrais à mort de livrer de ces vers-là. À votre âge, on imite généralement et l'accent personnel ne se dénote qu'en une ou deux pièces. Il ne faut jamais commencer par son premier volume de vers, mais par son second.²⁸

Ce bienveillant conseil, reçu lors d'une visite chez l'illustre Parnassien, n'est pas fait pour réjouir Monnier. Un mois plus tard, le Genevois emprunte la voie écrite, mais à nouveau, sans

²³ Payot s'était adressé à Jouanot et à deux autres éditeurs qui tous ont « décliné l'honneur ». (Henri Warnery, lettre à Ernest Muret, [Lausanne], 14.10.[1886], fonds Henri Warnery, BCUL, Lausanne). Dépité, Warnery se raidit dans sa fierté de Romand, refusant désormais une coédition avec Fischbacher auquel il préfère la Librairie de la Suisse française, afin de ne pas avoir à cacher son origine. Ce dernier établissement est situé 48 rue de Lille et géré par le libraire français Paul Monnerat. Notons que la désignation « Librairie de la Suisse romande » est relativement peu utilisée : des ouvrages comme *Le Noël du vieux Wolf* (1887) d'Adolphe Ribaux, les *Récits du Cosandier* (1889) d'Oscar Huguenin ou *Les Poètes du clocher* de Charles Fuster (1889) portent la marque « Monnerat », somme toute plus neutre...

²⁴ Henri Warnery, lettre à Ernest Muret, [Lausanne], 14.10.[1886], fonds Henri Warnery, BCUL, Lausanne.

²⁵ Sur demande de sa mère, Philippe Monnier se charge de rencontrer à Paris des éditeurs potentiels pour l'œuvre posthume de son père.

²⁶ Philippe Monnier, lettre à sa mère, [Paris], [février 1890], fonds Monnier, BGE, Genève.

²⁷ Philippe Monnier, lettre à sa mère, [Paris], [25.04.1890], fonds Monnier, BGE, Genève.

²⁸ Sully Prudhomme cité par Philippe Monnier, lettre à sa mère, [Paris], [06.05.1890], fonds Monnier, BGE, Genève.

obtenir la réponse désirée :

Reçu quatre pages serrées de Sully Prudhomme, [...] : des phrases comme celle-là : Vos vers d'amour sont d'une grâce exquise, c'est charmant, ça me plaît tout à fait – et puis d'autres. [...] mais en somme il ne dit pas s'il faut que je publie oui ou non, ce que je voulais savoir.²⁹

Il n'est pas question de mettre en doute le bien-fondé de l'attitude de Sully Prudhomme et encore moins de lui imputer de quelconques *a priori* : sa mise en garde ne paraît que judicieuse. Mais ces réticences ont visiblement un effet démoralisant sur Monnier qui place beaucoup d'espoir en son recueil, qui y travaille depuis six ans et qui a de bonnes raisons de croire en sa qualité, s'ayant déjà vu décerner le prix Hentsch pour une première version en 1885³⁰. Après avoir sollicité l'Académicien une nouvelle fois, le jeune homme obtient finalement son soutien et se lance dans les démarches éditoriales. Adolphe Chenevière quant à lui ne semble toutefois pas avoir donné suite à ses propositions de médiation auprès de Lemerre. Les *Rimes d'écolier* paraissent en décembre 1890 à Genève, chez Cherbuliez, tandis que la maison Fischbacher se charge de la distribution parisienne. De telles coéditions sont alors couramment pratiquées par les éditeurs romands soucieux de diffuser leurs produits au-delà des limites exigües du marché indigène. À cet effet, ils signent des traités de commerce avec des éditeurs et des libraires français associés³¹. La maison Fischbacher, bâtie en 1871 sur les décombres d'une éphémère Librairie de la Suisse romande³² et spécialisée dans la littérature protestante, est durant plusieurs décennies leur principal partenaire dans la capitale³³. Quant aux modalités concrètes de ces collaborations, l'implication de Fischbacher semble se borner à celle d'un relais, voire d'un dépôt parisien. Il octroie à l'éditeur romand le droit d'utilisation de sa marque, démarche que Monnier décrit ainsi : « Cherbuliez *me[t]* à côté de son nom celui de Fischbacher »³⁴. Cette configuration ne satisfait pas entièrement l'auteur des *Rimes d'écolier*, qui avait espéré une promotion plus conséquente à Paris. Dans une lettre à Philippe Godet, il déplore que

²⁹ Philippe Monnier, lettre à sa mère, [Paris], [16.06.1890], fonds Monnier, BGE, Genève.

³⁰ On l'aura compris, les « bonnes raisons » se fondent encore sur des standards helvétiques, et, dans le cas présent, estudiantins. Le prix Hentsch obtenu par Monnier en janvier 1885 est décerné par un jury de la Faculté des lettres de Genève. La plupart des pièces présentes dans cette première version des *Rimes d'écolier* seront reprises dans l'édition de 1890.

³¹ Une autre stratégie consiste à s'implanter directement au centre, en ouvrant sa propre succursale. Ce fut le pari de Joël Cherbuliez qui possédait une boutique au 33 rue de la Seine, précurseur de la Librairie de la Suisse romande installée dès 1865 dans ces mêmes locaux.

³² Il s'agit de la maison qui ressuscitera en 1886 sous le nom de « Librairie de la Suisse *française* » (notons la modification adjectivale).

³³ Au sujet de Fischbacher, et, plus généralement, des partenariats éditoriaux entre la Suisse romande et Paris, voir François Vallotton, *L'Édition romande et ses acteurs : 1850-1920*, préf. de Jean-Yves Mollier, Genève, Slatkine, 2001, p. 86-88, 92, 130-132, 262.

³⁴ Philippe Monnier, lettre à Philippe Godet, [s. l.], [11.09.1890], fonds Philippe Godet, BPU, Neuchâtel. Nous soulignons.

« Fischbacher ne mette pas sa couverture intégrale sur les exemples parisiens »³⁵. S'agirait-il d'une volonté de dissimuler son origine romande ? Le désir est compréhensible, non seulement en termes de stratégie de publication et de prestige symbolique, mais aussi du point de vue de l'héritage familial. Celui qui priera Cornut de ne pas trop « ensuisser »³⁶ son père au sein de l'anthologie des *Prosateurs de la Suisse française* peut justement revendiquer une ascendance française du côté paternel³⁷. Au vu de cette filiation et des contacts privilégiés que Monnier entretient avec l'élite intellectuelle parisienne, le fait de se voir imposer une étiquette d'étranger a de quoi paraître abrupt. Acceptant malgré tout les termes du contrat, le jeune auteur se console avec la pensée que ce premier ouvrage servira de tremplin à un second qui devrait paraître sous un jour plus favorable. En décembre 1890, il écrit à son ami Pierre-Paul Plan :

Mon livre a paru : réclame-le chez Fischbacher et tâche de l'y faire acheter par ceusses de Paris autant que possible. Je tiendrais tout particulièrement qu'il se vendît à Paris, tu comprends, pour le second qui paraîtra là-bas.³⁸

La mesure du décalage

La première œuvre de Samuel Cornut paraît chez Paul Ollendorff, un éditeur parisien de renom, qui compte parmi ses clients des personnalités comme Maupassant, Mirabeau ou Georges Ohnet. La présence du romancier vaudois dans cette illustre compagnie peut sembler étonnante, si l'on considère la teneur globale de son recueil de nouvelles intitulé *La Vallombreuse*. De par son inscription dans un imaginaire populaire romand³⁹, ce dernier se situe en effet aux antipodes des courants esthétiques dominants au centre. Quant à savoir comment l'auteur a obtenu son contrat, la réponse nous est fournie par Heinrich Brenner, dans une étude consacrée au romancier aiglon : « Il eut une grande difficulté à placer le livre. Aucun éditeur n'en voulait. Alors il fit des économies pour le faire imprimer à ses frais (800 fr.). »⁴⁰

La publication à compte d'auteur ne constitue point une exception en cette fin de siècle. La pratique devient en effet chose courante suite à l'explosion du nombre de producteurs et à

³⁵ Philippe Monnier, lettre à Philippe Godet, [s. l.], [11.09.1890], fonds Philippe Godet, BPU, Neuchâtel.

³⁶ Samuel Cornut, lettre à Philippe Monnier, Aigle, 24.09.1895, fonds Monnier, BGE, Genève.

³⁷ Le grand-père paternel de Philippe Monnier, Jacques-Louis Monnier, était originaire de l'Ardèche. Il épousa une Genevoise, Priscille Lacour.

³⁸ Philippe Monnier, lettre à Pierre-Paul Plan, [s. l.], [07.12.1890], fonds Pierre-Paul Plan, BGE, Genève.

³⁹ La nouvelle qui donne son titre au recueil est conforme à un schéma narratif fort répandu dans la littérature populaire romande, à savoir celui du fils prodigue qui abandonne la ferme parentale pour tenter sa chance à Paris, ne trouve dans la ville que misère et humiliations, se repent alors et regagne son village natal. (À ce sujet, voir l'ouvrage dirigé par Roger Francillon et Doris Jakubec, *Littérature populaire et identité suisse*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1991). D'autres nouvelles, comme par exemple « Giacomo » dont l'action se déroule à Paris, mobilisent de nouvelles références, tout en véhiculant un contenu moraliste.

⁴⁰ Heinrich Brenner, *Samuel Cornut*, Gais, Impr. J. Kern, 1929, p. 13.

l'inondation du marché par des produits dont une partie est condamnée à rester invendue. Face à des éditeurs qui ne peuvent ou ne veulent prendre le risque de promouvoir un inconnu, les écrivains débutants n'ont souvent d'autre choix que de puiser dans leurs propres ressources. La correspondance de Warnery suggère que la politique d'un Lemerre à l'égard de la relève ne dévie pas de ce principe⁴¹. Signalons du reste qu'aussi bien *La Vallombreuse* de Cornut que *Vers l'idéal* de Ribaux sont imprimés en Suisse, respectivement chez Auguste Pache et Georges Bridel à Lausanne, et que leur mise en vente s'effectue d'abord sur sol helvétique. Selon toute apparence, la contribution de l'éditeur parisien se limite au don de sa marque, en guise de signe de bénédiction. Au-delà de cette faveur, son accueil peut s'avérer peu chaleureux ; la famille Cornut déplore notamment la « mauvaise volonté »⁴² d'Ollendorff.

Le privilège d'une édition au centre, pour flatteur qu'il puisse paraître, n'est point synonyme de consécration. *La Vallombreuse* provoque fort peu de réactions à Paris, malgré les efforts de l'auteur qui s'ingénie à en assurer lui-même la promotion⁴³. Sur les 500 exemplaires imprimés, il reste encore des invendus en 1910⁴⁴, et le seul « succès commercial » s'enregistre à Aigle, la ville natale de l'auteur⁴⁵. L'admission chez Ollendorff ne s'est pas non plus transformée en une rampe de lancement pour une deuxième œuvre : *Mathilde Monastier*, roman qui thématise les ravages de l'alcoolisme dans le canton de Vaud, sera pour Cornut une nouvelle source de chagrins. Essuyant refus sur refus, le romancier se tourne, contre son gré, vers Charles Eggimann à Genève. Ce dernier est justement réputé pour accueillir des « plumes non encore consacrées »⁴⁶ : il publiera ainsi le *Poème alpestre* de Daniel Baud-Bovy, *Les Pénates d'argile*, manifeste de la génération suivante, ou encore *Le Petit Village* de Ramuz. En 1895, Philippe Monnier fait lui aussi appel à son concitoyen en vue de l'édition de son deuxième livre, un recueil de nouvelles intitulé *Vieilles femmes*. Ce choix contraste avec son souhait, cité plus haut, d'une seconde publication à Paris. Dans les faits, contrairement aux projets initiaux, la grande majorité des œuvres de Cornut, Monnier, Warnery et Baud-Bovy seront éditées en Suisse. Le poète des *Rimes d'écolier* confiera la suite de sa production littéraire⁴⁷ à Jullien (Genève),

⁴¹ Suite au rejet de son manuscrit par Lemerre, Warnery se demande, non sans amertume, pourquoi l'éditeur « refuse une chance de gain sans risques de perte ». (Henri Warnery, lettre à Eugène Rambert, Lausanne, 20.09.1886, fonds Henri Warnery, BCUL, Lausanne).

⁴² Alice et M^{me} Cornut, lettre à Samuel Cornut, Aigle, 17.01.1892, fonds Samuel Cornut, CRLR, Lausanne.

⁴³ Le jeune romancier envoie notamment son livre à ses anciens professeurs et à des personnalités comme Édouard Rod dont il se promet un soutien sous forme de comptes rendus favorables.

⁴⁴ Voir *Samuel Cornut : 1861-1918*, catalogue d'exposition, Lausanne ; Aigle, Bibliothèque cantonale et universitaire ; Maison de Ville, 1989, p. 27.

⁴⁵ Alice Cornut, la sœur du romancier, rapporte que *La Vallombreuse* était, avec vingt-quatre volumes vendus, « le livre qui avait eu le plus d'écoulement à Aigle ». (Lettre à Samuel Cornut, Aigle, 17.01.1892, fonds Samuel Cornut, CRLR, Lausanne).

⁴⁶ François Vallotton, *L'Édition romande et ses acteurs*, op. cit., p. 356.

⁴⁷ Précisons qu'il n'en sera pas de même pour ses œuvres d'érudition : *Le Quattrocento* (1901) et la *Venise au XVIII^e siècle* (1907) paraîtront chez Payot à Lausanne et chez Perrin à Paris, grâce à l'entremise d'Édouard Rod.

Warnery restera fidèle à Payot, et Cornut rejoindra lui aussi l'écurie de la maison lausannoise⁴⁸.

Ce qui se dégage de ces vicissitudes éditoriales, c'est en premier lieu la difficulté éprouvée par les jeunes auteurs romands à placer leurs œuvres dans le circuit littéraire parisien. Cette situation est évidemment due en partie à l'encombrement du marché et à la position fragile des débutants qui pâttissent dans les limbes de l'anonymat. En cela, les Helvètes partagent le sort de la majorité des jeunes auteurs français, y compris parisiens. Mais dans quelle mesure ces conditions sont-elles aggravées par le fait d'être originaire d'une « province » ? Notre analyse nous révèle que la nationalité suisse constitue un obstacle dans la mesure où elle s'accompagne d'un décalage de références en matière d'esthétique. Les auteurs qui composent leurs œuvres selon les normes suisses, axées sur les qualités éthiques et donc extralittéraires, ou qui se fient à l'évaluation qu'en font les instances périphériques (le prix Hensch de Monnier, les succès zofingiens de Warnery, l'expertise du public romand évoquée par Imer), ont peu de chance de rencontrer un écho favorable à Paris. Les vellétés d'indépendance esthétique, manifestées au nom de l'originalité, de l'authenticité ou de la fidélité aux racines, ne peuvent que porter préjudice aux œuvres, allant jusqu'à les invalider sur le plan artistique⁴⁹. Cet état de fait démasque la nature illusoire d'une entreprise comme celle de Cornut, qui vise à s'imposer par la seule force de son « style personnel » et de former un contrepoids aux subtilités excessives des productions parisiennes. Les réformes esthétiques ne sauraient s'imposer depuis le bas, comme le démontre Jérôme Meizoz dans un article consacré aux écarts linguistiques cultivés par certains auteurs romands⁵⁰. L'originalité est certes importante – Sully Prudhomme est fort qualifié pour le dire –, mais seulement tant qu'elle ne va pas à l'encontre des critères légitimants opérant au centre. La stratégie adoptée par Adolphe Ribaux, lequel a pour ainsi dire formaté son recueil *pour* Lemerre, était par conséquent beaucoup plus adroite que celle de ses compatriotes. De manière générale, les écrivains romands dont la production se trouve au diapason avec les courants littéraires français contemporains (Rod, Dumur, Chenevière) ne semblent pas avoir de difficultés majeures à trouver un éditeur dans leur ville d'adoption⁵¹.

Un exemple qui confirme ce principe, tout en montrant les limites pratiques, est la série des « romans parisiens » inaugurée par Samuel Cornut en 1895. Face au silence obstiné des instances centrales – ses trois premières œuvres, *La Vallombreuse* (1892), *Mathilde Monastier*

⁴⁸ À l'exception de trois « romans parisiens » (voir ci-contre) toutes les œuvres postérieures à *Mathilde Monastier* paraissent sous l'enseigne de Payot.

⁴⁹ Cette situation se modifiera à partir des années 1900, avec l'essor du régionalisme littéraire (voir *infra*, p. 76-77).

⁵⁰ Voir Jérôme Meizoz, « Le droit de 'mal écrire' : trois cas helvétiques (XVIII^e – XX^e siècle) », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 111-112, mars 1996, p. 92-109.

⁵¹ Les premières œuvres de Dumur sont admises respectivement chez Albert Savine, à la Bibliothèque artistique et littéraire et chez Perrin ; celles d'Édouard Rod chez Derveaux et Dentu.

(1894) et *Regards vers la montagne* (1895) passent quasiment inaperçues – l’auteur prend conscience de l’inadéquation de sa production à l’égard des standards du marché parisien et se décide à empoigner le problème autrement. À peine quelques mois après la publication de son manifeste en faveur d’un « roman suisse-français »⁵², Cornut se propose un nouveau but, celui d’écrire des « romans Quartier latin ». Ce revirement est issu de la volonté de se conformer aux attentes du lectorat parisien :

[L]e jour même où vous [Rod] m’annonciez – avec quelle justesse, je l’ai vu dans la suite !
– que *Regards vers la montagne* n’avaient pas chance de plaire à Paris, le jour même donc je conçus mon nouveau roman, un roman d’amour parisien [...].⁵³

Après avoir tenté d’améliorer son écriture du point de vue purement stylistique, Cornut s’applique donc à la révolutionner sur les plans thématique et idéologique : « plus de suissisme, plus de moralisme protestant »⁵⁴ ! Son quatrième roman, intitulé *Miss*, relate les déconvenues amoureuses d’une jeune femme anglaise, courtisée puis abandonnée par un précepteur au caractère capricieux. Privée de sa place de demoiselle de compagnie, Miss Lee tente vainement de gagner sa vie de manière honorable. Se sentant entraînée dans la spirale de la pauvreté et de la prostitution, elle voit la seule issue dans le suicide. Avec ce récit où l’on discerne l’influence naturaliste, Cornut espère accéder enfin à la consécration parisienne, mais le bilan reste mitigé : sa réorientation littéraire constitue certes une réussite dans la mesure où *Miss* est acceptée par l’éditeur Perrin (sur recommandation de Rod) et provoque davantage d’échos dans la presse française, mais ces échos sont loin d’être enthousiastes.⁵⁵ En fait, si l’auteur a explicitement voulu « se parisianiser », il n’y parvient qu’à moitié. Derrière le décor et les personnages empruntés à l’univers citadin, l’intrigue et le langage adopté peinent à cacher leur caractère recherché. Comme l’observera Charles Burnier : « Ses héros sont de notre sang, protestants, leur façon de penser et de sentir est la nôtre »⁵⁶. Les deux romans suivants, pour être également situés à Paris, marquent un retour progressif à des préoccupations morales. *Chair et Marbre* (1898), qui mêle le « roman de l’artiste » à l’histoire d’un adultère, se termine par une épiphanie comparable à celle de *Mathilde Monastier* ; *L’Inquiet* (1900), thématissant les souffrances du prolétariat intellectuel, est avant tout un récit autobiographique exaltant les valeurs de la

⁵² Samuel Cornut, « Déclaration », *Regards vers la montagne*, *op. cit.*, p. 30.

⁵³ Samuel Cornut, lettre à Édouard Rod, Paris, 22.10.1895, fonds Édouard Rod, BCUL, Lausanne.

⁵⁴ Samuel Cornut, lettre à Édouard Rod, Aigle, 15.06.1895, fonds Édouard Rod, BCUL, Lausanne.

⁵⁵ Voir *infra*, p. 58-59.

⁵⁶ Charles Burnier, cours pour l’École Vinet, cité dans *Samuel Cornut : 1861-1918*, *op. cit.*, p. 21.

solidarité et de l'humanité⁵⁷. L'effet suscité par la conversion artistique n'étant point celui qu'il avait escompté, Cornut se plaint dans une lettre à son mentor : « Personne ne m'a parlé de *L'Inquiet*, ni vous-même, ni aucun de ceux pour qui je l'avais écrit [le milieu de la *Revue des Deux Mondes*] »⁵⁸. Prisonnier de son éducation et des schèmes de pensée hérités, Cornut échoue dans sa tentative d'adopter l'accent parisien. L'intéressé en prend conscience ; la série des romans parisiens s'interrompt pour ne plus être reprise.

⁵⁷ Le livre se termine par le mariage des deux protagonistes qui « ne s'aiment plus pour eux-mêmes [mais] s'aiment en l'humanité ». (Samuel Cornut, *L'Inquiet*, Paris, Perrin, 1900, p. 284). Cette conclusion préfigure celle de *La Trompette de Marengo*, où l'« humanité » est remplacée par le peuple vaudois...

⁵⁸ Samuel Cornut, lettre à Édouard Rod, Paris, 22.11.1902, fonds Édouard Rod, BCUL, Lausanne.

2.2. « Surtout, pas d’auteurs suisses ! » : impasses médiatiques

À la fin du XIX^e siècle, la presse française connaît un essor fulgurant dû à des facteurs conjoncturels tels les progrès techniques de l’imprimerie, la diminution des coûts de fabrication du papier, l’élargissement de la base des lecteurs et la levée de la censure¹. Au-delà de sa fonction informatrice et divertissante, elle devient un lieu incontournable de la vie littéraire. Vecteur de notoriété de par son pouvoir de mise en circulation de noms, elle revêt une importance décisive dans les processus de consécration des auteurs. En arrivant à Paris, les jeunes Romands entendent bien se servir de ce médium dans lequel ils voient un moyen d’intégration au centre, une plateforme de diffusion pour leurs textes ainsi qu’un gagne-pain potentiel. Toutefois, si le secteur attire par la diversité de ses débouchés, il s’avère surtout riche en impasses, refusant aux aspirants helvètes, si ce n’est l’entrée, du moins les bénéfices en vue desquelles ils le sollicitent.²

Parmi l’offre considérable de périodiques s’occupant exclusivement ou partiellement de littérature, il convient de distinguer d’une part la presse quotidienne, faiseuse d’opinion avec de grands organes comme *Le Figaro* ou le *Journal des Débats*, et d’autre part les revues, lieux de rassemblement intellectuels formés autour d’un programme aux contours plus ou moins précis. Aux côtés d’anciens et vénérables titres comme la *Revue des Deux Mondes* (1829), la décennie 1880 voit émerger une myriade de petites revues qui s’organisent, voire s’opposent, en fonction de différents courants idéologiques et écoles artistiques. Souvent, elles sont issues d’un élan corporatiste et conçues comme des instruments de combat de cénacles avant-gardistes en révolte contre les tenants d’une culture académique dominante, jalouse de son monopole et peu accueillante pour les nouveaux venus³. Le Quartier latin est le siège par excellence de cette petite presse qui recrute parmi la population estudiantine à la fois ses collaborateurs et son public. Nombreuses sont les feuilles qui ouvrent leurs colonnes aux néophytes, y compris étrangers, à la simple condition de s’affilier au credo qui les soutient. Citons à titre d’exemple la revue *Lutèce*, où des Romands adeptes de la veine symboliste (Dumur, Vignier, Morhardt) font leurs premières armes. Comme tant d’autres, ce périodique disparaît pourtant après quelques années d’existence, en 1886, au même moment que *Le Symboliste*, *La Décadence* et *Le Scapin*. La relève est assurée par *La Plume* (1889-1914), organe qui fédère différentes tendances avant-

¹ La loi sur la liberté de la presse est promulguée le 29 juillet 1881.

² Dans ce chapitre, nous nous focaliserons sur les écrivains qui aspirent à une position dans la presse française non pas dans le but de se vouer au journalisme (nous avons remarqué que ce dernier constituait presque une antithèse à l’activité littéraire), mais suivant une optique qui considère la collaboration aux périodiques comme partie intégrante de leur carrière littéraire et comme moyen de promouvoir cette dernière. Rappelons également que l’intérêt porte sur les auteurs débutants, étant donné que notre étude s’attache à montrer les effets de l’« expérience parisienne » sur l’orientation de leurs parcours.

³ À ce propos : Christophe Prochasson, *Les Années électriques (1880-1910)*, op. cit., p. 160-164.

gardistes et constitue pendant dix ans une tribune parmi les plus accueillantes⁴. Sous la direction de Léon Deschamps, originaire de Nouvelle-Aquitaine⁵, elle témoigne d'une grande ouverture face à des collaborateurs issus des régions périphériques et n'hésite pas à valoriser la production provinciale⁶. Toutefois, comme nous avons eu l'occasion de le constater, la plupart des jeunes auteurs romands peine à s'identifier aux idées subversives du mouvement décadentiste et reste par conséquent à l'écart d'un secteur *a priori* facile d'accès. Ni Warnery⁷ ni Monnier n'ont eu le moindre lien avec le milieu symboliste ; Cornut et Baud-Bovy, pour s'être mêlés en curieux à la foule grouillante, prennent immédiatement leurs distances. Un autre problème s'y ajoute : la collaboration à des revues comme *Le Décadent*, *L'Idée libre* ou *L'Art et la Vie* est avant tout un acte de foi, un engagement militant pour la Beauté nouvelle, mené en vertu de principes idéologiques qui ne demandent qu'à s'énoncer. Ce secteur n'offre objectivement aucune perspective de carrière, d'une part parce que les titres, du fait de leur instabilité chronique, risquent de disparaître d'un jour à l'autre, d'autre part parce que leurs ressources sont trop restreintes pour rémunérer les collaborateurs, et enfin parce que le périmètre de leur diffusion dépasse rarement les frontières du Quartier latin. En cela, leur situation ne diffère pas de celle des feuilles naturalistes où Édouard Rod avait débuté quelques années plus tôt.

Les « défauts » inhérents aux périodiques avant-gardistes contrarient les vœux d'un Samuel Cornut. Arrivé au terme de ses études, peinant à vivre de cours privés et de traductions occasionnelles, le jeune homme espère pouvoir mettre à profit son talent littéraire, s'assurer une rentrée financière complémentaire et surtout un moyen d'obtenir une position. Dès 1894, le Vaudois écrit pour le journal républicain *L'Estafette*⁸. Conscient du peu de prestige attaché à ce titre, l'auteur de *La Vallombreuse* se réjouit néanmoins de l'accueil généreux qu'on lui réserve et voit dans cette collaboration une passerelle vers d'autres horizons :

On m'a dit à *L'Estafette* que je pouvais apporter autant d'articles que je voudrais ; mais ce n'est pour moi qu'un point de départ, et j'arriverai sous peu à écrire dans d'autres journaux

⁴ Après la mort de Léon Deschamps en 1899, *La Plume* est reprise par Karl Boès et change de visage. Le « cabaret joyeux, ouvert à tout venant » se transforme en un « salon fermé où l'on n'[est] admis que sur présentation et strictes références ». (Ernest Raynaud, *La Mêlée symboliste : portraits et souvenirs*, t. III, *op. cit.*, p. 68). Ernest Tissot fera partie de ceux qui se retrouvent devant des portes closes.

⁵ Léon Deschamps (1863-1899) était, selon l'expression d'Ernest Raynaud, « venu de sa province pour conquérir Paris avec deux volumes, l'un de vers : *À la gueule du monstre*, l'autre de prose, *Le Village*. Son insuccès, loin de l'abattre, fut pour son activité un nouveau coup de fouet. C'est alors qu'il fonda *La Plume* [...] ». (Ernest Raynaud, *La Mêlée symboliste : portraits et souvenirs*, t. I, *op. cit.*, p. 129). Ajoutons que Léo Trézénik, directeur de *Lutèce*, est originaire de Rémalard (Normandie).

⁶ Ce soutien aux provinces, activisme régionaliste avant l'heure, est prodigué avant tout au nom d'une contestation de la culture officielle. *La Plume* de Deschamps accueille entre autres les Suisses Louis Dumur, William Ritter et Ernest Tissot.

⁷ À en croire Samuel Cornut, Warnery « détestait les névrosés et les décadents qui se proclamaient [les] disciples [de Verlaine] ». (Samuel Cornut, « Henri Warnery : notice biographique et littéraire », in Henri Warnery, *Littérature et morale*, *op. cit.*, p. XXXVIII). Charles Fuster exprime des opinions similaires dans ses *Essais de critique*.

⁸ Ce périodique français, édité entre 1876 et 1914 dans les Vosges puis à Paris, ne doit pas être confondu avec son homonyme suisse, fondé en 1862 et absorbé en 1895 par la *Tribune de Lausanne*.

plus importants.⁹

Cet optimisme se révélera exagéré. En décembre 1895, Cornut cesse de collaborer à *L'Estafette*, invoquant des raisons financières. Comme il l'explique à Virgile Rossel, le journal « ne paie pas »¹⁰, et ne l'a visiblement pas non plus aidé à grimper les échelons. Tout porte à croire que Cornut s'est laissé attirer par un directeur ou un rédacteur en chef sachant exploiter une main d'œuvre inexpérimentée issue du prolétariat intellectuel, pour faire tourner son journal à peu de frais. Suite à sa démission, Cornut s'engage au *Signal*¹¹, un quotidien protestant qui lui « fait des conditions assez avantageuses »¹². Mais cette collaboration présente un autre défaut, à savoir l'obligation de se plier aux ordres d'une direction autoritaire qui ne laisse aucune latitude au jeune romancier. Se voyant réduit à un simple ouvrier du verbe, condamné à tenir un rôle effacé, Cornut en vient à regretter son employeur précédent :

Si dans *L'Estafette* j'avais toute liberté pour parler de la lune et du soleil, de tout et même de rien, au *Signal* on contrôle, on limite le choix de vos sujets, et l'on me répète : « Surtout, pas d'auteurs suisses ! ».¹³

La mise au pas de collaborateurs provinciaux, dans le but d'éviter tout écart de la ligne éditoriale, est un phénomène répandu. En effet, dans de nombreux cas, les Romands n'acquièrent de droit d'entrée qu'à condition de savoir gommer tout ce qui pourrait subsister de « suisse » dans leur manière d'écrire, que ce soit au niveau du style ou de la thématique. Or, une telle transformation ne va pas de soi, comme le montrent les expériences de Daniel Baud-Bovy au *Mercure de France*. Cette revue légendaire, fondée en 1889 par un groupe de jeunes littérateurs¹⁴, parvient vite à se démarquer de ses innombrables frêles sœurs du Quartier latin. Sous l'habile direction d'Alfred Vallette, le périodique connaît une remarquable ascension qui le propulse en quelques années seulement à la tête de la presse symboliste, voire de la petite presse dans son ensemble. Le choix de ne pas se restreindre à une école particulière et surtout de se distancier d'un décadentisme indigeste au public moyen lui aura permis de s'affirmer durablement sur la scène médiatique. Si Baud-Bovy préfère le *Mercure* à *La Plume*, c'est

⁹ Samuel Cornut, lettre à Édouard Rod, Paris, [fin 1894 ou début 1895], fonds Édouard Rod, BCUL, Lausanne.

¹⁰ Samuel Cornut, lettre à Virgile Rossel, Paris, 19.03.1896, fonds Virgile Rossel, Archives cantonales jurassiennes, Porrentruy.

¹¹ *Le Signal* (1879-1914) est fondé par Eugène Réveillaud, un journaliste originaire de Nouvelle-Aquitaine. Converti au protestantisme, ce dernier se fait connaître, avec des publications telles que *La Question religieuse et la solution protestante* (1878), comme propagandiste anticatholique.

¹² Samuel Cornut, lettre à Virgile Rossel, Paris, 19.03.1896, fonds Virgile Rossel, Archives cantonales jurassiennes, Porrentruy.

¹³ *Idem*.

¹⁴ Le *Mercure de France* naît en automne 1889 lors d'une réunion au Buffet alsacien, brasserie de la rue Jacob. Parmi les fondateurs se trouvent Alfred Vallette, Louis Dumur, Ernest Raynaud, Albert Aurier, Édouard Dubus, Julien Leclercq, Albert Samain, Jean Court, Louis Denise et Jules Renard.

probablement autant à cause de son prestige plus grand que de sa ligne éditoriale davantage conforme à ses propres goûts esthétiques (rappelons-nous le peu d'enthousiasme que soulève chez le Genevois l'attitude tapageuse de l'assemblée du Soleil d'Or). Grâce à ses contacts dans l'entourage de la rédaction, Baud-Bovy est d'emblée admis dans les locaux de la rue de l'Échaudé et fréquente, dès janvier 1892, les « mardis du *Mercur*e ». Pourtant, les privilèges dont jouit sa personne ne s'appliquent pas à ses textes : sa proposition d'un article portant vraisemblablement sur Barthélemy Menn lui vaut une réponse sèche de la part de Vallette, qui dévalorise sans ménagement les compétences rédactionnelles du jeune homme :

On trouve que votre article gagnerait à être débarrassé de tout ce qui contribue à lui donner un caractère de polémique – et qui pis est de polémique locale. Les critiques du *Journal de Genève* n'intéressent personne. Toute la première partie en particulier pourrait être fortement réduite ou supprimée. Il y a aussi trop de descriptions de tableaux. Cela rend l'article lourd et ennuyeux. Mettez un peu d'air et donnez bien le caractère d'étude sérieuse en laissant de côté les petites querelles de clocher. Je vous renvoie votre manuscrit que vous me retournerez lorsqu'il sera prêt.¹⁵

À travers cette réprimande, Vallette s'attaque visiblement au caractère « provincial » du texte, mobilisant les chefs d'accusation traditionnellement appliqués à ce type de production : lourdeur, amateurisme, manque d'intérêt. Selon toute apparence, l'article ne satisfait pas aux exigences journalistiques parisiennes, ni par son contenu ni par sa forme. Cet échec est déjà le troisième que Baud-Bovy essuie auprès du *Mercur*e. Début avril 1892, sa nouvelle « En patinant » est refusée par Vallette, et deux semaines plus tard, la réaction que suscite l'envoi de son poème en prose « Frisson d'automne » est tout sauf encourageante. Vallette lui retourne le manuscrit assorti d'une série de remarques ; il estime notamment que certaines expressions sont davantage celles d'un romancier que d'un poète, et que le texte pâtit d'un surnombre de répétitions lexicales. Il termine sa sentence par une leçon de composition : « Si une phrase redit, sur un autre mode, ce qu'on a dit dans une phrase précédente, il n'y a pas à hésiter : il faut biffer »¹⁶. Ces critiques jettent Baud-Bovy dans l'embarras : il les juge « tout à fait

¹⁵ Alfred Vallette, lettre à Daniel Baud-Bovy, Paris, 11.05.1898, archives Baud-Bovy, BGE, Genève. Nous n'avons malheureusement pas pu trouver de trace de ce manuscrit, ni de son éventuelle publication dans le *Mercur*e, ce qui nous fait supposer que le texte avait été retiré par l'auteur. Quant au sujet de l'article, il est fort probable qu'il s'agissait de considérations sur Barthélemy Menn. Début 1898, Baud-Bovy publie une brochure en hommage à son maître récemment décédé. L'opuscule se présente comme une défense de la personne et du style d'enseignement de Menn, un style qui ne faisait pas l'unanimité parmi ses élèves. Aussi, Baud-Bovy estime que le peintre fut injustement méconnu du public suisse (aussi injustement, en somme, que son père Auguste Baud-Bovy).

¹⁶ Alfred Vallette, lettre à Daniel Baud-Bovy, Paris, 24.04.1892, archives Baud-Bovy, BGE, Genève.

inadmissibles »¹⁷, car contraires à la recherche formelle, centrée sur le rythme et sur la mélodie des phrases, qui se trouvait à la base de son poème. Ne pouvant se résoudre à trahir cette inspiration initiale, l'auteur retire son manuscrit et renonce à la publication. Tout comme Warnery chez Lemerre, le jeune homme mesure la distance qui sépare les standards esthétiques suisses et parisiens. Dans un cas comme dans l'autre, la distinction entre écriture poétique et prosaïque – traduisons par : le degré de sophistication stylistique – constitue la pierre d'achoppement. Au même moment où Baud-Bovy se voit barrer l'entrée au *Mercur*, un autre coup lui vient du directeur de *L'Ermitage* :

Mazel [...] m'a renvoyé « Âme de Printemps » qui est trop longue, de sorte que cette année je n'aurai rien d'imprimé ! C'est décourageant !¹⁸

Des scénarios analogues rythment les expériences parisiennes de nombreux Romands émigrés, et on distingue aisément les effets néfastes de cette censure sur leurs projets de carrière respectifs. Warnery ne parvient pas à placer ses nouvelles : « [T]out comme les éditeurs, les revues parisiennes ne manifestèrent aucun intérêt pour cet obscur auteur étranger dénué de tout protecteur influent »¹⁹. C'est ainsi que des récits comme « L'Eunuque » (assurément impossible à soumettre à Édouard Tallichet !²⁰) ou « L'Étudiant » demeurent inédits. Même Philippe Monnier, pourvu de toutes les protections qui manquent à Warnery, n'est pas à l'abri des déceptions. Le point de départ est plus élevé, la visée l'est aussi : les résultats sont identiques. Parmi les organes qui composent le paysage médiatique parisien, un titre se trouve d'emblée dans sa ligne de mire – courtoisé, pour ainsi dire, par droit de filiation. Depuis plusieurs années, son entourage lui faisait miroiter ses chances, ainsi Émile Jaques-Dalcroze qui, précédant son camarade bellettrien à Paris, est soucieux de lui préparer le terrain :

Champsaur me disait il y a quelques jours que tu n'auras qu'à te présenter, même sans talent, aux *Débats* ou au *Temps*, en demandant un emploi, on ne pourrait pas te le refuser à cause de la position de ton père.²¹

¹⁷ Daniel Baud-Bovy, « Du Symbolisme au *Poème alpestre* », *op. cit.*, p. 315 ; entrée de journal du 24.04.1892.

¹⁸ *Ibid.*, p. 313 ; entrée de journal du 06.04.1892.

¹⁹ Marcelle Warnery, *Henri Warnery, poète vaudois : 1859-1902*, préf. de Pierre Kohler, Neuchâtel, La Baconnière, 1953, p. 102.

²⁰ « [...] je ne puis me rabattre sur Tallichet, car c'est intitulé *L'Eunuque*. Le contenu est d'ailleurs beaucoup plus convenable que le titre [...] » (Henri Warnery, lettre à Ernest Muret, Lausanne, 27.04.1889, fonds Henri Warnery, BCUL, Lausanne). Le manuscrit de cette nouvelle est conservé dans le fonds précité. Comme de nombreux autres textes narratifs du même auteur, il s'agit d'un récit d'inspiration orientaliste (Warnery avait enseigné entre 1881 et 1882 à Constantinople). L'histoire relatée est celle d'un eunuque amoureux d'une femme qui ne peut lui appartenir, et se termine par un meurtre passionnel.

²¹ Émile Jaques-Dalcroze, lettre à Philippe Monnier, Paris, 18.12.1884, transcription, fonds Monnier, BGE, Genève.

Le fait que Marc Monnier ait collaboré au *Journal des Débats* n'est pas le seul atout dont dispose le jeune Philippe. Il bénéficie également de l'appui de Godet qui tient, dès 1887, une chronique dans ce même journal et qui n'hésite pas à s'engager en faveur de son protégé. Le Neuchâtelois le recommande « chaudement »²² à Georges Patinot, tandis que, depuis Genève, Hélène Dufour exhorte son fils à rendre visite à l'illustre directeur du journal. Mais la manœuvre, timidement amorcée, sera une suite de rencontres manquées. N'étant pas parvenu jusqu'à Patinot durant son séjour, Monnier continue ses démarches par correspondance, en mobilisant notamment Victor Cherbuliez. Mais ce dernier ne pourra que s'excuser face à la maigreur des résultats :

[J]'ai trouvé en arrivant la réponse de M. Patinot [...] à mon vif chagrin, elle n'est pas telle que je la désirais et l'espérais. [...] si déplaisante qu'elle soit, elle n'est pas dérangeante. La porte ne s'ouvre pas dès aujourd'hui, mais elle s'entrouvre.²³

L'ouverture présumée se révélera chimérique. Pour autant que nous sachions, Philippe Monnier ne bénéficiera jamais d'un accueil comparable à celui de son père, et durant les premières années de sa carrière, le jeune homme écrit exclusivement dans des périodiques suisses (*Bibliothèque universelle*, *Gazette de Lausanne*, *Au foyer romand*, *Le Papillon*). Cet exemple prouve que même pour des prétendants munis d'un patronyme flatteur et entourés de parrains influents, l'accès aux quotidiens parisiens prestigieux reste verrouillé en l'absence d'un capital symbolique notable – et récolté sur sol français²⁴. De manière analogue à ses compatriotes qui, à d'autres étages du secteur de la presse, tentent d'obtenir leurs droits d'entrée, Monnier se heurte aux lois restrictives du marché.

Il existe bien évidemment des exceptions à cette tendance, mais les quelques succès enregistrés ne parviennent point à contrebalancer la dynamique de refoulement globale qui sanctionne les auteurs romands. Les dérogations se produisent en général dans des titres dénués de poids symbolique ou s'apparentent à des occasions uniques, sans récurrence possible. Dans cette dernière catégorie, citons-en deux : grâce à l'entremise de Roger Marx²⁵, critique d'art

²² Hélène Dufour, lettre à Philippe Monnier, Champel, 06.04.1890, fonds Monnier, BGE, Genève.

²³ Victor Cherbuliez, lettre à Philippe Monnier, Combes-la-Ville (Seine-et-Marne), 24.09.1891, fonds Monnier, BGE, Genève.

²⁴ En termes de périodiques prestigieux, Philippe Monnier reçoit seulement en 1908 une demande de collaboration de la *Revue des Deux Mondes*, suite à l'obtention de son deuxième prix à l'Académie française.

²⁵ Roger Marx (1859-1913) est né à Nancy et travaille dès 1883 dans l'administration des Beaux-Arts. Il témoigne d'une grande sympathie face au jeune Daniel et lui sert à la fois de conseiller littéraire et d'intermédiaire auprès des personnalités du monde artiste. En 1902, Marx devient rédacteur en chef de la *Gazette des Beaux-Arts* : les premières lettres faisant état de la collaboration de Baud-Bovy à ce périodique datent du printemps de la même année. (Daniel Baud-Bovy, lettres à l'Administration de la *Gazette des Beaux-Arts*, Bibliothèque nationale de France, site Arsenal, Paris).

lorrain parvenu au grade d'inspecteur des musées départementaux, « La Ballade du Grillon »²⁶ de Daniel Baud-Bovy paraît dans *La Grande Revue de Paris et Saint-Pétersbourg* dirigée par Arsène Houssaye – « bien entendu gratis pro deo »²⁷. En novembre 1888, « Le Kef », fantaisie orientale d'Henri Warnery, figure au sommaire de *La Nouvelle Revue*²⁸. Il est permis de supposer que la présence d'Édouard Rod et de Georges Renard parmi les collaborateurs ordinaires n'a pas été étrangère à cette faveur.

D'autres occurrences sont insignifiantes, dans la mesure où il s'agit de périodiques appartenant à des secteurs de production *marginiaux*, voire *non-littéraires*. À mentionner en premier lieu un certain nombre d'organes provinciaux ou étrangers : Charles Fuster écrit pour *La Croix fédérale* et *La Jeune Belgique* ; Louis Duchosal, Adolphe Ribaux, et Fuster également, dans la *Revue littéraire et artistique*²⁹ de Bordeaux et dans *Le Feu follet*³⁰. Ce dernier, édité à Tulle (Nouvelle-Aquitaine) dès 1880, se classe parmi la première vague de publications régionalistes qui fleurissent sur le sol de la France rurale³¹. Toutefois, étant antérieur d'une quinzaine d'années au Réveil des provinces, sa visibilité au centre est pour ainsi dire nulle. Autre sphère limitrophe qui recrute volontiers des collaborateurs suisses : la presse protestante. Nous avons déjà évoqué l'empreinte profonde qu'a laissée la Réforme dans l'espace culturel romand. La Cité de Calvin en particulier avait accueilli de nombreux réfugiés français ayant quitté leur pays suite à la révocation de l'édit de Nantes. Certains de leurs descendants ont plus tard regagné la France et Paris, d'où d'étroits et de multiples liens qui unissent les communautés protestantes des deux pays. Dans son essai de 1849, Amiel avait déjà répertorié *Le Semeur* comme une « feuille de Paris, mais dont presque tous les articles s'écrivent en Suisse »³². Ces échanges ne tarissent pas dans les décennies suivantes et des périodiques comme la *Revue*

²⁶ Daniel Baud-Bovy, « La Ballade du Grillon », *La Grande Revue Paris de Paris et Saint-Pétersbourg*, 25.07.1891, p. 179-182. Après cette première publication, Baud-Bovy aura de grandes difficultés à placer d'autres textes. Fin 1894, deux nouvelles (« Le Rouge-gorge » et « La Cime ») paraîtront dans *L'Idée libre*, une revue avant-gardiste dirigée par Émile Besnus. Au tournant du siècle, le Genevois collaborera à la *Revue encyclopédique Larousse*, également sous l'impulsion de Roger Marx. Ses contributions à ce périodique ne seront toutefois pas de caractère littéraire.

²⁷ Roger Marx cité par Daniel Baud-Bovy, « Du Symbolisme au Poème alpestre », *op. cit.*, p. 129 ; entrée de journal du 04.11.1890. On notera qu'entre la promesse d'insérer le texte dans la revue et sa publication effective s'écoulent neuf mois...

²⁸ Henri Warnery, « Le Kef », *La Nouvelle Revue*, 10^e année, t. LV, novembre-décembre 1888, p. 610-617. *La Nouvelle Revue* est un périodique fondé en 1879 par Juliette Adam et compte parmi ses collaborateurs des personnalités comme François Coppée, Guy de Maupassant et Jean Richepin. Se réclamant d'une « violente amour [pour] la Gaule » (Juliette Adam, « À nos lecteurs », *La Nouvelle Revue*, 1^{ère} année, t. I, octobre 1897, p. 11), la revue n'en est pas moins ouverte aux sujets internationaux, tant politiques que littéraires. « Le Kef » de Warnery s'inscrit dans une série de contributions centrées sur l'Orient.

²⁹ Charles Fuster reprend la direction de ce périodique en février 1885.

³⁰ *Le Feu follet* (1880-1888, 1899-1902) est fondé par Francis Maratuech, né à Ferrières (Occitanie). La collaboration des littérateurs romands mentionnés se limite à une poignée de poèmes et quelques articles dont la plupart paraît en 1885. Signalons une intéressante étude de Louis Duchosal sur « Le mouvement littéraire de la Suisse romande actuelle », qui accorde une place de choix à la jeune génération. (*Le Feu follet*, 6^e année, n°86, juillet 1885, p. 98-108).

³¹ Au sujet du régionalisme, nous renvoyons au dernier chapitre de la troisième partie du présent travail (voir *infra*, p. 76-78).

³² Henri-Frédéric Amiel, *Du mouvement littéraire dans la Suisse romane, et de son avenir*, *op. cit.*, p. 12. Rappelons qu'Alexandre Vinet figurait, dans les années 1830 et 1840, parmi les principaux animateurs du *Semeur*, et que cette tribune avait contribué à asseoir sa réputation et à diffuser de son nom outre-Jura.

*chrétienne*³³ ou *Foi et Vie* ouvrent volontiers leurs colonnes aux intellectuels romands. L'honneur est pourtant relatif, si l'on considère que les Réformés représentent à peine 1.5%³⁴ de la population française, que les cercles protestants fonctionnent majoritairement en vase clos et que l'audience est par conséquent fort restreinte. Le créneau est certes attractif par son accessibilité, mais dévalorisé par sa position doublement dominée, du point de vue quantitatif et symbolique. L'engagement dans ce secteur contribue plutôt à la marginalisation des auteurs qu'à leur intégration au centre – surtout à une époque marquée par un regain des hostilités antiprotestantes³⁵. En dehors de ces voies qui tiennent de l'affinité entre minorités, il convient de mentionner également celle de la presse internationale, fortement investie par des Romands qui peuvent y mettre à profit leurs connaissances de l'allemand ou de l'italien. Moins marginalisé que les deux autres, ce secteur comporte des possibilités d'ascension réelles, comme le montre la trajectoire d'Édouard Rod. Toutefois, le statut du débouché reste ambigu, pour des raisons sur lesquelles nous allons revenir³⁶.

En dernier lieu, citons une série de publications situées hors du domaine littéraire (pédagogiques, touristiques, scientifiques) : en 1890, Warnery insère une étude sur « La critique littéraire dans l'enseignement supérieur » dans la *Revue internationale de l'enseignement*, éditée à Paris. Cet article est volontiers mis en exergue par ses biographes, qui omettent de notifier qu'une telle distinction pédagogique n'a aucun impact sur la légitimité littéraire. Samuel Cornut quant à lui collabore au *Tour du monde : journal des voyages et des voyageurs*³⁷, en qualité de secrétaire de rédaction, et traduit des textes allemands pour des revues médicales. De même que le petit journalisme alimentaire, ce type d'activité maintient les auteurs fermement en-dessous du plafond de l'anonymat.

En examinant la constellation formée par les collaborateurs suisses dans l'espace médiatique français, on s'aperçoit aisément en quoi ce tableau s'avère problématique : le centre légitime et légitimant, celui où se publie et se discute la grande Littérature française, reste hors d'atteinte.

³³ La *Revue chrétienne* (1854-1926) est dirigée en cette fin du XIX^e siècle par Edmond de Pressensé, pasteur et théologien qui a épousé une femme de lettres vaudoise. Sur les sommaires figurent régulièrement des articles de Charles Secrétan, Ernest Naville, Alfred Cérésole ou Philippe Godet. On y trouve également une rubrique intitulée « Lettres de Suisse ».

³⁴ Patrick Cabanel, *Histoire des protestants en France, XVI^e-XXI^e siècle*, Paris, Fayard, p. 999. Le chiffre se base sur un recensement mené en 1872. À Paris, ce pourcentage a cependant dû être plus élevé.

³⁵ Le clivage confessionnel, accentué dans les années 1880 autour de la question de la laïcisation (qui a pu être interprétée comme une « décatégorisation »), éclate dans le sillage de l'affaire Dreyfus, lorsque les intellectuels protestants, dont Gabriel Monod et Edmond de Pressensé, militent massivement pour la libération du capitaine déchu. Les catholiques conservateurs et nationalistes ne tardent pas à dénoncer un « complot judéo-protestant ». Dans ce contexte, Charles Maurras prépare un ouvrage sur *Les Monod peints par eux-mêmes : histoire naturelle et politique d'une famille de protestants étrangers dans la France contemporaine*. Le livre reste inachevé, mais certains extraits, tels par exemple « Idées françaises ou idées suisses », paraissent dans *L'Action française* (n°7, 15.10.1899, p. 307-327). Ce chapitre était censé figurer dans une partie intitulée « Théorie de la France au profit de l'État Monod ».

³⁶ Voir *infra*, p. 60-63.

³⁷ *Le Tour du monde* est alors dirigé par Victor Tissot (1844-1917), un homme de lettres d'origine fribourgeoise ayant fait carrière à Paris. Au moment de prendre ses fonctions, Samuel Cornut avait déjà collaboré avec Tissot à la publication d'une anthologie des *Prosateurs de la Suisse française* (1897) et d'une brochure touristique vantant les beautés de Bex-les-Bains.

En fin de compte, il est donc possible d'affirmer que, si le secteur de la presse française n'est point fermé aux jeunes Helvètes, ces derniers sont largement exclus des circuits de consécration qui attirent l'intérêt des littérateurs. Leurs contributions ne se monnaient pas en gain symbolique, et les chemins qui s'ouvrent mènent tous vers les bords extérieurs du champ intellectuel. La difficulté de contrecarrer ce mécanisme et d'échapper aux « déterminismes » inhérents à l'origine romande développe un fort potentiel de frustration. Si des acteurs tenaces comme Édouard Rod ou Mathias Morhardt ont pu braver les obstacles et s'imposer après plusieurs années de lutte acharnée, de nombreux débutants, découragés face à une situation nettement plus compliquée que prévu, sont poussés à une réaction de repli. En effet, si, par un simple changement de point de vue, une impasse peut être transformée en allée honorifique, à la seule condition de *revendiquer* des options imposées en les présentant comme des choix par conviction, une réorientation en ce sens ne paraît que raisonnable.

2.3. Critique et réception : l'écrivain face à ses juges

Nos constats relatifs à la position des Helvètes au sein de la géographie symbolique des revues et des quotidiens ne sont pas sans analogie avec ce que l'on peut observer dans le domaine de la critique¹. En effet, dans la même mesure où les chances d'acquérir le statut de collaborateur augmentent dans les secteurs périphériques (presse régionaliste, protestante, non-littéraire), l'attention et la bienveillance des instances de jugement varient de manière inversement proportionnelle à la proximité du centre. Cet état de fait n'est pas anodin à une époque que Christophe Charle qualifie d'« âge de la critique »². Face au nombre croissant des producteurs et aux excédents éditoriaux que le marché ne saurait absorber, cette dernière devient une médiatrice incontournable entre les œuvres et le public. Procédant à une pré-sélection des biens symboliques qu'elle légitime ou invalide selon le cas, elle acquiert « un droit de vie et de mort sociale »³ sur les écrivains. Comment la production des auteurs romands émigrés a-t-elle été reçue au centre, et de quelle manière cet accueil a-t-il pu influencer les différentes trajectoires ? Sans vouloir prétendre à l'exhaustivité, nous avons pu dégager, au cours de nos recherches effectuées dans les archives de la presse⁴, certains phénomènes saillants dont les pages suivantes donneront un aperçu.⁵

Un combat contre le silence

Si l'on s'interroge sur la réaction médiatique que suscitent à Paris les premières œuvres des auteurs romands, un constat s'impose d'emblée : l'écho est faible, pour ne pas dire imperceptible. *La Vallombreuse*, ayant sur d'autres ouvrages l'avantage d'être éditée à Paris, apparaît certes dans diverses annonces de publication (*Journal des Débats*, *Le Rappel*, *La Nouvelle Revue*), mais la mention – une parmi des dizaines – se borne aux informations factuelles (titre, auteur, éditeur, format). Les *Poésies* d'Henri Warnery, parues à Lausanne, ne

¹ En parlant de la critique, il faut d'abord s'entendre sur la définition que l'on donne à ce terme, car le secteur se caractérise par une grande diversité. Des comptes rendus parus dans les petites feuilles avant-gardistes, qui exaltent ou démolissent les dernières innovations esthétiques, à la Critique officielle et académique, en passant par les galeries de portraits, enquêtes et anthologies qui sont elles-mêmes des instruments de consécration ou d'exclusion, le champ est aussi hétérogène que celui de la littérature elle-même. Notre enquête nous a menés dans plusieurs de ces différentes sphères, mais, dans le présent chapitre, nous nous focalisons principalement sur les organes de presse dominants et à large audience (*Journal des Débats*, *Le Figaro*, ...), dont l'impact sur les trajectoires littéraires est le plus considérable. Ceux-ci présentent également l'avantage d'être entièrement numérisés et accessibles sur gallica.

² Christophe Charle, *Paris fin de siècle*, op. cit., p. 89.

³ *Idem*.

⁴ Quant aux modalités de cette recherche, nous renvoyons à l'introduction du présent travail (voir *supra*, p. 4-5).

⁵ Précisons que nous nous intéresserons exclusivement aux échos critiques contemporains, qui sont susceptibles d'influencer les projets de carrière des différents acteurs. D'éventuelles rétrospectives publiées des décennies plus tard (par exemple sous forme d'articles nécrologiques) ne sauraient nous fournir des renseignements pertinents à ce sujet.

s'en sortent pas mieux, en dépit des recommandations prodiguées par Renard et Maury⁶ auprès des chroniqueurs de *La Nouvelle Revue*, du *Temps* et des *Débats*. Face à un silence qui équivaut à la plus radicale des condamnations, l'auteur fait appel au seul remède dont il dispose, à savoir au soutien d'un linguiste romand établi dans la métropole :

Des journaux français rien encore. [...] Tu me rendras bien service en écrivant quelque chose pour *Le Monde poétique*. [...] Je voudrais bien, à Paris, ne pas passer tout à fait inaperçu [...].⁷

Le fait qu'Ernest Muret glisse un article louangeur dans un rare périodique à vocation internationale⁸ ne parvient pas à sauver l'œuvre de l'inconsidération. Il en va de même des quelques comptes rendus de *La Vallombreuse*, dispersés dans des revues en marge du champ médiatique, comme *L'Université de Paris* (organe de l'Association des étudiants) ou *L'Espérance* de Lyon. Une telle situation n'a sans doute rien d'exceptionnel ; de nombreuses publications de jeunes écrivains français subissent le même sort. Toutefois, cette réalité est difficile à accepter pour des Romands qui, dans leur pays d'origine, se trouvent d'emblée sous le feu des projecteurs – y compris au sein de vénérables titres comme la *Bibliothèque universelle*⁹.

La presse française est à peine plus loquace au sujet des *Rimes d'écolier* de Philippe Monnier. Parmi les organes de poids, seul *Le Figaro* accorde au fils de l'honoré collaborateur des *Débats* un signe d'attention :

Sous un titre modeste : *Rimes d'écolier*, M. Philippe Monnier vient de publier un recueil absolument réussi de poésies pleines de sincérité et de sentiment. Chacune des pièces de ce volume renferme au moins une pensée exprimée avec grâce et élégance. La simplicité, la pureté de la forme loin de retirer de la force à l'éloquence du poète, la double pour ainsi dire, et c'est un charme, je le répète, que le calme et la sincérité qui émanent de ce livre exquis et délicat. M. Philippe Monnier est le fils de Marc Monnier. Les *Rimes d'écolier* ont paru chez Fischbacher.¹⁰

⁶ Henri Warnery, lettre à Ernest Muret, Lausanne, 30.12.1886, fonds Henri Warnery, BCUL, Lausanne. Nous n'avons pas trouvé d'information précise sur l'identité du nommé Maury, à part le fait qu'il semble s'agir d'un membre de la communauté protestante ; son nom figure sur la liste des collaborateurs de la *Revue chrétienne*.

⁷ *Idem*.

⁸ Ernest Muret, « Poésies, par Henri Warnery », *Le Monde poétique*, t. 3, 1886, p. 565. *Le Monde poétique : revue de poésie universelle* (1884-1889) se distingue par son aspect précieux, la qualité du papier et l'élaboration de la typographie. Comme son titre l'indique, le mensuel traite de littérature versifiée à l'échelle mondiale, et des études sur la poésie russe y voisinent avec des articles sur les odes arabes ou les chants militaires de l'Antiquité. Les collaborateurs proviennent d'horizons fort divers, et malgré la présence de notabilités comme Armand Silvestre, le périodique semble s'adresser à une audience restreinte.

⁹ Voir *infra*, p. 103. Dans la lettre qui sollicite l'aide d'Ernest Muret, Warnery dresse la liste des échos récoltés dans la presse romande, en mentionnant notamment *La Suisse libérale*, *Le Genevois*, le *Journal de Genève* et la *Bibliothèque universelle*.

¹⁰ Philippe Gille, « Revue bibliographique », *Le Figaro*, 21.01.1891, p. 5.

Avec ces dernières phrases, *Le Figaro* nous rappelle les conditions qui justifient la mention du jeune poète inconnu : le fait que son livre soit édité à Paris (ce qui, comme nous le savons, n'est que la moitié de la vérité)¹¹ et que son père soit porteur de renom. Par ailleurs, on peut se demander si cette marque d'estime de la part d'un grand quotidien concerne vraiment le fils ; tout comme l'intérêt dont témoignent les personnalités côtoyées par Philippe Monnier à Paris, elle apparaît plutôt comme un hommage distant au regretté auteur de la *Renaissance* que comme une considération attentive à l'œuvre elle-même.¹² Cette forme d'éloge dépasse rarement le compliment de salon et reste vague dans son détachement, à la manière de ce billet de François Coppée : « Il est charmant, le petit volume [...] vos vers ont charmé une ou deux heures de mes heures de malade »¹³.

Si curiosité il y a face à un nouveau venu, et si la haute société littéraire parisienne s'interroge sur une éventuelle résurrection du génie de Marc Monnier, la faveur n'est pas faite pour durer. La publication des *Vieilles femmes* (1895) n'est suivie d'aucun article – un destin qui frappe également *Mathilde Monastier* (1894) de Cornut et *L'Étang aux fées* (1892) de Warnery. Dans le cas de Monnier, l'effort pour diffuser l'ouvrage outre-Jura n'aura toutefois pas manqué. L'éditeur Eggimann s'était chargé, sur la base de listes d'adresses fournies par l'auteur, d'envoyer des exemplaires à d'éminentes personnalités (Sully Prudhomme, Arvède Barine, Luce Herpin, Jean-René Aubert, ...) ainsi qu'à des « amis de la presse française »¹⁴. L'initiative s'avère vaine, et Monnier ne pourra que s'étonner du silence¹⁵. L'absence de réaction paraît moins surprenante si l'on considère que ledit recueil ne se présente plus sous la forme d'un bouquet d'exquises poésies, mais célèbre la vertu des aïeules d'une société rurale et prend un accent franchement régionaliste. Peut-être que la manière de peindre George Sand en « grand'mère qui gâte »¹⁶ et de relativiser au passage sa distinction d'écrivain¹⁷ n'avait pas non plus charmé les oreilles de l'élite cultivée d'un pays où l'auteur de *Leïla* fait malgré tout partie du panthéon littéraire. Exception notable, mais qui n'en est pas vraiment une : la *Revue*

¹¹ Voir *supra*, p. 39-40. Notons que l'origine étrangère de l'auteur est savamment tue...

¹² Sully Prudhomme l'exprime ainsi : « Ces poésies [...] m'attiraient comme les échos précieux de celles de votre éminent et honoré père ». (Sully Prudhomme, lettre à Philippe Monnier, Fontenay-Le-Fleury, 12.06.1890, fonds Monnier, BGE, Genève).

¹³ François Coppée, lettre à Philippe Monnier, [s.l.], [1890], fonds Monnier, BGE, Genève.

¹⁴ « Je serais très heureux de remettre des exemplaires à vos amis de la presse française et je vous serais reconnaissant de m'en envoyer la liste. Il n'est pas trop tard pour demander des articles [...]. Cela serait très utile, car vous le savez, jamais les journaux français ne consacrent un article à un auteur qu'ils ne connaissent pas. » (Charles Eggimann, lettre à Philippe Monnier, Genève, 23.02.1895, fonds Monnier, BGE, Genève).

¹⁵ En janvier, Charles Eggimann suppose que « si [les destinataires] ne vous ont pas répondu c'est par oubli ». Afin de « tirer au clair la chose », l'éditeur suggère de les recontacter pour leur demander un accusé de réception. (Charles Eggimann, lettre à Philippe Monnier, Genève, 22.01.1895, fonds Monnier, BGE, Genève).

¹⁶ Philippe Monnier, « George Sand grand'mère », *Vieilles femmes*, Genève ; Paris, Eggimann ; Schlachter, 1895, p. 377.

¹⁷ « Or, George Sand ne fut jamais littérateur. [...] Mieux qu'un écrivain, en effet, George Sand fut une femme. [...] Or, l'essence de la femme n'est autre chose que cela, le don, qu'elle soit fille, épouse, mère, grand'mère. George Sand fut grand'mère surtout. » (*Ibid.*, p. 358-359). Suivant ce même type de rhétorique, Philippe Monnier dévalue la composante passionnelle, c'est-à-dire proprement romantique de l'œuvre, pour ne laisser subsister que la générosité de la « conteuse ». Des qualités littéraires, il n'est aucunement question.

chrétienne accorde en mars 1895 une mention élogieuse aux *Vieilles femmes*¹⁸. Comme nous venons de le notifier, ce geste est, symboliquement parlant, tout aussi négligeable que les lauriers décernés à Warnery et à Cornut par ce même périodique¹⁹, par l'hebdomadaire protestant *Foi et Vie*²⁰ ou par diverses feuilles s'adressant à la jeunesse féminine²¹.

Style et thématique : trop ou pas assez suisse ?

En matière de réception, l'écueil le plus considérable à éviter pour les « Romands de Paris », c'est le décalage des références esthétiques et la divergence des critères d'évaluation entre le champ littéraire périphérique et celui du centre. Conscients de cette entrave, les prétendants qui souhaitent s'établir dans la capitale fournissent un effort conséquent pour améliorer leur expression et pour satisfaire aux exigences de littérarité qui dominent le marché français. En général, la critique enregistre cette volonté d'ajustement comme un signe positif : les Helvètes qui reconnaissent leur infériorité artistique héréditaire et descendent de leurs montagnes pour acquérir à Paris la maîtrise du *vrai* français méritent en effet quelque indulgence. Ainsi, Auguste Dorchain voit d'un bon œil les progrès réalisés par Adolphe Ribaux dans son *Rosaire d'amour* (1887) : « [Ce recueil] témoigne d'une évolution notable. Plus sûr de sa forme, l'auteur a vu Paris et puisé à de nouvelles sources d'inspiration [...] »²². Mais ce type de compliment est à double tranchant, stigmatisant autant qu'il loue, par sa manière d'assigner les intéressés au statut d'éternels apprentis. L'accueil réservé aux « romans Quartier latin » de Samuel Cornut obéit à une même logique. À première vue, ce triptyque paru chez l'éditeur Perrin s'annonce sous le jour d'une réussite médiatique. Alors qu'un silence largement consensuel avait régné sur les œuvres précédentes, la critique devient désormais attentive à la production du Vaudois. Un chroniqueur des *Débats*, après avoir épinglé dans *Regards vers la montagne* des « défauts de forme assez apparents, – quelque inexpérience et quelque lourdeur, une grammaire, des tournures et des expressions parfois plus helvétiques que françaises »²³, est prêt à admettre que, avec *Miss* :

¹⁸ Em. Comba, « Lettre d'Italie », *Revue chrétienne*, 01.03.1895, p. 230-231.

¹⁹ La *Revue chrétienne* se montre surtout attentive à la production d'Henri Warnery. Ce dernier, rappelons-le, possède une licence de théologie. Le mensuel rend également compte des livres de Samuel Cornut, par exemple en 1895 avec une étude sur les *Regards vers la montagne*.

²⁰ En février 1900, une collaboratrice (romande) de *Foi et Vie* loue dans *L'Inquiet* de Samuel Cornut des « jouissances morales tout à fait rares ». (Marie Dutoit, « Figure de femme, d'après 'L'Inquiet', de M. S. Cornut », *Foi et Vie*, 3^e année, n°3, 01.02.1900, p. 47).

²¹ Citons à titre d'exemple un compte rendu consacré au *Chemin d'espérance* dans *La Femme* (25^e année, n°5, 01.03.1903, p. 38-39), organe de l'Union nationale française des amies de la jeune fille, fondée par Sarah Monod et dirigée par M^{lle} Sabatier.

²² Auguste Dorchain, notice sur Adolphe Ribaux dans Alphonse Lemerre (dir.), *Anthologie des poètes français du XIX^e siècle*, Paris, Lemerre, 1888, p. 423. Auguste Dorchain (1857-1930), originaire de Rouen, constitue un interlocuteur privilégié pour Ribaux lorsque ce dernier s'apprête à « monter » à Paris. La relation épistolaire entre les deux hommes débute fin 1883, suite à l'envoi d'un exemplaire de *Vers l'idéal*.

²³ P. L., « 'Miss', par M. Samuel Cornut », *Journal des Débats*, 30.12.1895, p. 1.

[La] langue [de l'auteur] est devenue plus agile et plus libre ; elle ne garde plus que de très faibles traces d'helvétisme, si faibles que peut-être on ne les apercevrait pas si l'on ne savait que M. Cornut est né de l'autre côté du Jura. Ses personnages sont décrits d'un trait plus léger, plus précis et plus sûr. [...] autant de figures vivantes, que M. Cornut, autrefois, n'eût pas su montrer si nettement ni si brièvement. Il faut le louer de ces progrès.²⁴

Dans les faits, ce type d'appréciation en demi-teintes, qui concède des améliorations tout en faisant éclater l'insuffisance chronique d'une écriture foncièrement illégitime, figure parmi les modalités les plus fréquentes qui régissent les comptes rendus d'œuvres romandes. Mais ce qui frappe davantage dans ce passage, c'est l'assurance avec laquelle le critique affiche ses *a priori*. Exploitant ce fameux « droit du plus fort »²⁵ que Sainte-Beuve avait relevé en 1841, il ne se gêne aucunement de fonder son jugement esthétique sur une grille de lecture préétablie : « *on ne les apercevrait pas si l'on ne savait* que M. Cornut est né de l'autre côté du Jura ». Vu que le romancier est d'origine étrangère (le critique ne manque du reste pas de le rappeler aux lecteurs dès les premières lignes), il sera fatalement soumis à un régime d'attention particulier, car il est entendu que les Suisses écrivent en général « des choses troubles et ennuyeuses »²⁶. Cette vision s'institue à tel point que tout Helvète qui parvient à quelque position au centre et qui est amené à évaluer la production d'un compatriote se doit de la réactualiser ; ainsi Édouard Rod quand il qualifie l'art de Cornut comme étant, en comparaison à celui de Rémy Saint-Maurice, « plus imparfait », et émanant « d'une main plus lourde »²⁷.

Tout comme l'optimisation des qualités stylistiques, le fait d'ancrer une œuvre dans un univers citadin et contemporain²⁸ apparaît comme un moyen adéquat pour augmenter son attrait aux yeux des instances de consécration. C'est la stratégie qu'adopte Cornut lorsqu'il remplace les tableaux de mœurs rurales par des références aux préoccupations sociales du moment : déracinement, misère estudiantine, prolétariat lettré²⁹. Lors de la publication de *L'Inquiet*, les

²⁴ P. L., « 'Miss', par M. Samuel Cornut », art. cit., p. 1.

²⁵ Sainte-Beuve, « Poètes et romanciers modernes de la France : M. Rodolphe Töpffer », *Revue des Deux Mondes*, 4^e série, t. XXV, 15.03.1841, p. 839.

²⁶ A. H., « L'invasion des Helvètes », *Journal des Débats*, 13.10.1886, [s.p.].

²⁷ Édouard Rod, « Trois romans », *Le Gaulois*, 05.12.1897, p. 5. Signalons qu'à la même époque, Rod s'attire des reproches similaires de la part de René Doumic (voir *infra*, p. 62). En ce qui concerne l'attitude ambivalente du Nyonnais face à ses confrères helvétiques, nous y reviendrons dans le dernier chapitre de la présente étude.

²⁸ Adolphe Ribaux avait lui aussi opté pour cette stratégie : Auguste Dorchain, dans l'*Anthologie* précitée, constate que la « complexité de la vie contemporaine » était apparue à ce jeune poète qui, précédemment, ne chantait que « la nature, les montagnes, les lacs, les forêts de l'horizon familier qu'il n'a[va]it pas quitté encore ». (Alphonse Lemerre (dir.), *Anthologie des poètes français du XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 423).

²⁹ La question du prolétariat intellectuel (qui inspire également des romans comme *Le Disciple* (1889) de Bourget ou *Les Déracinés* (1897) de Barrès) se transforme à la fin du XIX^e siècle en un véritable débat politique. L'enjeu est repris à la fois par une Gauche qui milite pour un accès démocratique à la formation, et par une Droite qui dénonce la surproduction des diplômés et prône une instruction plus élitiste. À ce sujet : Christophe Charle, *La Naissance des « intellectuels »*, *op. cit.*, p. 59-63.

journaux de gauche comme *La Lanterne*, *L'Aurore* et *L'Humanité nouvelle* sautent sur l'occasion et s'approprient le récit de ce « calvaire d'un intellectuel »³⁰ pour étayer leur argumentaire et appeler à l'action sociale³¹. Ainsi instrumentalisé, le roman de Cornut gagne certes en visibilité, mais la valeur littéraire y est pour peu, et les applaudissements ne viennent pas du camp que l'auteur avait visé³². De même, des quotidiens moins engagés, et surtout plus prestigieux, émettent des réserves :

[...] M. Samuel Cornut a voulu se « franciser ». C'est en quoi il me paraît avoir eu tort et raison à la fois. [...] je regrette qu'il ait placé son roman à Paris. Il me semble qu'il y aurait mieux à tenter. Beaucoup de nos écrivains, originaires de quelqu'une de nos provinces, se font, avec un plein succès, les peintres de leur terre natale. D'autre part, les jeunes poètes ou prosateurs de la Belgique s'efforcent de créer une littérature belge... Pourquoi les « Jeune-Suisse » ne paraissent-ils pas se soucier davantage d'avoir une littérature nationale ?³³

Et l'auteur de se trouver pris entre deux feux : d'une part, seule la présentation d'intrigues « parisiennes » lui permet de maintenir son contrat avec Perrin et d'échapper à l'anonymat ; d'autre part, la critique lui signale qu'en agissant de la sorte, il s'avance sur un terrain qui ne lui est pas destiné, et où il sera condamné à occuper une position secondaire. De ces rappels à l'ordre et des persistantes incriminations pour cause de déficit artistique se dégage une leçon paradoxale : les œuvres de Cornut sont à la fois trop et pas assez suisses. Certes, encore une fois, de pareils dilemmes ne touchent pas tout le monde : il existe des prétendants autrement plus habiles à se fondre dans le paysage parisien, et face aux romans d'un Adolphe Chenevière, l'éloge de la critique est aussi unanime que le vocable « suisse » ne vient pas sous leur plume³⁴. Mais la plupart des jeunes écrivains romands ne « s'assimilent » pas aussi aisément. Samuel Cornut est pris de court dans sa tentative de « se parisianiser », et l'échec de sa manœuvre se trouve publiquement étalé. Ajoutons enfin que les démonstrations de supériorité de la critique parisienne ne se bornent pas à des louanges gâtées de l'intérieur. Cornut en particulier est régulièrement la cible de railleries plus ou moins subtiles et son nom paraît dans la presse affublé d'une aura de ridicule. Tel article le présente comme un moraliste efféminé (« [la]

³⁰ Georges Renard, « Les idées et les livres : romans », *La Lanterne*, 14.11.1899, p. 2.

³¹ Pour illustrer la tonalité de ces articles, citons la dernière phrase du compte rendu de *L'Aurore* : « [...] conscients d'eux-mêmes, conscients des devoirs de chacun envers l'humanité, [les protagonistes] se jetteront dans l'action sociale, et vraiment, cette fois, ils vivront. » (C. Aubert, « Causerie littéraire », *L'Aurore*, 06.12.1899, p. 3).

³² Voir *supra*, p. 44.

³³ P. L., « 'Miss', par M. Samuel Cornut », art. cit., p. 1.

³⁴ On se référera par exemple au compte rendu des *Contes indiscrets* (1887), première œuvre littéraire du Genevois, paru le 22 août 1887 dans le *Journal des Débats*.

théorie féroce [de la domination masculine³⁵] attriste M. Cornut, qui est un tendre »³⁶) ; tel autre nous le montre « tout haletant à la poursuite de ses idées »³⁷.

Grilles de lecture et florilège de « tares helvétiques »

La dénonciation des « intrus » relayée par le *Journal des Débats* ne va pas à l'encontre du climat intellectuel ambiant. Elle s'inscrit dans un air de méfiance envers l'afflux d'éléments étrangers dans le monde culturel français. Dans un article paru au sein du même journal, sous le titre éloquent de « L'invasion des Helvètes »³⁸, un collaborateur mobilise les discours de revendication d'indépendance littéraire énoncés par des personnalités suisses pour dissuader leurs compatriotes de se lancer à l'assaut de la citadelle parisienne. En effet, si un éminent littérateur comme Töpffer choisit de borner ses horizons à sa cité natale et exhorte ses confrères à faire de même, « pourquoi, en un jour de farouche ambition, les Helvètes se sont-ils rués sur la Gaule [...] ? ». Car, « ces fils d'Orgétoxis pullulent aujourd'hui dans l'art et la littérature françaises »³⁹. Un *topos* analogue est véhiculé par le *Petit Bottin des Lettres et des Arts* (1886) qui peint les écrivains suisses, tout comme leurs homologues belges, en sauvages envahisseurs :

Les Belges repoussés, les Helvètes descendirent du Jura, de l'Oberland et du Saint-Gothard, surnoisement, guidés par les saronides Mathias Morhardt, Émile Hennequin, Duchosal, Édouard Rod, Adolphe Ribaux, etc. [...] Un matin Paris stupéfait s'éveilla sous leur joug, et l'on entendit le Ranz des Vaches au boulevard [*sic*] Poissonnière [...].⁴⁰

Cette rhétorique de l'invasion doit être rapportée au contexte culturel de l'époque. Nous avons déjà mentionné l'intérêt grandissant du public pour les littératures étrangères. Le lectorat français trouve dans les productions russes et scandinaves un contrepoids spirituel au

³⁵ Nous nous permettons d'employer cette expression anachronique puisque le terme semble le mieux apte à résumer le contenu des phrases qui précèdent.

³⁶ [S.n.], « Revue littéraire », *La Justice*, 14.12.1897, [s.p.]. L'auteur de l'article compare *Une rupture* des frères J.-H. Rosny à *Chair et Marbre* de Samuel Cornut.

³⁷ Édouard Rod, « Trois romans », art. cit., p. 5. Malgré le fait que ce propos émane de la plume d'un Romand, nous l'avons compté parmi les voix de la critique parisienne, car il est entièrement conforme à la ligne éditoriale du *Journal des Débats* et rejoint les avis exprimés dans d'autres articles parus au sein de ce même périodique.

³⁸ Au sujet de cet article et du *Petit Bottin des Lettres et des Arts*, voir aussi : Daniel Maggetti, *L'Invention de la littérature romande*, op. cit., p. 347-349.

³⁹ A. H., « L'invasion des Helvètes », *Journal des Débats*, 13.10.1886, [s. p.]. Cet article fait suite à une conférence sur la poésie romande, prononcée par Philippe Godet au Cercle Saint-Simon.

⁴⁰ *Petit Bottin des Lettres et des Arts*, Paris, Giraud, 1886, p. 128. Notons que, si cette galerie de portraits n'est pas avare en clins d'œil xénophobes et reflète en cela le climat de l'époque, une telle attitude fait également partie intégrante du concept d'ensemble. En effet, dans ce « dictionnaire », tout le monde est raillé, y compris des personnalités comme Brunetière, Heredia, Sarcey ou Rodin, voire les auteurs eux-mêmes (Fénéon, Méténier, Moréas, Adam). Considérée sous cet angle, la présence de notices individuelles consacrées à Rod, Vignier ou Hennequin aux côtés de celles de Zola, Verlaine et Bourget prend des allures de compliment. (À ce sujet : Denis Saint-Amand, « Le *Petit Bottin des Lettres et des Arts* : discours et effets d'une topographie fin de siècle », 2014, etudes-romantiques.ish-lyon.cnrs.fr/wa_files/SaintAmand_Vielitteraire.pdf [consulté le 11.18.16]).

positivisme relayé par les romans naturalistes et se laisse volontiers séduire par des récits de voyage orientalistes. Les éditeurs quant à eux sont prompts à investir le créneau et pratiquent une importation massive jointe à une stratégie de promotion ciblée. Mais cette apparente ouverture internationale trouve son corollaire dans un sursaut de chauvinisme et provoque des réactions hostiles. Face à la double dynamique de curiosité et de rejet, les écrivains suisses occupent une position désavantageuse : leur art paraît trop « proche » pour bénéficier de l'attrait d'exotisme, mais trop « éloigné » pour faire véritablement partie de la littérature *française*. Rappelons que ces faits se situent une dizaine d'années avant le moment où le régionalisme littéraire acquiert une reconnaissance officielle et une efficacité commerciale. Ce courant novateur, qui puise dans « l'exotisme de proximité » en s'intéressant à la vie et aux mœurs des provinces rurales, déploiera un effet salutaire sur la réception des Suisses à Paris, mais seulement à partir des années 1900.

La conjoncture problématique est encore aggravée par le fait que la critique en place tend à voir dans l'influence étrangère la cause d'une dégénérescence de la littérature française. Alors que l'avant-garde disloque le vieil alexandrin et déconstruit la métrique française, les tenants de la culture établie, résolus à défendre leur autorité, s'offusquent de cet élan usurpateur. Or, comme nous avons eu l'occasion de le constater, le milieu symboliste est un milieu international qui accueille un grand nombre de Belges ainsi que certains Suisses, Polonais ou Américains. Ces circonstances sont du pain béni pour une critique pour laquelle « l'assimilation du nouveau à l'étranger – donc à l'étranger et au barbare – suffit le plus souvent à dévaluer l'adversaire »⁴¹. Le *Journal des Débats* ira jusqu'à identifier, par une synecdoque quelque peu abusive, le décadentisme à la « suissité » : « [P]armi les écrivains que l'on nomme 'décadens', beaucoup sont Suisses, et ceux qui appartiennent à quelque autre nationalité deviennent peu à peu Suisses de style et d'inspiration »⁴². Un style justement qui, « morne comme une rue de Genève »⁴³, est tout le contraire de la clarté et de l'élégance formelle du noble idiome français. De pareilles appréciations sont reprises à tout bout de champ : manque de raffinement, platitude, moralisme, calvinisme... Nous n'allons pas établir un inventaire de ces qualificatifs qui fourmillent dans les journaux, les revues et les ouvrages critiques. Il ne s'agit pas non plus de les réduire à l'état de purs préjugés. Ces énoncés se fondent sans doute sur des éléments objectivement observables, étant donné que les littérateurs helvètes s'étaient fait, pendant plus d'un siècle, un point d'honneur du dédain de la virtuosité stylistique. Mais l'affaire ne s'arrête pas là. Les auteurs

⁴¹ Christophe Charle, *Paris fin de siècle*, op. cit., p. 198.

⁴² A. H., « L'invasion des Helvètes », art. cit., [s. p.]. L'aspect contagieux de la « suissité » est également mis en avant par le *Petit Bottin* : parlant d'Adrien Remâcle, co-fondateur avec Édouard Rod de *La Revue contemporaine*, les auteurs se demandent notamment : « Pourquoi s'ensuisse-t-il, ce Burgonde ? ». (*Petit Bottin des Lettres et des Arts*, op. cit., p. 115).

⁴³ A. H., « L'invasion des Helvètes », art. cit., [s. p.].

suisses constituent visiblement une *catégorie à part* à laquelle s'applique un regard spécial. Certains traits présumés inhérents au caractère suisse sont infailliblement mis en exergue et raillés par la critique, alors que ces mêmes traits revêtent des connotations tout à fait positives et indépendantes d'une quelconque appartenance ethnique chez des auteurs français. À titre d'exemple, le don d'observation psychologique est systématiquement ramené à l'introspection et à l'examen de conscience *protestants* – si ce n'est au complexe d'Amiel. Qui oserait faire de pareils rapprochements en parlant des livres d'un Bourget ?⁴⁴ Même les écrivains « arrivés » ne sont pas entièrement à l'abri de cette grille de lecture. Édouard Rod, bien qu'épargné de la verve xénophobe du *Journal des Débats*, récolte des commentaires moins indulgents dans d'autres tribunes. Dans *Les Jeunes* (1896), René Doumic se livre à une exégèse déterministe de l'œuvre du Nyonnais, en mobilisant tout l'attirail des « tares » typiquement helvétiques :

[Édouard Rod] a passé sa jeunesse dans un pays tout voisin de la France, mais qui tout de même n'est pas la France. Il a étudié dans des gymnases où les méthodes d'enseignement ne sont pas absolument les mêmes que dans nos collèges classiques. [...] C'est un universitaire suisse. Et c'est un protestant. Certes il n'est pas resté attaché au dogme. [...] Il [le] raille, chaque fois qu'il en trouve l'occasion [...]. Mais si tyranniques sont certaines attaches qu'on se flatte en vain de les avoir complètement brisées : nous restons pour la vie prisonniers de la religion qui a d'abord façonné nos âmes. [...]

Certains écrivains sont des peintres ou des musiciens [...]. Ils sont des artistes. M. Rod n'est pas de ceux-là ; ou plutôt il en est exactement le contraire. [...] Il est par essence moraliste. [...]

[S]es influences ont été surtout des influences étrangères. Dans Genève, ville cosmopolite, M. Rod était placé mieux qu'un autre pour en subir l'atteinte.⁴⁵

Malgré les concessions sur un talent d'« historien d'âme » et sur l'adéquation de l'œuvre aux problèmes moraux de l'époque, la manière de présenter cette dernière comme foncièrement *non-artistique* suffit à la dévaluer symboliquement. Selon l'avis du critique, l'éducation romande entraîne des séquelles inévitables qui se ressentent dans la production littéraire. L'extrait illustre également le statut problématique de l'aspect cosmopolite de la culture suisse. Si Rod a pu faire valoir ses connaissances de l'allemand et de l'italien pour accéder à des périodiques prestigieux comme le *Gil Blas* ou la *Revue des Deux Mondes*, toujours est-il que ce savoir, ne relevant pas du domaine *français*, semble potentiellement suspect. Doumic y voit moins un signe d'érudition que des influences nuisibles dont l'auteur « *subit* l'atteinte » !

⁴⁴ Adophe Chenevière semble lui aussi curieusement exempt de pareils soupçons. Voir l'article référencé sur les pages 59 et 113.

⁴⁵ René Doumic, *Les Jeunes : études et portraits*, Paris, Perrin, 1896, p. 1-26. Dans le premier paragraphe cité, Doumic superpose le portrait d'Édouard Rod à celui d'un de ses personnages, tout en les identifiant explicitement l'un à l'autre.

Enfin, comme le montre l'usage que fait le *Journal des Débats* du discours de Töpffer, la politique de démarcation prônée par les instances romandes a non seulement été enregistrée au centre, mais a fourni à ce dernier une arme qu'il retourne volontiers contre la périphérie. La différence de facturation des produits suisses est invoquée, de manière plus ou moins caricaturale, pour opérer ce à quoi elle devait forcément conduire : l'exclusion du marché français. Ainsi, la préoccupation éthique ou l'amour du sol natal se conçoivent aux yeux de la critique parisienne simplement comme « un but utilitaire »⁴⁶. Encore en 1906, *Le Temps* pourra affirmer qu'« en chaque écrivain de ce pays, il y a un patriote et un moraliste »⁴⁷.

⁴⁶ Adolphe Brisson, « En Suisse : le théâtre antialcoolique », *Le Temps*, 10.09.1906, [s. p.].

⁴⁷ *Idem*.

III. GENÈSE ET LOGIQUES DES DISCOURS IDENTITAIRES

Il est vrai qu'en ne restant pas ici, je manquerai peut-être ma carrière de peintre. Mais je m'en fiche. Je veux être homme et honnête avant tout... La vie est sérieuse, et il vaut mieux perdre le monde que son âme.¹

(Auguste Bachelin)

Nous avons relevé, au début de notre étude, la récurrence de discours identitaires parmi les écrivains romands émigrés à Paris. Si l'on essaie de contextualiser ces discours, en s'interrogeant sur les situations et les moments de carrière précis dont ils émanent, on constate qu'ils sont étroitement liés aux facteurs que nous venons d'observer : déracinement social et géographique, conflit de modèles esthétiques et difficulté d'accès à la reconnaissance littéraire. La présente partie se propose d'analyser les modalités du surgissement et la logique rhétorique de ces affirmations, telles qu'elles sont énoncées dans l'intimité des échanges épistolaires ou des notes personnelles. Plus ou moins fières ou résignées, plus ou moins sereines ou révoltées, elles débouchent en général sur une reformulation du projet de carrière, voire sur la conception d'un (nouveau) projet esthétique.

3.1. « Le jour où je me suis vu sur le pavé de Paris » : aspects d'une désillusion

Après une première plongée dans les milieux artistiques de la métropole et les premiers problèmes stratégiques rencontrés, de nombreux jeunes Helvètes sont amenés à revoir l'idée qu'ils s'étaient faite de la profession d'homme de lettres à Paris. Les prétendants découvrent notamment que la réussite dans cette voie ne dépend pas uniquement du talent littéraire, de l'inspiration poétique ou de la discipline de travail, mais avant tout de facteurs qui relèvent des *habitudes de milieu*, au sens à la fois social et littéraire du terme. Le marché obéit à certaines lois, parmi lesquelles la conformité aux attentes des instances légitimantes et la demande du public² ne sont pas les moindres. Aussi, la notoriété, pour être rattachée à une Œuvre, ne

¹ Auguste Bachelin, lettre à Édouard Perrochet, Paris, 26.01.1861, in Philippe Godet, *Art et Patrie : Auguste Bachelin d'après son œuvre et sa correspondance*, Neuchâtel, Attinger, 1893, p. 91.

² En termes d'orientation suivant la demande du public, l'exemple le plus spectaculaire parmi les trajectoires d'écrivains romands est sans doute celui de Victor Tissot. Auteur d'une série de « reportages » anti-allemands, le Fribourgeois sait répondre à la rancœur des Français après la défaite de 1870 et atteindre ainsi des records de vente. Les succès de *Nach Paris !* (1919) et du *Boucher de Verdun* (1921) de Louis Dumur, dans le sillage de la Première Guerre mondiale, obéira à une même logique. Victor Tissot se tourne ensuite vers le récit de voyage populaire et crée l'*Almanach Hachette* en 1894. C'est en vertu de son flair stratégique que Serge Rossier l'a pu qualifier d'« homme d'affaires littéraires ». (« Victor Tissot (1844-1917) : un homme d'affaires littéraires », en collab. avec François Rime, *Cahiers du Musée gruérien*, n°7, 2009, p. 31-48).

s'acquiert pas sans le concours d'autres atouts. En cette matière, Philippe Monnier dispose de renseignements de première main :

J'ai vu Taine qui m'a parlé assez longtemps. Je lui ai exposé à mots couverts mon cas : mon désir de gagner ma vie à Paris, mon inquiétude sur l'avenir, sur une voie à prendre. Mon Dieu ! il m'a répondu doctorat, thèse ou gros livre à écrire. Il faut être riche pour ça, ai-je répondu. N'y a-t-il rien à faire à Genève, aucune place publique à votre disposition ? Et comme je lui répondais que non, il m'a dit : pourquoi ne pouvant être professeur public, ne feriez-vous pas professeur privé ? – Et il s'en est allé parler à Melchior de Vogüé. Très gentiment.³

Les exigences esquissées par Taine ne correspondent visiblement pas au parcours que le jeune poète s'était imaginé, et l'aptitude à y satisfaire implique, outre l'érudition, une assise financière qui fait défaut à l'auteur des *Rimes d'écolier*. De plus, le peu d'empathie dont témoigne l'Académicien fait entrevoir à son interlocuteur qu'il ne devra pas s'attendre à un soutien très actif de la part de ses illustres connaissances ; le capital social dont dispose le fils de Marc Monnier ne se laisse pas automatiquement transformer en capital symbolique. Quant à « faire professeur privé », nous avons évoqué plus haut la précarité d'un pareil emploi⁴.

Au-delà de la fortune économique et de la distinction académique, un autre paramètre se révèle déterminant pour les carrières littéraires, à savoir l'aisance mondaine. L'importance des réseaux de sociabilité a été démontrée par Christophe Charle lorsqu'il décrit comment se nouent, dans les salons prestigieux, les relations entre l'élite intellectuelle et les représentants de la classe dominante. Au sein de ces cercles se distribuent les cartes du succès : « postes de critiques dans les grands journaux [...], directions de revues aux plus forts tirages, accès aux responsables des théâtres et aux rédactions des journaux, enfin votes à l'Académie »⁵. C'est la voie qu'emprunte Adolphe Chenevière : nanti d'une mention honorifique pour sa thèse de doctorat soutenue à la Sorbonne, le jeune homme quitte rapidement les soirées des Hydropathes en direction des dîners de Lemerre⁶, pour accéder ensuite aux salons dominants des quartiers ouest de la ville et prendre sa place parmi le Tout-Paris littéraire. Le talent relationnel du jeune homme est vanté par Victor Cherbuliez qui rapporte comment, lors d'une visite, son protégé

³ Philippe Monnier, lettre à sa mère, [Paris], [25.04.1890], fonds Monnier, BGE, Genève. Notons que ces propos émanent d'un jeune homme de vingt-cinq ans qui vient tout juste de terminer ses études. En effet, le « gros livre » qui semble tant l'effrayer, il le publiera dix ans plus tard, sous le titre du *Quattrocento* (1901). L'ouvrage sera couronné par l'Académie française.

⁴ Voir *supra*, p. 25-26.

⁵ Christophe Charle, *Paris fin de siècle, op. cit.*, p. 67.

⁶ Comme Chenevière le relate dans ses « Souvenirs », le « dîner des poètes » de Lemerre se tient dès 1888. C'est à ce moment que le Genevois « commen[ce] à faire modestement œuvre de conteur et de romancier » et devient « un ami de la maison ». Lors des dites réunions, il rencontre de nombreux jeunes poètes, mais également des maîtres consacrés, tels Heredia, Coppée, Sully Prudhomme, Lemoyne, Theuriet ou Lafenestre. (Adolphe Chenevière, « Souvenirs », manuscrit inédit, [1916], fonds Chenevière, BGE, Genève, p. 49-50).

aurait « fait [l]a conquête [de Ferdinand Brunetière], qui n'est pas toujours facile à faire »⁷. Que ce soit dans les salons ou dans les brasseries du Quartier latin, la maîtrise des codes de conversation est donc un critère à ne pas sous-estimer. Mais pour la plupart des jeunes Romands, la nécessité de briller en société se dévoile en même temps que leur propre manque de virtuosité dans ce domaine.

La prise de conscience des « règles du jeu » (nécessité de se conformer aux codes littéraires et sociaux, poids du capital économique et de la légitimité académique) et de la saturation du champ intellectuel conduit maint aspirant à une réévaluation objective de ses chances d'insertion dans le circuit littéraire parisien. Face à l'âpre réalité, rêves idéalistes et illusions méritocratiques sont pareillement balayés. S'ensuit bien souvent un renoncement à l'entrée en lice, un abandon – partiel ou complet – des ambitions à une carrière littéraire. Un même type de réflexion s'impose à divers acteurs, se décline selon différentes modalités qui convergent pourtant vers les mêmes conclusions moroses et vers l'adoption des mêmes postures désabusées. En proie au découragement, Samuel Cornut s'exclame : « Je quitte Paris, où la lutte est trop inégale, trop meurtrière pour moi »⁸. Philippe Monnier estime que, quant à « gagner [s]a vie ici, [il] voi[t] qu'il n'y faut guère songer : tout est encombré et ce n'est qu'après une connaissance profonde de Paris, de ses trucs et de toute la politique quémandeuse qu'on peut arriver à récolter quelques pistoles »⁹. Warnery, poète au tempérament introspectif, constate son incapacité à « faire du bruit »¹⁰, à se lancer dans l'arène médiatique où des centaines de poètes et de romanciers se disputent l'attention du public. De retour à Lausanne, le Vaudois résumera son expérience ainsi : « [J]'ai été à Paris où [...] j'ai vu [...] que je n'étais pas fait pour la vie d'homme de lettres »¹¹. Chez Pierre-Paul Plan, une révélation analogue s'opère de façon aussi immédiate que radicale :

Ça a été dur [...] d'ouvrir les yeux sur moi, et de voir que j'étais absolument incapable d'écrire. Et ça m'est venu d'une façon singulière. Du jour où je me suis vu sur le pavé de Paris, j'ai commencé à réfléchir, et à voir les choses autrement que je ne les avais vues. Puis le monde que je vois ici, les conversations, tout me montre que pour faire ce que je voulais, il faut deux

⁷ Victor Cherbuliez, lettre à Mina Chenevière, Combs-la-Ville, 13.08.1887, fonds Chenevière, BGE, Genève.

⁸ Samuel Cornut, lettre à Édouard Rod, [février 1895 ?], fonds Édouard Rod, BCUL, Lausanne. Précisons que suite à cette crise morale et après un séjour prolongé à Aigle, le romancier retourne dans la capitale pour s'exercer au « roman Quartier latin ». Il enterrera définitivement ses espoirs d'un succès parisien cinq ans plus tard.

⁹ Philippe Monnier, lettre à sa mère, [Paris], [13.01.1890], fonds Monnier, BGE, Genève. Le terme *pistoles* est ici synonyme de « récompense ». Il désigne une ancienne monnaie espagnole.

¹⁰ « [...] hélas, je ne sais pas faire de bruit, j'ai peur de trop m'avancer, et peut-être que je ne m'avance pas assez ». (Henri Warnery, lettre à Ernest Muret, Lausanne, 30.12.1886, fonds Henri Warnery, BCUL, Lausanne).

¹¹ Henri Warnery, lettre à Édouard Rod, Lausanne, 20.03.1884, fonds Henri Warnery, BCUL, Lausanne. En effet, après deux ans de séjour parisien, le Vaudois regagne son pays natal pour se vouer à l'enseignement. Il poursuit son œuvre littéraire en marge de cette activité.

choses : des protections, et puis savoir être brillant dans un salon. Il n'y a pas besoin d'avoir du talent [...]. Or, jamais je ne saurai dire quelque chose dans un salon. Jamais je ne pourrai apprendre le vocabulaire de toutes les banalités qu'il faut débiter, et je passerai toujours pour un rustre.¹²

Paris serait donc avant tout une leçon de vie, un miroir impitoyable tendu aux « provinciaux », qui leur montre leur différence de « nature », leur fondamentale incompatibilité avec les conventions en usage dans le monde intellectuel parisien. Autre élément mis en avant par Plan, et qui heurte de nombreux Romands : l'art n'est pas seulement affaire de création, mais inclut des obligations accessoires qui contrastent en tous points avec les coutumes suisses. Dans son « Journal », Daniel Baud-Bovy s'offusque de la « politique littéraire, [faite de] petits scandales, d[e] petits potins »¹³, qui se pratique dans les bureaux du *Mercur de France*. Animé par la foi en son idéal artistique, il juge d'un œil critique les mécanismes de consécration basés sur des tactiques d'autopromotion et de mise en scène de soi lors des réunions décadentistes.

Louis Dumur, dans son *Albert*, fait la satire de la réussite littéraire à travers deux portraits caricaturaux. D'une part, Clodomir de Bêlovent, qui avait « inauguré une série de jolis petits volumes d'un rose pâle, mignons, coquets, [...] sorta[nt] tout parfumés de chez l'éditeur à la mode », gravit ensuite les échelons de la hiérarchie mondaine, et déclare face à ses anciens camarades de bohème : « Un véritable poète ! [...] Il n'y a pas de véritable poète. Moi et les autres nous ne sommes que des faiseurs »¹⁴. D'autre part, l'imposant Juteux, industriel ès lettres, qui « écrit comme on donne un coup de massue »¹⁵ et se forge une réputation à coups de scandales. Écœuré par ces comportements qui lui semblent la plus basse des hypocrisies, le protagoniste « se prenait à mépriser les écrivains plus encore que le reste de l'humanité – à leur réserver un mépris spécial »¹⁶. Sans vouloir attribuer ces énoncés tels quels à l'auteur (le texte a une forte portée satirique), on observe, à l'examen des échanges épistolaires, que de nombreux littérateurs suisses nourrissent de pareils griefs. Les lois du marché parisien leur apparaissent non seulement trop restrictives, mais en profond désaccord avec leurs convictions personnelles. L'impératif commercial, l'allégeance aux courants littéraires dominants, la suprématie de la gestion des relations et des « affaires littéraires » équivalent à une profanation privant le métier de l'attrait qu'il revêtait à leurs yeux. Rappelons qu'en terre romande, outre l'absence de toute culture de salon, l'image mythique du poète isolé dans sa tour d'ivoire a pu être entretenue grâce

¹² Pierre-Paul Plan, lettre à Philippe Monnier, Paris, 08.12.1890, fonds Monnier, BGE, Genève. Comme nous l'avons déjà signalé, le Genevois abandonnera ses ambitions littéraires pour devenir journaliste.

¹³ Daniel Baud-Bovy, « Du Symbolisme au *Poème alpestre* », *op. cit.*, p. 85 ; entrée de journal du 05.01.1892.

¹⁴ Louis Dumur, *Albert*, *op. cit.*, p. 182-184.

¹⁵ *Ibid.*, p. 185.

¹⁶ *Ibid.*, p. 186.

à un leurre qui tient à la structure du champ indigène : la professionnalisation littéraire y étant, sinon impossible, du moins nettement reprouvée¹⁷, l'écrivain bourgeois qui pratique son art en marge d'un travail alimentaire n'est pas soumis à des nécessités commerciales ou publicitaires, et peut par conséquent revendiquer un désintéressement total. Un pareil credo ne s'exporte qu'aux dépens des intéressés et entrave maint élan de débutant, dans un milieu où le pragmatisme et un certain opportunisme idéologique seraient de mise¹⁸.

¹⁷ À ce sujet : Daniel Maggetti, *L'Invention de la littérature romande*, op. cit., p. 363.

¹⁸ Alors que de nombreux prétendants romands abandonnent l'espoir d'une carrière littéraire à Paris, une trajectoire comme celle d'Édouard Rod montre qu'il est possible, même sans capital social et économique de départ, de s'y faire une place, à condition d'adopter les réflexes que commande le milieu et de se montrer persévérant. Le Nyonnais fait preuve d'habileté en se ralliant aux courants littéraires actuels (naturalisme, décadentisme modéré, roman mondain, régionalisme), en exploitant ses connaissances de langues et de cultures étrangères, en se frayant patiemment un chemin depuis la collaboration aux petites feuilles éphémères jusqu'aux revues prestigieuses et en se distanciant avec véhémence de ses origines protestantes. S'il ne brille point dans les salons, le Vaudois les fréquente néanmoins avec assiduité, et intègre ainsi le Tout-Paris littéraire.

3.2. Rhétoriques identitaires, ou l'affirmation de l'altérité

L'expérience de l'altérité et de leur profonde inadéquation aux modes de vie et de pensée ayant cours dans la métropole appelle chez de nombreux écrivains romands une réflexion sur l'*identité*. En réponse à l'ostracisme parisien et à l'affrontement des conceptions esthétiques se construit un discours qui oscille entre repli et revendication, entre rejet critique et affirmation de valeurs antagonistes. Le statut ambivalent de ces rhétoriques est illustré par la réaction d'Henri Warnery au refus de son manuscrit par Lemerre. Nous savons que le Vaudois n'était pas « monté » à Paris avec des ambitions très précises, mais le revers infligé le marque néanmoins profondément :

J'ai beau faire, [l]e jugement [de Lemerre] me tourmente. Au fond, à l'heure qu'il est, cela m'est assez égal de paraître à Lausanne ou à Paris, car je ne compte pas sur ce qu'on appelle un succès en France. [...] Si je suis lu par quelques-uns de l'autre côté du Jura, ce ne sera jamais que comme un étranger, un poète qui écrit dans leur langue avec les sentiments, les manières de penser d'un autre peuple, d'une autre éducation. Mais du moins, je voudrais n'être pas placé dans leur estime à un rang trop inférieur. *Autant vaut donc me présenter franchement comme Suisse.*¹

Si, en allant à Paris, le poète zofingien a pu croire qu'il était un littérateur francophone comme n'importe quel autre, son expérience lui aura montré qu'il n'en était rien. Rattrapé par une différence d'origine impossible à masquer et par l'absence d'un capital culturel adéquat, Warnery se résout à endosser l'identité que les instances parisiennes lui renvoient². Mais cette acceptation se fait dans l'amertume et est vécue comme un amoindrissement. Ses propos révèlent également à quel point la domination symbolique est intériorisée par les ressortissants de la « province » helvétique : jusque dans la revendication de sa spécificité, l'auteur des *Poésies* argumente en se référant au centre. C'est le jugement de Paris qui prévaut, et si le poète assume ses origines, c'est pour ne pas perdre la face *aux yeux* des Français ! De nombreuses prises de position de Warnery à cette époque oscillent ainsi entre blessure narcissique et sursaut de fierté. Après le rejet de trois demandes de coédition par différents éditeurs parisiens, il persuade Payot de s'adresser à la Librairie de la Suisse française et non pas à Fischbacher, car

¹ Henri Warnery, lettre à Ernest Muret, Lausanne, 13.10.1886, fonds Henri Warnery, BCUL, Lausanne. (Nous soulignons). Précisons qu'au moment de recevoir la deuxième réponse négative de Lemerre, Warnery réside à nouveau en Suisse. Toutefois, l'idée de présenter le volume chez l'illustre éditeur parisien et la première tentative rejetée datent de son séjour dans la capitale.

² Ce type de réflexe, fort courant parmi les écrivains provenant des régions périphériques, a été analysé par Anne-Marie Thiesse dans *Écrire la France, op. cit.*, p. 46-49.

« ne serait-ce pas humiliant de devoir à tout prix cacher son origine ? »³. L'auteur prend le parti de revendiquer consciemment la tradition romande et de s'inscrire dans une généalogie littéraire, tout en sachant que cette catégorisation équivaut à une exclusion du marché français. Pour sceller la filiation, il dédie son livre à Rambert dont il sollicite le parrainage dans la lettre qui fait état du refus de Lemerre⁴. Quelques mois plus tard, suite au décès de son maître vénéré, Warnery exalte en Rambert un martyr qui aurait sacrifié ses chances à la renommée afin de servir son pays avec modestie : « [I]l a voulu rester Suisse. Entendez bien : ce ne sont pas les circonstances qui l'ont empêché de percer ailleurs »⁵. Ce discours, inséré dans les colonnes de la *Bibliothèque universelle*, se veut combatif et appelle à la fierté nationale. Mais si l'auteur insiste sur la dimension volontaire de l'abnégation, les conséquences d'un tel choix lui sont limpides. Hors de la sphère officielle, Warnery déplore le sort d'une œuvre dont la diffusion se restreint à l'espace romand – une limitation qui lui paraît synonyme d'une condamnation à l'oubli : « Toute cette science, [...] tout ce trésor d'expériences, qu'en restera-t-il dans la mémoire des hommes ? Rien n'en a passé ni n'en passera ce mur du Jura qui bouche notre horizon »⁶.

Le repli identitaire peut être la conséquence d'une soumission délibérée aux rapports de domination, mais, le plus souvent, il s'articule sur le mode d'une contestation du joug parisien. Chez Samuel Cornut, un tel mouvement de révolte se déclare après une série de crises morales, ponctuant une trajectoire idéologique sinueuse, émaillée de contradictions⁷. En faisant abstraction des variations de discours occasionnelles, il est néanmoins possible de distinguer deux moments cruciaux, qui correspondent aux deux ruptures esthétiques ouvrant et fermant la parenthèse des « romans Quartier latin ». L'indifférence de la critique française à l'égard de ses premières œuvres conduit le jeune romancier à adopter une stratégie d'assimilation ; le naufrage de cette tentative provoque un rebondissement en sens inverse. Dès 1900, le Vaudois abandonne la veine parisienne pour concevoir le roman qui marquera son retour définitif dans l'univers littéraire helvétique : *Le Testament de ma jeunesse* (1903), d'inspiration largement autobiographique. Face à Édouard Rod, Cornut tire la leçon des échecs subis et justifie sa reconversion en ces termes :

J'ai raté mes précédents livres parce que j'ai voulu plaire aux autres, et surtout à d'autres que j'appellerai, pour abrégé, le milieu de la *Revue des Deux Mondes*. Mon dernier, je l'ai écrit

³ Henri Warnery, lettre à Ernest Muret, [Lausanne], 14.10.[1886], fonds Henri Warnery, BCUL, Lausanne.

⁴ Voir Henri Warnery, lettre à Eugène Rambert, Lausanne, 20.09.1886, BCUL, Lausanne.

⁵ Henri Warnery, « Eugène Rambert », *Bibliothèque universelle*, 92^e année, t. XXXVI, décembre 1887, p. 563.

⁶ Henri Warnery, lettre à Ernest Muret, Lausanne, 17.02.1887, fonds Henri Warnery, BCUL, Lausanne.

⁷ Le caractère indécis de sa trajectoire a valu à Cornut d'entrer dans l'histoire littéraire romande comme l'écrivain « qui se cherche sans pouvoir se trouver ». (Voir Alfred Berchtold, *La Suisse romande au cap du XX^e siècle*, op. cit., p. 435, ou Roger Francillon (dir.), *Histoire de la littérature en Suisse romande*, op. cit., p. 498).

pour me plaire à moi-même. [...] Il ne peut pas réussir à Paris ; aussi bien, l'ai-je écrit pour mon pays ; mais, à Paris même, ceux qui me liront ne pourront me refuser leur estime littéraire. Aussi, *Le Testament* est-il à mes yeux... un beau livre, comme vous dites ? je ne sais... mais en tout cas, il est pour moi le monument d'une délivrance. *Je suis enfin moi-même* : je le resterai... et je le prouverai !⁸

Après avoir vainement tenté de s'aligner sur des normes qui ne correspondent en rien à son tempérament, Cornut prône désormais une *esthétique de l'authenticité*. Par la même occasion, le souci d'amélioration stylistique se trouve aboli : très présente dans les lettres des années 1880 et 1890, la notion de *style* disparaît dès le tournant du siècle⁹. La quête de reconnaissance auprès des instances parisiennes est récusée au nom d'une fidélité à soi et à ses origines¹⁰. Considérée sous cet angle, la défaite se transforme en libération¹¹. À l'issue de son calvaire, Cornut envisage l'avenir avec sérénité et affiche un nouveau credo : « Être heureux et faire de bons livres, n'est-ce pas là l'idéal ? »¹². Cette approche désintéressée de l'activité créatrice trouve son expression allégorique dans l'image de l'abeille. Durant la décennie 1900, cette métaphore reviendra régulièrement sous la plume du romancier : « Je prends exemple sur l'abeille : elle travaille parce qu'elle ne peut faire autrement ; elle fait sa cellule d'instinct [...] elle ne se préoccupe [pas] de la renommée »¹³. En adoptant une pareille philosophie, l'auteur ne fait rien d'autre que de réitérer des propos tenus avant lui par d'autres confrères helvètes. On discerne aisément le parallèle avec la posture que Warnery met en avant dans son portrait de Rambert, et qui, au demeurant, n'a rien d'exagéré. Daniel Maggetti observe que, chez l'auteur des *Alpes suisses*, « la pratique littéraire romande est assimilée à une forme d'ascèse »¹⁴ ; il est possible d'affirmer qu'elle l'est encore davantage pour un auteur exilé à Paris et méconnu dans sa ville d'adoption. Tout comme Warnery, Cornut abandonne ses rêves d'une vie d'homme de lettres au profit du modèle de l'écrivain bourgeois. Engagé comme professeur à l'École préparatoire de théologie des Batignolles depuis 1897, il peut *de facto* se permettre de dédaigner l'opinion des critiques.

Il serait toutefois réducteur d'attribuer l'ensemble des revendications identitaires à la

⁸ Samuel Cornut, lettre à Édouard Rod, Paris, 22.11.1902, fonds Édouard Rod, BCUL, Lausanne. Nous soulignons.

⁹ Dans les lettres de Samuel Cornut que nous avons pu consulter, les seules occurrences postérieures à 1900 concernent l'évaluation de la production littéraire d'autrui, notamment de ses jeunes confrères C. F. Ramuz et Edmond Gilliard.

¹⁰ Il est intéressant de noter qu'à partir de ce changement de focalisation, Cornut ne cesse d'épingler chez d'autres compatriotes émigrés tout ce qui va à l'encontre de l'esthétique romande. Il critique chez Rod les « petits calculs » visant à « plaire à deux publics » (lettre du 28.01.[1902?], fonds Édouard Rod, BCUL, Lausanne) et dans *Aimé Pache* de Ramuz l'histoire d'amour entre le protagoniste vaudois et une jeune Parisienne : « Vos chapitres sur Paris sont pleins de talent, mais c'est tout. [...] La matière a été trop pratiquée et triturée par des milliers de romanciers. [...] tout cela, c'est pour moi du déjà vu » (lettre du 15.05.1911, fonds C. F. Ramuz, BCUL, Lausanne). En effet, Cornut avait lui-même narré une histoire fort similaire avec *Chair et Marbre* !

¹¹ Signalons que, malgré tout, l'opinion de Paris entre en ligne de compte (« à Paris même, ceux qui me liront ne pourront me refuser leur estime »). Si libération il y a, elle est loin d'être complète.

¹² Samuel Cornut, lettre à Édouard Rod, Paris, 22.11.1902, fonds Édouard Rod, BCUL, Lausanne.

¹³ Samuel Cornut, lettre à Philippe Monnier, Paris, 05.[10].1905, fonds Monnier, BGE, Genève.

¹⁴ Daniel Maggetti, *L'Invention de la littérature romande*, op. cit., p. 322.

frustration engendrée par une situation d'illégitimité symbolique ou par une sous-dotation en capital socioculturel. En particulier chez les littérateurs plus nantis en cette matière, les prises de position sont déterminées par d'autres aspects, à savoir le déracinement géographique et le clivage idéologique. En premier lieu, le contraste entre le paysage urbain, la mégapole grise et insalubre, et les paisibles contrées suisses a de quoi susciter des nostalgies. Durant son séjour parisien, Philippe Monnier souffre d'une véritable perte d'identité dont les symptômes ne sont atténués que lors de ses rares escapades dans la campagne environnante. En authentique incarnation du mythe d'Antée, le futur chantre de Cartigny ne se « retrouv[e] [lui]-même »¹⁵ que lorsque ses pieds foulent la terre des champs. Il en conclut que, décidément, « la campagne [lui] convient mieux »¹⁶.

L'éloignement de la terre natale semble ainsi propice à révéler l'attachement porté à des choses auparavant dissimulées par l'évidence du quotidien et à idéaliser ce qui est absent. En parcourant les témoignages des écrivains romands installés à Paris, force est de constater que la Suisse elle-même, en tant qu'entité géographique ou principe abstrait, s'impose comme objet de prime préoccupation, et est valorisée par opposition à la grande Babylone. Dans le « Journal » de Daniel Baud-Bovy, l'évocation de l'air pur des montagnes surgit régulièrement à la fin des notations concernant les soirées de *La Plume*. Égaré dans le sous-sol enfumé du Soleil d'Or, le jeune homme n'ambitionne qu'une chose : « respirer et [...] oublier bien vite ces têtes de névrosés et de malades »¹⁷. Le dépaysement paraît également favoriser des manifestations de loyauté identitaire, l'élan corporatiste entre compatriotes, voire l'inspiration créatrice. Sitôt sorti de la cave infernale, on voit Baud-Bovy rentrer « yodlant »¹⁸ par les boulevards avec Albert Trachsel et Auguste de Niederhäusern, et c'est de ces mêmes occasions que datent les mentions d'un projet de livre sur la Suisse, en collaboration avec Maurice Baud¹⁹. Le jeune homme, qui se dit assailli par des « réminiscences en foule »²⁰, revoit la Genève de son enfance et les paysages idylliques d'Aeschi. Dans une lettre à Huysmans, il affirme que c'était bien « au milieu de ce Paris qui [l]'épouvante [qu'il a] *pris conscience* de [s]on grand amour des lacs profonds, des Alpes et de leurs légendes »²¹. Un amour qu'il se propose de magnifier par l'écriture, car son

¹⁵ « Tu ne saurais croire le bien que m'ont fait ces trois jours de campagne et de repos absolu [...]. J'y ai retrouvé moi-même [...] Mon appétit, mes idées, des projets de volumes, de nouvelles, de vers. » (Philippe Monnier, lettre à sa mère, [Paris], [03.06.1890], fonds Monnier, BGE, Genève).

¹⁶ Philippe Monnier, lettre à sa mère, [Paris], [09.06.1890], fonds Monnier, BGE, Genève.

¹⁷ Daniel Baud-Bovy, « Du Symbolisme au *Poème alpestre* », *op. cit.*, p. 79 ; entrée de journal du 18.04.1891.

¹⁸ *Idem.*

¹⁹ *Ibid.*, p. 76 ; entrée de journal du 07.03.1891. Nous n'avons pu trouver aucune trace d'une telle collaboration. Signalons néanmoins la publication en 1899 d'*À travers les Alpes*, un livre illustré comprenant des textes de Daniel Baud-Bovy et des photographies de Frédéric Boissonnas.

²⁰ *Ibid.*, [feuillet inséré entre les pages 11 et 12] ; entrée de journal du 22.01.1891.

²¹ Daniel Baud-Bovy, lettre à Joris-Karl Huysmans, Aeschi, septembre 1893, fonds Lambert, Bibliothèque nationale de France, site Arsenal, Paris. Nous soulignons.

ambition sera de « rendre cette impression de surnaturel »²² que dégage la montagne.

La nature n'est pas uniquement valorisée comme cadre de vie ou comme référence culturelle ; elle forme également la base d'un principe esthétique. Ce qui est en jeu n'est rien de moins que la définition de l'art. Prenant le contre-pied de la « facticité » des décadentistes, Baud-Bovy déclare :

Je ne sais pourquoi, il me semble que la plupart de ces gens-là ne sont pas des artistes. Savent-ils ce que c'est la nature et pourquoi vont-ils puiser ailleurs qu'à sa source féconde et infinie ? Et l'infini, n'est-ce point l'idéal ?²³

De telles récriminations énoncées à l'égard des milieux parisiens tendent à se radicaliser au fil du séjour : de la prise de distance et la formulation de réserves, le discours bascule progressivement dans la condamnation ferme et désenchantée. Ce qui scandalise avant tout les Romands aux prises avec la culture de salon et la sociabilité de café parisiennes, c'est le manque de sincérité observé par les écrivains indigènes dans leur rapport à l'art. Philippe Monnier, sitôt sorti de la ville, signe ce réquisitoire doublé d'une profession de foi :

[J]'ai pris en dégoût cette vie factice et anormale, en dépit de toute espèce de bon sens : j'en ai saisi l'inanité et pourtant je comprends bien que c'est là qu'il faudrait vivre si l'on avait de l'ambition, que c'est une terre favorable à faire non pas l'homme, mais son succès, et à développer chez lui toutes les mauvaises graines dont la gloire se nourrit. N'importe ! – Mieux vaut cent fois l'adorable pays que vous aimez, une douce médiocrité, une aisance aussi honnête que les braves gens qui y demeurent que cette exigence de chien, de chaudière et de tourbillon. Mon Dieu, que ce fait de se démener si l'on s'y démenait dans quelque but utile ou élevé ? Mais rien. Je suis étonné du peu d'idéal qu'ont tous ces gens-là. Réussir, voilà tout, rien d'autre. Comme si la principale chose de ce bas monde n'était pas avant tout d'en sortir, de le contempler de quelque hauteur faite de n'importe quelle herbe, de foi, de poésie, de pensée, de ce qu'on voudra ; ici, ce qu'on veut c'est jouir d'une jouissance immédiate et sale assez révoltante et c'est pour cette jouissance-là qu'on ambitionne le succès. [...]

*Paris m'aura donné cette envie-là d'être homme et de marcher de ce côté, pour arriver à ce but et non pas pour faire de la poussière en marchant.*²⁴

Ce qui est fustigé dans cette lettre n'est pas uniquement l'autonomie des pratiques, la conception de l'art comme jeu de formes « gratuit », mais, qui pis est, le fait que l'art soit

²² Daniel Baud-Bovy, « Du Symbolisme au *Poème alpestre* », *op. cit.*, p. 319 ; entrée de journal du 09.10.1894.

²³ *Ibid.*, p. 73 ; entrée de journal du 26.01.1891.

²⁴ Philippe Monnier, lettre à Philippe Godet, Chatou, 12.07.[1890], fonds Philippe Godet, BPU, Neuchâtel. Nous soulignons.

instrumentalisé à des fins mesquines, au profit d'une renommée courtisée pour elle-même – une manière parmi d'autres de satisfaire la vanité humaine. La révolte face à de pareilles attitudes conduit Monnier à adopter une posture inverse et à militer pour une littérature au service de l'élévation morale.

Au terme de ce survol de différentes prises de position, il importe de souligner un détail crucial : aussi bien Warnery que Plan, Monnier, Baud-Bovy et Cornut nomment *explicitement* Paris comme élément déclencheur d'une prise de conscience identitaire. Mais quelle est au juste cette identité qu'ils invoquent ? La notion s'avère complexe : tantôt elle est rattachée à la personnalité individuelle ; tantôt elle est le signe de l'appartenance à un peuple, à une aire géographique, à un imaginaire esthétique ; tantôt une adhésion à une certaine conception de la pratique littéraire, voire à une métaphysique de l'art. Derrière l'apparente disparité des modes d'actualisation du paradigme du « soi-même », il est néanmoins possible de localiser un dénominateur commun qui est celui du *retour aux origines*²⁵ (culturelles, ethniques, géographiques ou biographiques). Dans la plupart des cas²⁶, il s'agit également d'un retour aux principes qui ont régi la genèse du champ littéraire romand : refus de la gratuité de l'art au profit d'un contenu éthique, valorisation patriotique, prédominance de motifs alpestres ou ruraux. La revendication identitaire s'accompagne, de manière consciente ou non, d'une souscription aux lois de ce même champ, *avec et en dépit* des traits négatifs blâmés en amont : médiocrité, renoncement à la gloire, perpétuation d'une esthétique figée. Par un glissement plus ou moins brusque ou insensible, les jeunes auteurs transfuges en viennent à reprendre à leur compte des revendications traditionnelles de la *doxa*, alors qu'au départ, c'étaient souvent ces mêmes aspects qui les avaient poussés à quitter leur pays d'origine.

De telles évolutions peuvent également être favorisées par la présence de guides, de figures chargées d'une aura positive, voire détentrices de pouvoir symbolique, qui cautionnent par leur exemple le retour dans le « droit chemin ». Tandis que Warnery s'identifie à Rambert, Baud-Bovy suit l'exemple de son père, peintre honorable qui avait abandonné la quête du succès à Paris pour se consacrer entièrement à l'étude des paysages alpestres. Philippe Monnier, répudiant la « chaudière » parisienne, réitère des discours tenus par deux personnes de son plus

²⁵ En guise de contre-exemple, il convient de citer Louis Dumur. En effet, ce dernier s'approprie lui aussi le concept du « devenir soi-même » pour caractériser l'« expérience parisienne », mais d'une manière tout à fait opposée à celle de ses compatriotes. Chez l'auteur des *Lassitudes*, l'émigration est présentée comme une libération par rapport à l'*habitus* romand : « C'est donc souvent pour échapper à cette censure étroite que nos jeunes Suisses vont à Paris. [...] Ils y vont pour être et pour rester ce qu'ils sentent intérieurement. Ils y vont pour se chercher et se trouver ». (Louis Dumur, « Hommage à Édouard Rod », *La Semaine littéraire*, 11.09.1915, p. 443). Nous proposerons une interprétation de ce clivage dans la conclusion du présent travail.

²⁶ Pierre-Paul Plan ne fait pas partie de cette catégorie : le Genevois reste en effet persuadé que le champ intellectuel suisse est trop exigu pour offrir des perspectives professionnelles attrayantes, y compris dans le domaine journalistique. (Voir la lettre à Philippe Monnier, Paris, 08.12.1890, fonds Monnier, BGE, Genève).

proche entourage : d'une part sa mère Hélène Dufour, écrivain elle-même, qui qualifie la métropole de « serre surchauffée »²⁷ ; d'autre part Philippe Godet, figure cardinale du champ littéraire romand, qui, après la mort de Marc Monnier, endosse pour les enfants de son confrère un rôle de parrain et de conseiller. En ouverture de la lettre précitée, Monnier prête ainsi allégeance au critique neuchâtelois : « [C]'est de votre côté qu'est le bon chemin, la sagesse, la raison et la santé »²⁸.

L'exemple de ce type de filiation, tout autant affective que symbolique, montre que, lorsque l'on analyse des postures de repli identitaire, il n'est pas possible de raisonner exclusivement en termes de dispositions (origines sociales, capital familial et culturel) et de positions dans le champ littéraire. Il faut prendre en compte la totalité de ce que Bernard Lahire désigne par la *socialisation de l'individu*²⁹ : éducation, croyance religieuse ou spirituelle, attaches familiales et amicales, enracinement culturel et géographique – autant d'aspects qui rejoignent le concept d'identité. La puissance de ces facteurs, souvent insoupçonnée avant le départ du pays natal, éclate au grand jour lors du séjour à l'étranger, transformant ainsi la situation d'exil en une sorte de miroir en creux. Selon toute apparence, c'est en vertu de tels mécanismes et de leur interaction avec les effets de champ que nous venons d'examiner (saturation du marché, illégitimité symbolique, existence de débouchés alternatifs dans un sous-champ fortement autonomisé) que Paris a pu entrer dans l'imaginaire littéraire romand comme un vecteur d'*herméneutique du soi*.

²⁷ « Quant à la serre surchauffée des Parisiens mondains et très lettrés, je n'en voudrais pas pour beaucoup d'or. J'aime bien mieux jouir des biens du bon Dieu et m'en aller flâner au pied du Salève que d'être toujours en quête d'une nouveauté à lire, à raconter ou à juger ». (Hélène Dufour, lettre à son fils, Champel, 03.03.1890, fonds Monnier, BGE, Genève).

²⁸ Philippe Monnier, lettre à Philippe Godet, Chatou, 12.07.[1890], fonds Philippe Godet, BPU, Neuchâtel.

²⁹ Bernard Lahire, « Éléments pour une théorie de la création littéraire », *Franz Kafka : éléments pour une théorie de la création littéraire*, Paris, La Découverte, 2010, p. 21-105.

3.3. Soi-même : un produit de conjoncture ?

La volonté d'être ou de devenir « soi-même », l'adoption d'une démarche artistique qui vise en premier lieu la fidélité à un principe identitaire, n'est pas un choix purement individuel ni une simple réactualisation des appels indépendantistes des milieux littéraires romands. Elle est également influencée par des facteurs qui tiennent de la conjoncture culturelle globale et s'inscrit dans des transformations qui s'opèrent à l'échelle du champ littéraire francophone dans son ensemble. D'une part, la fin du XIX^e siècle voit s'amorcer le mouvement régionaliste¹ que nous avons déjà évoqué ; d'autre part, on assiste à ce que Christophe Prochasson appelle la « montée de l'individualisme esthétique »², c'est-à-dire la diversification des modes d'expression au sein d'une même école artistique, voire l'éclatement du concept d'« école » proprement dit. Face à cette double dynamique transfrontalière, un regard comparatif s'avère utile.

Exprimer l'enracinement : des identités collectives

La France du XIX^e siècle se caractérise par une centralisation très prononcée des pouvoirs publics, économiques et intellectuels dans la capitale, au détriment des villes et des régions du reste du territoire. Ce déséquilibre ne manque pas de provoquer des réactions critiques, et à partir des années 1890, les provinces se mobilisent progressivement pour contester le monopole parisien. Le mouvement qui se met en place est à la fois politique et littéraire ; issu d'initiatives d'abord locales, il se développe en un élan fédérateur qui mène à la création d'organisations comme la Ligue nationale de décentralisation (1895). Le régionalisme proprement littéraire trouve son précurseur dans le Félibrige, une association culturelle fondée en 1854, qui œuvre pour la défense et la promotion de la langue d'oc. Inspiré par ce phénomène qui prend rapidement de l'ampleur et par le succès de certains de ses représentants (notamment Frédéric Mistral³), d'autres groupements similaires voient le jour. Les provinces se dotent d'un réseau de revues, de maisons d'édition, d'académies et de concours, suivant une logique émancipatrice analogue à celle que l'on observe en Suisse romande durant les décennies précédentes. En faisant primer le critère de l'authenticité et du respect des traditions sur celui de la perfection

¹ En ce qui concerne le régionalisme, nous nous référons à l'ouvrage d'Anne-Marie Thiesse, *Écrire la France*, op. cit.

² Christophe Prochasson, *Les Années électriques (1880-1910)*, op. cit., p. 66.

³ Frédéric Mistral (1830-1914) est un poète occitan originaire de Maillane dans l'actuel département des Bouches-du-Rhône. Membre fondateur du Félibrige, il en devient rapidement le chef de file et s'illustre par de nombreuses œuvres en langue provençale. En 1904, Mistral obtient le Prix Nobel de littérature pour *Mirèiro (Mireille)*. Le fait qu'entre la publication du poème (1859) et son couronnement s'écoulent une quarantaine d'années montre à quel point la réception de ce type de production est déterminée par des effets de conjoncture.

formelle, ces acteurs tentent de subvertir la hiérarchie symbolique et de « constitu[er] un ‘contre champ’ littéraire »⁴. Si le régionalisme rencontre un écho de plus en plus favorable, y compris dans la métropole, c’est parce qu’il sait répondre aux inquiétudes suscitées par l’avènement de la modernité (industrialisation massive, urbanisation, uniformisation de la société, rationalisation scientifique) et cultiver la nostalgie d’un mode de vie ancestral, en harmonie avec la nature. De plus, le mouvement se présente comme une possibilité de régénération d’une culture française mise à mal par la concurrence internationale et par le traumatisme historique de 1870.

À première vue, l’intérêt croissant pour la littérature régionaliste semble favoriser l’accueil de la production romande, dans la mesure où il valorise des traits génériques perçus auparavant comme stigmatisants : expressions patoisantes, esthétique pittoresque et référence populaire. Mais si l’on veut mesurer l’impact réel de ce mouvement sur la génération des écrivains nés dans les années 1860, il faut distinguer son amorce idéologique de son affirmation sur le marché littéraire. Le régionalisme gagne certes en visibilité dès la fin du siècle, mais sa « légitimation »⁵ au centre (puisque, malgré toutes les revendications autonomistes, c’est bien le centre qui valide de nouvelles formules esthétiques)⁶, sa diffusion auprès d’un large public et son entrée dans les prestigieuses maisons d’édition s’effectuent seulement après le tournant du siècle. C’est donc plutôt la génération suivante, celle des Ramuz, Pourrat et Giono, qui profite pleinement de ces transformations survenues dans le champ littéraire. Le retard en matière de reconnaissance n’empêche pourtant pas que les initiatives corporatistes préexistantes séduisent plus d’un jeune Romand qui tourne ses regards vers la France. Certes, l’enjeu n’est pas exactement le même pour un poète issu des campagnes neuchâtelaises et un autre originaire du cœur de l’Auvergne – leurs œuvres s’inscrivent dans des champs et des *habitus* culturels nettement différents – mais les témoignages de solidarité transprovinciale ne manquent pas. Adolphe Ribaux se lie avec *Le Décentralisateur* de Toulouse, collabore au *Feu follet* et au *Parnasse*⁷; Charles Fuster devient directeur de la *Revue littéraire et artistique* de Bordeaux, s’engage pour l’érection d’un

⁴ Anne-Marie Thiesse, *Écrire la France, op. cit.*, p. 11.

⁵ Le terme sera ici employé entre guillemets car, en matière de régionalisme, on ne saurait parler d’une véritable consécration au sens d’une accession au statut de haute littérature : le courant reste largement assigné au secteur moyen de production.

⁶ Comme le démontre Anne-Marie Thiesse, le succès des félibres n’aurait pas été concevable sans l’appui de protecteurs parisiens. De même, les groupements régionalistes disposent en général d’un relais dans la capitale, sous forme d’« amicales régionales » ou d’associations d’émigrés provinciaux, qui se chargent de la promotion et parfois du financement des productions de la périphérie. (Anne-Marie Thiesse, *Écrire la France, op. cit.*, p. 36-37).

⁷ Lors de la création de la revue *La Suisse romande, Le Décentralisateur* de Toulouse s’engage à imprimer et à diffuser des prospectus publicitaires. (Adolphe Ribaux, lettres à Louis Duchosal, Bevaix, 24.09.1884 et 04.10.1884, fonds Louis Duchosal, BGE, Genève). *Le Parnasse* soutient lui aussi la cause des Provinces et insère dans ses colonnes des annonces pour *La Suisse romande* ainsi que des poèmes de Ribaux. Quant au *Feu follet*, voir *supra*, p. 51, note 30.

monument en l'honneur de Louisa Siefert⁸ à Lyon et publie en 1889 *Les Poètes du clocher*, un ouvrage dédié aux « poètes contemporains ayant écrit en langue française, [...] sur leur terroir, leur clocher, les paysages ou les mœurs de leur province natale »⁹. L'émergence, au sein même de la grande nation voisine, d'un courant littéraire qui valorise les identités locales, peut fournir aux jeunes écrivains romands une caution supplémentaire pour privilégier un type de production régionaliste.

Un autre phénomène avec lequel les « Helvètes de Paris » entrent en contact est la vogue des littératures étrangères, tout particulièrement nordiques. Les écrivains émigrés y sont confrontés de manière beaucoup plus directe que leurs compatriotes restés au pays. En Suisse occidentale, les instances littéraires sont avant tout préoccupées de la défense de la production indigène et se montrent par conséquent moins férus d'exotisme. Lorsque la presse romande des années 1880 et 1890 aborde des œuvres russes ou scandinaves, c'est en général par l'intermédiaire de Paris, dans des chroniques, revues de presse ou annonces de publication qui rendent compte de l'actualité métropolitaine¹⁰. De même, les personnes les plus prolifiques à cet égard sont souvent des littérateurs ayant effectué un séjour outre-Jura : en hiver 1884-1885, Édouard Rod donne un cycle de conférences sur la littérature russe, et au tournant des années 1890, Henri Warnery publie une série d'études sur ce même sujet dans la *Bibliothèque universelle* et dans la *Gazette de Lausanne*¹¹. Il n'est point étonnant de voir les ressortissants helvètes se passionner pour les cultures du Nord : de par leur quête de transcendance, leur fidélité à l'esprit chrétien et leur attention aux problèmes moraux¹², les Tolstoï et Ibsen affichent des idées nettement plus proches des préoccupations idéologiques romandes que celles véhiculées par le naturalisme, le décadentisme ou le « roman de salon ». Henri Warnery argumente en ce sens :

Les romans français que nous lisons ne nous semblent-ils pas presque toujours un peu étrangers ? Pouvons-nous, sans un certain effort, sympathiser avec tel héros de Bourget ou de Huysmans ? Est-ce notre vie que nous peint un Zola ou un Paul Hervieu ? Ne nous sentons-nous pas plus proches parfois des Anglais, de Dickens ou de George Eliot, – bien anciens déjà

⁸ Louisa Siefert (1845-1877), poétesse lyonnaise issue d'une famille protestante, est particulièrement appréciée par Charles Fuster. Dans ses *Essais de critique*, le Vaudois loue en elle une « moderne Sapho » dont les œuvres, empreintes de sincérité et d'humanité, développent un pouvoir salutaire à une époque où l'art est dominé par l'impersonnalité et le spleen.

⁹ Charles Fuster, *Les Poètes du clocher*, Paris, Monnerat, [1889], p. 3. Sont représentés dans cet ouvrage les poètes originaires des provinces françaises, de la Suisse romande, de la Belgique, du Canada, de la Roumanie et de Cuba (si l'on veut souscrire à la catégorisation de José-Maria Heredia comme chantre de l'île de Cuba).

¹⁰ Citons à titre d'exemple la « Chronique parisienne » de *La Revue* du 18.03.1881, celle de la *Gazette de Lausanne* du 14.02.1888, ou l'article « À propos des livres russes » inséré dans ce même journal (13.08.1892).

¹¹ Sont à signaler les « Romans russes » (05-06.01.1886) dans la *Gazette de Lausanne*, ainsi que, dans la *Bibliothèque universelle*, « Un drame russe » (avril 1889), « Encore le drame russe » (août 1889) et « Un rêve social » (novembre 1889). Dans ce dernier article, Warnery salue en Tolstoï « le grand semeur » qui « s'adresse surtout aux petits, aux misérables, à ces foules dont la vue remplissait le cœur du Christ d'une pitié divine ». (*Bibliothèque universelle*, 94^e année, t. XLIV, p. 367-372).

¹² Pour une « exégèse romande » de l'œuvre de Tolstoï, exaltant précisément ces trois qualités, on consultera Édouard Rod, *Les Idées morales du temps présent*, Paris, Perrin, 1891, p. 236-261.

pourtant, – voire même des Russes de Tolstoï ou de Dostoïewsky ?¹³

Mais l'intérêt des observateurs suisses ne résulte pas uniquement d'une parenté de sensibilité éthique et artistique ; il découle tout autant de la sympathie éprouvée pour un courant qui conteste l'hégémonie culturelle française. Samuel Cornut invoque la gloire de Tolstoï, en qui « la Russie [...] s'est trouvée elle-même »¹⁴, pour appeler ses compatriotes à exprimer l'« âme suisse ». Monnier quant à lui estime que :

[C]e qui intéresse Paris chez l'étranger, ce n'est pas lui-même, c'est l'étranger. [...] D'où proviennent, je vous le demande, les retentissants succès de ces étrangers si étranges qui vont de Tolstoï à Ibsen, de Wagner à Björnson, de D'Annunzio à Hauptmann ? De leur talent incontestable sans doute. Mais aussi de tout ce qu'ils ont révélé à l'âme française de différent, d'inconnu, de particulier. Eux eurent le bon esprit de rester chez eux, et possédant du linge, de ne point songer à en ôter la marque. [...]

Est-ce à dire que notre pays soit moins intéressant que la Russie, la Norvège ou les Abruzzes ? Je ne le crois point quant à moi.¹⁵

Le discours, à nouveau, est formulé en référence à l'autorité parisienne, mais les conclusions que l'auteur en tire ne diffèrent pas de celles suggérées par les renaissances provinciales. En cette fin de siècle, il commence à être de bon ton d'afficher fièrement ses origines – même si cela va à l'encontre des canons esthétiques dominants.

À la recherche d'un art personnel

Au-delà de l'illustration d'une appartenance nationale ou régionale, la devise du « soi-même » doit également être mise en relation avec le culte de l'originalité qui régit le monde artistique occidental du XIX^e siècle. Cet impératif voit accroître sa pertinence dans un contexte d'encombrement du marché et face à l'augmentation du nombre des producteurs dotés d'un capital scolaire suffisant pour conter ou versifier selon les règles en vigueur. Comme le notifie Charles Fuster : « [I]l y a en France et en Navarre, à l'heure où j'écris, trois cents *faiseurs*

¹³ Henri Warnery, « Chronique romande », *Au foyer romand*, 1896, p. 13. La même année, Samuel Cornut énonce des propos similaires dans sa « Déclaration » : « [L]e sérieux, sans exclure l'esprit de liberté, au contraire, domine chez Ibsen, chez Tolstoï, chez les psychologues anglais et suisses, tous moins artistes que moralistes [...] ». (« Déclaration », *Regards vers la montagne*, *op. cit.*, p. 22).

¹⁴ *Ibid.*, p. 30.

¹⁵ Philippe Monnier, « Chronique romande », *art. cit.*, p. 21-22. De tels arguments apparaissent déjà dans l'article « Paris » de la *Gazette de Lausanne*, 16.03.1896, [s. p.].

remarquables [...]. Et le plus lamentable, c'est que tous ceux-là se ressemblent ! »¹⁶. Dans pareille situation, il ne suffit plus de posséder une aisance rythmique, un vocabulaire adéquat et un minimum de culture littéraire ; la renommée ne saurait être conquise sans une stratégie d'individualisation visant à se démarquer du commun des rimeurs et des écrivains. C'est à cette même exigence que Sully Prudhomme fait allusion lorsqu'il exhorte Philippe Monnier à composer des vers « absolument personnels »¹⁷.

La quête de l'accent individuel s'impose de manière encore plus radicale dans les milieux avant-gardistes, où la singularité est érigée en principe suprême. Contestant la culture académique basée sur un nombre restreint d'écoles légitimes, la jeunesse du Quartier latin préconise la libération de tout carcan ou dogme établi. Chaque cénacle s'emploie à forger son propre modèle esthétique et contribue ainsi à cette prodigieuse effervescence programmatique qui caractérise la fin du XIX^e siècle. Daniel Baud-Bovy, du fait de ses fréquentations symbolistes, ne manque pas d'être imprégné de cette idéologie. Il dispose en outre de conseillers¹⁸ qui le poussent à choisir une voie résolument personnelle : Charles Morice, écrivain symboliste d'origine lyonnaise, se prend d'amitié pour ce jeune Genevois dont les écrits apportent un vent de fraîcheur dans le névrotisme ambiant, et l'encourage à célébrer les beautés de son pays d'origine. Roger Marx quant à lui avertit son protégé des dangers de nivellement qui guettent dans l'affairisme littéraire parisien :

[D]ans cette galère sombrerait à coup sûr le germe de talent qui est implanté en vous, y périrait aussi votre grande originalité qui, certainement, tient à votre toute spéciale éducation ; infailliblement et comme vous êtes très jeune et très naïf, vous suivriez un courant quelconque ou vous vous égareriez dans un chemin qui ne serait pas celui très tracé qui est le vôtre. Donc, *soyez et restez vous*, tel est le but auquel il vous faut tendre [...].¹⁹

Cette dernière phrase n'est pas sans rappeler le fameux « Soyons nous »²⁰ prôné par *La Jeune Belgique*. En effet, durant ces mêmes années, la communauté francophone belge vit elle aussi

¹⁶ Charles Fuster, *Les Poètes du clocher*, Paris, Monnerat, [1889], p. 6.

¹⁷ Voir *supra*, p. 38.

¹⁸ La présence de guides qui aiguillent les apprentis littérateurs révèle toute son importance quand on compare les trajectoires de Baud-Bovy et de Monnier à celle de Cornut. Alors que ce dernier, incité par un mot de Rod, tente de se conformer aux canons littéraires parisiens, ses deux compatriotes sont encadrés dès leurs débuts par des parrains qui les mettent en garde contre l'impasse de la mauvaise imitation. Il est difficile de mesurer l'impact réel de ces avis externes sur les carrières littéraires, mais on est en droit de se demander si le parcours de Cornut aurait été moins indécis si ce dernier s'était trouvé, au moment de sa « crise intellectuelle », non face à Rod, mais face à Roger Marx ou Sully Prudhomme.

¹⁹ Daniel Baud-Bovy, « Du Symbolisme au *Poème alpestre* », *op. cit.*, p. 128 ; entrée de journal du 04.11.1890. Nous soulignons.

²⁰ « Au lecteur », *La Jeune Belgique*, n°1, 01.12.1881, [s. p.]. Pour des informations approfondies concernant cette revue et sa devise, nous renvoyons à l'article de Joseph Hanse, « 'La Jeune France' et 'La Jeune Belgique' », *Bulletin de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises*, t. XXXV, n°2, 1975, p. 75-95.

son « réveil littéraire ». On a souvent établi un parallèle entre la Suisse romande et la Wallonie du point de vue de leur rapport à Paris. La situation de ces territoires est comparable à de nombreux égards : tous deux partagent une frontière commune avec la France, s'intègrent à un pays linguistiquement divisé et sont engagés dans un combat pour la légitimité littéraire, oscillant entre les statuts de sous-champ dominé et d'espace autonome.²¹ Dans les années 1880 et 1890, la relève belge s'applique, tout comme la jeunesse des provinces, à stimuler la vie intellectuelle locale. Le réseau des acteurs et des institutions s'étoffe, des groupements se forment et publient des revues dont les noms s'illustrent par-delà la frontière : *L'Art moderne*, *La Wallonie*, *La Jeune Belgique*²². C'est en tête de cette dernière que figure la célèbre devise « Soyons nous », qui a souvent été interprétée comme une défense de l'identité nationale et une contestation de la suprématie parisienne²³. En effet, on serait tenté d'y voir une revendication patriotique à la manière du « Vivons de notre vie ! »²⁴ lancé par Juste Olivier ; mais une telle lecture s'avère erronée. Alors que le champ littéraire romand conquiert une certaine indépendance en érigeant des barrières idéologiques et en adoptant une attitude hostile vis-à-vis de la France, les stratégies des écrivains belges obéissent à d'autres logiques. Un grand nombre d'acteurs est réticent à l'idée de se couper de la littérature française et préfère faire valoir leur éventuelle « différence » comme simple individualité. S'ils prennent leurs distances d'avec les modèles parisiens, c'est principalement par refus de l'imitation. À l'inverse d'une Suisse romande jalousement campée sur ses traditions, la Belgique fin-de-siècle se lance dans une fuite en avant, une course effrénée vers le nouveau, dans laquelle il s'agit d'égaliser, voire de dépasser la grande sœur voisine²⁵. Le « soi-même » de *La Jeune Belgique*, malgré son indéniable ambivalence, ne doit donc pas être confondu avec l'« âme belge » d'un Edmond Picard²⁶, mais se rapporte au culte de l'individualité que nous venons d'évoquer. Divers propos émanant de Georges Eekhoud et de Max Waller, respectivement collaborateur et directeur de *La Jeune*

²¹ Au-delà de ces parallèles, il convient de signaler quelques différences : la Belgique est un état plus jeune que la Suisse, ayant conquis son indépendance seulement dans les années 1830. Contrairement aux principaux cantons romands, elle perpétue la tradition catholique romaine, ce qui la rapproche de la France. Enfin, elle partage avec cette dernière, surtout dans les années 1880 et 1900, la préoccupation de la question ouvrière, un sujet peu abordé sur le territoire et dans la littérature helvétiques.

²² Rappelons en passant que Charles Fuster collabore à *La Jeune Belgique* dès mai 1882. Il y donne régulièrement des poèmes, tels « *Hoc erat in votis* » (t. I, n°12, 15.05.1882, p. 177), « Comme la mer » (t. I, n°18, 15.08.1882, p. 283) ou « Poèmes en miniature » (t. II, n°4, 05.03.1883, p. 140).

²³ Selon Joseph Hanse, cette confusion date de l'année 1883 et se base sur un rapprochement trompeur avec l'appel « Nous-mêmes ou périr » dans *Nos Flamands* (1869) de Camille Lemonnier, ainsi que sur la parution de plusieurs ouvrages qui célèbrent l'identité régionale, notamment *Les Flamands* (1883) de Verhaeren et *Kees Doorik* (1883) de Georges Eekhoud.

²⁴ Juste Olivier, *Le Canton de Vaud*, Lausanne, [s. n.], 1831, p. 14. Cette formule est abondamment citée par ses successeurs, ainsi par Philippe Godet en ouverture de son *Histoire littéraire de la Suisse française*, Neuchâtel ; Paris, Delachaux & Niestlé ; Fischbacher, 1890, [page de faux-titre].

²⁵ En 1894, Virgile Rossel tire un même constat : « Alors que les Suisses romands suivent volontiers, mais de dix ans en arrière, le mouvement littéraire de leurs voisins, et le suivent en gens rassis, les Belges ne veulent être en retard sur personne, courent au 'nouveau', raffolent des attitudes particulières et inédites, ne redoutent point la névrose épuisée ou furieuse [...] ». (Virgile Rossel, « Les poètes belges contemporains », *La Semaine littéraire*, 03.02.1894, p. 1).

²⁶ Edmond Picard (1836-1924), écrivain et juriste belge, directeur de *L'Art moderne*, s'engage pour la défense d'une identité culturelle nationale et milite pour un « art social » aux antipodes de « l'art pour l'art » de *La Jeune Belgique*.

Belgique, confirment cette acceptation :

Être soi-même : telle devrait être la devise de quiconque veut entrer dans la carrière artistique et surtout y demeurer.²⁷

Celui qui dans une forme originale s'incarne *lui-même*, celui-là est *l'écrivain* et l'on peut dire qu'il n'y a plus aujourd'hui qu'une école : celle de la personnalité.²⁸

Peut-on rapprocher ces revendications de celles des jeunes littérateurs romands ? Cela ne semble pas être le cas. La preuve en est la manière dont Philippe Monnier s'approprie le conseil susmentionné de Sully Prudhomme. Honorant le mot de son maître, le jeune homme prône dès lors la nécessité de « se donner [s]oi-même »²⁹ comme seule démarche capable de produire des œuvres dignes de considération. Effectuant un retour critique sur ses *Rimes d'écolier*, où il discerne certains aspects stéréotypés, l'auteur déclare : « Dans mon bouquin, il n'y a que trois pièces que j'estime, parce que je m'y suis donné, alors où je parle à ma mère, à ma fiancée et à mon Dieu »³⁰. Selon toute apparence, Monnier conçoit l'originalité moins comme une recherche stylistique que comme l'expression d'une vérité intérieure – une immanence de l'auteur à l'œuvre. Cette vision recoupe celle de Cornut qui mobilise le même concept pour argumenter en faveur d'un droit à *l'écart*³¹ (thématique et idéologique) par rapport aux canons littéraires français. Une telle compréhension est symptomatique de l'éducation littéraire romande qui privilégie l'authenticité du contenu face à la nouveauté et le travail formels. Pour la génération née dans les années 1860, l'idée de *faire œuvre par le style* semble encore très éloignée. Si ses représentants portent une attention soutenue à l'expression, c'est pour satisfaire à la norme du français littéraire.

Quelle que soit l'interprétation faite du concept de singularité, on notera qu'à la fin du XIX^e siècle s'affirment, dans l'espace littéraire francophone, deux tendances aux apparences contrastées : l'une qui vante le retour à la terre et à une communauté d'origine, l'autre qui exalte l'individualisme artistique. Loin de s'exclure mutuellement, les deux peuvent contribuer à renforcer chez les écrivains issus des régions périphériques la volonté de pratiquer une

²⁷ Georges Eekhoud, *La Revue artistique*, 22.03.1880, cité par Joseph Hanse, « 'La Jeune France' et 'La Jeune Belgique' », art. cit., p. 78.

²⁸ Max Waller, « Aux lecteurs », *La Revue moderne*, t. I, n°1, 20.12.1882, p. 12.

²⁹ Philippe Monnier, lettre à Pierre-Paul Plan, Florence, [10.06.1891], fonds Pierre-Paul Plan, BGE, Genève. Dans cette lettre, Monnier retrace sa prise de conscience artistique afin d'épargner à son cadet « les expériences qu'il a faites ».

³⁰ *Idem*.

³¹ Voir *supra*, p. 30 et 42. Le premier chapitre des *Poètes du clocher* de Charles Fuster témoigne d'une même attitude.

littérature distincte des écoles dominantes³². Autrement dit, toutes deux fournissent aux auteurs romands une justification pour cultiver leur particularité. Les revendications identitaires des jeunes Helvètes émigrés ne sont donc pas purement « rétrogrades » (même si les conséquences pratiques vont souvent dans ce sens !), mais semblent corroborées par des courants de pensée auxquels ils sont confrontés lors du séjour parisien. Il est difficile de mesurer l'impact concret de ces idées sur les orientations esthétiques, mais les divers points de rencontre (observation de l'actualité littéraire, conseil d'éminentes personnalités, fréquentation des milieux avant-gardistes ou régionalistes) nous obligent à en tenir compte. Cet aspect achève de montrer que le « soi-même », dans les prises de position que nous venons d'analyser, est une notion éminemment polysémique et qu'il faut l'appréhender dans la pluralité de ses dimensions.

³² Dans ses *Poètes du clocher*, Charles Fuster conjugue l'individuel et le régional dans cette même visée rhétorique. (*Les Poètes du clocher, op. cit.*, p. 6-7).

IV. PRISES DE POSITION ET STABILISATION DES TRAJECTOIRES

L'artiste, en définissant les choses, se définit lui-même.¹

(Roland Jaccard)

Les affirmations identitaires des écrivains émigrés ne se bornent pas à des confidences épistolaires, mais se manifestent également sous forme de prises de position publiques, que ce soit dans le domaine de la presse ou dans les œuvres de création. En analysant ces discours, on observe un réel infléchissement idéologique par rapport aux postures affichées lors du départ pour la métropole. Les arguments mobilisés ne sont pas nouveaux ; il s'agit de schémas rhétoriques hérités, basés sur les postulats constitutifs à la genèse du champ littéraire romand (valorisation patriotique, impératif moral, attitude anti-parisienne...). Toutefois, le fait de les actualiser et de les privilégier à d'autres types de discours énoncés antérieurement est déjà en soi un geste significatif. Les parcours biographiques semblent alimenter ce répertoire argumentatif : de nombreuses déclarations prolongent, et parfois citent, le contenu des lettres et des notes personnelles. Divers propos émanant de Cornut, Warnery, Monnier et Baud-Bovy font état d'une corrélation entre des expériences de choc culturel, une méconnaissance estimée injuste, des prises de conscience identitaires et des revendications qui peuvent, selon le cas, être plus ou moins polémiques, amères, nostalgiques ou patriotiques. On y décèle une *logique de réaction*, c'est-à-dire un déplacement ou un renforcement d'options rhétoriques, objectivement assignable à des situations précises tel l'échec d'une tentative de percer sur le marché littéraire parisien. Ce glissement s'accompagne d'un abandon, ou en tout cas d'une diminution de la volonté d'intégration au centre, d'un désinvestissement qui se compense par le repli sur d'autres réseaux et champs artistiques, sociaux, éditoriaux, journalistiques et géographiques. De tels choix, qu'ils soient pris délibérément ou imposés par les circonstances, ont tendance à se consolider au fil des années. Avec le concours de différents facteurs extérieurs que nous avons évoqués, et auxquels s'ajoutent d'autres que nous allons aborder dans la présente partie, de nombreuses trajectoires d'écrivains se stabilisent dans des secteurs d'activité et de production conformes à la *doxa* romande.

¹ Roland Jaccard, *Pièces détachées*, Saint-Maurice, Éd. Saint-Augustin, 1963, p. 15.

4.1. Manifestes, discours et critique littéraire

Les prises de position peuvent s'articuler selon différentes formes : nous avons choisi de distinguer d'une part les positionnements véhiculés par des textes programmatiques, par des articles de presse ou lors d'événements officiels (manifestes, critiques, discours publiques) et d'autre part ceux inscrits dans les œuvres littéraires (choix thématiques, stylistiques et génériques ; univers de référence...). Afin de garantir la cohérence de notre analyse, nous nous focaliserons sur des discours énoncés durant le séjour parisien ou dans sa suite immédiate, ainsi que sur la mise en évidence de filiations et de renversements discursifs qui y trouvent leur origine.

D'un rêve à l'autre...

La « Déclaration », préface-manifeste insérée par Samuel Cornut en tête de ses *Regards vers la montagne* (1895), a souvent été citée comme illustration du rapport de son auteur à la capitale française. Il paraît intéressant de procéder à une lecture comparative en la mettant en parallèle avec un autre texte programmatique, intitulé « Que venons-nous faire à Paris ? » (1902). Axés tous deux sur la question du rôle de Paris pour l'écrivain (respectivement l'artiste) suisse, ces discours sont pareillement adressés à un public compatriote et relayés par des conférences² ; ils mobilisent un même registre prophétique, abordent les mêmes problématiques (mission de l'artiste, nécessité de l'exil, mesquineries locales), mais font état d'une évolution idéologique notable. Il se trouve que ces déclarations encadrent très exactement la tentative de « parisianisation » de Cornut. À l'horizon de la trajectoire du romancier aiglon, la première s'inscrit dans un élan de dépassement de la tradition helvétique, la seconde dans un mouvement de retour³. Trois principaux déplacements de foyers argumentatifs sont à signaler. Le premier est celui qui mène de l'*ambition* à l'*ascèse* : si, en 1895, l'écrivain romand était tenu de monter à Paris pour s'y mesurer aux grands et pour aspirer à la gloire (si lointaine soit-elle)⁴, son « obscurité »⁵ est désormais garantie. C'est elle qui fait l'honneur de l'exilé, car « l'émulation,

² Le contenu de la « Déclaration » est présenté au public romand lors d'une série de conférences sur « L'avenir du roman suisse-français » (janvier-février 1894) à Genève, Lausanne et Vevey. « Que venons-nous faire à Paris ? » est prononcé le 27 mai 1901 devant l'Association des artistes suisses à Paris.

³ Cette dynamique s'amplifiera jusqu'à la fin de sa carrière, comme en témoigne la « Chronique » du *Foyer romand* de 1912, qui est entièrement tournée vers les préoccupations patriotiques, et où la « nécessité de Paris » se trouve abolie. Cornut suggère désormais aux écrivains compatriotes de s'exiler en province française.

⁴ Samuel Cornut, « Déclaration », *Regards vers la montagne*, *op. cit.*, p. 29-30. Selon Cornut, la gloire, si elle n'est pas atteinte dans l'immédiat, doit néanmoins constituer le but du « roman suisse-français » – une gloire non pas confinée à l'espace romand, mais qui rayonne dans le monde.

⁵ « [...] votre obscurité à Paris, qui vous fait regretter parfois le bien-être et la facile notoriété qui s'offraient à vous au pays, est loin d'être sans compensation. Votre couronne suprême, à l'heure même du labeur ingrat et dédaigné du public, vous la

c'est bien ; la méditation, c'est mieux »⁶. Le deuxième facteur est le passage de l'*ouverture* au *repli* : alors que l'apprenti ès lettres de 1895 se devait de capter des « souffles intellectuels nouveaux », en côtoyant la « bruyante mais vaillante jeunesse de Montmartre et du Quartier latin »⁷, on se réunit désormais *entre Suisses*, devant des « toiles toutes pleines de la majesté terrible et douce de nos Alpes »⁸. Enfin, la *préoccupation stylistique* disparaît au profit d'un *patriotisme* exalté : en 1895, Cornut avait appelé à s'initier à « l'art difficile de marier [...] le mot propre à l'idée juste »⁹. En 1902, il n'en est plus question ; ce qui prime, c'est la volonté de servir son pays¹⁰. Cette attitude se situe aux antipodes de l'autonomie des pratiques, et l'exigence d'une amélioration « plastique » paraît ne jamais avoir existé. Certes, le patriotisme n'était pas entièrement absent de la « Déclaration », mais il ne constituait pas, comme c'est le cas en 1902, l'argument principal et quasi unique¹¹. En 1895, il s'agissait de créer un art supérieur par une *synthèse* entre l'esprit romand-protestant et la forme française-catholique ; en 1902, l'auteur prône tout simplement une *essentialisation* de l'identité suisse. En même temps, la dimension polémique et la charge lancée contre les milieux littéraires romands se réduisent fortement. Autre indice de cette évolution : alors qu'en 1895, la Suisse n'avait « pas d'histoire »¹², l'orateur de 1902 inonde son public de références aux batailles de Morgarten, de Marignan et de Sempach. Tous les regards sont tournés vers la patrie :

[N]ous n'acceptons pas d'être mis au ban d'une *plus grande* Suisse qui peut-être ignore jusqu'où va sa puissance : nous le lui apprendrons ! [...] Nous ne sommes pas des exilés, nous sommes des ambassadeurs aussi ; et nous sommes dépositaires d'une grande chose nationale, plus précieuse que tous les sceaux et que tous les secrets d'État : vous, artistes plastiques, vous portez en vous la pure image, et nous, penseurs et poètes, l'idée éternelle de notre patrie.

L'image de son pays, de tout son pays, dans ce qu'il a d'aimable et de grand : c'est là la compensation, la royale revanche de l'exilé. Quand nous sommes arrivés à Paris, nous étions Genevois, Vaudois, Neuchâtelois ; ou plutôt nous étions de notre clocher, de notre caste, de notre parti ; ou plutôt nous n'avions qu'une patrie : notre égoïsme. Aujourd'hui, je le sais, je le

trouvez, non dans les académies, mais dans cette mansarde [...]. » (Samuel Cornut, « Que venons-nous faire à Paris », *Au foyer romand*, 1902, p. 291).

⁶ *Ibid.*, p. 292.

⁷ Samuel Cornut, « Déclaration », *Regards vers la montagne*, *op. cit.*, p. 8-11.

⁸ Samuel Cornut, « Que venons-nous faire à Paris ? », *art. cit.*, p. 301.

⁹ Samuel Cornut, « Déclaration », *Regards vers la montagne*, *op. cit.*, p. 10.

¹⁰ « [...] si vous quittez votre pays, quittez-le non pas comme un déserteur, mais comme un conquérant, pour mieux le servir ! » (Samuel Cornut, « Que venons-nous faire à Paris ? », *art. cit.*, p. 289).

¹¹ En 1895, il s'agissait de servir son pays en créant un art supérieur, qui s'illustre dans le monde, et non pas un art patriotique destiné au seul public suisse. Ce renversement est également attesté par la correspondance de Cornut : au tournant des années 1890, il ambitionne une renommée personnelle dans l'espace francophone (une renommée qui ferait *en conséquence* honneur à sa patrie), alors que, dès 1900, il écrit « pour s[e] plaire à [lui]-même » ou « pour [s]on pays ». (Voir la lettre à Henri Warnery, Aubonne, 02.06.1885, fonds Henri Warnery, BCUL, Lausanne, et la lettre à Édouard Rod, Paris, 22.11.1902, fonds Édouard Rod, BCUL, Lausanne).

¹² Samuel Cornut, « Déclaration », *Regards vers la montagne*, *op. cit.*, p. 11.

sens, je ne parle qu'à des frères confédérés !¹³

Voici que, dans l'exil parisien, on (re)devient non seulement suisse mais *meilleur Suisse*¹⁴ ! Depuis ce point de vue extérieur, il serait possible d'oublier les querelles de clocher, de dépasser l'esprit cantonaliste et d'appréhender ce qui rassemble les différents peuples dont se compose la Confédération. La métropole n'est plus le tremplin vers une renommée littéraire dans l'espace francophone, mais un belvédère d'où l'émigré peut admirer une Helvétie transcendée et lui rendre hommage en la transposant dans des œuvres artistiques qui serviront à l'édification d'un peuple divisé. Insistons sur le fait que cette rhétorique est essentiellement une rhétorique *a posteriori* : on se doute – et le début de notre étude l'aura montré – qu'aucun jeune artiste ne monte à Paris dans l'unique but de se sacrifier pour sa patrie. Mais l'image du « guide spirituel » présente indéniablement l'avantage de sauver l'honneur des « obscurs » déracinés et d'atténuer leur amertume en transformant un échec en une noble mission.

La conception selon laquelle la séparation géographique d'avec la terre natale permettrait une forme d'abstraction et de sublimation, propice à faire surgir l'*idée platonicienne* de la Suisse (l'expression est de Dumur !)¹⁵, est un *topos* répandu parmi les membres de la colonie helvétique. À ce sujet, il convient de mentionner Auguste Baud-Bovy, dont Mathias Morhardt rapporte, dans un article qui fera date :

[J]e croirais que c'est à Paris surtout qu'il y songea, à cette invincible montagne ; dans tous les cas c'est à Paris qu'il souffrit d'en être éloigné ; c'est à Paris qu'elle s'imposa despotiquement à sa pensée ; c'est à Paris enfin qu'il conçut l'audacieux projet d'en pénétrer le mystère et d'en évoquer la suprême beauté. Ainsi, l'absence n'est pas seulement, selon le bon Poète, le plus dur des maux ; elle exalte parfois la passion des exilés [...].¹⁶

Lors de son allocution de 1902, Cornut se réfère à ce récit pour expliquer la verve créatrice d'un James Vibert, d'un René Morax ou d'un Frédéric Rouge. Ce dernier aurait reçu la soudaine

¹³ Samuel Cornut, « Que venons-nous faire à Paris ? », art. cit., p. 297.

¹⁴ Signalons que l'idée de devenir « meilleur Suisse » grâce à l'émigration est mobilisée par plusieurs membres de la colonie helvétique de Paris, mais dans des acceptations parfois divergentes. Si Cornut et Dumur invoquent tous deux l'« idée platonicienne » de la Suisse, qui transcenderait les querelles de clocher, le premier défend un idéal patriotique au sens traditionnel du terme (pratique artistique conforme aux canons helvétiques, fidélité à l'esprit protestant) alors que le second prône un principe de liberté (voir *supra*, p. 74, note 25). Lors de la Première Guerre mondiale, Dumur publie également un « Manifeste des Suisses de Paris » (repris dans *Les Deux Suisse : 1914-1917*, Paris, Bossard, 1917, p. 196-208) dans lequel il présente la colonie helvétique comme dernier bastion des valeurs fondamentales de la Confédération. Toutefois, cette prise de position apparaît dans un contexte historique fort différent de celui qui forme l'horizon de notre étude.

¹⁵ Louis Dumur, « Hommage à Édouard Rod », art. cit., p. 443.

¹⁶ Mathias Morhardt, « Un peintre genevois au Musée du Luxembourg, M. Auguste Baud-Bovy », *La Semaine littéraire*, 11.01.1896, p. 16. Dans une lettre de remerciement adressée à l'auteur, le « chantre de la montagne » confirme la rectitude de cette observation : « Vous avez réellement vécu ma pensée dans ce que vous dites à propos de la façon dont la montagne s'imposa à moi lorsque j'étais loin d'elle à Paris [...] ». (Auguste Baud-Bovy, lettre à Mathias Morhardt, Hauteville sur Vevey, 12.01.1896, fonds Mathias Morhardt, BGE, Genève).

inspiration pour son *Chamois à l'agonie* dans une mansarde du Quartier latin : « Deux coups de crayon, et ça y était ; et, suivant l'expression de l'artiste, ça lui était venu tout seul »¹⁷. Le mythe d'un Paris décuplant les forces créatrices de l'exilé sera promis à un bel avenir¹⁸ et fondera une véritable tradition rhétorique qui voudrait que ce soit à Paris que l'on devient artiste patriote. Par nostalgie ou par frustration s'accomplit ainsi le passage du Paris rêvé à la Suisse rêvée...

Batailles médiatiques : une question de morale

À partir de son installation à Paris et dans les années qui suivent son retour, Henri Warnery publie une série d'articles qui rendent compte de publications françaises récentes¹⁹. Ils témoignent avant tout d'un rejet violent des courants artistiques contemporains et se distinguent par un effort soutenu de déconstruire le lustre symbolique dont bénéficient certains auteurs parisiens. Le schéma argumentatif est souvent le même : il s'agit d'épingler dans l'œuvre examinée des défauts qui correspondent à autant de domaines où, explicitement ou implicitement, la littérature romande, morale ou protestante serait supérieure, et de renverser ainsi l'échelle de valeurs établie par les instances centrales. *Le Tartarin sur les Alpes* (1885) d'Alphonse Daudet fournit matière à débattre ; on y surprend l'ennemi sur un terrain qui ne lui est point familier. Le fait qu'un auteur français à la mode, pur produit des salons, s'aventure dans l'univers montagnard, soulève le doute, car on se demande si ce « poète [...] des jolis ciels parisiens saurait bien sentir et comprendre une nature d'un ordre tout différent, au milieu de laquelle il n'a pas vécu, qu'il n'a fait que traverser en touriste »²⁰. D'ailleurs, Tartarin est certes un « type inoubliable, mais d'un ordre inférieur », et l'auteur, pour être habile coloriste, s'avère incapable de restituer une quelconque profondeur psychologique à ses personnages :

Il semble étonnant que ce fin observateur ait échoué toutes les fois qu'il a voulu peindre un caractère tant soit peu complexe. C'est qu'il n'y a en lui que la moitié d'un romancier. Le don précieux de l'analyse lui fait défaut.²¹

Warnery retourne systématiquement les griefs ordinairement mobilisés pour disqualifier la

¹⁷ Samuel Cornut, « Que venons-nous faire à Paris ? », art. cit. p. 300. Signalons également la « Chronique romande » de Philippe Monnier qui véhicule un même discours, en parlant de Paul Robert et d'Hippolyte Coutau. (Philippe Monnier, « Chronique romande », art. cit., p. 24).

¹⁸ Nous y reviendrons dans la conclusion de notre étude, voir *infra*, p. 118-119.

¹⁹ Henri Warnery publie dès le printemps 1884 des « Variétés » dans la *Gazette de Lausanne* et collabore à partir de 1886 à la *Bibliothèque universelle*. Signalons encore que la critique littéraire anti-française constitue, en terre romande, un genre de choix et peut se réclamer d'une longue tradition. À ce sujet, voir Daniel Maggetti, *L'Invention de la littérature romande*, *op. cit.*, p. 285-299.

²⁰ Henri Warnery, « Alphonse Daudet », *Bibliothèque universelle*, 91^e année, t. XXXII, octobre 1886, p. 76-77.

²¹ *Ibid.*, p. 77.

production romande (absence de couleur, défaut de style, introspection malade), afin de s'attaquer à l'autorité parisienne. La fameuse « incompatibilité » des conceptions esthétiques éclate ici au grand jour, mais il ne s'agit pas que d'un désaccord de principe. Les deux phrases qui encadrent l'article masquent à peine la vexation du poète vaudois face à des circuits de consécration dont il se trouve exclu :

Cette amusante odyssée à travers la Suisse des étrangers a eu le genre de succès qu'elle ne pouvait manquer d'avoir : celui d'un livre d'étrennes signé d'un nom célèbre.²²

Il voudrait nous persuader que le Petit Chose [l'*alter ego* de Daudet] vend de la porcelaine au passage du Saumon ; mais il sait bien que le Petit Chose n'a jamais vendu de porcelaine, qu'il écrit de beaux livres, que la gloire ne l'a pas trop maltraité, et que s'il daigne accepter cet honneur, un de ces quatre matins l'Académie lui ouvrira ses vieux bras, où l'on va goûter par avance les joies de l'immortalité.²³

Hasard du calendrier : cet article paraît en octobre 1886, au moment précis où Warnery reçoit la deuxième réponse négative de Lemerre. Le manuscrit se trouvait chez Tallichet depuis plusieurs mois, mais l'amertume vient de plus loin : les *Poésies* avaient déjà été refusées une année auparavant. Par ailleurs, lors de son séjour parisien, le Lausannois avait observé de près le fonctionnement du marché littéraire de la capitale et entrevu les méfaits d'une centralisation institutionnelle et culturelle qu'il juge « despotiqu[e] », favorable au « joug de l'arbitraire »²⁴. Son indignation va croissant : alors qu'une première critique concernant *Sapho* de Daudet, parue en 1884 et partiellement reprise en 1886, se borne à énoncer des réserves sur un mode constatatif²⁵, la tonalité de la deuxième se fait nettement plus aigre, voire résignée. Derrière l'objectif d'une étude monographique, le texte prend l'aspect d'un véritable règlement de comptes.

D'autres articles portent la trace d'un heurt de sensibilité spirituelle et donnent lieu à une affirmation des convictions religieuses de l'auteur. C'est le cas de la notice consacrée aux *Blasphèmes* (1884) de Richepin, dont nous avons cité les principaux chefs d'accusation plus haut²⁶. Une fois blâmées les « injures grossières » et les « images obscènes » diffusées par cet

²² Henri Warnery, « Alphonse Daudet », art. cit., p. 76.

²³ *Ibid.*, p. 108.

²⁴ Henri Warnery, « Un coin d'université sous le second empire », *Gazette de Lausanne*, 19.11.1884, [s. p.].

²⁵ Après quelques considérations sur l'actualité du sujet traité et l'observation qu'au vu de « certaines peintures d'une sensualité troublante » ce livre n'était pas « écrit pour les jeunes filles », Warnery prédisait que Daudet « périra [...] par le style ». Le Vaudois épingle dans l'œuvre examinée des phrases qui « se disloque[nt] comme un clown dans un cirque ». (Henri Warnery, « Sapho », *Gazette de Lausanne*, 15.07.1884, [s. p.].)

²⁶ Voir *supra*, p. 29-30.

apôtre du Néant, le critique se focalise sur un poème qui fait exception dans le recueil en esquissant vaguement une nostalgie du Mystère. Il s'en saisit pour interpréter le volume entier à la lumière de ces « cris [...] trop rares, trop vite étouffés »²⁷ et pour montrer l'auteur en misérable déchu, victime de son propre athéisme. L'article se termine par la sentence : « C'est ainsi que l'Idéal se venge de ceux qui le nient »²⁸. Cette conclusion ne diffère point de celle apportée aux considérations sur *Lourdes* de Zola. Warnery y peint l'auteur en artisan matérialiste, incapable de saisir les vérités fondamentales de la vie : il y a « des choses qui lui échappent, toute une poésie du renoncement et de la douleur qu'il ne paraît pas comprendre ». Les écrivains naturalistes seraient donc *incompétents* dans le domaine spirituel et en cela à plaindre, empêtrés qu'ils sont dans un positivisme allant jusqu'à la négation ultime. Bref, « le sens de la beauté morale [leur] a été refusé »²⁹. Présenter ainsi des noms parmi les plus distingués de la scène littéraire française en artistes amoindris est un geste symbolique fort. L'éclat des valeurs éthiques qu'exalte Warnery augmente de manière proportionnelle à la dégradation des notabilités prises pour cible. L'auteur n'hésite d'ailleurs pas à invalider le programme sur lequel se construit l'œuvre de Zola : « Non, [il] n'a pu, dans ses livres, étudier vraiment des faits d'hérédité ; surtout, il n'a pas pu en établir la loi »³⁰.

La révolte face aux idées positivistes, voire nihilistes, qui marquent la culture française contemporaine, a-t-elle aiguisé chez Warnery le sentiment religieux et le sens de cette morale dont il fera sa préoccupation littéraire et pédagogique principale³¹ ? Il serait osé de l'affirmer tel quel, mais indiquons néanmoins un renversement significatif : Warnery avait quitté la Suisse en révolté, ayant rompu avec l'Église, fustigé des contradictions dans les textes sacrés et accusé le caractère sclérosé de la doctrine³². Sa thèse de licence, soutenue en décembre 1882 à la Faculté de théologie de Lausanne, avait été considérée par ses professeurs comme un acte de provocation³³. Trois ans plus tard, le Lausannois rentre de Paris en partisan des idées morales et spirituelles. Non qu'il réadhère au dogme – Warnery restera ferme sur ce point –, mais il se prononce néanmoins en faveur de la foi évangélique. Tout réside dans le choix des priorités discursives : l'accent porte-t-il sur la critique du dogme ou sur la valorisation de la croyance *malgré* certaines incohérences du dogme ?

²⁷ Henri Warnery, « Un nihiliste français », art. cit. [s. p.].

²⁸ *Idem.*

²⁹ Henri Warnery, « Lourdes », art. cit., p. 2.

³⁰ *Idem.*

³¹ Voir par exemple *Le Chemin d'espérance* (1899) qui retrace la quête spirituelle et morale de son auteur, ou les articles réunis dans *Littérature et morale* (1904), qui abordent la question éthique. Suite à sa nomination à la chaire de littérature française à l'Université de Lausanne, Warnery dispense un premier enseignement intitulé « La rhétorique et la morale » (la rhétorique, comme il l'explique, est synonyme d'« art » ou de « littérature »), à travers lequel il se propose d'illustrer le lien étroit existant entre ces deux domaines.

³² Voir la lettre qu'adresse Warnery à sa sœur pour expliquer les motifs qui le poussent à renoncer au pastorat ([s. l.], [s. d.], transcription, fonds Henri Warnery, BCUL, Lausanne).

³³ Voir Henri Warnery, lettre à Ernest Muret, Lausanne, 25.12.1882, fonds Henri Warnery, BCUL, Lausanne.

Samuel Cornut affronte un même dilemme. À l’instar de son ancien camarade zofingien (et de nombreux autres membres de leur génération), il n’hésite pas à bousculer les conventions, s’attaque à la raideur des idées religieuses, aux formules de prêche vidées de substance et à une pruderie excessive jugée néfaste à la création artistique. Toutefois, par le jeu des circonstances, l’écrivain aiglon se muera, bien malgré lui, en vaillant défenseur de la tradition protestante. Les faits se produisent dans le contexte de ce que l’on pourrait appeler « l’affaire Lemaître ». En 1898, Jules Lemaître, écrivain et critique réputé, membre de l’Académie, fait représenter au théâtre du Gymnase une comédie intitulée *L’Aînée*. L’intrigue se déroule à « Vieuchâtel », en Suisse, et met en scène un pasteur nommé Petermann, père de six ravissantes demoiselles. L’observation qu’énonce, à son sujet, un visiteur venu de Paris, illustre très bien la tonalité de la pièce :

Avez-vous remarqué que par une ironie de la bonne nature, les successeurs les plus graves et les plus haut sur cravate de ce fâcheux Calvin ont les filles les plus friandes et les plus abondantes en charmes ?... – et n’ont jamais que des filles ?... Ces hommes hostiles à la chair en ont tout un étalage dans leur maison ; ces ennemis du péché nous offrent, dans leur progéniture, des occasions de péché. Je vous l’avais bien dit que vous ne vous ennuierez pas ici...³⁴

Dans l’espace de quatre actes, tout sera tourné en dérision : le libre examen, la fidélité conjugale, la sincérité de la foi, l’honorabilité des hommes d’Église. La fille aînée, personnage qui se distingue par une vertu exemplaire, se mue en libertine à force d’être évincée par plus entreprenant qu’elle, tandis que le pasteur cause la stupéfaction de ses hôtes parisiens en spéculant sur des mines d’argent. Pour finir, tout rentrera dans l’ordre, c’est-à-dire dans une ambiance de confort fondée sur une hypocrisie consensuelle.

La représentation de la pièce ne passe pas inaperçue des Suisses de Paris, et les réactions ne se font pas attendre. Les remous sont tels que le *Journal des Débats* juge nécessaire de prendre la défense de l’auteur :

[L]a Suisse n’était pas spécialement visée dans la pièce du Gymnase : *L’Aînée* se passait dans une ville de rêve, sise au bord d’un lac de fantaisie. L’auteur ne visait aucune localité particulière. Enfin, M. Philippe Godet, qui assistait à la répétition générale de *L’Aînée*, s’efforça de rassurer encore tout le monde, au-delà du Jura : « Il est vraiment impossible [...] de reconnaître dans la famille Pétermann [*sic*] un seul trait qui rappelle la réalité de chez nous. [...]

³⁴ Jules Lemaître, *L’Aînée*, Paris, Calmann Lévy, 1898, p. 17.

J'espère que la Suisse française ne va pas en vouloir à M. Lemaître d'avoir fait semblant de nous mettre en scène ».

M. Philippe Godet espérait à tort. Il comptait sans le romancier Samuel Cornut, l'auteur de *Miss* et de *Chair et Marbre*³⁵. M. Cornut demeura persuadé que *L'Aînée* se passe en Suisse et, au lendemain de la première, il s'élançait courageusement chez M. Lemaître pour lui tenir des propos désagréables. [...] M. Lemaître avait beau répéter ce qu'avait déjà dit à peu près M. Godet : « Vous voyez trop de choses dans ma pièce. Ce n'est qu'une idylle. » M. Cornut n'en voulait pas démordre : « Je vous demande pardon [...], c'est une satire. Vous nous avez cruellement raillés et c'est, de votre part, une coupable légèreté. Vous n'avez pas hésité à « blaguer » la vie intérieure. Oh ! que c'est laid ! Vous nous avez montré deux types de pasteurs, le pasteur imbécile et le pasteur *rigolo*. Croyez-vous cette classification complète ? Vinet, dont vous parliez si bien naguère, et Charles Secrétan, et Adolphe Monod, rentrent-ils dans la catégorie des imbéciles ou dans celle des *rigolos* ?... » M. Lemaître, mis au pied du mur, a cherché à calmer son bouillant interlocuteur. Il a soutenu que Vinet, Charles Secrétan et Adolphe Monod représentaient de magnifiques exceptions ; il a déclaré qu'il n'est pas plus antiprotestant qu'il n'est antisémite ; il a répété que *L'Aînée* n'est qu'une fantaisie et qu'enfin, s'il n'était Français, il voudrait être Suisse : autant d'« opinions à répandre » au loin. [...] Puissent [c]es déclarations calmer les esprits échauffés hors de propos !³⁶

Samuel Cornut, encore une fois, se trouve publiquement ridiculisé. L'article est volontiers caricatural et la prise de position seulement rapportée, mais, dans l'essentiel, une telle réaction de la part du romancier vaudois paraît fort vraisemblable ; un litige similaire l'opposera plus tard à Dumur³⁷. Alors même qu'il s'emploie, sur le plan artistique, à « briser le vieux moule suisse et protestant »³⁸, Cornut en vient à défendre sa patrie et les idées religieuses qui lui ont été transmises par son éducation. Visiblement, l'affront était trop violent pour ne pas provoquer un sursaut de protestation. Cet exemple illustre à nouveau la capacité « catalysatrice » de la

³⁵ On notera l'absence de toute référence aux trois œuvres précédentes.

³⁶ Maurice Muret, « Opinions à répandre », *Journal des Débats*, 17.04.1898, p. 1. L'auteur de l'article est bien placé pour aborder le sujet : il s'agit d'un Suisse ! Maurice Muret, fils d'un banquier et syndic vaudois, vit à Paris depuis le milieu des années 1890 et sympathise avec la droite française ultra-nationaliste. Quant aux échos que suscite la pièce de Lemaître, on peut se douter que la polémique ne se limite pas à l'enceinte parisienne. À ce sujet, le *Journal des Débats* rapporte que « la nouvelle pièce de M. Jules Lemaître a provoqué sur les rives enchanteresses du lac Léman une éclosion de littérature malveillante. Avant la première de *L'Aînée*, les gazettes du pays publiaient déjà des entrefilets d'un style plutôt aigre [...] ». Divers articles que nous avons pu consulter ne se montrent certes pas enthousiastes, mais étonnamment conciliants (*La Revue*, 09.04.1898 ; *Nouvelliste vaudois*, 09.04.1898 ; *Tribune de Lausanne*, 10.04.1898). Paradoxalement, le commentaire le plus « aigre » vient de Philippe Godet. Dans la *Gazette de Lausanne*, ce dernier exprime sa répugnance devant des plaisanteries qui consistent à « livr[er], dans un contexte dérisoire, le nom de Dieu ». Louant néanmoins le talent d'observation psychologique du dramaturge parisien, il s'attache à expliquer le « malentendu » qu'existe entre les Parisiens et « nous autres simples gens ». L'article se termine par un conseil adressé aux voyageurs : « Les lecteurs suisses de la *Gazette* qui iront ce printemps à Paris et qui verront *L'Aînée* auront sans doute assez d'esprit pour pardonner à Jules Lemaître d'en avoir parfois un peu trop... » (Philippe Godet, « Lettre de Paris », 07.04.1898, *Gazette de Lausanne*, [s. p.]). En comparant ces propos aux paroles rapportées par le *Journal des Débats*, on ne peut qu'admirer la faculté du Neuchâtelois d'adapter ses discours en fonction du public.

³⁷ Voir *infra*, p. 109-110.

³⁸ Samuel Cornut, lettre à Édouard Rod, Paris, [fin 1894 ou début 1895], fonds Édouard Rod, BCUL, Lausanne.

confrontation avec les milieux parisiens, apte à favoriser la production de discours patriotiques et à radicaliser chez de nombreux Romands émigrés les affirmations identitaires.

4.2. Œuvre littéraire et secteurs de production

Lors de son séjour dans la capitale française, Philippe Monnier met au point le manuscrit de ses *Rimes d'écolier*. La plupart des poèmes avaient été écrits au milieu des années 1880, mais l'auteur y adjoindra également quelques pièces plus récentes, dont certaines, comme « La grand'ville »¹ et « Sur le boulevard », datent de Paris. Toutes deux se construisent selon un schéma binaire, opposant l'une la peinture de l'affairement citadin au charme paisible d'un village, l'autre l'extravagance des femmes mondaines aux vertus de la simplicité. Ce mode de composition s'inscrit dans une longue tradition ; les lettres romandes fourmillent de discours exaltant la beauté paysagère et les « valeurs suisses » (honnêteté, modestie, conscience morale) par contraste avec Paris. Toutefois, si Monnier actualise des modèles thématiques et rhétoriques reçus en héritage, ce choix semble induit par sa propre « expérience parisienne » ; aucun poème antérieur à son voyage outre-Jura ne contient de tels éléments. Nous n'allons pas revenir sur l'effet de choc que suscite le climat délétère du faubourg montmartrois chez le poète genevois, ni sur l'effet bénéfique des quelques sorties hors des enceintes de la ville, qui, visiblement, ont renforcé son sentiment d'appartenance à l'univers campagnard. Remarquons simplement que les discours récriminatoires envers Paris ne se bornent pas aux lettres adressées à des proches, mais se transposent dans les œuvres littéraires.

Un phénomène analogue est observable chez Adolphe Ribaux. Lorsque le Neuchâtelois évoque la métropole dans son *Rosaire d'amour* (1887), il pousse le blâme jusqu'à la diabolisation. On se souvient encore de son élogieuse ode à Paris² au seuil de *Vers l'idéal* (1884) ; deux ans plus tard, à l'issue de son premier séjour prolongé dans la capitale³, Ribaux publie un recueil où Auguste Dorchain a certes pu distinguer une « évolution »⁴, mais qui s'ouvre désormais sur un « À ma grand-mère », contient une « Nostalgie »⁵ obéissant au même principe structurant que « La grand'ville » de Monnier, présente le village natal non plus comme un terrain d'enlèvement mais comme une « oasis de bonheur », et personnifie la métropole en « moderne Baal » qui fait éclore la « fleur du Péché », tandis que « L'Angelus solennel, enfui loin d'ici-bas, / [...] Implore le pardon de ces âmes perdues »⁶. Il est évident que

¹ Voir l'extrait cité ci-dessus, p. 31-32.

² Voir *supra*, p. 37.

³ Adolphe Ribaux effectue un voyage de courte durée entre mi-novembre et décembre 1885 ; le premier séjour de longue durée a lieu en hiver 1886-1887.

⁴ Voir *supra*, p. 57. Outre l'observation d'une amélioration stylistique, il est possible que Dorchain se réfère au contenu thématique qui accorde une plus grande place à l'amour, à la mythologie antique, à l'univers citadin, tout en affichant un certain pessimisme d'époque. Toujours reste-t-il que le recueil comporte davantage de pièces « régionalistes » que *Vers l'idéal*.

⁵ Adolphe Ribaux, « Nostalgie », *Rosaire d'amour*, Neuchâtel ; Paris, Attinger ; Lemerre, 1887, p. 36-42. Le poème est daté « Paris, 1886 ». Signalons la parenté de ce poème avec la nouvelle « Les autres » de Philippe Monnier (*Vieilles femmes*, *op. cit.*, p. 135-164), qui oppose elle aussi la voix frêle de l'angelus à l'affairement bruyant de la métropole.

⁶ Adolphe Ribaux, « Crépuscule parisien », *Rosaire d'amour*, *op. cit.*, p. 208-212. Le poème est daté « Paris, février 1886 ».

l'on ne saurait faire l'impasse sur la distinction entre le *je* lyrique et l'auteur, mais l'apparition de tels tableaux antithétiques, qui se produit seulement *pendant* ou *après* le passage outre-Jura, mérite d'être relevée. Ces différentes occurrences de discours anti-parisiens illustrent également le mode de propagation de schèmes de perception basés sur des faits culturels. Pour commenter leur mauvaise entrevue avec Paris, les jeunes auteurs romands se servent de modèles rhétoriques institutionnalisés, et la diffusion de leurs énoncés sous forme d'articles de presse ou d'œuvres littéraires perpétue à son tour des systèmes de représentation aptes à encadrer, voire à susciter, ce qui apparaît comme une véritable expérience collective.

Philippe Monnier choisira de ne pas intégrer les deux poèmes susmentionnés dans la version finale des *Rimes d'écolier*. Il n'y figure qu'un « Tout là-bas »⁷ reprenant vaguement l'élément nostalgique des deux pièces omises sans en reproduire l'aspect critique. Cependant, les principaux arguments contestataires seront mobilisés lors de prises de position ultérieures, en premier lieu dans un compte rendu consacré à *L'Enquête sur l'évolution littéraire* (1891) de Jules Huret et inséré dans la *Gazette de Lausanne* en septembre 1891. En fait, le livre du journaliste français ne sert que de prétexte à une sorte d'essai d'opinion dans lequel le chantre de Cartigny donne libre cours à son antipathie envers le Tout-Paris littéraire. La République des lettres est caricaturée avec une ironie mordante qui aurait fait honneur à Godet. La proximité du contenu de cet article avec celui de la lettre précitée⁸ est frappante :

C'est ainsi que de l'enquête de M. Huret, il ne résulte rien que le sentiment d'un gâchis indescriptible, d'un chaos immense où, frénétiques et isolées, s'agitent des vanités, hurlent des ambitions, se démènent des personnalités, bien remarquables, hélas !

Mais de trouver dans cette fouille [*sic*] grouillante le recueillement de l'art, la cohésion dans l'effort, la pénétration de la mission qui lui incombe, le souci des besoins qui se manifestent, la préoccupation d'y répondre, l'enthousiasme d'une idée, quelque chose de frais qui repose et qui élève, il n'y faut point songer.

Le métier triomphe en retour. Cette gent est gent de lettres, avant tout et surtout.

Pris au dépourvu, chez eux, dans le feu de la conversation et la fumée des cigarettes, ils n'éprouvent pas une minute d'embarras et de gêne ; ils ont des opinions toutes faites sur toutes sortes de sujets ; ils abondent en définitions tranchantes et rapides qu'ils ont l'air de trouver sur le moment même [...] ; ils jonglent avec les théories et les esthétiques ; ils éparpillent avec une prodigalité de riches des paradoxes et des apophtegmes, miettes de festins qu'ils abandonnent, et où l'on n'a qu'à choisir ; leurs cervelles mobiles et à facettes étincellent et flamboient ; ils font des traits, souvent médiocres ; ils disent des mots, souvent gros.

⁷ Le poème porte la signature « Parc de Versailles ». (Philippe Monnier, « Tout là-bas », *Rimes d'écolier*, *op. cit.*, p. 127-128).

⁸ Voir *supra*, p. 73.

Ils posent surtout, se sentant très bien, pour la plupart, devant un appareil de photographie et le regard de la postérité. [...]

Et ce sont pourtant les représentants attirés des belles-lettres françaises. [...]⁹

En toute lucidité des rapports de domination, Monnier choisit son camp. La partie proprement critique du texte est encadrée par deux longs alinéas qui représentent l'auteur savourant la « paix des champs » et écoutant le chant d'un paysan conduisant sa charrue. « Je ne veux plus aller dans les cités, mais [attendre l'automne] couché à l'ombre des branches et l'esprit serein »¹⁰. De telles revendications seront réitérées à plusieurs reprises, notamment dans un article intitulé « Paris » (*Gazette de Lausanne*, mars 1896) et dans la « Chronique romande » (*Au foyer romand*, 1899) qui en épouse l'argument¹¹. Les principaux motifs restent les mêmes : d'une part le rejet d'un mode de vie factice et d'une culture trop aristocratique, d'autre part la valorisation de l'authenticité, de la rusticité et des expressions du terroir, d'un certain « mal parler », gauche mais plein de vitalité¹². Ces textes constituent un rappel abouti de la définition de l'identité romande telle que nous l'avons caractérisée au début de notre étude ; ils invoquent la beauté paysagère de la Suisse, son histoire, sa mission européenne ainsi que « le protestantisme [qui] exprime peut-être de tous les aspects de notre vie multiple le plus identique, le plus considérable et le plus marqué »¹³. En argumentant de la sorte, Monnier en vient à assumer toutes les composantes d'une « suissité » dont, au départ, il ne s'était pas senti très proche. Plus encore que l'énoncé lui-même, c'est l'évolution qui est significative : si l'auteur cite parfois littéralement Juste Olivier ou Philippe Godet, la mobilisation de ces références n'est pas anodine, car on se souvient encore du peu d'enthousiasme que soulevait chez le jeune poète de 1885 la « note patriotique »¹⁴. À cette époque-là, Monnier avait invoqué son héritage cosmopolite pour contrer une assignation trop exclusivement romande. C'est précisément cette dernière qu'il revendique dès son retour de Paris en juillet 1890.

⁹ Philippe Monnier, « À propos de l'évolution littéraire », *Gazette de Lausanne*, 19.09.1891, [s. p.].

¹⁰ *Idem*.

¹¹ La « Chronique romande » suit très exactement le raisonnement développé dans « Paris », article qui aborde la tendance d'imitation des modes parisiennes, les départs en masse pour la capitale, la valorisation du « génie du lieu », l'exemple de Tolstoï et d'Ibsen, et appelle à pratiquer une littérature de type régionaliste. Le texte de 1899 inclut en outre des considérations sur une supposée prise de conscience identitaire au niveau fédéral suite à l'Exposition nationale de 1896. Il contient un passage fort représentatif de la pensée de Monnier et qui a été abondamment cité : « Puisque notre pays a *sa vie* et qu'en définitive nous sommes de ce pays, pourquoi tâcher à l'oublier et nous efforcer à en apprendre un autre ? Hé, ma foi, oui : imiter ces simples artisans de jadis ; graver le manche de notre cuillère ; parler notre langue et la parler avec notre accent ; garder notre gaucherie et notre rudesse ; devenir ce que nous sommes et l'exprimer sans fausse honte, et ne point essayer aux tapis des palais le restant de bouse adhérent à nos souliers. » (Philippe Monnier, « Chronique romande », art. cit., p. 20).

¹² Cette revendication apparaît également sous forme de métadiscours dans le chapitre fièrement intitulé « Nous parlons mal » dans *Mon village* : « Ni la bienséance, ni l'usage, ni l'Académie, ni les autorités reconnues, et les règles qu'elles édictent, n'en imposent autrement à notre irrévérance. » (Philippe Monnier, *Mon village*, Genève, Jullien, 1909, p. 217).

¹³ Philippe Monnier, « Chronique romande », art. cit., p. 29.

¹⁴ Voir *supra*, p. 12.

Les nouvelles des *Vieilles femmes* ne démentent pas cette réorientation idéologique. Plusieurs récits, d'inspiration vraisemblablement autobiographique, se rapportent sur un mode dépréciatif à la capitale française. Leur rédaction a été entamée sur les lieux mêmes et achevée durant les années suivant le séjour : les premiers textes paraissent dans la *Bibliothèque universelle* dès octobre 1891. « Fleur de mauve », déjà envoyée à Tallichet en septembre 1890, met en scène un jeune homme « par un crépuscule d'hiver, dans la petite chambre de Paris qu'[il] occupe »¹⁵, songeant plein de respect à l'aïeule de son village natal, qui lui avait jadis légué sa Bible. « Une lettre » magnifie l'amour et le dévouement d'une mère pour son fils monté à Paris dans le but de se lancer dans une carrière littéraire. La fable de l'enfant prodigue attiré par les splendeurs de la Ville Lumière, laissant derrière lui une famille aimante dont il exploite la bienveillance morale et financière, rejoint un schéma narratif récurrent de la littérature populaire romande¹⁶. Souvent, comme c'est le cas ici, le récit donne lieu à une comparaison entre deux frères dont l'un, désertant la terre natale à la poursuite d'une gloire chimérique, sera condamné à une existence malheureuse ; l'autre, loyal envers sa patrie, s'épanouit tout en remplissant son devoir filial. « Sous le chêne » fait le procès de la « Parisienne », une créature qui se distingue par sa culture érudite et brille dans les salons, mais qui inspire au narrateur provincial une aversion proche de la haine.

Dans les *Vieilles femmes*, Monnier ne laisse passer aucune occasion de railler la société mondaine, de dénoncer la fausseté des mœurs boulevardières ou d'ironiser sur les « romanciers à la mode ». À la bassesse et à l'ignominie qui règnent dans la grande Babylone s'opposent l'honorabilité des valeurs ancestrales et spirituelles, la pureté des sentiments, la nostalgie de l'enfance et de la campagne. Chaque nouvelle comporte une moralité, et certaines vont jusqu'à prendre des allures de paraboles bibliques : sont ainsi glorifiés le renoncement, la modestie, la fraternité et la charité. Avec ce recueil, Monnier abandonne la poésie au profit d'une prose que l'on peut qualifier de régionaliste. Il rejoint en cela Samuel Cornut dont la crise intellectuelle traversée au tournant du siècle marque un revirement radical sur le plan esthétique. Une fois la parenthèse des « romans Quartier latin » fermée, *Le Testament de ma jeunesse* revisite le Cloître d'Aigle et sera offert à « [s]a jeune Patrie, la République vaudoise, pour son centième anniversaire »¹⁷. Tout comme Warnery qui s'était inscrit dans une généalogie littéraire en dédiant ses *Poésies* à Rambert, Cornut se sert du périphrase pour cimenter des réseaux d'appartenance culturels.

¹⁵ Philippe Monnier, « Fleur de mauve », *Bibliothèque universelle*, 96^e année, t. LII, novembre 1891, p. 347.

¹⁶ À ce sujet, nous renvoyons à Roger Francillon, Doris Jakubec (dir.), *Littérature populaire et identité suisse*, op. cit., p. 62-84.

¹⁷ Samuel Cornut, *Le Testament de ma jeunesse*, Lausanne, Payot, 1903, [s. p.].

Il n'est pas question d'entreprendre ici l'exégèse d'œuvres littéraires en les interprétant à l'aune d'événements biographiques qui se sont déroulés plusieurs années auparavant, ou en mesurant leur teneur esthétique à un programme préalablement tracé par l'auteur. Toutefois, notre étude ne saurait omettre d'évoquer brièvement la suite de la carrière des différentes personnes qui en forment le centre. À ce sujet, nous nous bornerons au constat suivant : après des tentatives d'évasion qui ne se limitent pas toujours à la sphère géographique, les trajectoires de Cornut, Monnier, Warnery et Baud-Bovy se stabilisent dans des secteurs qui reflètent les différentes facettes de la tradition romande : leur production recourt à un imaginaire rural ou alpestre et participe d'une inspiration régionaliste, patriotique, protestante, morale, voire populaire. La soumission à la *doxa* est quasi intégrale : pas de fausse note, pas de déviation notable, exception faite d'un timide essai d'innovation métrique dans *Sur l'Alpe* (1895) de Warnery, aussitôt racheté par le choix du cadre montagnard, le « Chalet », l'« Évangile » et les spirituels « Conseils de l'Alpe ». ¹⁸ Cornut et Monnier revendiquent la filiation de manière explicite : leur conception de l'art est tributaire de l'idée d'une fidélité aux origines et leur démarche artistique soutenue par un métadiscours qui la présente comme authentique, entretenant ainsi le fantasme d'une œuvre consubstantielle à son auteur. ¹⁹ En même temps, la thématique du retour s'impose dans divers romans et récits hantés par la figure du « fils prodigue » et non avars en clins d'œil autobiographiques. ²⁰

Un mouvement de retour est également suggéré par le commentateur du « Journal » de Daniel Baud-Bovy, qui avait regroupé des extraits de ce même document sous le titre « Du Symbolisme au *Poème alpestre* ». Les notices sont agencées de manière à illustrer comment le jeune poète, suite à l'expérience de déracinement vécue à Paris et après divers tâtonnements esthétiques, trouve enfin sa voie : « [P]etit à petit, les choses vont s'arranger » ²¹. Ils s'arrangent en effet : alors que « La Ballade du Grillon », première publication datant de 1891, apparaît comme un féerie aux accents symbolistes, « Rosa Mystica » et « Le Rouge-gorge » (1894) exhument de séculaires chroniques d'Ettiswyl et abondent en références à la religion (des hosties dérobées, le Golgotha, Jésus). « La Cime », également rédigée à Paris, véhicule un récit d'ascension : l'alpiniste, après avoir bravé tous les dangers et conquis les sommets enneigés, regagne la plaine

¹⁸ Ajoutons que, dans le cas de Warnery, la soumission à la *doxa* inclut également une forme d'autocensure plus ou moins forcée (voir *supra*, p. 49).

¹⁹ Voir *supra*, p. 82 et *infra*, p. 99-100.

²⁰ Outre *Mon village* de Monnier et des nouvelles comme « Le Retour » de Cornut (*Au foyer romand*, 1909, p. 225-239), citons en particulier le dernier roman de l'auteur de *Miss*, « La Nuit d'Emmaüs » (initialement intitulé « L'Enfant prodigue »), resté inédit. Le protagoniste, *alter ego* de l'auteur, avait quitté la terre natale pour accomplir ses études à Paris, avant de se vouer à une carrière peu satisfaisante dans l'enseignement. Il regagne sa patrie après de longues années d'absence et est reconnu par les habitants de son village comme « L'Enfant Prodigue, le méprisé, celui qui vit en marge de la société ». (Samuel Cornut, « La Nuit d'Emmaüs », manuscrit inédit, BGE, Genève, p. 153). Cette œuvre peut être considérée comme le véritable testament littéraire du romancier aiglon. Elle reflète les préoccupations qui ont marqué les dernières années de sa vie : l'horreur de la guerre, le désir d'humaniser le protestantisme et l'intérêt pour la philosophie stoïcienne.

²¹ Philippe M. Monnier, introduction à Daniel Baud-Bovy, « Du Symbolisme au *Poème alpestre* », *op. cit.*, p. 3.

ayant ce cri sur les lèvres : « Ô ma patrie, ô ma patrie !... »²². En 1896, Baud-Bovy se verra promu « poète-philosophe du Village [suisse] »²³ suite à la composition d'une pièce lyrique, le *Poème alpestre*, qui sera représentée à l'Exposition nationale. On y rencontre des bergers en dialogue avec le « génie de la montagne » ; on assiste au déploiement d'un « Hymne à la patrie » et au défilé du peuple confédéré, avant d'atteindre l'apothéose en « L'Idéal ».²⁴

Henri Warnery entre dans l'histoire littéraire romande comme « grand poète moral »²⁵. Son *Chemin d'espérance* (1899), roman de « l'inquiétude protestante », que l'on a souvent rapproché du *Testament de ma jeunesse* de Cornut, reflète le parcours moral de l'auteur et sa quête d'une spiritualité en dehors du dogme. Les deux anciens camarades zofingiens rendent chacun hommage à leur canton d'origine en se faisant les chroniqueurs de l'indépendance vaudoise : Cornut par *La Trompette de Marengo* (1908), Warnery à travers *Le Peuple vaudois* (1903). Adolphe Ribaux quant à lui investit le roman populaire avec non moins d'une trentaine de volumes, dont plusieurs, tel *Mon frère Jacqueline* (1908), réitèrent les traditionnels discours anti-parisiens. Philippe Monnier sera salué par la postérité comme chroniqueur de Genève, chantre de Cartigny et ardent défenseur des mots du patois. Son œuvre la plus acclamée, *Mon village* (1909), exploite elle aussi la dialectique ville-campagne, et met en garde contre le pouvoir fascinateur de la métropole tentaculaire qui « nous hante, nous obsède, [...] nous arrache nous-mêmes à notre sens, à nos racines, à nos saintes traditions »²⁶. On y voit l'enfant prodige « redev[enir] [lui]-même »²⁷ lorsqu'il pousse la porte de la maison des champs, et proférer cette ultime allégeance identitaire :

Être soi-même, rester soi-même ou devenir soi-même, c'est la grande sagesse, et c'est tout le bonheur. À vouloir imiter les autres, on risque de n'être plus personne. À renier sa destinée, on risque de n'en remplir aucune. Il faut avoir une âme et savoir la garder. Demeurons de notre

²² Daniel Baud-Bovy, « La Cime », *L'Idée libre*, 3^e année, t. I, novembre-décembre 1894, p. 496. Il s'agit de la dernière phrase de la nouvelle.

²³ Bernard Crettaz, Juliette Michaelis-Germanier, *Une Suisse miniature ou les grandeurs de la petitesse*, Genève, Musée d'ethnographie, p. 132.

²⁴ La production proprement littéraire de Daniel Baud-Bovy se résume à quelques pièces dramatiques comme le *Poème alpestre* (1896) et *Les Armaillis* (1906). Le Genevois se voue principalement à la critique d'art, sera nommé conservateur du Musée Rath en 1905, puis directeur de l'École des Beaux-Arts de Genève (1909-1919).

²⁵ Edmond Gilliard, *Henri Warnery*, Lausanne, Payot, 1904, p. 12.

²⁶ Philippe Monnier, *Mon village*, *op. cit.*, p. 41.

²⁷ « De [...] retrouver [ces choses], il me semble me retrouver moi-même. C'est comme si je revenais d'exil et que le temps passé loin d'elles fut un temps stérile accordé au mensonge, fut un temps où arraché à mon sens, où déraciné de mon sol, je me démenais dans le vide ». (*Ibid.*, p. 7). La proximité entre le contenu de ces discours et celui de diverses lettres citées plus haut (voir par exemple *supra*, p. 73 et p. 72, note 15) est étonnante. Toutefois, on ne saurait faire abstraction de la vingtaine d'années qui séparent les deux prises de position et tenter de les associer directement. L'hypothèse d'un lien semble probable, mais uniquement sous considération des facteurs contextuels que nous avons abordés dans le présent chapitre. De plus, il convient de rappeler que, pour Philippe Monnier, l'expérience de l'exil ne se limite pas au séjour parisien, mais se prolonge durant les années suivantes, lorsqu'il vit en Italie.

village.²⁸

L'orientation des différentes trajectoires a pu être favorisée par des évolutions internes à l'espace culturel romand, tels par exemple l'engouement pour les festivités patriotiques ou diverses commémorations d'événements historiques. L'Exposition nationale de 1896²⁹ marque une date importante ; Philippe Monnier l'identifie comme un moment de prise de conscience identitaire au niveau fédéral. *Le Peuple vaudois*, œuvre dramatique que Warnery réalise en collaboration avec Gustave Doret, est créé en vue du centenaire de l'entrée du canton de Vaud dans la Confédération helvétique. Le projet avait été inspiré par *Neuchâtel suisse* (1898) de Godet, qui célébrait le cinquantenaire de la République neuchâteloise. Le tournant du XX^e siècle voit s'amorcer un mouvement de renaissance du théâtre, un genre peu pratiqué en Suisse romande au cours du siècle précédent. Adolphe Ribaux s'applique notamment à fonder un « théâtre national » avec des œuvres comme *Julia Alpinula* (1893) ou *Charles le Téméraire* (1897). Enfin, la montée du régionalisme en France, qui se poursuit à mesure que les écrivains nés dans les années 1860 avancent dans leurs carrières, encourage et confirme les vocations.

²⁸ Philippe Monnier, *Mon village*, op. cit., p. 163. Signalons la parenté avec la « Causerie » de Godet (voir *supra*, p. 1) ainsi qu'avec les discours de Béat de Muralt (voir *supra*, p. 1, note 5).

²⁹ Comme le spécifie Alain Clavien, le *Poème alpestre* est composé dans le cadre d'un « concours pour le livret d'un poème lyrique » destiné à être représenté lors de l'Exposition nationale de 1896. « Thème imposé : le texte doit illustrer des 'scènes nationales'. » (Alain Clavien, *Les Helvétistes : intellectuels et politique en Suisse romande au début du siècle*, Lausanne, Société d'histoire de la Suisse romande ; Éd. d'En Bas, 1993, p. 27). Cette œuvre a donc presque le statut d'une commande – mais le fait de participer au concours est déjà en soi un geste significatif.

4.3. Retour à l'ordre : effets de ségrégation

L'attraction de la périphérie, ou la « consolation aux artistes suisses »

Le repli identitaire et le choix d'investir un secteur de production régionaliste, moral ou patriotique au détriment des grands courants esthétiques français peuvent être favorisés par la structure même du champ littéraire romand. Il n'y a pas lieu de détailler ici les spécificités de son fonctionnement¹ interne, mais il convient de souligner certains effets de contraste produits par rapport à la situation au centre ; car l'écrivain romand installé à Paris est exposé non seulement aux dynamiques de rejet de la part des instances centrales, mais aussi à l'attraction renforcée de la périphérie. Nous avons déjà évoqué le haut degré d'autonomisation auquel était parvenu le champ littéraire romand à la fin du XIX^e siècle, grâce à l'existence d'un réseau dense d'éditeurs, de revues et d'institutions, qui offre des possibilités d'investissement alternatives aux circuits de la capitale. Comme l'explique Daniel Maggetti :

[L]e débutant romand, pour peu qu'il accepte de se soumettre au joug des autorités indigènes, qu'il fasse preuve de loyauté et qu'il se tienne coi, peut espérer une insertion relativement aisée dans le champ local. Muni de la formation qu'il faut et des bons appuis, il voit s'ouvrir devant lui un éventail de possibilités au niveau de l'édition et de la publication en revue.²

Nous avons indiqué, au début de notre étude, le peu d'intérêt que revêtait le champ local aux yeux des jeunes diplômés. Ce manque d'attractivité ne tenait pas à l'absence de moyens de publication, mais à l'impossibilité de vivre de leur plume et d'atteindre la renommée. Or, comme on peut le déduire des pages qui précèdent, la confrontation avec les milieux littéraires de la capitale cause bien des désillusions quant à la profession d'homme de lettres et dissout bien des ambitions. L'exigence de « borner ses horizons » devient dès lors plus acceptable.

Le champ romand se distingue encore par une certaine velléité de protectionnisme littéraire, c'est-à-dire une valorisation *de principe* des œuvres du terroir, peu attentive à leur qualité proprement formelle, afin de protéger le marché indigène contre la concurrence du pays voisin. Ce protectionnisme est activement pratiqué par la critique aussi bien que par les éditeurs, suivant des motivations tantôt patriotiques, morales ou économiques³. Samuel Cornut en avait

¹ À ce sujet, nous renvoyons à Daniel Maggetti, *L'Invention de la littérature romande*, *op. cit.*, p. 161-240, 285-342, 358-413.

² *Ibid.*, p. 342-343.

³ L'importance de la pression économique et la manière dont la situation de concurrence vis-à-vis de la France encourage les éditeurs romands à promouvoir une littérature indigène s'inscrivant dans un créneau de marché bien précis sont notamment analysées par François Vallotton dans *L'Édition romande et ses acteurs*, *op. cit.*

déploré les effets lors de son départ pour Paris ; il l'identifiait comme un facteur d'enlèvement maintenant la production locale dans une médiocrité auto-complaisante⁴. Cependant, l'indifférence voire l'hostilité des instances parisiennes peuvent modifier les avis, et face à l'inconsidération du centre, des mécanismes autrefois critiqués acquièrent une valeur de réconfort.

Les points de contraste sont multiples : alors que les jeunes auteurs romands peinent à placer des articles dans la presse parisienne, les portes s'ouvrent beaucoup plus facilement en Suisse. Même un auteur novice, n'ayant aucune publication en volume à son actif, obtient des droits d'entrée dans les périodiques régionaux – selon ses dispositions de départ, y compris dans les plus prestigieux. Philippe Monnier, du fait de son héritage familial et du soutien de Godet⁵, se sait assuré d'un bon accueil auprès de la *Bibliothèque universelle*, un organe que l'on a pu appeler la « *Revue des Deux Mondes* de la Suisse française ». Pour d'autres confrères de sa génération, le séjour à Paris génère une promotion bienvenue, dans la mesure où ils sont recrutés par des journaux romands à titre de correspondants : Henri Warnery à la *Gazette de Lausanne* ; Samuel Cornut au *Nouvelliste vaudois* et à la *Feuille d'avis de Vevey*⁶. En s'éloignant du pays natal, ces transfuges y gagnent donc paradoxalement en visibilité médiatique⁷. Avec le temps et l'accumulation progressive d'un capital symbolique, les opportunités se multiplient. En 1903, Cornut prend acte du décalage :

Si, en Suisse, les journaux m'offrent sans que je demande, à Paris, la formule est retournée : c'est moi qui dois offrir et l'on n'accepte que conditionnellement (oh ! combien !).⁸

Les propositions émanant du territoire romand ne manquent pas : non seulement en matière d'articles ou de publications en feuilleton, mais aussi de conférences, voire de postes officiels : en 1885, Henri Warnery quitte Paris parce qu'il est *appelé* au Collège cantonal de Lausanne, avant de se voir offrir, sous l'effet d'une conjoncture politique favorable, la chaire de littérature

⁴ Dans la « Déclaration », Cornut s'attaque aux « complaisants qui joignent les mains devant [l]es plus médiocres essais » et à « un public sans goût et sans finesse ». (*Regards vers la montagne, op. cit.*, p. 8). La charge est fortement atténuée dans « Que venons-nous faire à Paris ? » : la distance d'avec le public suisse y paraît toujours nécessaire, mais simplement afin d'éviter des « promiscuités indiscretes » et de ne plus « exist[er] [...] les uns pour les autres [...] qu'en beauté » (art. cit., p. 294).

⁵ Marc Monnier et Hélène Dufour (alias Jean Des Roches) ont tous deux collaboré à la « Tallichette ». Godet quant à lui promeut le nom de son protégé à chaque occasion qui se présente, voir par exemple la « Chronique suisse » de septembre 1885 (*Bibliothèque universelle*, 90^e année, t. XXVII, p. 641).

⁶ Voir *supra*, p. 21, note 4. Précisons que le statut d'Henri Warnery n'était pas officiellement celui d'un correspondant, mais que le mandat dont il avait convenu avec Édouard Secrétan n'en divergeait pas pour autant. Les « Variétés » qu'il donne à la *Gazette* dès 1884 rendent généralement compte de l'actualité littéraire parisienne.

⁷ Il en est de même des perspectives professionnelles : le séjour parisien peut être considéré comme un « complément de formation » augmentant les chances de trouver un emploi en Suisse romande, notamment dans l'enseignement. Il s'agit d'une vieille tradition : en 1830, Juste Olivier avait été tenu de se rendre dans la métropole pour quelques mois afin de pouvoir exercer le professorat au Gymnase de Neuchâtel.

⁸ Samuel Cornut, lettre à Philippe Monnier, Paris, 21.10.1903, fonds Monnier, BGE, Genève.

française à l'Université de Neuchâtel⁹. Samuel Cornut reçoit des demandes de conférences et entretient le public indigène dès 1892 de littérature française, de ses propres idéaux artistiques, de Juste Olivier ou de Maeterlinck¹⁰. Philippe Monnier dispense dès la même année des cours publics à l'Université de Genève. Ces sollicitations sont autant de marques de légitimité et ouvrent des perspectives, tandis qu'en France, les débouchés sont infiniment plus restreints et ingrats (leçons particulières, traduction, enseignement dans des établissements protestants).

La réception des nouvelles publications est elle aussi considérable et généralement chaleureuse – si des réserves sont émises, toujours est-il, selon le mot de Cornut, que « les critiques valent mieux que le silence »¹¹. Pour ne citer que la tribune la plus importante : la *Bibliothèque universelle* consacre aux premières œuvres de Cornut, Warnery et Monnier des comptes rendus longs d'au moins une page, à quoi s'ajoutent des mentions dans divers autres journaux et feuilles locales qui portent volontiers aux nues l'enfant du pays¹². Pour acquérir une audience, il n'est aucunement besoin de « faire du bruit »¹³, ni de courir les salons ou d'écrire des thèses de doctorat. La saturation du champ littéraire romand étant, quoiqu'amorcée, nettement moins aigue qu'outre-Jura, la concurrence s'avère moins rude. Le climat favorable s'explique également du fait d'une certaine homogénéité idéologique entre les producteurs, la critique et le public, qui partagent une même éducation, de mêmes idéaux, une même conception de l'art. D'où l'impression, pour un écrivain comme Cornut, en butte à l'incompréhension des instances parisiennes, que son œuvre ne saurait être estimée à sa juste valeur que dans son pays natal. Henri Warnery savoure lui aussi le « plaisir de [s]e sentir étudié et compris »¹⁴ face aux remarques bienveillantes que suscitent ses *Poésies* auprès de Godet et de Rossel.

Par ailleurs, et l'auteur de *La Vallombreuse* le note lui-même¹⁵, du fait de l'exiguïté du territoire et des multiples interconnaissances parmi les différents acteurs de la vie littéraire, la courtoisie est de mise. Il tient presque de la politesse de publier un compte rendu élogieux d'un livre que l'on a reçu d'un confrère. Les éditeurs, conscients de ces mécanismes, les exploitent

⁹ En 1889, la majorité radicale du Conseil d'État neuchâtelais nomme Warnery (qui n'avait pas posé sa candidature) à la succession de Léopold Bachelin, au détriment de Philippe Godet, militant de la cause libérale.

¹⁰ En hiver 1892, Samuel Cornut donne une dizaine de conférences sur la littérature française contemporaine. Parmi les sujets figurent « Le roman naturaliste » et « Honoré de Balzac ».

¹¹ Samuel Cornut, lettre à Edmond Gilliard, Paris, 21.01.1908, fonds Edmond Gilliard, BCUL, Lausanne.

¹² Le nom des jeunes littérateurs est implanté dans les journaux locaux dès leurs années de formation : *L'Estafette* annonce en 1885 l'obtention du diplôme de Samuel Cornut à l'Académie de Lausanne (11.03.1885, p. 3), le *Nouvelliste vaudois* fera de même pour son diplôme d'études supérieures à Paris (10.03.1890). En 1883, le nom de Warnery apparaît dans un contexte analogue sur la première page de *La Revue* (11.01.1883), dans le *Nouvelliste vaudois* (11.01.1883), dans *L'Estafette* (11.01.1883, p.3) et dans la *Feuille d'avis de Lausanne* (11.01.1883, p. 4). Quant à Philippe Monnier, nous avons déjà mentionné l'attention que lui porte la presse dès le milieu des années 1880 (voir ci-contre, note 4), en particulier lors de l'obtention du prix Hensch et de la représentation de sa pièce *Par les bois* en 1888.

¹³ Voir *supra*, p. 66, note 10.

¹⁴ Henri Warnery, lettre à Ernest Muret, Lausanne, 30.12.1886, fonds Henri Warnery, BCUL, Lausanne.

¹⁵ Voir Samuel Cornut, « Déclaration », *Regards vers la montagne*, *op. cit.*, p. 8.

activement afin de promouvoir leurs produits. Au gré des complicités et des réciproques envois d'ouvrages se tisse alors un véritable commerce d'articles. À titre d'illustration, citons une lettre qu'Henri Warnery adresse à Édouard Rod en 1891¹⁶ : l'auteur y rappelle à son correspondant une offre d'article que ce dernier lui aurait faite suite à la publication des *Poésies*, en ajoutant que Payot s'était déjà chargé de lui faire parvenir un exemplaire du recueil suivant. Même une plume aussi redoutée que celle de Godet se laisse attendrir ; le Neuchâtelais rédige notamment un compte rendu encourageant à l'égard de Louis Avennier, sur simple demande de Marie-Claire Monnier¹⁷. Certes, chaque écrivain ne bénéficie pas de contacts influents, et pour obtenir une pleine légitimité, il vaut mieux être en bons termes avec les personnes qu'Alain Clavien réunit sous la dénomination de la « bande des quatre »¹⁸ (Godet, Seippel, Vallette, Monnier). Mais, à nouveau, c'est en comparaison avec l'indifférence, voire avec la condescendance des instances parisiennes que les avantages du milieu romand se révèlent pleinement. Que ce soit dans le domaine de la critique, de la presse ou de l'édition, l'écrivain suisse français peut s'appuyer sur un réseau d'amitiés préexistant, qui date, sinon de l'enfance, du moins des années de formation et des sociétés d'étudiants. Ces relations font justement défaut à Paris¹⁹, où l'apprenti littéraire étranger demeure exclu des cercles de connivence et se débat dans l'anonymat le plus complet.

Notons enfin que la critique romande pardonne volontiers aux enfants prodiges, à condition qu'ils n'aient pas commis d'infraction trop grave et ne constituent aucun danger manifeste pour l'ordre établi (comme c'est le cas d'Édouard Rod²⁰). Publiant son premier « roman parisien », Cornut avait cru provoquer un scandale²¹ – or, il n'en est rien. Il se trouve toujours des exégètes qui voient dans le livre ce qu'ils veulent bien y voir, c'est-à-dire un exemple abouti de droiture morale. Maurice Millioud apprécie en *Miss* une « œuvre saine et forte », une « variation sur le thème éternel de l'amour »²² ; Gaspard Vallette vante « le livre sinon le plus parfait et le plus habile, du moins le plus vigoureux et le plus hardi, le plus moral (au sens élevé de ce mot) qu'ait

¹⁶ Henri Warnery, lettre à Édouard Rod, Neuchâtel, 02.11.1891, fonds Henri Warnery, BCUL, Lausanne.

¹⁷ Voir la lettre de Marie-Claire Monnier, Champel, 20.12.[1894], fonds Philippe Godet, BPU, Neuchâtel. Le compte rendu de Godet paraît dans la *Bibliothèque universelle* (100^e année, t. LXV, février 1895, p. 414-415).

¹⁸ Selon Alain Clavien, la « bande des quatre » domine l'espace critique romand au tournant du XX^e siècle. (Voir Alain Clavien, *Les Helvétistes*, *op. cit.*, p. 55-56).

¹⁹ On peut se demander si cette solidarité s'exporte et dans quelle mesure les membres de la colonie suisse de Paris se soutiennent entre eux. Il est possible d'observer qu'une grande partie des articles consacrés à des auteurs suisses au sein de la presse française émanent de la plume de leurs compatriotes. Toutefois, comme nous avons eu l'occasion de le constater plus haut (voir *supra*, p. 42), les initiatives corporatistes, visant à faire valoir « l'esthétique romande » au centre, ne sauraient aboutir. En outre, les écrivains « intégrés » adoptent en général le point de vue des instances parisiennes et se distancient de ceux parmi leurs compatriotes dont la production n'est pas conforme aux règles établies. À ce sujet, voir *infra*, p. 109.

²⁰ De par ses romans naturalistes et sa caricature de la société protestante, Rod avait poussé la provocation nettement plus loin que Cornut. Même lorsqu'il revient aux « sujets helvétiques » avec des œuvres comme *Là-haut*, le Nyonnois ne cesse de s'attirer les foudres de Godet. Cette désapprobation s'explique en partie par des griefs personnels et une rivalité de longue date. Suite à la mort de Marc Monnier, Rod avait évincé Godet de la course à la chaire de littérature comparée de l'Université de Genève.

²¹ « [...] je sais qu[*Miss*] fera scandale, au moins en Suisse, à cause de certaines scènes réalistes et de ses conclusions nettement subversives. » (Samuel Cornut, lettre à Édouard Rod, Paris, 22.10.1895, fonds Édouard Rod, BCUL, Lausanne).

²² Maurice Millioud, « *Miss* », *Nouvelliste vaudois*, 12.11.1895, [s. p.].

produit notre pays dans les dix dernières années »²³. *Chair et Marbre* est mal reçu par Godet (qui y reconnaît néanmoins une « grosse somme de talent » et un « tempérament puissant »²⁴), mais applaudi à nouveau par Vallette²⁵ et par le *Nouvelliste vaudois*. Ce dernier estime que, même si le « vaillant artiste se trouve embarrassé par ses propres richesses [...] les imperfections même de ses œuvres sont un signe de force et une promesse d’avenir »²⁶. Voici l’artiste loué non seulement *malgré* les défauts esthétiques de son œuvre mais *y compris pour* ces mêmes défauts – on mesure la distance qui sépare ce type de lecture de l’appréciation du *Journal des Débats*²⁷.

Plus les écrivains se conforment à la *doxa*, plus les échos se font enthousiastes. Sans vouloir arguer que les producteurs formatent consciemment leurs œuvres selon les attentes du public, la structure du champ littéraire régional y incite fortement. Après la « reconversion » de Cornut, les applaudissements vont croissant. Lors de la publication de *La Trompette de Marengo*, Paul Seippel²⁸ acclame l’« héritier intellectuel le plus direct [de Juste Olivier] » et valide un produit conçu selon la plus pure orthodoxie : « Tout naturellement et sans effort aucun, [Cornut] met en pratique le précepte [...] : ‘Vivons de notre vie’ »²⁹ ! L’auteur n’est pas insensible à ce succès qui commençait à se dessiner depuis quelques années déjà. Alors qu’en 1892, il avait lancé un courageux « fiche-toi du public romand »³⁰, il se réjouit en 1906 que « [s]on pays ne se f... plus de [lui] »³¹. La terre natale, parée de son aura protectrice, apparaît dès lors comme un havre où l’on retourne après les batailles ardues et les échecs cinglants, pour y jouir d’une estime durement méritée pour de loyaux services rendus. Tandis que Monnier, Warnery et Baud-Bovy avaient quitté Paris après un séjour d’une durée maximale de deux ou trois années, Cornut rejoint sa patrie au moins *idéologiquement*. Comme il l’affirme dans un article intitulé « Consolation aux artistes suisses »³², la modeste Helvétie ne saurait couronner ses poètes des lauriers de l’immortalité, mais ses éloges sont sincères et sa fidélité durable.

Le retour au pays paraît d’autant plus envisageable que la structure du champ littéraire local évolue. Sous le commandement de Philippe Godet s’accomplit une vaste entreprise de nettoyage visant à débarrasser les lettres romandes des foules de poètes médiocres dont la production sera

²³ Gaspard Vallette, « Miss », *Gazette de Lausanne*, 05.12.1895, [s. p.].

²⁴ Philippe Godet, « Chronique suisse », *Bibliothèque universelle*, 102^e année, t. VIII, décembre 1897, p. 647.

²⁵ Gaspard Vallette, « Chair et Marbre », *Gazette de Lausanne*, 11.11.1897, [s. p.].

²⁶ Valdensis, « Chair et Marbre par Samuel Cornut », *Nouvelliste vaudois*, 02.12.1897, [s. p.].

²⁷ Voir *supra*, p. 58-59.

²⁸ Paul Seippel (1858-1926), un critique renommé, occupe dès 1898 la chaire de littérature française à l’ETH de Zürich. Il fait partie de la « bande des quatre » et publie en 1905 *Les Deux France* qui font couler beaucoup d’encre d’une part et d’autre du Jura.

²⁹ Paul Seippel, « La Trompette de Marengo », *Journal de Genève*, 20.10.1907, p. 1.

³⁰ Samuel Cornut, lettre à Henri Warnery, Aigle, 06.07.1892, fonds Henri Warnery, BCUL, Lausanne.

³¹ Samuel Cornut, lettre à Edmond Gilliard, Chexbres, [08.1906], fonds Edmond Gilliard, BCUL, Lausanne.

³² Samuel Cornut, « Consolation aux artistes suisses », *Journal de Genève*, 03.06.1907, p. 1.

désormais jugée irrecevable.³³ Cette redéfinition des frontières du champ s'accorde avec les exigences artistiques formulées par les jeunes écrivains partis pour la capitale. De ce point de vue encore, les esprits se concilient.

Dans les marges du centre

Quelle position peut occuper un écrivain amené à une attitude de repli identitaire mais qui demeure au centre ? Une analyse de la trajectoire de Samuel Cornut dans l'espace littéraire parisien nous fournit des indications à ce sujet. L'exemple figurera ici à titre d'illustration renforcée des apories concomitantes à l'origine « provinciale ». En effet, Cornut semble concentrer sur lui, de manière exacerbée, l'ensemble des dynamiques centrifuges que nous venons d'étudier. Victime du décalage des références culturelles entre la périphérie et le centre, piégé par une flagrante sous-dotation en capital socio-économique, le romancier aiglon avait néanmoins ouvertement tenté de « se parisianiser », entreprise qui ne pouvait se solder que par un naufrage. Après vingt ans de séjour dans la capitale, l'intéressé tire un bilan désenchanté : « Je suis si peu connu à Paris et y ai si peu d'influence [...] »³⁴. L'essor du régionalisme n'a visiblement pas servi sa renommée : son œuvre était déjà trop déclassée, sa réputation entachée par des maladresses à répétition, sa volonté de combat dissoute. Dans les faits, ce sont surtout les nouveaux venus et les écrivains déjà dotés d'une certaine légitimité au centre, tels Édouard Rod et Louis Dumur, qui profitent de la nouvelle conjoncture. Ces derniers savent habilement exploiter une veine qui leur permet de renouer avec leurs origines sans entrer en contradiction avec les principes qui régissent le champ littéraire français : Rod en adoptant un regard que Godet qualifie d'« impassible »³⁵, Dumur en s'abritant derrière un humour qui maintient ses œuvres dans une zone d'ombre entre chronique pittoresque et satire sociale. Ni l'un ni l'autre ne brandissent des revendications décentralisatrices à la manière de Monnier dans *Mon village* ; tous deux se distancient résolument du moralisme protestant cher à Cornut. L'auteur de *Regards vers la montagne*, usé par une « interminable attente à toutes les portes du succès »³⁶, désillusionné face aux mécanismes de consécration opérants au centre, se retire dans l'amertume, dénonce le manque de goût des éditeurs, la partialité de la critique et le

³³ À ce sujet, voir Daniel Maggetti, *L'Invention de la littérature romande*, op. cit., p. 340.

³⁴ Samuel Cornut, lettre à Philippe Monnier, Paris, 05.10.1907, fonds Monnier, BGE, Genève.

³⁵ Lors de la publication de *Là-haut* (1897), un roman qui peint les ravages du tourisme dans les villages de haute montagne, Godet critique une démarche narrative qui cible le public d'outre-Jura : « Je vais d'un mot dire ce qui me manque dans *Là-haut* : l'émotion, l'indignation, la double révolte du patriote et de l'artiste. [...] [Rod] écrit pour Paris, et, s'il s'était départi de son impassibilité, on l'eût trouvé un peu jobard. » (Philippe Godet, « Chronique suisse », *Bibliothèque universelle*, 102^e année, t. V, mars 1897, p. 641).

³⁶ Samuel Cornut, « Que venons-nous faire à Paris ? », art. cit., p. 290.

chauvinisme de l'Académie³⁷.

Dans le domaine de la presse, Cornut se trouve refoulé aux bords extérieurs du champ médiatique. Nous avons déjà mentionné son poste de secrétaire de rédaction au *Tour du monde : journal des voyages et des voyageurs* – une fonction qui se borne à des tâches administratives. Au tournant du siècle, le Vaudois signe quelques articles dans *L'Européen*³⁸, une « Histoire anecdotique de la guerre sud-africaine » dans la *Revue bleue*, ainsi que diverses contributions au *Bulletin de l'Union pour l'action morale* (« Jésus le Magnifique », « Comment créer sa vie morale ? », « Les affirmations de la conscience moderne »). Au début des années 1910, il investit, à défaut d'autres débouchés, la presse francophone d'outre-Atlantique (*L'Opinion* de Chicago, *Le Progrès* de New York). Cette collaboration sera vite abandonnée en raison de divers incidents fâcheux³⁹. Trois ans plus tard, la désertion est complète : « Je n'écris plus nulle part »⁴⁰.

Toutefois, le citoyen français qu'il est devenu occupe une discrète place dans la vie publique. Marié à une fonctionnaire de l'État, Cornut enseigne le français à l'École préparatoire de théologie des Batignolles et donne des conférences dans les Universités populaires. Le contenu de ces interventions est aussi peu littéraire que celui des articles de presse susmentionnés : « Luther », « Le patriotisme des Boers », « La co-éducation des sexes », « L'idéal de la femme moderne », « Le cœur de l'Islam », « La conquête du Pôle sud ». Dès 1910, le romancier rédige des traductions pour Hachette, en espérant qu'elles lui « réserveront moins de déceptions »⁴¹ que son œuvre de création. Il s'engage également en politique et collabore aux *Droits de l'homme*, mais l'aventure ne dure pas : trois ans après la parution de ses premiers articles dans ladite revue, le romancier déclare : « [J]'ai rompu même avec *Les Droits de l'homme*, dont la ligne politique n'est plus la mienne »⁴². L'avènement de la Première Guerre mondiale sera un choc profond : Cornut se voue corps et âme à l'action philanthropique, rejoint le Secours National, soigne des blessés, distribue de l'argent aux plus démunis, et participe ainsi à l'« union de tous

³⁷ Voir Samuel Cornut, lettre à Philippe Monnier, Paris, 30.06.1908, fonds Monnier, BGE, Genève.

³⁸ *L'Européen : courrier international hebdomadaire* (1901-1906) compte plusieurs Suisses parmi ses collaborateurs. Louis Dumur y est nommé rédacteur en chef en 1903, avant de quitter ses fonctions une année plus tard, suite à des conflits internes, et de fonder une revue concurrente, *Le Courrier européen* (1904-1914). Cornut rejoint l'équipe de *L'Européen* en 1902, sur recommandation de Pierre-Paul Plan. S'il se réjouit de toucher enfin des honoraires, la collaboration ne lui apporte aucun profit symbolique : ses articles ne sont pas de caractère littéraire, et, face à Monnier, il affirme que « *L'Européen* [...] est bien peu lu à Paris ». (Samuel Cornut, lettre à Philippe Monnier, Paris, 21.10.1903, fonds Monnier, BGE, Genève).

³⁹ Il s'agit de journaux des colonies françaises d'Amérique. Cornut évoque une première collaboration en décembre 1910. Il envoie au *Progrès* un compte rendu du *Jean-Jacques Rousseau genevois* (1911) de Gaspard Vallette tandis qu'un rédacteur américain devait insérer quelques lignes à ce même sujet dans *L'Opinion*. Trois mois plus tard, le romancier, indigné, s'écrit : « Quelles inepties contient, sur une ou deux lignes, l'allusion de G. Goeppé à ton sujet ! J'en ai été si outré que j'ai renvoyé *L'Opinion* et n'en veux plus rien savoir. Quant à mon article [au *Progrès*], il est semé de fautes. » (Lettre à Gaspard Vallette, Paris, 02.03.1911, fonds Gaspard Vallette, BGE, Genève). Un autre article envoyé à *L'Opinion* et portant sur Philippe Monnier n'a jamais paru.

⁴⁰ Samuel Cornut, lettre à C. F. Ramuz, Paris, 06.07.[1913], fonds C. F. Ramuz, BCUL, Lausanne.

⁴¹ Samuel Cornut, lettre à Philippe Monnier, Zoug, 10.09.[1910], fonds Monnier, BGE, Genève.

⁴² Samuel Cornut, lettre à C. F. Ramuz, Paris, 06.07.[1913], fonds C. F. Ramuz, BCUL, Lausanne.

les Français contre l'ennemi commun »⁴³.

Cette intégration civique contraste avec son désinvestissement à l'égard de la vie littéraire parisienne. Sous l'effet d'une ségrégation aussi bien externe qu'interne à la colonie suisse⁴⁴, Cornut en vient à limiter son cercle de fréquentations aux milieux compatriotes. La Ville Lumière n'ayant rien perdu de son pouvoir d'attraction sur les jeunes littérateurs romands, le flot des transfuges ne tarit aucunement à l'aube du XX^e siècle. Le nombre de ressortissants helvètes augmente à tel point qu'il devient désormais possible d'effectuer un séjour parisien tout en restant majoritairement « entre Suisses ». Les associations et les événements se multiplient : déjà en 1898, Cornut participe à une « Journée suisse » à la Bodinière (le Théâtre d'Application) où se réunit le « Tout-Paris helvétique »⁴⁵. Il noue des contacts durables avec la jeune génération (Ramuz, Gilliard, Spiess, Morax), invite ses confrères à dîner et tient à disposition une chambre d'amis pour des visiteurs venus du pays. Nommé secrétaire de la section parisienne de la Société des Vieux-Zofingiens, il se charge de l'organisation de différentes soirées où l'on retrouve ces mêmes protagonistes, savourant « Jambon, Choucroute et Bière du Grütli »⁴⁶. La situation d'exil semble manifestement créer un besoin de cultiver ses racines et de renforcer les liens entre compatriotes. La colonie suisse devient alors une véritable matrice de relations et de projets artistiques intercantonaux⁴⁷. Après la mort d'Édouard Rod, Samuel Cornut siège parmi cette assemblée en authentique « doyen des littérateurs helvètes à Paris »⁴⁸. Fidèle à ses convictions patriotiques, il fonde en 1914 une filiale parisienne de la Nouvelle Société Helvétique (NSH). Dès le tournant du siècle, ce sont les vacances d'été qui constituent pour le Vaudois, du point de vue social et littéraire, la période la plus active de l'année. Lors de ses retours réguliers en Suisse, il court les éditeurs, directeurs de journaux, critiques et illustrateurs, visite la « Genève des amis »⁴⁹ et en particulier Philippe Monnier, avec qui il s'était découvert une « parenté d'âme »⁵⁰.

⁴³ Samuel Cornut, lettre à sa sœur, Paris, 22.03.1915, fonds Samuel Cornut, CRLR, Lausanne.

⁴⁴ L'examen des différentes sources mobilisées pour cette étude, et tout particulièrement celui des échanges épistolaires, nous amène à émettre l'hypothèse d'une séparation de différentes fractions au sein de la colonie littéraire suisse, selon leur degré d'intégration au centre. Le phénomène est complexe et mériterait d'être interrogé de manière plus approfondie. Cela nécessiterait une analyse détaillée des positions des différents acteurs dans le champ littéraire français ainsi que des rapports qu'ils entretiennent entre eux – non seulement privés, mais avant tout publics, face aux éditeurs, directeurs de journaux, dans des articles critiques, etc. Il serait particulièrement intéressant de s'interroger sur la manière dont les membres de la colonie concourent activement à une ségrégation ou, au contraire, tentent de l'inhiber en promouvant leurs compatriotes.

⁴⁵ Samuel Cornut, « Une journée suisse à la Bodinière », *Nouvelliste vaudois*, 26.03.1898, [s. p.].

⁴⁶ Samuel Cornut, lettre à C. F. Ramuz, Paris, 20.03.1911, fonds C. F. Ramuz, BCUL, Lausanne.

⁴⁷ À ce sujet, nous renvoyons au récit que fait Adrien Boyv de la vie dans la colonie suisse du quartier Montparnasse (« Souvenirs 1901-1913 », in : C. F. Ramuz, *Lettres : 1900-1918*, Lausanne, La Guilde du livre, 1956, p. 18-30). Voir aussi Alain Clavien, *Les Helvétistes*, op. cit., p. 77.

⁴⁸ Samuel Cornut, lettre à C. F. Ramuz, Paris, 18.05.1910, fonds C. F. Ramuz, BCUL, Lausanne. Une semaine plus tard, l'auteur précise : « ma triste qualité de doyen des littérateurs romands – un droit d'aïnesse que je vendrais pour un plat de lentilles ». (Samuel Cornut, lettre à C. F. Ramuz, Paris, 26.05.1910, fonds C. F. Ramuz, BCUL, Lausanne).

⁴⁹ Samuel Cornut, lettre à Philippe Monnier, Aigle, 20.09.[1909], fonds Monnier, BGE, Genève.

⁵⁰ Samuel Cornut, lettre à Philippe Monnier, [s. l.], [novembre 1907], fonds Monnier, BGE, Genève. Monnier affirme lui aussi avoir trouvé en Cornut la seule personne en Suisse qui parle véritablement sa langue, plus que Vallette « qui est avant tout

À mesure que Cornut se replie sur le réseau romand, les contacts avec ses compatriotes intégrés au centre se font plus distants, voire conflictuels. En 1902, il reproche à Édouard Rod la volonté de jouer sur deux tableaux et d'enfreindre ainsi l'exigence d'authenticité qu'il s'était lui-même fixée comme principe suprême de son art : « Eh, soyez vous-même et vous plairez à tout le monde, excepté aux sots »⁵¹. Suite à ce conflit, les échanges épistolaires s'espacent et se refroidissent. Après avoir, pendant dix ans, fréquemment sollicité le conseil et l'avis de Rod en matière de littérature, Cornut cesse de le contacter pour de tels motifs. Au-delà de 1906, aucune lettre n'est conservée⁵². Rappelons que Rod n'avait pas toujours été un loyal soutien pour l'auteur de *Miss* ; certes, il l'avait recommandé chez Perrin, mais seulement à partir du moment où il avait jugé sa production « présentable », conforme aux normes parisiennes, c'est-à-dire lorsque l'auteur avait choisi le Quartier latin comme cadre romanesque et (du moins en apparence) abandonné la préoccupation moraliste. De plus, Cornut avait sollicité de son aîné des comptes rendus dans la presse française, afin de pouvoir se démarquer « aux yeux du grand public qui ne juge jamais par lui-même, de [la] foule encombrante de débutants et d'auteurs médiocres »⁵³. Les deux paragraphes que lui consacre Rod dans *Le Gaulois* suite à cette demande ont un statut ambigu : il s'agit de l'article légèrement moqueur que nous avons cité plus haut⁵⁴, et qui s'ouvre sur le constat de la lourdeur de style. Admis parmi les légitimes, Rod devient lui-même gardien des frontières du champ et se doit par conséquent de sanctionner les « tares helvétiques », sous peine de perdre sa crédibilité.⁵⁵

Les divergences entre les différentes fractions de la colonie suisse peuvent aller jusqu'à l'hostilité : en 1911, Cornut se livre à un véritable duel médiatique avec Louis Dumur lorsque ce dernier caricature la foi protestante dans *L'École du dimanche* (1911). Son confrère aiglon publie une critique cinglante dans *Wissen und Leben*, qualifiant le livre de « diatribe confuse et

journaliste » et Seippel que l'« on ne [...] voit jamais ». (Philippe Monnier, lettre à Samuel Cornut, Monthoux, 26.08.[1907], fonds Monnier, BGE, Genève). Cette connivence, nous l'avons remarqué, se confirme dans le domaine littéraire.

⁵¹ Samuel Cornut, lettre à Édouard Rod, Paris, 28.01.[1902?], fonds Édouard Rod, BCUL, Lausanne.

⁵² Quatre lettres portent une date ultérieure à la profession de foi de novembre 1902 : en avril 1903, Cornut félicite son confrère pour *L'Inutile effort*. En mai 1904, il refuse sèchement une proposition de rejoindre une expédition en Espagne pour écrire un livre sur les Suisses résidant dans ce pays. En 1906, il exprime ses condoléances après avoir reçu, de la part de son aîné, une annonce mortuaire et un portrait de Nancy Vuille (alias André Gladès).

⁵³ Samuel Cornut, lettre à Édouard Rod, Aigle, 24.03.1895, fonds Édouard Rod, BCUL, Lausanne.

⁵⁴ Voir *supra*, p. 58 et 60. L'article commence ainsi : « L'art de M. Samuel Cornut est plus imparfait : d'une main plus lourde – mais peut-être non moins sûre – il manie sa pâte, avec plus de vigueur que d'adresse, sans tenir toujours compte qu'il faudrait des proportions et des valeurs. On le devine – et c'est un charme d'une autre sorte – tout haletant à la poursuite de ses idées, devant ses personnages. Il lui faut beaucoup d'efforts pour leur insuffler la vie ; mais il y réussit. ». (Édouard Rod, « Trois romans », art. cit., p. 5).

⁵⁵ L'action de Rod comme promoteur de ses jeunes compatriotes, souvent mise en avant par la postérité, s'avère ambivalente. Homme double, à cheval entre les champs littéraires français et romand qu'il a pareillement investis, il est abondamment sollicité par la relève en sa qualité de médiateur. Toutefois, si l'on veut sonder l'attitude du Nyonnais envers ses cadets, il faut distinguer entre un soutien moral (sociabilité, conseils) ou tourné vers la Suisse (telle la lettre qu'il adresse aux parents de Ramuz afin qu'ils permettent à leur fils de rester à Paris), et un soutien officiel, par exemple sous forme de recommandations de manuscrits auprès d'éditeurs. Conscient des règles en vigueur au centre, Rod ne laisse passer que ce qui s'y conforme. À ce titre, il est significatif que Rod n'ait pas donné suite aux demandes répétées de Ribaux et de Duchosal qui lui réclamaient des titres de collaborateurs à *La Revue contemporaine* ou dans d'autres périodiques parisiens. Au sein de *La Revue* se rencontrent seulement des Romands déjà bien implantés à Paris, comme Mathias Morhardt.

indigeste » et prenant la défense de l'institution religieuse où « notre enfance a passé de si beaux moments [et] fait de si beaux rêves »⁵⁶. Ce qui est en jeu, c'est donc une fois de plus la question identitaire. Car, si Cornut loue le fait que Dumur revienne aux sujets genevois et « renonc[e] à faire le Parisien »⁵⁷, il se montre scandalisé devant le peu d'attachement que l'auteur témoigne à sa patrie. Pour contrer cet affront à l'intégrité romande, il dénie à l'objet du litige tout simplement le statut d'œuvre d'art, et prétend qu'un outrage aussi exagéré ne pourra que servir l'apologétique chrétienne. Dumur quant à lui rétorque par une brochure intitulée *Les Enfants et la Religion* (1911), où il réitère ses prises de position hostiles à l'éducation protestante et peint l'auteur de *Miss* en sectaire aux idées passéistes. Il faut dire que Dumur avait rompu, dès la deuxième année de son séjour parisien, tout contact avec son milieu d'origine, précisément pour des motifs d'ordre religieux. En ironisant sur les coutumes de son canton, il adopte un discours proche de celui de Lemaître dans *L'Aînée*.

En termes de visibilité au centre, un événement semble aller à l'encontre de la marginalisation de Cornut : la publication en feuilleton de *La Trompette de Marengo* au *Temps* en 1906. Le mode de présentation du texte nous amène toutefois à relativiser cet exploit. Affublé du sous-titre « Scènes de la Révolution hors de France », *La Trompette* y figure moins comme une œuvre littéraire que comme un éclairage apporté à l'histoire de France dont elle montre les retentissements par-delà la frontière. Le fait que Cornut, malgré cette publicité inespérée, ne parvienne pas à trouver d'éditeur à Paris, corrobore cette lecture. Du point de vue symbolique, le texte est aussi peu valorisé que la « Fête des Vignerons à Vevey » publiée dans la *Revue bleue*, qui ressemble presque à une réclame touristique. Les deux « Notes d'un alpiniste »⁵⁸ de Daniel Baud-Bovy parues au *Temps* ont également fort peu à voir avec l'expression du « mystère bleu »⁵⁹ de la montagne que visait jadis l'auteur.

Néanmoins, l'existence de ces différentes publications, postérieures aux déclarations de retrait des différents acteurs par rapport au marché parisien, nous amène à un dernier point qu'il nous importe de clarifier : le repli identitaire se traduit avant tout par le choix d'un certain secteur de production ou par celui d'un retour au pays d'origine. Il n'implique pas l'absence totale de quêtes de reconnaissance auprès des instances centrales ; le poids et l'autorité de ces dernières demeurent bien trop considérables pour être complètement niés⁶⁰. Le repli peut même être

⁵⁶ Samuel Cornut, « L'École du dimanche », *Wissen und Leben*, t. IX, 01.10.1911, p. 43, 45.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 42.

⁵⁸ Il s'agit d'un récit d'ascension du Mont Blanc, paru en deux volets, le 20 septembre et le 1^{er} octobre 1902. Ces articles semblent constituer la seule collaboration de Baud-Bovy au *Temps*.

⁵⁹ Daniel Baud-Bovy, « Du Symbolisme au Poème alpestre », *op. cit.*, p. 30 ; entrée de journal du 09.04.1893.

⁶⁰ C'est sans doute pour cette même raison que Philippe Monnier, malgré son attitude anti-parisienne qui se forme durant son séjour, espère néanmoins publier ses premières œuvres dans la capitale (voir *supra*, p. 40). En revanche, la difficulté d'y trouver un éditeur et l'absence de réaction suite à l'envoi de ses *Vieilles femmes* aux critiques parisiens (voir *supra*, p. 56) ont pu le confirmer dans son choix de se replier sur le champ littéraire romand.

appréhendé comme une stratégie, car nous avons constaté qu’aussi bien Monnier que Warnery justifient leur adhésion à la tradition littéraire romande en invoquant le regard de Paris⁶¹. Tout particulièrement dans un contexte d’essor du régionalisme, une telle démarche semble préférable à l’alternative d’une pâle imitation des canons esthétiques parisiens.

L’affirmation des origines romandes n’exclut donc pas l’espoir, aussi timide soit-il, d’être repéré par la Vieille Dame du Pont des Arts. Henri Warnery envoie en décembre 1894 *Sur l’Alpe* au secrétariat de l’Académie française pour poser, « à tout hasard »⁶², sa candidature au prix Archon-Despérouses destiné aux œuvres de poésie. L’auteur sollicite l’appui de Rod, de Pierre Berton et de Gabriel Monod, mais son nom ne sera pas retenu. Philippe Monnier, fort de son capital familial et des relations nouées lors de son séjour parisien, est bien plus chanceux : ses ouvrages sur *Le Quattrocento* et sur la *Venise au XVIII^e siècle* sont couronnés en 1901 (prix Marcelin Guérin, 500 fr.) et en 1908 (prix Guizot, 500 fr.). Daniel Baud-Bovy obtient trois fois le prix Charles Blanc, en 1905 pour les *Peintres genevois*, en 1911 pour *En Grèce par monts et par vaux*, et en 1936 pour *Les Maîtres de la gravure suisse*. Voici une récolte considérable, mais le problème demeure entier : il s’agit de domaines non-littéraires. Si consécration il y a, elle ne concerne pas l’écrivain mais l’*érudit*⁶³. En plus, les Helvètes sont loin d’être les seuls ou les premiers lauréats. Monnier partage le prix Marcelin Guérin (5000 fr.) avec les Français Charles Benoist (2000 fr.), Pierre Leroy-Beaulieu (1000 fr.), Eugène Rigal (500 fr.), Ernest Martinenche (500 fr.) et Maurice Albert (500 fr.). Dans la liste diffusée par la presse, son nom est cité en dernier. Lors de l’obtention du prix Guizot (3000 fr.), il apparaît dans le palmarès derrière les Français Étienne Dejean (1000 fr.), Georges Dumas (500 fr.), Joseph Guyot (500 fr.) et avant la candidate féminine M^{lle} Dugard (500 fr.). Un regard sur l’ensemble des distinctions obtenues par les Suisses entre 1885 et 1905 confirme la tendance : les seuls prix proprement littéraires vont à Édouard Rod pour *Le Sens de la vie* en 1889 et à Adolphe Chenevière pour *Honneur de femme* en 1895⁶⁴, tous deux des écrivains exceptionnellement bien implantés dans le paysage parisien. Le tableau est fort parlant, car il est permis de supposer que *Sur l’Alpe* de Warnery n’a pas été la seule œuvre littéraire romande refusée par l’Académie en l’espace d’une vingtaine d’années⁶⁵. En dehors de l’Académie, signalons une médaille offerte par la Société d’encouragement au

⁶¹ Voir *supra*, p. 69 et p. 79.

⁶² Henri Warnery, lettre à Édouard Rod, Leysin, 05.01.1895, fonds Henri Warnery, BCUL, Lausanne.

⁶³ Parmi les auteurs émigrés, signalons encore les récompenses d’Ernest Tissot : le Genevois obtient deux prix pour ses ouvrages critiques sur *Le Drame norvégien* et sur l’Italie contemporaine. Le secteur international n’est pourtant pas le seul investi par l’auteur : Tissot avait également rédigé une étude sur la critique littéraire *française* ainsi que plusieurs romans.

⁶⁴ Les deux romans sont décorés du prix de Jouy, qui récompense un « ouvrage d’observation, d’imagination, de critique, et ayant pour objet l’étude de mœurs actuelles ». (www.academie-francaise.fr/prix-de-jouy [consulté le 30.03.17]).

⁶⁵ Il serait intéressant d’enquêter sur le nombre de candidatures romandes rejetées par l’Académie, mais leur décompte semble difficile à réaliser. Le sujet est sensible et se discute rarement à haute voix : d’une part, les auteurs gardent le silence pour préserver leur intégrité en cas d’échec, d’autre part, toute quête d’adoubement auprès des instances centrales risque d’être interprétée comme une « trahison » en-deçà du Jura.

bien à Adolphe Ribaux pour ses *Braves gens* (1892) ...

Ces observations rejoignent les résultats de notre enquête concernant les collaborations dans la presse française : les écrivains helvètes sont de préférence délégués vers les secteurs marginaux (international, moral, protestant, non-littéraire) qui leur semblent pour ainsi dire assignés par nature⁶⁶. En creux se dessine le problème fondamental qu'affronte l'écrivain romand à Paris, à savoir son défaut de légitimité dans la sphère de la littérature *française* – que ce soit au niveau créateur, critique ou académique. À nouveau, le parcours de Cornut exemplifie ce phénomène : comme le romancier l'affirme en 1903, il ne « peu[t] faire de la critique [à Paris], les revues où [il] écri[t] de loin en loin ayant chacune leur moniteur officiel de la littérature »⁶⁷. En clair, on lui dénie le droit de s'exprimer sur ce sujet. Alors qu'il donne en Suisse des conférences sur Balzac et sur le naturalisme, sa compétence n'est reconnue en France que par un public des futurs pasteurs protestants. Pendant ce temps, plusieurs de ses anciens camarades zofingiens restés ou retournés au pays ont acquis le grade de professeur de littérature *française* dans des établissements officiels, voire à l'université. Certes, Cornut n'a pas mené à terme son doctorat, mais les propositions de postes n'auront pas manqué : en 1895, il avait refusé une place bien rémunérée qu'on lui offrait en Suisse. À Paris, la seule occasion où les instances officielles font appel à l'expertise du Vaudois intervient lors d'une Journée de poésie française hors de France, organisée par l'Alliance française en 1910, et où sont présentés des poètes belges, suisses, canadiens et haïtiens. Dans cette même catégorie de prestations, on peut citer quelques rares articles sur des littérateurs d'origine romande comme Jean-Jacques Rousseau⁶⁸ – des articles qui, somme toute, contribuent surtout à imposer à leur auteur une étiquette d'étranger.

Cas contraire, et tout à fait exceptionnel : Adolphe Chenevière réussit un tour de force en publiant, avant de se lancer dans une carrière littéraire, une thèse sur Bonaventure des Périers, un poète français du XVI^e siècle. Vu que le sujet avait été peu traité auparavant, son étude devient une référence, contribue à la diffusion de son nom et pose les fondements de sa légitimité d'auteur. Au lieu de la mention d'une nationalité à fort potentiel stigmatisant, c'est cette thèse qui est rituellement citée en ouverture ou clôture des comptes rendus de ses premiers

⁶⁶ Ce phénomène n'est pas fait pour étonner : on y retrouve l'écho des préceptes identitaires romands que nous avons analysés au début de notre étude. Autant dire que les écrivains suisses sont fortement complices de leur propre exclusion.

⁶⁷ Samuel Cornut, lettre à Philippe Monnier, Paris, 21.10.1903, fonds Monnier, BGE, Genève. C'est précisément pour cette raison qu'il se tourne vers la presse d'outre-Atlantique, voir *supra*, p. 107.

⁶⁸ L'article est intitulé « Jean-Jacques Rousseau et l'Académie de Dijon » et paraît le 1^{er} novembre 1912 dans le *Mercure de France*. À notre connaissance, il s'agit de la seule contribution de Cornut à cette revue. L'auteur y attaque Jules Lemaitre, estimant que l'Académicien se montre injustement condescendant envers l'auteur de *l'Émile*. Ce différend peut se concevoir comme une suite de la dispute que nous avons évoquée plus haut (voir *supra*, p. 91-93), mais soulève également certaines questions : ce texte a-t-il été « placé » par Louis Dumur, secrétaire de rédaction du *Mercure*, alors même qu'un litige l'opposait à son compatriote ? Dumur partageait-il l'avis de Cornut au sujet du *Jean-Jacques Rousseau* (1907) de Lemaitre ? Les opinions exprimées par le Genevois dans « Les détracteurs de Jean-Jacques » (*Mercure de France*, 15 juin 1907) semblent confirmer cette hypothèse.

romans⁶⁹. D'autres Helvètes se disputent le droit à la parole longuement et âprement, au fil de nombreuses années d'activité journalistique et critique, comme c'est le cas de Mathias Morhardt et de Pierre-Paul Plan. Ce dernier, après avoir exhumé et publié quantité d'inédits de Racine, Rabelais et Molière, sera décoré de la Légion d'honneur pour « ses travaux sur notre histoire littéraire [qui] sont hautement appréciés de tous les spécialistes »⁷⁰. Mais l'honneur se restreint au domaine historiographique, Plan ayant abandonné toute ambition créatrice dès son arrivée à Paris – pour des motifs que nous connaissons⁷¹. Car, en littérature, pour la plupart des auteurs romands émigrés, l'expérience de Paris reste encore celle-ci : la révélation que, en dépit de la communauté de langue, ils ne sauraient être des écrivains *français*. Le choix est désormais celui-là : être écrivain mineur, voire méconnu, au centre, ou être *pleinement* écrivain, mais écrivain *romand*, avec toutes les limites, contraintes et impératifs identitaires que cela implique.

⁶⁹ Citons à titre d'exemple la fin de l'article consacré par le *Journal des Débats* aux *Contes indiscrets* (1887), première œuvre littéraire de Chenevière : « M. A. Chenevière s'était déjà fait connaître par une savante étude sur le maître poète et conteur du seizième siècle, *Bonaventure de Périers : sa vie et ses œuvres*, présentée en Sorbonne comme thèse de doctorat, et publiée en volume par l'éditeur Plon. En abordant la littérature d'imagination, il nous révèle des qualités précieuses d'observation et une réelle originalité. » (F. D., « Romans », *Journal des Débats*, 22.08.1887, [s. p.]).

⁷⁰ [S.n.], « Courrier des Lettres », *Le Figaro*, 08.08.1924, p. 2.

⁷¹ Voir *supra*, p. 66-67.

CONCLUSION

Éléments de réponse

En partant du constat de la récurrence de discours identitaires parmi les écrivains romands émigrés à Paris, nous avons tenté de sonder le contexte de leur émergence par une analyse comparative de plusieurs trajectoires d'auteurs appartenant à une même génération. Au fil de notre parcours, il s'est avéré que le phénomène ne saurait être attribué à un quelconque hasard biographique, mais qu'il constitue une forme de cristallisation de différentes forces extérieures. La convergence des expériences sociales, éditoriales et journalistiques, et celle des réactions sous forme de réorientations de carrière et de prises de position identitaires nous a révélé la pertinence d'un raisonnement en termes de dynamiques englobantes, c'est-à-dire de facteurs liés à une certaine éducation (scolaire, religieuse, morale), à un certain milieu d'origine (social, géographique) et aux différences structurelles entre le champ littéraire périphérique et celui du centre : inadéquation du capital culturel, méconnaissance des lois du marché parisien, difficulté d'accès aux circuits littéraires et aux réseaux de sociabilité, ostracisme de la critique, refoulement vers des secteurs de production marginaux et effets de conjoncture telle la saturation du champ intellectuel. Le heurt des mentalités, l'écart des conceptions esthétiques et l'amertume des déceptions favorisent manifestement les réactions de repli, radicalisent les discours et infléchissent les projets de carrière. De gré ou de force, maint écrivain transfuge est ainsi amené à endosser une identité dont il voulait se distancier, à ajuster son horizon à des limites qu'il voulait outrepasser, à souscrire aux règles du champ périphérique qu'il tenait pour étouffantes – bref, à adopter des postures qui se trouvent à l'opposé des ambitions et des exigences artistiques affichées au moment de franchir le Jura. La pression des contraintes extérieures, le choix limité de stratégies d'esquive et de compensation forment ainsi une « pente naturelle » à laquelle il paraît difficile d'échapper. Plus le dépaysement et l'indignation sont intenses, plus la nostalgie et la révolte se font violentes, et à mesure que le centre dévoile son hostilité, l'attraction et l'attractivité du champ périphérique augmentent. Face à ces mécanismes, la phrase de Godet prend tout son sens : « Plus je vais à Paris, plus j'en reviens ! »¹.

Ce travail, nous l'avons dit, ne vise pas à fournir des « modèles d'interprétation » pour des trajectoires individuelles ni surtout à généraliser des types d'expérience souvent peu heureux en les étendant à l'ensemble de la communauté des auteurs émigrés. Il s'est proposé d'illustrer, à l'aide d'exemples concrets, l'existence et l'impact des forces centrifuges susceptibles d'agir sur

¹ Philippe Godet cité par Philippe Monnier, « Chronique romande », art. cit., p. 24.

des écrivains romands qui tentent d'investir les milieux littéraires parisiens. Le fait que des prétendants aux origines et dispositions socioculturelles aussi divergentes que Samuel Cornut et Philippe Monnier soient confrontés à des impasses similaires aura montré que le phénomène est vaste et complexe, et que l'on ne saurait attribuer une intégration manquée au simple défaut de protecteurs influents. Du reste, la plupart de ces mécanismes concernent même les auteurs « arrivés », ne serait-ce que par la soumission à un régime critique particulier² ou par l'exclusion d'un concours pour cause de nationalité étrangère³. Cela ne veut pas dire qu'ils affectent tous les acteurs dans une égale mesure ou constituent un sort inévitable : en passant, nous avons aperçu d'autres types de trajectoires et de postures (Édouard Rod, Louis Dumur, Mathias Morhardt, Adolphe Chenevière), dont l'étude comparative, au demeurant, mériterait d'être entreprise⁴.

Une deuxième question avait orienté notre enquête : quelle est la signification de ces mécanismes pour la littérature romande ? L'enjeu est tout d'abord quantitatif : Paris étant la première destination des littérateurs romands en mal de carrière, beaucoup d'auteurs débutants y vont – et beaucoup en reviennent promptement. Ce retour (sinon physique, du moins idéologique et esthétique) est, pour la génération qui nous occupe, essentiellement un *retour à la tradition* : une fois les exubérances juvéniles tempérées par les désillusions, ces enfants prodiges se rallient à la *doxa*, se joignent au concert des voix qui chantent la beauté du terroir, exaltent les vertus protestantes et la fierté patriotique, au détriment des séductions de la grande Babylone et au mépris des lois qui régissent le marché des biens symboliques outre-Jura. Ce ne sont certes pas eux qui *inventent* les discours identitaires, mais ils en produisent abondamment, contribuant par là à asseoir les positions, à consolider les frontières et à renforcer les *habitus*. Car il ne s'agit pas de n'importe quelles personnes : les écrivains au cœur de notre étude se trouvent parmi les figures phares du champ culturel romand au tournant du XX^e siècle. Leur impact en termes de visibilité et d'autorité (littéraire, critique, institutionnelle) est nettement plus grand que celui d'un Louis Dumur ou d'un Adolphe Chenevière⁵. Aux côtés des Godet,

² Voir *supra*, p. 57-63.

³ En 1890, Adolphe Chenevière manifeste sa volonté de présenter un livre au concours Montyon. Contacté par l'auteur, Victor Cherbuliez s'excuse de devoir l'informer que sa candidature ne peut être prise en compte du fait de sa nationalité étrangère : « Pour concourir à l'un des prix Montyon, il est rigoureusement nécessaire d'être Français. Je voudrais en appeler, mais [...] cette règle a toujours été strictement observée ». (Victor Cherbuliez, lettre à Adolphe Chenevière, Paris, 18.12.[1890], fonds Chenevière, BGE, Genève).

⁴ Pour des informations au sujet des trajectoires et de la réception d'Édouard Rod et de Louis Dumur, nous renvoyons aux travaux de Daniel Maggetti (*L'Invention de la littérature romande*, *op. cit.*, p. 343-356), d'Alfred Berchtold (*La Suisse romande au cap du XX^e siècle*, *op. cit.*, p. 408-425, 450-460) et de Cécile Delhorbe (*Édouard Rod*, Neuchâtel ; Paris, Attinger, [1938]). Il serait intéressant de prolonger ces études en enquêtant de manière détaillée sur les contrats d'édition, les collaborations journalistiques, les lieux de résidence, les réseaux de sociabilité, la réception critique et les distinctions académiques ou honorifiques.

⁵ Édouard Rod occupe une position intermédiaire. Il enseigne pendant sept ans à l'Université de Genève, donne sporadiquement des nouvelles au *Foyer romand* et devient une personne de référence pour une partie de la relève romande. Néanmoins, la critique en place reste méfiante vis-à-vis d'un auteur qui avait jadis osé caricaturer le protestantisme et qui s'était rallié au courant naturaliste. Godet en particulier tente sans cesse de disqualifier sa production.

Vallette⁶ et Seippel, ce sont les Monnier, Warnery et Cornut qui détiennent des postes clés et ont leur mot à dire quand il s'agit de définir l'essence de la littérature indigène. Il suffit pour s'en convaincre de noter qu'un quart des publications du *Foyer romand*, bible identitaire de tout « bon Suisse »⁷ qui se pique de lettres, sont dirigées et préfacées d'une « Chronique » par ces anciens candidats à une carrière littéraire parisienne.⁸ Dans le paysage médiatique romand, leur présence s'impose sur tous les fronts : la *Bibliothèque universelle*, *La Semaine littéraire*, le *Journal de Genève*, la *Gazette de Lausanne*, ... Monnier et Cornut se démarquent avant tout par leur production littéraire volumineuse ; certaines de leurs œuvres entreront également dans la collection du « Roman romand », lancée par l'éditeur Payot et destinée à une large diffusion. Henri Warnery, en dehors de son activité créatrice, met sur pied le premier cours de littérature romande au niveau universitaire et contribue ainsi à la légitimation de cette discipline en tant que secteur d'études. Daniel Baud-Bovy, outre sa participation active à des festivités officielles comme l'Exposition nationale de 1896, « jou[e] un rôle de catalyseur dans la jeune génération »⁹ en soutenant des revues à caractère nettement patriotique comme *La Montagne* ou *La Revue helvétique*. Sans doute, en pays romand, ce ne sont pas les « reconvertis » qui font toute la musique, mais, en leur absence, le concert aurait manqué de quelques ténors parmi les plus importants, virtuoses et prolifiques.

Or, comme nous l'avons constaté, la rencontre conflictuelle avec la métropole est susceptible d'influencer les orientations littéraires, la teneur des critiques et des discours programmatiques essaimés au gré des œuvres, périodiques, cours ou conférences. La « leçon de Paris », qui est une leçon de l'*altérité* par rapport à la culture française dominante, n'est pas seulement vécue, expérimentée, subie, mais encore elle se transmet, se projette, s'érige en principe. S'étant heurtés à ce qu'ils vivaient comme des déterminismes liés à leur origine, inaperçus parfois jusqu'au moment de franchir le Jura, les jeunes auteurs romands sont amenés à considérer et à présenter ces mêmes traits (conscience morale, religiosité, amour des paysages alpestres, incompatibilité avec les canons littéraires parisiens) comme des qualités inhérentes à la « nature romande ». S'étant découverts *fatalement* différents, ces acteurs tendent à privilégier une

⁶ Signalons au passage que Gaspard Vallette a, lui aussi, dans sa jeunesse, effectué un bref séjour à Paris. Émile Jaques-Dalcroze en parle en ces termes : « Vallette [...] est [maintenant] guéri de la fièvre parisienne ; il a voulu tout goûter à la fois et il a souffert d'indigestion [...] ». (Émile Jaques-Dalcroze, lettre à Philippe Monnier, Paris, 17.12.1887, transcription, fonds Monnier, BGE, Genève).

⁷ Le *Foyer romand* naît sous l'impulsion d'Arthur Imer-Cuno (le libraire qui avait conseillé Warnery lors de la publication des *Poésies*) et est conçu par son fondateur comme un « Almanach qu'[il] appellerai[t] volontiers du Bon Suisse ». Le périodique devait respirer avant tout « une originalité de bon aloi, la saveur du terroir, du bon crû neuchâtelois, vaudois, genevois, une saine et franche inspiration romande ». (Arthur Imer-Cuno cité par Alain Clavien, « Philippe Godet et le 'Foyer Romand' : histoire d'un échec », *Les Annuelles*, n°4, 1993, p. 29).

⁸ Il va sans dire que toutes ces chroniques véhiculent des discours anti-parisiens... Notons également qu'à l'exception de trois numéros, l'ensemble des publications du *Foyer romand* contiennent des nouvelles ou des poèmes émanant de la plume de Warnery, Monnier, Cornut ou Baud-Bovy.

⁹ Alain Clavien, *Les Helvétistes*, *op. cit.*, p. 25.

conception essentialiste de leur héritage culturel, et naturalisent en quelque sorte la ligne de séparation entre les deux univers suisse et français, à l'image de l'opposition dialectique sur laquelle s'était fondé le champ littéraire romand. Le retour devient dès lors *nécessaire*, et le « soi-même » devient un « nous-mêmes ».

Parlant de la colonie suisse, ces reconvertis s'empressent de déceler chez leurs compatriotes les signes d'une évolution pareille à la leur – quitte à pratiquer le contresens. Lorsque Philippe Monnier se réjouit en 1899 que « beaucoup de jeunes gens qui [...] sont allés [à Paris] ou qui y sont, insensiblement en reviennent », il cite, outre Cornut (qui vient de publier *Chair et Marbre*), Édouard Rod qui « n'a [jamais] été moins Parisien que depuis qu'il s'est établi à Paris »¹⁰. L'auteur de *La Vallombreuse* quant à lui affirme en 1912 que « Louis Dumur, après de longues années de symbolisme et de mysticisme parisien, ne s'est retrouvé lui-même qu'en redevenant ce qu'il était, tout simplement : humoriste genevois »¹¹. Morale de l'histoire : écrivain *romand*, on l'est, que l'on veuille ou non. Dumur a « tout fait pour se déraciner ; et pourtant, il est demeuré Genevois [...], Genevois de ton, de geste, d'allure et de style »¹². Rod a beau écrire des romans antiprotestants, il « est protestant [...] jusqu'aux moelles [et] l'a toujours été »¹³. Tout éloignement de la ligne traditionnelle serait donc simplement une erreur contre nature, qui, par la force des choses, ne saurait tarder à être corrigée.

La prolifération de tels discours identitaires n'est pas anodine. Transposées de la sphère individuelle à la portée générale, ces assertions alimentent le réservoir de métadiscours qui, comme le montrent Jean-Marie Klinkenberg et Benoît Denis, figure parmi les conditions premières de l'autonomisation d'un espace littéraire. Se déclarer écrivain romand (ou qualifier ses confrères ainsi) et non pas écrivain français ou francophone, c'est valider les frontières sans lesquelles le champ régional n'aurait pas d'existence. Ainsi collectivisées, les revendications acquièrent un pouvoir *performatif*.

Dans son célèbre article « Existe-t-il une littérature belge ? », Pierre Bourdieu émet l'hypothèse que plus les écrivains originaires d'une province linguistique voient décliner leurs chances de réussite à Paris, plus ils ont tendance à affirmer l'indépendance du champ littéraire périphérique. Sans vouloir ramener toute la survie du champ romand au principe d'une sélection

¹⁰ Philippe Monnier, « Chronique romande », art. cit., p. 24. On constate que Monnier omet de mentionner ici les douze premiers romans de l'écrivain nyonnais, les *Palmyre Veulard*, *Michel Teissier* ou *La Course à la mort*, qui se font volontiers antiprotestants, mondains, voire décadents. Selon toute apparence, l'auteur des *Vieilles femmes* ne considère que le deuxième séjour parisien de Rod, marqué par le retour à des « sujets helvétiques », avec des romans comme *Les Roches blanches* ou *Là-haut*.

¹¹ Samuel Cornut, « Chronique romande », *Au foyer romand*, 1912, p. 35. Nous avons constaté (voir *supra*, p. 109-110) que cette dernière affirmation mérite d'être fortement nuancée. Mais le fait que *L'École du dimanche* (1911), dont il est bel et bien question ici, se conçoit avant tout comme une *satire antiprotestante*, et voisine davantage avec *L'Ainée* de Lemaître qu'avec des romans régionalistes, est superbement ignoré !

¹² Samuel Cornut, « *L'École du dimanche* », art. cit., p. 42.

¹³ Philippe Monnier, « Chronique romande », art. cit., p. 30.

négative, nous pouvons néanmoins établir un constat analogue à l'horizon de notre étude empirique. En effet, alors que Rod et Dumur (ne parlons pas de Chenevière...) nient l'existence d'une littérature romande détachée du centre parisien¹⁴, Warnery, Monnier et Cornut adhèrent de manière unanime à l'idée d'une séparation. On est loin du moment où ce concept leur paraissait « chimérique »¹⁵, pur produit du patriotisme exalté de leurs aînés. À la suite d'Olivier et de Godet, Monnier prône la nécessité de « devenir ce que nous sommes et l'exprimer sans fausse honte »¹⁶, Warnery celle de « fortifi[er] le désir d'être nous-mêmes »¹⁷. Dans le *Foyer romand*, l'auteur du *Peuple vaudois* proclame :

[...] de plus en plus, [...] nous sentons, nous nous efforçons de prouver, comme un des premiers l'affirmait Rambert, qu'il y a vraiment une Suisse romande [...]. Il y a un esprit romand qu'il s'agit de défendre, une âme romande qui se cherche et de plus en plus prend conscience d'elle-même.¹⁸

Limites et perspectives

Les discours identitaires émanant de la plume des « Suisses de Paris » forment une catégorie transhistorique. Nous avons repéré des occurrences chez Béat de Muralt, et la série ne s'arrête point au tournant du XX^e siècle. L'exemple le plus connu est celui de Ramuz, qui en a fait le leitmotiv de son *Paris (notes d'un Vaudois)* – mais on trouve des propos analogues chez ses compagnons de route : Gonzague de Reynold déclare, en tête du second volume de son *Histoire littéraire de la Suisse au XVIII^e siècle*, avoir pris conscience de « l'esprit suisse » lors de son séjour parisien¹⁹. Trente ans plus tard, Corinna Bille éprouve dans la capitale la nostalgie qui lui

¹⁴ Nous avons déjà mentionné l'article d'Édouard Rod, construit à partir d'un cinglant « nous n'avons pas une littérature romande » (voir *supra*, p. 2, note 16). Le discours de Dumur dans l'« Hommage à Édouard Rod », est légèrement plus ambivalent du fait qu'il superpose l'affirmation des frontières politiques (ceci tient au contexte de la guerre) et celle de la communauté culturelle. Néanmoins, le principe de continuité prime : « [La Suisse romande est] partie incontestable de la culture française » ; « [la] Suisse romande et [la] Belgique wallonne sont les deux ailes de la culture française. [...] Qu'elles continuent donc à battre solidairement et librement, rattachées par la circulation d'un sang commun à ce grand tout corporel où palpète le cœur de Paris. L'attrait de la capitale française sur les jeunes littérateurs suisses s'explique de la sorte tout naturellement. Ils ne vont pas y abandonner leur originalité foncière, ils y vont tremper leur talent et y éprouver le métal natif de leur âme. » (Louis Dumur, « Hommage à Édouard Rod », art. cit., p. 433).

¹⁵ Voir *supra*, p. 12.

¹⁶ Philippe Monnier, « Chronique romande », art. cit., p. 20.

¹⁷ Henri Warnery, « Discours prononcé en prenant possession de la chaire de littérature française à l'Université de Lausanne, le 29 octobre 1900 », *Littérature et morale, op. cit.*, p. 172. Il est évident que cette rupture ne saurait se concevoir comme *absolue*. Warnery, à cette même occasion, évoque lui aussi la communauté de langue et la parenté culturelle avec la France – mais l'accent est placé sur la séparation des champs. En cette matière, tout dépend du dosage des arguments.

¹⁸ Henri Warnery, « Chronique romande », *Au foyer romand*, 1895, p. 5-6.

¹⁹ « [À Paris je] souffris étrangement, tout d'abord, du 'mal du pays', le *heimweh* légendaire. J'aurais quelque honte à rappeler cet incident banal, si, en analysant un sentiment puéril en apparence, je n'y découvrais l'esprit suisse prenant conscience en moi de son existence et de son individualité. » (Gonzague de Reynold, *Histoire littéraire de la Suisse au XVIII^e siècle*, t. II, Lausanne, Bridel, 1912, p. 12). Le concept de « l'esprit suisse » sera d'ailleurs promis à un bel avenir : Reynold en fera le fondement de sa théorie d'une littérature nationale – une théorie qui, comme le démontre Alain Clavien, se transforme

permettra, au retour, de « vraiment découv[rir] le Valais »²⁰. Maurice Chappaz quant à lui affirme que, s'il avait pu quitter sa terre natale, il aurait bien voulu aller à Paris « pour mieux [...] rêver [du Valais], pour mieux l'exprimer »²¹. Le glissement est significatif : il ne s'agit plus de faire carrière outre-Jura, mais d'y méditer une vérité intérieure – de quoi suggérer que le mythe du Paris « miroir de l'identité », dans le sillage d'Auguste Baud-Bovy, Cornut et Ramuz, s'est bel et bien autonomisé.

S'il y a continuité rhétorique, ces discours se produisent néanmoins dans des conditions historiques et culturelles fort différentes, et leur signification varie en conséquence. Notre étude s'est focalisée sur la période de la fin du XIX^e siècle, et les résultats obtenus n'ont de pertinence que dans ce cadre précis. En effet, déjà pour les jeunes Romands qui arrivent à Paris dès l'an 1900 (Ramuz, Gilliard, Reynold, Spiess, François, Morax, les Cingria), la situation n'est plus la même : la structure du champ littéraire s'est transformée, les mentalités ont évolué, le rapport des jeunes auteurs à la capitale et l'accueil que leur réservent les instances centrales divergent sensiblement. L'enseignement littéraire en Suisse occidentale connaît un virage moderniste dans les années 1890 : les cours universitaires s'ouvrent aux mouvements artistiques récents voire contemporains²². La religion et tout l'appareil moral qui y est associé perdent considérablement en importance. Edmond Gilliard, dans une étude consacrée en 1904 à Henri Warnery, mesure la distance qui le sépare de son aîné :

Je regrette que l'œuvre de Warnery n'ait pas été conçue dans un esprit moins théologique ; j'entends [...], en un mot, d'avoir fait une œuvre trop « protestante », pas assez « humaine » [...] ; j'y sens, pour qu'elle devienne universelle, la marque trop forte d'une éducation spéciale ; j'y sens trop l'empreinte de notre calvinisme...²³

Le facteur religieux et moral avait constitué, pour la génération née dans les années 1860, un des principaux obstacles à une intégration dans les cercles littéraires parisiens. De ce point de

progressivement en « un nationalisme culturel puis [en] un nationalisme politique sur la défensive ». (Alain Clavien, *Les Helvétistes*, *op. cit.* p. 7).

²⁰ Corinna Bille estime que c'est « [à Paris] que [lui] est venu une nostalgie très forte du Valais. Et en somme c'est en revenant de Paris qu'[elle a] vraiment découvert le Valais ». (« Corinna et le Valais », journaliste Boris Acquadro, *Préface*, Archives RTS, diffusé le 21.12.1961, 1 vidéo (8 min), www.rts.ch/archives/tv/culture/preface/3436187-corinna-et-le-valais.html, [consulté le 23.02.16], 01:50-2:00).

²¹ « Chappaz et le Valais », journaliste Guy Ackermann, réalisateur Pierre Barde, *Découverte de la Suisse*, Archives RTS, diffusé le 18.06.1965, 1 vidéo (43 min), www.rts.ch/archives/tv/culture/decouverte-de-la-suisse/3442393-chappaz-et-le-valais.html, [consulté le 23.02.16], 03:10-03:11.

²² Les remaniements successifs de la *Chrestomathie* de Vinet par Rambert et par Paul Seippel fournissent des indications fort parlantes au sujet de cette évolution. Alors que le jeune Henri Warnery avait dû se contenter d'un choix de morceaux littéraires datant de 1829 et s'arrêtant à Hugo, ses cadets ont pu lire, dès 1876, quelques pièces de Gautier, Coppée et Sully Prudhomme, voire même une discrète « Élévation » de Baudelaire. Dès 1905, y figurent Zola, Maupassant, Verlaine, Verhaeren, de Régnier, Maeterlinck, et les *Fleurs du Mal* sont désormais co-représentées par « Les petites vieilles ».

²³ Edmond Gilliard, *Henri Warnery*, *op. cit.*, p. 42-43. Warnery naît en 1859, Gilliard en 1875 : quinze ans d'écart, et que de divergences entre ces deux Zofingiens !

vue, la relève est nettement mieux armée pour s'y faire une place, ou en tout cas moins exposée à cette incompréhension chronique dont souffraient Warnery et Baud-Bovy face au naturalisme et au décadentisme. Un élément tout aussi décisif réside dans l'évolution des conceptions esthétiques. La fermeture du champ littéraire romand, son immobilisation dans une sorte d'atemporalité culturelle devenant à la longue intenable, l'autonomie des pratiques parviendra à s'imposer jusque dans la rustique Helvétie. La jeunesse littéraire des années 1900 se révolte contre les modèles arrêtés et les idéologies passéistes : on assiste à l'émergence d'une avant-garde qui conçoit l'art selon les mêmes critères que leurs homologues français.²⁴ Les frontières idéologiques entre les deux pays voisins, sans s'effacer pour autant, gagnent donc en perméabilité. Parallèlement, l'essor du régionalisme exerce une influence positive sur la réception des auteurs romands, préfigurant, quoique sur un mode mineur²⁵, la promotion occasionnée par l'émergence institutionnelle de la Francophonie dans les années 1960-1970²⁶. Certes, la tendance à la marginalisation et la problématique du « complexe d'infériorité » restent bien réelles, mais il est possible d'affirmer que, comparé aux années 1880-1900, le rapport à Paris devient moins conflictuel.

Dès lors, le « pouvoir herméneutique » de la Ville Lumière acquiert une autre dimension. Pour la génération de Cornut, le rejet de Paris (au sens actif et passif du terme) se solde par l'adhésion à une conception identitaire quasi institutionnelle, liée à une tradition « nationale » et fondée sur un système d'oppositions binaires. Dans les prises de position d'un Ramuz, le « soi-même », bien qu'il véhicule le paradigme du retour, revêt un sens plus individualiste. Pour l'auteur d'*Aline*, Paris est un « exemple de liberté »²⁷ et non pas une ruche infernale conférant au tranquille isolement romand ses lettres de noblesse. En cela, le maître-mot des *Notes d'un Vaudois* s'apparente davantage au « Soyons nous » de *La Jeune Belgique*, qui dénotait une recherche stylistique personnelle, affranchie de toute préoccupation patriotique. D'ailleurs, la relève avant-gardiste jette volontiers par-dessus bord le concept de « littérature romande » et surtout « nationale »²⁸ ! En même temps, les discours anti-parisiens diminuent fortement dans leurs rangs.

²⁴ À ce sujet, voir Daniel Maggetti, *L'Invention de la littérature romande*, op. cit., p. 462-490.

²⁵ Voir supra, p. 77, note 5.

²⁶ C'est dans ce contexte de valorisation des littératures périphériques (issues de la Belgique, de la Suisse romande, du Québec et des anciennes colonies africaines) que Jacques Chessex obtiendra le Prix Goncourt pour *L'Ogre* (1873), Georges Borgeaud le Prix Renaudot pour *Le Voyage à l'étranger* (1974), Jean-Marc Lovay le Prix de la Vocation pour *Les Régions céréalières* (1976) et Corinna Bille la bourse Goncourt pour la nouvelle *La Demoiselle sauvage* (1975). En 1907, C. F. Ramuz avait manqué de justesse le Prix Goncourt. Son œuvre, bien que saluée par des personnalités aussi renommées que Jean Paulhan, Paul Claudel ou André Gide, peinait à se défaire de l'étiquette du « folklore », tant abhorrée par l'auteur, et qui l'assignait à un genre mineur.

²⁷ C. F. Ramuz, *Paris (notes d'un Vaudois)*, op. cit., p. 248.

²⁸ Les Ramuz, Gilliard et Budry se distancient de ce concept jugé inopérant et trop restrictif, tout en y substituant parfois celui d'une « littérature vaudoise ». Cependant, il ne s'agit que d'une partie de la jeune génération : le groupement assemblé autour de Gonzague de Reynold et Robert de Traz, théoriciens et défenseurs d'un néo-helvétisme, maintient les revendications

Cette mise en parallèle de deux générations, à peine séparées d'une quinzaine d'années, nous révèle pourquoi la « vertu catalysatrice » de l'exil parisien a pu développer tout son pouvoir chez Warnery, Cornut, Monnier et Baud-Bovy. La fin du XIX^e siècle marque en effet le sommet d'affirmation et d'institutionnalisation de la « littérature romande » telle qu'elle avait été définie en droite lignée de Bridel à Rambert et à Godet. Si la jeunesse estudiantine des années 1880 rêve déjà d'évasion, et projette ces mêmes espoirs sur Paris, beaucoup de ses représentants sont rattrapés par leur « éducation spéciale », selon le mot de Gilliard.

« Chaque époque rêve la suivante »²⁹, pour le dire avec Michelet : la révolte contre la pudibonderie excessive et le dogmatisme protestant apparaît déjà dans la « Déclaration » de Cornut – mais, tentant de briser leurs liens par la fuite *extra muros*, de nombreux indociles sont ramenés presque infailliblement dans le sérail. Ce phénomène achève d'illustrer que les rouages internes du champ littéraire romand étaient bien huilés.

En juillet 1913, Cornut écrit à Ramuz, qu'il avait fréquenté durant les longues années de leur séjour parallèle dans la capitale :

Vos personnages n'ont plus rien de la convention, de la grosse couleur dite locale dont nos romanciers peinturlurent les leurs. Vous avez mis la pioche à notre badigeon romanesque ; mais dessous, il y a le granit. [...]

[J]e vous ai lu comme un classique [...]. Non pas que j'aime votre manière : un lyrique comme moi – certes, vous l'êtes ; mais c'est du concentré – a toujours de la peine à se faire à votre style, si objectif. J'admire ; c'est très fort ; mais je me fais l'effet de toucher à du roc. Et puis, en levant les yeux, je vois que ce roc est très haut, haut comme... je veux épargner votre modestie.³⁰

traditionnelles et patriotiques. C'est ce clivage d'opinions qui provoque le naufrage de *La Voile latine*. À ce sujet, voir Alain Clavien, *Les Helvétistes*, op. cit., p. 57-157, et Daniel Maggetti, *L'Invention de la littérature romande*, op. cit., p. 487-490.

²⁹ Jules Michelet, *Avenir ! Avenir !*, 1847. Signalons que l'historiographie littéraire romande a souvent portraituré Cornut, Monnier et Warnery en précurseurs directs de Ramuz. Ainsi, Alfred Berchtold rapproche la « Chronique romande » de Monnier de « Raison d'être », et estime que « Cornut annonce [...] Ramuz ». (*La Suisse romande au cap du XX^e siècle*, op. cit., p. 433). Dans *l'Histoire de la littérature en Suisse romande*, un parallèle est établi entre *Sur l'Alpe* de Warnery et *Le Petit Village* de Ramuz (op. cit., p. 505-506). Sans vouloir souscrire ici à une lecture filiale, il faut concéder que les faits s'y prêtent exceptionnellement bien. On n'aurait qu'à comparer l'expression « il est moins dur d'[être] inconnu [à Paris] que d'être méconnu dans sa patrie » de Cornut (« Que venons-nous faire à Paris ? », art. cit., p. 292) avec le « Je vis à Paris parce que dans mon pays je serais isolé, et ici je suis solitaire » de Ramuz (*Journal, Œuvres complètes*, t. II, Genève, Slatkine, 2005, p. 210 ; entrée de journal du 07.12.1911) ; ou encore à considérer que Warnery appelle dès 1896 à en finir avec « l'éternelle idylle dont George Sand a tracé les modèles » au profit d'une littérature qui « pourrait être puissante, si l'on osait nous montrer le paysan tel qu'il est, avec la grossièreté pittoresque de son langage, ses préjugés, ses passions mesquines et aussi ses grandes vertus, sa dureté pour lui-même et pour les autres, son âpreté au gain, sa religion du travail, ses réelles croyances » (« Chronique romande », art. cit., p. 11). Une proximité est également suggérée par le fait que Cornut et Monnier saluent l'œuvre de Ramuz comme un aboutissement des efforts de leur génération. Citons un billet qu'envoie le chantre de Cartigny à son cadet : « Je vous remercie au nom du pays qui est le nôtre de lui donner des œuvres semblables. Elles nous consolent de tant de matière gâchée ; elles nous justifient aussi. » (lettre à C. F. Ramuz, Genève, 04.05.[1911], fonds C. F. Ramuz, BCUL, Lausanne).

³⁰ Samuel Cornut, lettre à C. F. Ramuz, Paris, 06.07.[1913], fonds C. F. Ramuz, BCUL, Lausanne. Pour des raisons de cohérence interne à notre propos, nous nous sommes permis d'inverser l'ordre des deux paragraphes cités.

Ce roc, intégré au massif ayant nom de *Voile latine*, aura jeté une ombre considérable sur la génération précédente. À cet égard, notre travail s'est voulu un re-éclairage de destins moins connus et étudiés aujourd'hui, envisagés sous l'angle spécifique d'une « expérience parisienne » à laquelle l'examen des échanges épistolaires et des notes de journal parvient à restituer une épaisseur. Du point de vue documentaire et méthodologique, nous nous sommes attachés à mettre en valeur des sources inédites et à mobiliser de nouveaux outils de recherche, certes encore imparfaits et limités³¹, mais qui peuvent suggérer les potentialités d'une telle démarche, à l'heure où Internet et la numérisation des archives abaissent, eux aussi, les frontières entre les pays. Notre parcours aura également donné quelques aperçus de la colonie suisse fin-de-siècle de Paris et fourni certaines clés de lecture pour des trajectoires d'écrivains appartenant à cette communauté : car, au-delà des dynamiques centrifuges qui apparaissent comme des « facteurs d'échec » opposés à une intégration au centre, se dessinent, en creux, autant de facteurs de réussite³². Cette étude aura atteint son objectif si elle est parvenue à montrer que le séjour dans la métropole, même s'il se réduit à une ou deux années, n'est pas qu'une simple parenthèse sans impact décisif ; voire, plus généralement, que l'on a intérêt à considérer de plus près la vie interne de cette deuxième Romandie satellite en orbite parisien.

³¹ Nous avons indiqué les limites techniques d'une enquête réalisée à l'aide du procédé OCR sur des corpus de périodiques numérisés (voir *supra*, p. 4-5). De même, nous regrettons de ne pas avoir pu, en raison du cadre temporel imposé pour ce travail, prolonger nos investigations à la Bibliothèque Richelieu et examiner de manière plus approfondie des fonds d'archives comme ceux de Mathias Morhardt et d'Adolphe Chenevière à la Bibliothèque de Genève, celui d'Édouard Rod à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, ou celui de Louis Dumur aux Archives cantonales vaudoises. Étant donné que nous nous sommes focalisés sur un groupe d'écrivains ayant adopté une posture de repli identitaire, nous n'avons pu procéder qu'à une lecture sélective des documents conservés dans les fonds de leurs confrères à trajectoire antagoniste.

³² Il s'agirait en premier lieu d'une prise de conscience de lois du marché parisien, d'une volonté et d'une capacité d'adaptation en fonction de ces mêmes lois, d'une prise en compte des attentes du public, de l'aptitude à gérer des atouts comme le plurilinguisme sans se laisser cantonner dans des secteurs de production marginaux, de la quête d'une légitimité académique ou critique dans le domaine de la littérature *française*, enfin d'une certaine persévérance et d'une attitude pragmatique. Ces qualités semblent tout aussi importantes, sinon plus importantes, qu'un capital social et économique reçu en héritage.

ANNEXES

I. GÉOGRAPHIE DE LA COLONIE LITTÉRAIRE SUISSE DE PARIS (1880-1900)

Les pages qui suivent donneront un aperçu de la géographie de la colonie littéraire suisse établie à Paris dans les années 1880 à 1900. Afin d'illustrer son organisation spatiale, nous avons indiqué la position des différents logements sur une carte de Paris publiée par Hachette en 1892. Nous y joignons une liste d'adresses où figurent tous les lieux de résidence que nous avons pu répertorier grâce aux indices tirés du corpus épistolaire (voir bibliographie). Les périodes d'habitation ont été déterminées au moyen de datations ou d'éléments contextuels (publications récentes, événements historiques, etc.) mentionnés dans les lettres. Ont été retenues uniquement les adresses locatives, à l'exclusion des chambres occupées dans des hôtels¹ ou chez des particuliers.

Au vu des limites imposées à notre travail, il est évident que le document ne saurait être exhaustif. Un dépouillement systématique de fonds d'archives d'une étendue souvent considérable serait nécessaire pour compléter ce tableau. Aussi, ce dernier figure-t-il ici à titre de simple esquisse, visant à défricher un terrain qui mériterait une investigation plus approfondie.

Quant à l'interprétation des données exposées ci-après, nous renvoyons au second chapitre de la première partie du présent travail.

¹ Comme spécifié plus haut (p. 23, note 14), l'Hôtel du Vatican où logeait Louis Dumur est néanmoins entré dans notre liste, du fait qu'il s'agit d'une adresse fixe ; le Genevois y séjournait durant près de deux ans.

1. Adresses

Nom	Adresse	Période	Arr.	Carte
Daniel Baud-Bovy	38, rue d'Ulm	début des années 1890	V ^e	14N
	56, rue de Paradis	nov. 1898	X ^e	7N
Adolphe Chenevière	50, rue Bassano	1887	VIII ^e	8G
	11, rue de Téhéran	1889	VIII ^e	7I
	57, rue Pierre Charron	?	VIII ^e	8H
Samuel Cornut	11, rue Bara	fin 1891	VI ^e	14L
	109, bd Saint-Michel	début 1892	V ^e	14M
	20, rue des Fossés-Saint-Jacques	1893 - 1895	V ^e	14N
	12, rue de la Sorbonne	1896 - 1897	V ^e	13N
	23, rue de la Condamine	1898 - 1899	XVII ^e	4K
	17, rue Brochant	dès 1900 ?	XVII ^e	4J
	12, place Batignolles	juin 1908 - 1916	XVII ^e	4J
Louis Dumur	4, rue du Vieux Colombier	1882-1884	VI ^e	12L
	2, rue Jacob	1885 - 1895 ¹	VI ^e	11L
	12, rue Jacob	dès juil. 1895	VI ^e	11L
	26, rue de Condé	dès 1903	VI ^e	12M
Charles Fuster	8, rue de Hanovre	1885	II ^e	8L
	193, bd Saint-Germain	1887 - 1889	VII ^e	11K
	92, bd de Port-Royal	1893 - 1894	V ^e	15M
	161, rue Saint-Jacques	1894 - 1902	V ^e	13N
Philippe Monnier	10, av. des Tilleuls	déc. 1889 - avril 1890	XVIII ^e	5L
	24, rue de Verneuil	avril - juil. 1890	VII ^e	11L
Mathias Morhardt	7, rue Royale	1885	VIII ^e	9J
	22, rue du Sommerard	1886	V ^e	12N
	4, rue Grange Batelière	1888	IX ^e	7M
	14, rue Laferrière	1898	IX ^e	6M
	32, av. Rapp	?	VII ^e	11F

¹ Louis Dumur maintient son contrat de location durant ses années de préceptorat en Russie (fin 1887 à 1892).

Nom	Adresse	Période	Arr.	Carte
Pierre-Paul Plan	20, bd Saint-Michel	années 1890 ?	V ^e	12M
	174, rue de Grenelle	1901	VII ^e	11H
Édouard Rod	2, Cité Bergère	déc. 1878 - 1879	IX ^e	8N
	32, rue de Douai	1879	IX ^e	5L
	100, rue Lafontaine	1882	Auteuil	13B
	1, place des Perchamps	nov. 1883 - 1885	Auteuil	13B
	16, rue Lafontaine	?	Auteuil	12C
	17, rue Erlanger	dès 1895 ?	Auteuil	13B
Ernest Tissot	9, av. du Palais	1902	Saint-Cloud	h. c.
	129, rue du Ranelagh	1904 - 1910	Auteuil	11B
Albert Trachsel	29, rue Bréa	1892	VI ^e	14L
Charles Vignier	20, rue du Sommerard	nov. 1884 - mars 1885	V ^e	12N
	9, rue Victor Cousin	juil. 1885	V ^e	13M
	153, bd Saint-Germain	nov. 1885	VI ^e	12L
	59, rue des Saints-Pères	janv. 1886	VI ^e	12L
	25, rue Jacob	mars 1887	VI ^e	11L
	8, rue Toullier	1888	V ^e	13M
Henri Warnery	9, place du Panthéon	1883	V ^e	14N
	44, rue Colombey	1884 - fév. 1885	Courbevoie	1A

2. Plan du Quartier latin

K L M N O

11

12

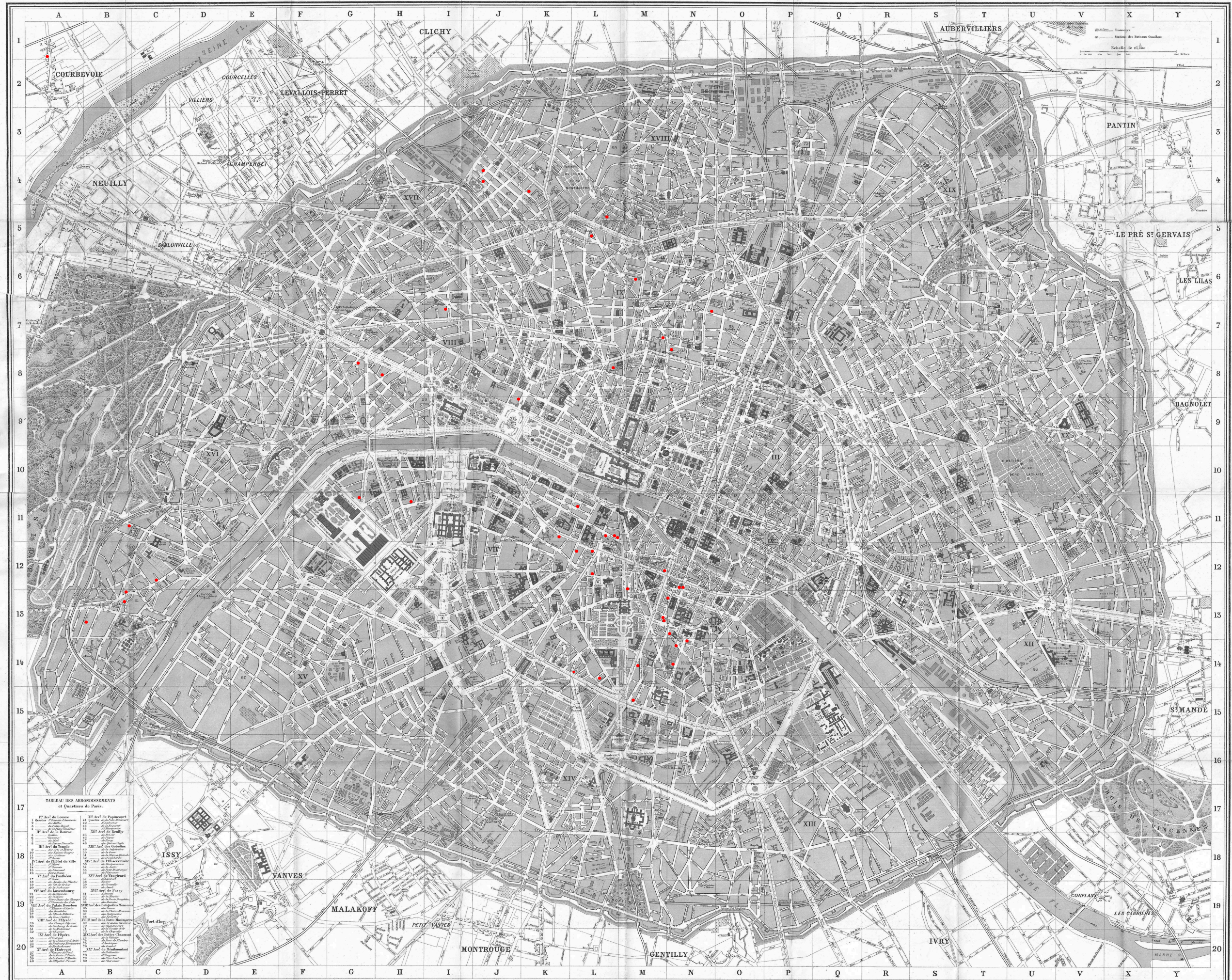
13

14

15



PLAN DE PARIS



TABEAU DES ARRONDISSEMENTS et Quartiers de Paris.

1 ^{er} Arr ^t de Louvre	12 ^{ème} Arr ^t de l'Observatoire
2 ^{ème} Arr ^t de la Bastille	13 ^{ème} Arr ^t de la Chapelle
3 ^{ème} Arr ^t de la Seine	14 ^{ème} Arr ^t de la Madeleine
4 ^{ème} Arr ^t de l'Opéra	15 ^{ème} Arr ^t de la Rochechouart
5 ^{ème} Arr ^t de la Grange-Batilly	16 ^{ème} Arr ^t de la Plaine
6 ^{ème} Arr ^t de la Madeleine	17 ^{ème} Arr ^t de la Chapelle
7 ^{ème} Arr ^t de la Madeleine	18 ^{ème} Arr ^t de la Chapelle
8 ^{ème} Arr ^t de la Madeleine	19 ^{ème} Arr ^t de la Chapelle
9 ^{ème} Arr ^t de la Madeleine	20 ^{ème} Arr ^t de la Chapelle
10 ^{ème} Arr ^t de la Madeleine	
11 ^{ème} Arr ^t de la Madeleine	

II. NOTICES BIO-BIBLIOGRAPHIQUES

La présente section comporte des notices biographiques et bibliographiques relatives à des hommes de lettres romands nés entre 1855 et 1870 et ayant effectué un séjour (temporaire ou durable) à Paris. Une attention particulière sera accordée à leur rapport à la capitale française. Dans les listes des publications, complètes ou sélectives selon le cas, figurent les ouvrages signés de ces mêmes auteurs, à l'exclusion de nouvelles isolées, de préfaces, de tirés à part et de textes parus uniquement dans la presse (feuilletons, etc.). Les indications concernant les collaborations aux périodiques ne mentionnent que les principaux titres, le but étant simplement de déterminer la position des différents acteurs au sein du champ médiatique.

BAUD-BOVY Daniel (1870-1958, GE)

Issu d'un milieu d'artistes, Daniel Baud-Bovy passe son enfance à Genève, avant de suivre ses parents à Paris où il fréquente entre 1882 et 1888 l'École Monge puis l'École du Louvre. Son père Auguste Baud-Bovy ayant décidé de se vouer à la peinture alpestre, la famille s'installe ensuite à Aeschi dans l'Oberland bernois. En octobre 1890, Daniel Baud-Bovy regagne la capitale française afin d'y compléter sa formation d'écrivain et de critique d'art. Entouré d'un groupe de compatriotes (Maurice Baud, Albert Trachsel, Auguste de Niederhäusern, Mathias Morhardt), le jeune homme fréquente les cercles symbolistes et se lie d'amitié avec Joris-Karl Huysmans et Stéphane Mallarmé. Il publie un premier texte poétique dans *La Grande Revue de Paris et Saint-Pétersbourg* et donne quelques nouvelles à *L'Idée libre*. Hormis ce séjour continu de neuf mois, Baud-Bovy effectue plusieurs voyages ultérieurs d'une durée plus brève, jusqu'à la fin des années 1890. Dès le tournant du siècle, il collabore à la *Revue encyclopédique Larousse* et à la *Gazette des Beaux-Arts*. De retour à Genève, Baud-Bovy se joint au groupe des Humanistes formé autour de Barthélemy Menn. À part quelques pièces lyriques, dont notamment le *Poème alpestre* (1896), représenté à l'Exposition nationale suisse, il se consacre essentiellement à la critique d'art et signe des travaux érudits sur l'art suisse, les peintres genevois, les Alpes et la Grèce, dont plusieurs sont couronnés par l'Académie française. En 1905, il est nommé conservateur du Musée Rath, puis directeur de l'École des Beaux-Arts de Genève (1909-1919) et président de la Commission fédérale des beaux-arts (1916-1938).

Œuvres littéraires : *Poème alpestre* (1896, en collab. avec Émile Jaques-Dalcroze), *Les Armaillis* (1906, en collab. avec Henri Cain et Gustave Doret), *La Fête de juin* (1914, en collab. avec Albert Malsch et Émile Jaques-Dalcroze), *Les Belles amours* (1934, en collab. avec Émile Jaques-Dalcroze)

Autres publications : *Notice sur Barthélemy Menn, peintre et éducateur* (1898), *À travers les Alpes* (1899), *Les Peintres genevois* (1903-1904), *Vacances d'artistes* (1908), *En Grèce par monts et par vaux* (1910), *Les Maîtres de la gravure suisse* (1934), *L'Art rustique en Suisse* (1935), *Corot* (1957)

Presse française : *L'Idée libre*, *Revue encyclopédique Larousse*, *Gazette des Beaux-Arts*

Presse romande : *La Semaine littéraire*, *Journal de Genève*, *La Montagne*, *La Revue helvétique*, *Pages d'art*

CHENEVIÈRE Adolphe (1855-1917, GE, Zofingien)

Fils d'Arthur Chenevière, banquier et homme politique, Adolphe Chenevière appartient à une famille de la haute bourgeoisie genevoise. Après des études de lettres et de droit à l'Université de Genève, il poursuit dès 1880 sa formation académique à Paris. Sa thèse de doctorat consacrée à *Bonaventure des Périers* (1886) fait connaître son nom dans le monde universitaire et lui vaut une réputation de spécialiste du XVI^e siècle. Chenevière gravit

rapidement les échelons du monde littéraire, rejoint la maison Lemerre et fréquente le milieu de la *Revue des Deux Mondes*. Fort de son capital social exceptionnel, il se lance dans une carrière de romancier mondain, marquée par des publications comme *Double faute* (1891) ou *L'Indulgente* (1897). Avec *Madame Gribouille* (1908), réalisée en collaboration avec Abel Tarride, le Genevois investit également le théâtre. Nombre de ses romans paraissent en feuilleton dans de prestigieux journaux parisiens ainsi que dans la *Bibliothèque universelle* et le *Journal de Genève*. En 1895, *Honneur de femmes* obtient le prix de Jouy à l'Académie française. La même année, l'auteur est nommé Chevalier de la Légion d'honneur.

Principales œuvres littéraires : *Contes indiscrets* (1887), *Secret d'amour* (1889), *Contes d'amour* (1890), *Jacques l'Intrépide* (1890), *Double faute* (1891), *Henri Vernol* (1891), *Honneur de femme* (1893), *Perle fausse* (1894), *Quatre femmes* (1895), *L'Indulgente* (1897), *Mon carnet de chasse* (1898), *Le Roman d'un inquiet* (1900), *Idylle rouge* (1901), *Pour elles* (1903)

Autres publications : *Bonaventure des Périers : sa vie, ses poésies* (1886), *De plutarchi familiaribus* (1886)

Presse française : *Journal des Débats*, *Revue des Deux Mondes*, *La Revue de Paris*, *La Revue de famille*

Presse romande : *Bibliothèque universelle*, *Journal de Genève*

CORNUT Samuel (1861-1918, VD, Zofingien)

Issu d'une famille de petits propriétaires terriens d'Aigle, Samuel Cornut fait des études de lettres à l'Université de Lausanne. Après deux ans de préceptorat à Aubonne et à Grigny, le jeune homme s'installe en 1887 à Paris pour y continuer sa formation à la Sorbonne et à l'École des Hautes Études. Ses trois projets de thèse ayant successivement échoué, Cornut décide de se focaliser sur sa carrière littéraire, tout en subsistant grâce à des leçons particulières, des traductions et des travaux journalistiques. Dès 1897, il enseigne à l'École préparatoire de théologie des Batignolles et dispense des conférences dans les Universités populaires. Dans son pays d'origine, le Vaudois se fait principalement connaître par *Regards vers la montagne* (1895), précédé d'un manifeste en faveur d'un « roman suisse-français » qui suscite un fort écho médiatique. Après trois premières œuvres qui s'inscrivent dans la tradition romande, l'auteur publie une série de « romans Quartier latin ». Dès le tournant du siècle, il renoue avec ses origines et pratique un art que l'on peut qualifier de régionaliste. Bien que demeurant à Paris, le Vaudois est actif surtout dans l'espace romand, où il collabore à de nombreux périodiques et acquiert une discrète notoriété. Il se retire progressivement de la vie littéraire de la capitale, n'y occupant qu'une place très marginale. En revanche, Cornut s'engage pour la colonie suisse de Paris, devient secrétaire de la section locale des Vieux-Zofingiens, fonde une filiale de la Nouvelle Société Helvétique et entretient de nombreuses amitiés parmi la jeune génération (Ramuz, Gilliard, Spiess, ...). Profondément bouleversé par l'avènement de la Première Guerre mondiale, Cornut se lance dans l'action philanthropique. Tracassé par les difficultés matérielles, il s'installe en 1916 à Thonon où il meurt deux ans plus tard, sans avoir pu publier sa dernière œuvre, « La Nuit d'Emmaüs ».

Œuvres littéraires : *La Vallombreuse* (1892), *Mathilde Monastier : histoire d'une âme* (1894), *Regards vers la montagne* (1895), *Miss* (1896), *Chair et Marbre* (1898), *L'Inquiet* (1900), *Le Testament de ma jeunesse* (1903), *La Chanson de Madeline* (1907), *La Trompette de Marengo* (1908), *Essais et Confessions* (1910), « La Nuit d'Emmaüs » (1918, inédit)

Autres publications : *L'Art poétique de Racine* (1884), *Les Prosateurs de la Suisse française* (1895, en collab. avec Victor Tissot), *Bex-les-Bains : ses eaux salées, ses eaux mères, paysages et promenades* (1895, en collab. avec

Victor Tissot), *Aigle et ses environs* (1897)

Presse française : *L'Estafette*, *Le Signal*, *L'Européen*, *Bulletin de l'Union pour l'action morale*, *Revue bleue*, *La Grande Revue*, *Les Droits de l'homme*, *Le Tour du monde* (secrétaire de rédaction)

Presse romande : *Nouvelliste vaudois*, *Feuille d'avis de Vevey*, *La Semaine littéraire*, *Au foyer romand*, *Gazette de Lausanne*, *Journal de Genève*, *Tribune de Genève*, *Wissen und Leben*

DUCHOSAL Louis (1862-1901, GE)

Fils d'un artisan savoyard, Louis Duchosal souffre de paralysie dès son enfance, ce qui contribue à son choix de se vouer à l'écriture et au journalisme. Il collabore à de nombreux périodiques suisses ainsi que français (principalement provinciaux) et entretient des échanges épistolaires avec de nombreux confrères d'une part et d'autre de la frontière. Malgré sa relative immobilité causée par la maladie, Duchosal effectue au moins un bref séjour à Paris. En 1885, il fonde la *Revue de Genève* qui témoigne d'une grande ouverture face aux courants artistiques modernes et se démarque par là des canons littéraires romands. Faute de moyens, le titre disparaît après une année d'existence. L'œuvre poétique du Genevois, d'inspiration symboliste, est acclamée par la critique. Outre les principaux recueils du *Livre de Thulé* (1891) et du *Rameau d'or* (1894), Duchosal publie également quelques pièces dramatiques versifiées. Deux autres recueils de poèmes paraissent à titre posthume.

Œuvres littéraires : *Marquise, vos beaux yeux...* (1889), *Le Guet* (1890), *Le Livre de Thulé* (1891), *La Forêt enchantée* (1892), *Le Rameau d'or* (1894), *La Petite fleur bleue* (1895), *Polichinelle & Cie* (1896), *Derniers vers* (1905), *Posthuma* (1910)

Presse française : *Revue littéraire et artistique* (Bordeaux), *La Revue provinciale*, *Le Feu follet*, *Minerva*, *Le Semeur*, *La Revue générale*

Presse romande : *Revue de Genève*, *La Suisse littéraire, artistique et scientifique*, *Le Genevois*, *Pages littéraires*, *Journal de Genève*, *Gazette de Lausanne*, *La Semaine littéraire*, *L'Estafette*, *Bibliothèque du foyer*, *Le Foyer domestique*, *L'Illustration nationale suisse*

DUMUR Louis (1863-1933, VD/GE, Zofingien)

Descendant d'une lignée de pasteurs vaudois, Louis Dumur passe son enfance à Genève et y suit des études de lettres. En 1882, il part pour Paris, s'inscrit à la Sorbonne, collabore à diverses revues avant-gardistes (*La Nouvelle Rive Gauche*, *Lutèce*, *La Pléiade*, *Le Scapin*, *La Plume*) et figure parmi les fondateurs du *Mercure de France*. Entre 1887 et 1892, Dumur séjourne en Russie en qualité de précepteur. C'est durant cette période qu'il publie ses premiers recueils poétiques (*La Néva*, *Lassitudes*) ainsi qu'un roman (*Albert*). De retour à Paris, il occupe le poste de secrétaire de rédaction au *Mercure* dont il sera un fidèle collaborateur pendant plusieurs décennies. En sa qualité de directeur littéraire, il exerce une influence décisive sur la ligne éditoriale de la revue et entretient de nombreuses relations au sein du monde littéraire parisien. Dumur s'engage également dans la presse internationale : il est rédacteur en chef de *L'Européen* (1903-1904) avant de fonder une revue concurrente, *Le Courrier européen* (1904-1914). Outre ses deux recueils poétiques et quelques pièces théâtrales (*La Motte de terre*, *La Nébuleuse*, *Rembrandt*, ...), son œuvre est essentiellement composée de romans. Elle se divise en quatre périodes majeures : les romans de satire sociale et littéraire, les romans genevois, les romans anti-allemands et les romans traitant de l'histoire russe. Durant la Première Guerre mondiale, Dumur s'attaque avec virulence à la politique de neutralité de son pays d'origine et signe une trentaine d'articles pamphlétaires, réunis en volume sous le titre *Les Deux Suisse*.

Principales œuvres littéraires : *La Néva* (1890), *Albert* (1890), *Lassitudes* (1891), *La Motte de terre* (1894), *La Nébuleuse* (1895), *Rembrandt* (1896), *Pauline, ou la liberté de l'amour* (1896), *Don Juan en Flandres* (1897, en collab. avec Virgile Josz), *Un coco de génie* (1902), *Le Maquignon* (1903, en collab. avec Virgile Josz), *Ma Bergère* (1903, en collab. avec Virgile Josz), *Les Trois demoiselles du père Maire* (1909), *Le Centenaire de Jean-Jacques* (1910), *L'École du dimanche* (1911), *Un estomac d'Autriche* (rédigé en 1913, publié en 1932), *Nach Paris !* (1919), *Le Boucher de Verdun* (1921), *Les Défaitistes* (1923), *La Croix rouge et la croix blanche, ou la guerre chez les neutres* (1925), *Dieu protège le tsar !* (1928), *Le Sceptre de la Russie* (1929), *Les Fourriers de Lénine* (1932), *Les Loups rouges* (1932), *La Fayette, nous voici !* (1933)

Autres publications : *Les Enfants et la Religion* (1911), *La Société des gens de lettres* (1913), *Culture française et culture allemande* (1915), *Les Deux Suisse* (1917)

Presse française : *La Nouvelle Rive Gauche*, *Lutèce*, *La Pléiade*, *Le Scapin*, *La Plume*, *La Revue indépendante*, *L'Idée libre*, *Essais d'art libre*, *Mercure de France*, *Le Figaro*, *L'Européen*, *Le Courrier européen*, *La Correspondance russe*, *La Dépêche de Toulouse*

Presse romande : *La Semaine littéraire*, *Les Cahiers vaudois*

FUSTER Charles (1866-1929, VD)

Originaire du canton de Vaud, Charles Fuster termine ses études au collège de Bordeaux et obtient en 1883 un prix à l'Académie des Muses satones pour son premier recueil de vers intitulé *L'Âme pensive*. Il s'installe à Paris quelques années plus tard, tout en mettant sa plume au service des Provinces. Son ouvrage consacré aux *Poètes du clocher* célèbre les littératures du terroir. Dès 1885, Fuster dirige la *Revue littéraire et artistique* de Bordeaux, collabore à des périodiques régionalistes comme *Le Feu follet* ainsi qu'à *La Jeune Belgique*. Il travaille dans le journalisme (*Le Signal*, *L'Estafette*, ...) et publie son propre almanach poétique, *L'Année des poètes*. En 1887, il met sur pied, avec le professeur Auguste Vuillet de l'Académie de Lausanne, la revue du *Semeur*, éditée à Paris et destinée à « combattre dans les œuvres actuelles tout ce qui est exagéré ou malsain »¹. Cette visée rejoint celle des *Essais de critique* où Fuster exprime sa désapprobation face aux courants naturaliste et décadentiste, pour militer en faveur d'un art simple, humain, authentique et proche de l'esthétique romantique. Son œuvre littéraire se partage entre poésie et roman. La plupart de ses livres paraissent chez Monnerat (Librairie de la Suisse française) et Fischbacher à Paris, ou chez Payot à Lausanne.

Principales œuvres littéraires : *Contes sans prétention* (1884), *L'Âme pensive* (1884), *Les Tendresses* (1887), *L'Âme des choses* (1888), *Poèmes* (1888), *Sonnets* (1889), *L'Amour de Jacques* (1891), *Louise* (1894), *L'Âme endormie* (1895), *Par le bonheur, roman de deux âmes* (1897), *Les Enfants* (1902), *Le Déchirement* (1914), *Vers les cigales* (1926)

Autres publications : *Essais de critique* (1886), *Les Poètes du clocher* (1889), *Bretagne, heures vécues* (1904)

Presse française : *Revue littéraire et artistique* (Bordeaux), *Le Signal*, *Le Semeur*, *L'Estafette*, *La Revue critique*, *Le Feu follet*, *La Vie*, *L'Année des poètes*, *Le Pays*, *La Croix fédérale*

Presse romande : *Au foyer romand*, *Le Foyer domestique*

Autres collaborations : *La Jeune Belgique*

¹ « À nos lecteurs », *Le Semeur*, n°1, octobre 1887, p. 1.

MONNIER Philippe (1864-1911, GE, Bellettrien)

Fils de Marc Monnier, homme de lettres et professeur de littérature comparée à l'Université de Genève, et d'Hélène Dufour, écrivaine originaire de Cartigny, Philippe Monnier grandit dans un milieu cultivé et cosmopolite. Il accomplit ses études de droit à Genève et effectue plusieurs séjours en Allemagne et en Italie. En 1885, Monnier obtient le prix Hensch pour une première version de ses futurs *Rimes d'écolier*. Après avoir longtemps hésité entre les carrières juridique et littéraire, il se décide en faveur de la seconde et se rend à Paris pour y acquérir le métier. Durant son séjour de huit mois (novembre 1889 à juillet 1890), il fréquente la haute société lettrée, suit des cours au Collège de France et intègre le Cercle Saint-Simon. Toutefois, se sentant peu en phase avec les modes de vie parisiens, Monnier renonce à s'établir durablement dans la métropole. Entre 1891 et 1897, il réside en Italie où il effectue des recherches historiques, tout en poursuivant son œuvre littéraire et en collaborant à divers journaux et revues suisses. Son œuvre érudite, composée de deux ouvrages sur *Le Quattrocento* (1901) et la *Venise au XVIII^e siècle* (1907), est couronnée par l'Académie française. Partageant sa vie entre l'Italie, la Savoie et Genève, Monnier reste fortement attaché à ses origines romandes. Après la publication d'un ouvrage de vers et deux recueils de nouvelles, il se tourne vers le roman régionaliste, avec une série de tableaux genevois et *Mon village*, un hommage à Cartigny. Suite à une longue maladie, l'écrivain s'éteint prématurément en 1911.

Œuvres littéraires : *Rimes d'écolier* (1891), *Vieilles femmes* (1895), *Jeunes ménages* (1899), *Causeries genevoises* (1902), *Le Livre de Blaise* (1904), *Mon village* (1909)

Autres publications : *Le Quattrocento* (1901), *Venise au XVIII^e siècle* (1907), *La Genève de Töpffer* (1914, posthume)

Presse française : *Revue des Deux Mondes* (?)²

Presse romande : *Bibliothèque universelle*, *Le Papillon*, *Gazette de Lausanne*, *Journal de Genève*, *Au foyer romand*

MORHARDT Mathias (1863-1939, GE)

Fils d'un horloger et politicien genevois, Mathias Morhardt fréquente le Collège Calvin et effectue un apprentissage dans des maisons de commerce, avant de se vouer au journalisme. Mesurant la difficulté de vivre de cette activité dans son pays d'origine, il décide de s'exiler à Paris. Lors de son premier séjour de 1883 à 1887, Morhardt fréquente les milieux symbolistes et collabore à diverses revues comme *Lutèce*, *La Vogue* et *La Revue contemporaine*. Après un retour temporaire d'une année (1887-1888), durant lequel il fonde avec Louis Duchosal et Ernest Tissot une éphémère *Suisse littéraire, artistique et scientifique*, le Genevois s'installe définitivement à Paris et prend la nationalité française. Il obtient un poste de rédacteur au *Temps* et se fait un nom dans le journalisme aussi bien que dans la critique d'art. Médiateur entre les pays, le Genevois s'engage pour promouvoir des artistes suisses à Paris (Auguste Baud-Bovy, Ferdinand Hodler, Eugène Grasset) mais également pour faire connaître l'art moderne français en terre romande (Rodin, Puvis de Chavannes, ...). Dans le sillage de l'affaire Dreyfus, Morhardt se lance dans l'action politique et devient le secrétaire général de la Ligue des Droits de l'homme. Son œuvre littéraire, longtemps restreinte à des poèmes isolés parus dans des revues, prend son essor en 1890 avec *Hénor*. Elle se compose essentiellement de pièces dramatiques versifiées.

² La correspondance entre Philippe Monnier et Samuel Cornut fait état d'une telle collaboration. Toutefois, nous ne sommes pas en mesure de confirmer cette information.

Principales œuvres littéraires : *Hénor* (1890), *Le Livre de Marguerite* (1895), *À la gloire d'aimer* (1903), *L'Esprit nouveau* (1905), *Le Miracle* (1910), *La Princesse Hélène* (1913), *La Mort du roi* (1913), *La Comédie des objets perdus* (1919), *Mon ami Pierrot* (1919), *Prométhée* (1919), *Le Songe d'un après-midi d'été* (1919), *Variations sur plusieurs thèmes* (1919), *Les Trois enfants abandonnés* (1920), *Scaramouche* (1939)

Autres publications : *Ligue française pour la défense des droits de l'homme et du citoyen* (1911), *Les Origines de la Guerre : lettres à la Ligue des droits de l'homme* (1921), *Les Preuves : le crime du droit commun, le crime diplomatique* (1924), *La Bataille du « Balzac »* (1934), *À la rencontre de William Shakespeare* (1938)

Presse française : *Lutèce*, *La Vogue*, *L'Idée libre*, *La Revue contemporaine*, *Le Temps*, *Le Figaro*, *Mercure de France*

Presse romande : *Tribune de Genève*, *La Suisse littéraire, artistique et scientifique*, *Pages littéraires*, *La Semaine littéraire*, *Journal de Genève*, *Gazette de Lausanne*

PLAN Pierre-Paul (1870-1951, GE, Bellettrien)

Après l'obtention de son diplôme de bachelier ès lettres à l'Université de Genève, Pierre-Paul Plan s'installe à Paris au début des années 1890 pour entreprendre une carrière journalistique. Il fréquente le milieu symboliste et l'équipe du *Mercure de France*, revue à laquelle il collabore régulièrement. Son activité se concentre principalement sur le secteur des grands quotidiens (*Journal des Débats*, *Le Matin*, *Le Temps*). Il est également correspondant lors de ses séjours à Rome et traduit des romans italiens. L'œuvre littéraire de Plan se résume à un recueil de poèmes de jeunesse, *À côté du chemin*, et une pièce dramatique en un acte, *Ils sont trop verts !*. L'auteur s'illustre par de nombreux ouvrages critiques sur des écrivains comme Rabelais, Molière, Corneille ou Rousseau, et acquiert une solide réputation de chasseur d'inédits. En 1924, le Genevois est nommé Chevalier de la Légion d'honneur pour ses travaux sur l'histoire littéraire française. De retour dans son pays d'origine dès 1940, il travaille comme archiviste et intègre le service des manuscrits de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève.

Œuvres littéraires : *À côté du chemin* (1892), *Ils sont trop verts !* (1892)

Autres publications (sélection) : *Un texte non cité de La Fontaine* (1903), *Le Pantagruel de Dresde* (1904), *Jacques Callot, maître graveur (1593-1635)* (1911), *Jean-Jacques Rousseau raconté par les gazettes de son temps* (1912), *Jean Racine traducteur : fragments inédits* (1913), *La Fille de Molière et ses séjours dans le VI^e arrondissement* (1922)

Presse française : *Mercure de France*, *Journal des Débats*, *Le Temps*, *Le Matin*, *L'Européen*

RIBAUX Adolphe (1864-1915, NE, Zofingien)

Issu d'une famille d'agriculteurs, Adolphe Ribaux forme très tôt le projet de vivre de sa plume. Habitant à l'écart des centres de la vie culturelle, il entretient une volumineuse correspondance avec de nombreux confrères suisses et français. Le Neuchâtelois collabore à différents périodiques régionalistes et fonde en 1885 sa propre revue, *La Suisse romande*, condamnée à disparaître au bout d'une seule année d'existence. Après avoir publié un premier recueil de vers, *Feuilles de lierre*, qui s'inscrit dans la tradition locale, Ribaux tente de se conformer aux modèles littéraires parisiens avec *Vers l'idéal*, paru chez Alphonse Lemerre. Ribaux effectue plusieurs séjours dans la capitale française, un premier entre novembre et décembre 1885, un second durant l'hiver 1886-1887. Toutefois, malgré une série d'autres ouvrages publiés sous l'enseigne de Lemerre, il ne parvient pas à percer outre-Jura. En Suisse, la critique lui réserve un accueil mitigé et l'assigne au statut d'écrivain mineur. Son impressionnante

bibliographie comporte principalement des contes et des romans populaires, tels *Mon frère Jacqueline* ou les *Braves gens*. Ribaux ambitionne également de créer un « théâtre national » avec des pièces comme *Charles le Téméraire*, *La Reine Berthe* et *Divico*. Moins appréciées pour leur qualité que pour l'idée qui les soutient, elles se trouvent à l'origine d'un mouvement de renaissance du théâtre romand.

Principales œuvres littéraires : *Feuilles de lierre* (1882), *Vers l'idéal* (1884), *Contes de printemps et d'automne* (1887), *Rosaire d'amour* (1887), *Le Noël du vieux Wolf* (1887), *Pierrot sculpteur* (1888, en collab. avec Henri Piazza), *L'Amour et la mort* (1888), *Le Renouveau* (1889), *Nos paysans* (1890-1903), *Braves gens* (1892), *Conte d'amour* (1892), *Deux frères* (1893), *Contes pour tous* (1893), *Julia Alpinula* (1893), *Le Cœur ne vieillit pas* (1894), *Bouquet d'Italie* (1895), *Nouveaux contes pour tous* (1896), *Le Roman d'un jardin* (1895), *Charles le Téméraire* (1897), *Jeunes et Vieux* (1897), *Comme le grillon* (1898), *Le Cœur des autres* (1899), *La Reine Berthe* (1899), *Humbles vies* (1900), *Contes sincères* (1901), *Myriam Ancelin* (1902), *Le Trésor de Meyriez* (1903), *La Fille aux fraises* (1903), *Fait-divers* (1904), *Adagio consolante* (1904), *Jean de Naples* (1905), *Saint-Nicolas de Fribourg* (1906), *L'Alpe consolatrice* (1907), *Figures disparues* (1907), *Vocation* (1908), *Petit paysan* (1908), *Mon frère Jacqueline* (1908), *Cœurs de soldats* (1908), *Les Poules de M^{me} Gorgerat* (1909), *Divico* (1909), *Mon pasteur* (1910), *William Pettavel* (1910), *La Source éternelle* (1910), *Umilta* (1910), *L'Invention de César Nerdenet* (1913), *Le Rameau d'olivier* (1913), *Soirée tragique* (1913), *Le Second mariage de M. Duvernal* (1913), *Une fine goutte* (1913), *L'Oncle Ulrich* (1913), *Le Coin natal* (1913), *La Trouvaille* (1914), *Jean-Sébastien* (1915)

Presse française : *Le Feu follet*, *Le Parnasse*

Presse romande : *Bibliothèque populaire de la Suisse romande*, *La Suisse romande*, *Feuille d'avis de Neuchâtel*, *Au foyer romand*, *La Semaine littéraire*, *Bibliothèque universelle*, *Le Foyer domestique*, *La Patrie suisse*

ROD Édouard (1857-1910, VD, Bellettrien)

Originaire de Nyon, Édouard Rod effectue des études de lettres à l'Université de Lausanne où il se passionne pour l'enseignement de Georges Renard, socialiste aux convictions antireligieuses et ancien Communard. En 1878, le Vaudois s'embarque pour Paris. Défenseur militant du naturalisme, il publie une brochure en faveur de *L'Assommoir*. L'opuscule suscite peu de réactions, mais le geste lui vaut la sympathie de Zola dont il devient le principal informateur en matière de mœurs protestantes. La carrière littéraire de Rod débute avec *Les Allemands à Paris*, un recueil de nouvelles à tonalité satirique. Sachant habilement exploiter sa connaissance de la culture germanique, l'auteur se fait remarquer et signe bientôt des articles sur les « Fêtes wagnériennes à Munich » dans le *Gil Blas*. Ce sera le début d'une ascension sociale et littéraire, promue également par la fondation de *La Revue contemporaine* en 1885 avec Adrien Remâcle. Fort de sa réputation de spécialiste en littératures étrangères, Rod est appelé à l'Université de Genève où il occupe la chaire de littérature comparée, puis également celle de littérature française. De retour à Paris dès 1894, l'auteur se voue entièrement à sa carrière d'homme de lettres, publie de nombreux romans et collabore à des périodiques prestigieux comme la *Revue des Deux Mondes* et le *Journal des Débats*. Homme double, Rod ne cesse pas pour autant de donner des nouvelles régionalistes au *Foyer romand*. Au début du XX^e siècle, il jouit d'un prestige exceptionnel, fréquente le Tout-Paris littéraire, tient un salon à Auteuil et effectue une tournée de conférences en Amérique. Son œuvre romanesque est marquée par différents courants esthétiques, depuis les débuts naturalistes de *Palmyre Veulard*, en passant par le pessimisme de *La Course à la mort* et par plusieurs romans mondains, jusqu'à la peinture de l'univers montagnard avec des titres comme *Là-haut*.

Œuvres littéraires : *Les Allemands à Paris* (1880), *Palmyre Veulard* (1881), *Côte-à-côte* (1882), *La Chute de Miss Topsy* (1882), *L'Autopsie du docteur Z**** (1884), *La Femme d'Henri Vanneau* (1884), *La Course à la mort* (1885), *Tatiana Leïlof* (1886), *Le Sens de la vie* (1889), *Les Trois cœurs* (1890), *Scènes de la vie cosmopolite* (1890), *Nouvelles romandes* (1891), *La Sacrifiée* (1892), *La Vie privée de Michel Teissier* (1893), *La Seconde vie de Michel Teissier* (1894), *Le Silence* (1894), *Les Roches blanches* (1895), *Scènes de la vie suisse* (1896), *Dernier Refuge* (1896), *L'Innocente* (1897), *Là-haut* (1897), *Le Ménage du pasteur Naudié* (1898), *Au milieu du chemin* (1900), *Mademoiselle Annette* (1902), *L'Eau courante* (1902), *L'Inutile effort* (1903), *Nouvelles vaudoises ; Luisita ; Pernette* (1904), *La Vigne du pasteur Cauche* (1904), *Un vainqueur* (1904), *L'Indocile* (1905), *Le Réformateur* (1906), *L'Incendie* (1906), *L'Ombre s'étend sur la montagne* (1907), *Aloÿse Valérien* (1908), *Les Unis* (1909), *Le Glaive et le bandeau* (1910), *Le Pasteur pauvre* (1911), *Les Effeuilleuses* (1911)

Autres publications : *Le Développement de la légende d'Œdipe dans l'histoire littéraire* (1879), *À propos de l'Assommoir* (1879), *Études sur le XIX^e siècle* (1888), *Dante* (1891), *Stendhal* (1892), *Lamartine* (1893), *Les Idées morales du temps présent* (1897), *Essai sur Goethe* (1898), *Nouvelles études sur le XIX^e siècle* (1899), *La Fête des vigneronns à Vevey* (1905), *Reflets d'Amérique* (1905), *L'Affaire J.-J. Rousseau* (1906)

Presse française : *La Revue réaliste*, *La Revue contemporaine*, *L'Événement*, *Le Parlement*, *Gil Blas*, *Revue des Deux Mondes*, *Journal des Débats*, *Le Figaro*, *La Nouvelle Revue*, *Le Gaulois*, *La Revue des revues*, *Revue bleue*, *La Revue hebdomadaire*

Presse romande : *La Semaine littéraire*, *Au foyer romand*, *L'Illustration nationale suisse*, *Journal de Genève*, *Gazette de Lausanne*, *Bibliothèque universelle*

TISSOT Ernest (1867-1922, GE)

Arrivé à Paris au cours des années 1880, Ernest Tissot fréquente les milieux avant-gardistes et collabore à *La Plume* de Léon Deschamps. Il débute sa carrière d'homme de lettres par un ouvrage consacré à *L'Évolution de la critique française* (1890), raillé dans son pays d'origine et peu considéré outre-Jura. Le Genevois investit le secteur international avec une série d'études et de romans cosmopolites. Plusieurs de ses œuvres paraissent en feuilleton dans des périodiques comme le *Journal des Débats* ou la *Bibliothèque universelle*. Ses travaux critiques sur *Le Drame norvégien* et sur l'Italie contemporaine sont couronnés par l'Académie française. En 1907, Tissot réalise, pour la *Deutsche Revue*, une enquête sur les rapports intellectuels entre la France et l'Allemagne. Sa culture cosmopolite le rapproche d'Édouard Rod, à qui il avait par ailleurs dédié son premier livre. Après la mort de l'écrivain nyonnais, Tissot signe un ouvrage à sa mémoire, se faisant ainsi son premier biographe.

Principales œuvres littéraires : *La Dame de l'ennui* (1895), *Comme une rose : mœurs cosmopolites* (1897), *Les Cinq nuits de la passion* (1903), *Entre la folie et la mort* (1904), *Le Guêpier* (1906), *Ce qu'il fallait savoir* (1908)

Autres publications : *Les Évolutions de la critique française* (1890), *Alphonse Vuy* (1893), *Le Livre des reines* (1896), *Les Sept Plaies & les sept Beautés de l'Italie contemporaine* (1900), *Princesses de lettres* (1909), *In Memoriam Édouard Rod* (1913)

Presse française : *La Plume*, *La Revue de Paris*, *L'Écho de Paris*, *La Grande Revue*, *Revue bleue*, *L'Art*, *Revue encyclopédique Larousse*

Presse romande : *La Semaine littéraire*, *Bibliothèque universelle*, *La Suisse littéraire, artistique et scientifique*

Autres collaborations : *Deutsche Revue*

VIGNIER Charles (1863-1934, GE)

Originaire de Genève, Charles Vignier s'installe à Paris au début des années 1880, fréquente les cercles symbolistes, se lie d'amitié avec Mallarmé et collabore à diverses revues : *Lutèce*, *La Vogue*, *La Vie moderne*. Son œuvre littéraire se résume aux recueils *Centon* (1886) et *Albums de vers et prose* (1888). Malgré la brièveté de sa carrière, le nom de Charles Vignier circule dans les milieux avant-gardistes, comme on peut le déduire de *L'Enquête sur l'évolution littéraire* menée par Jules Huret. Suite à son licenciement à l'Agence Havas, où il traduisait des dépêches journalistiques, le Genevois sombre dans des difficultés financières. Ne parvenant pas à vivre de sa plume, il s'exile à Londres, vraisemblablement pour y enseigner le français. Vignier retourne à Paris quelques années plus tard, prenant toutefois ses distances d'avec les milieux littéraires. Il se voue à l'étude des arts orientaux, s'engage dans le commerce d'objets d'art et travaille en qualité d'expert à l'Hôtel Druout.

Principales œuvres littéraires : *Centon* (1886), *Album de vers et de prose* (1888)

Autres publications : divers catalogues d'œuvres et d'objets d'art orientaux

Presse française : *Lutèce*, *La Vogue*, *La Vie moderne*, *L'Événement*

WARNERY Henri (1859-1902, VD, Zofingien)

Né à Lausanne dans une famille de la bourgeoisie cultivée, Henri Warnery effectue des études de lettres et de théologie à l'Université de Lausanne. Il préside la section lausannoise de la Société de Zofingue et acquiert dès ses années de formation une solide réputation de talent poétique. Après l'obtention de son diplôme de bachelier en 1887, Warnery enseigne pendant une année dans un établissement américain à Constantinople. Il retourne ensuite à Lausanne où il soutient une thèse sur *La Philosophie de l'histoire de Saint Paul*, considérée par ses professeurs comme un acte de provocation. Sa foi ayant été ébranlée, Warnery rompt avec la doctrine protestante et renonce au pastorat. Il envisage dès lors une carrière littéraire et part pour Paris en 1883. Après avoir travaillé comme professeur privé, le Vaudois trouve un poste de sous-directeur à l'École normale protestante de Courbevoie. Conscient de la précarité de cet emploi et peu enthousiasmé par la vie littéraire de la capitale, il regagne rapidement la Suisse. Appelé en 1885 au Collège cantonal de Lausanne, Warnery y travaille comme maître de classe, avant d'occuper la chaire de littérature française à l'Académie de Neuchâtel (dès 1889), puis celle à l'Université de Lausanne (dès 1900). En marge de son activité professionnelle, il poursuit son œuvre littéraire, publiant diverses nouvelles et un recueil poétique intitulé *Sur l'Alpe. Le Chemin d'Espérance*, ouvrage en prose, retrace la quête intérieure et spirituelle de son auteur. Hanté par la maladie, Warnery meurt prématurément en 1902, sans avoir pu assister à la représentation de la pièce dramatique qu'il avait composée avec Gustave Doret : *Le Peuple vaudois*.

Œuvres littéraires : *Poésies* (1887), *L'Étang aux fées* (1892), *Sur l'Alpe* (1895), *Le Chemin d'espérance* (1899), *Le Peuple vaudois* (1903, posthume), *Aux vents de la vie* (1904, posthume)

Autres publications : *La Philosophie de l'histoire de Saint Paul* (1882), *Eugène Rambert : étude biographique et littéraire* (1890), *Littérature et morale : essais et discours* (1904, posthume)

Presse française : *Revue internationale de l'enseignement*, *La Nouvelle Revue*

Presse romande : *Gazette de Lausanne*, *Bibliothèque universelle*, *Au foyer romand*, *La Semaine littéraire*, *Le Foyer domestique*

BIBLIOGRAPHIE

I. SOURCES MANUSCRITES	144
1.1. Archives en Suisse	144
– <i>Bibliothèque de Genève (BGE)</i>	144
– <i>Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne (BCUL)</i>	148
– <i>Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel (BPU)</i>	148
– <i>Archives cantonales jurassiennes (ArCJ)</i>	149
– <i>Archives cantonales vaudoises (ACV)</i>	149
– <i>Centre de recherches sur les lettres romandes (CRLR)</i>	149
1.2. Archives en France	149
– <i>Bibliothèque littéraire Jacques Doucet</i>	149
– <i>Bibliothèque nationale de France (BnF), site Richelieu</i>	150
– <i>Bibliothèque nationale de France (BnF), site Arsenal</i>	151
II. PÉRIODIQUES	152
2.1. Périodiques français	152
2.2. Périodiques suisses	153
2.3. Périodiques belges	153
III. LITTÉRATURE PRIMAIRE	154
3.1. Œuvres littéraires	154
3.2. Études et essais	156
3.3. Anthologies	157
– <i>Anthologies, souvenirs et galeries de portraits édités en France</i>	157
– <i>Anthologies éditées en Suisse</i>	158
– <i>Anthologies éditées en Belgique</i>	158
3.4. Correspondance et journaux intimes	158
3.5. Programmes de cours	158
IV. LITTÉRATURE SECONDAIRE	159
4.1. Méthodologie	159
4.2. Études historiographiques	159
4.3. Études biographiques	161
V. SOURCES AUDIOVISUELLES	161
VI. ILLUSTRATIONS	162
VII. BASES DE DONNÉES ET MOTEURS DE RECHERCHE	162

I. SOURCES MANUSCRITES

1.1. Archives en Suisse

Bibliothèque de Genève (BGE)

Archives Baud-Bovy

- lettres de Louis Avennier (Arch. Baud-Bovy 25, f. 169-176)
- lettre d'Adolphe Ribaux à Daniel Baud-Bovy (Arch. Baud-Bovy 37, f. 223-224)
- lettres d'Alfred Vallette à Daniel Baud-Bovy (Arch. Baud-Bovy 42, f. 69-77)
- projet de lettre de Daniel Baud-Bovy à Louis Avennier (Arch. Baud-Bovy 63, f. 10-11)
- lettres de Charles Fuster à Auguste Baud-Bovy (Arch. Baud-Bovy 215, f. 240-243)
- lettres d'Albert Trachsel à Auguste Baud-Bovy (Arch. Baud-Bovy 216, f. 570-581)
- cartes de visite de Charles Fuster à Auguste Baud-Bovy (Arch. Baud-Bovy 237, f. 193-195)
- lettres de Louis Dumur à Daniel Baud-Bovy (Arch. Baud-Bovy 269, f. 276-277)
- carte de visite de Pierre-Paul Plan à Daniel Baud-Bovy (Arch. Baud-Bovy 270, f. 156)
- récits, contes, essais (Arch. Baud-Bovy 291, f. 44-126)
- « Du Symbolisme au *Poème alpestre* », extraits du journal de Daniel Baud-Bovy, choisis, groupés et présentés par Philippe M. Monnier, inédit, dactylographié, 1970 (Arch. Baud-Bovy 295)

Fonds Chenevière

Adolphe Chenevière

- lettre de Camille Barrère, Ambassade de France à Berne (Ms. fr. 5871, f. 4-6)
- lettre de Sarah Bernhardt (Ms. fr. 5871, f. 13)
- lettres de Ferdinand Brunetière (Ms. fr. 5871, f. 17-18)
- lettres d'Auguste Dorchain (Ms. fr. 5871, f. 170)
- lettre de Louis Duchosal (Ms. fr. 5871, f. 177)
- lettre de Charles Fuster (Ms. fr. 5871, f. 189)
- lettre de Philippe Monnier (Ms. fr. 5871, f. 234-235)
- lettres d'Édouard Rod (Ms. fr. 5871, f. 255-257)
- lettres d'Adolphe Chenevière à sa mère Mina Chenevière (Ms. fr. 5871, f. 278-285)
- lettre d'Adolphe Chenevière à son père Arthur Chenevière (Ms. fr. 5871, f. 286-287)
- lettres de Victor Cherbuliez à Mina Chenevière (Ms. fr. 5871, f. 288-290)
- diplômes et certificats d'Adolphe Chenevière (Ms. fr. 5876)
- « Souvenirs », manuscrit inédit, [1916] (Ms. fr. 5877/b)
- « Souvenir du 9 avril 1874 », cinquantenaire de la Section genevoise de Zofingue (Ms. fr. 5885)

Jacques Chenevière

- lettre de Philippe Monnier (Ms. fr. 5896, f. 208-210)

Correspondance René Claparède – Louis Dumur

- lettres de René Claparède à Louis Dumur (Ms. fr. 1364/1, f. 1-40)
- lettres de Louis Dumur à René Claparède (Ms. fr. 1364/3, f. 1-10)

Fonds Louis Duchosal

- lettres de Louis Avennier (Ms. fr. 2980, f. 67-81)
- lettres et carte de Maurice Barrès (Ms. fr. 2980, f. 165-175)
- lettre et carte postale de Samuel Cornut (Ms. fr. 2982, f. 116-118)
- lettres de Louis Duchosal à Édouard Rod (Ms. fr. 2983, f. 19-56)
- lettres de Louis Dumur (Ms. fr. 2983, f. 60-64)
- lettre de la Société des écrivains français (Ms. fr. 2983, f. 228)
- lettres de Philippe Monnier (Ms. fr. 2986, f. 219-261)
- lettres et cartes de Mathias Morhardt (Ms. fr. 2987, f. 4-53)
- lettre de la *Revue française*, signée Marsaux (Ms. fr. 2988, f. 234-236)
- lettres d'Adolphe Ribaux (Ms. fr. 2989, f. 4-227)
- carte de visite de Sully Prudhomme (Ms. fr. 2991, f. 67-68)
- lettres et cartes d'Alfred Vallette (Ms. fr. 2991, f. 280-293)
- lettres de Charles Vignier (Ms. fr. 2992, f. 47-63)
- lettres d'Henri Warnery (Ms. fr. 2993, f. 127-136)
- lettres et cartes d'Édouard Rod à Louis Duchosal (Ms. fr. 2993, f. 206-260)

Fonds Pierre-Paul Plan

- lettres de Samuel Cornut (Ms. fr. 4304, f. 430-433)
- lettres de Philippe Godet (Ms. fr. 4305, f. 99-105)
- lettres de Philippe Monnier (Ms. fr. 4306, f. 73-77b)
- lettre de Mathias Morhardt (Ms. fr. 4306, f. 84)
- lettres de rédacteurs du *Journal des Débats* et du *Matin* (Ms. fr. 4308, f. 50-66)
- papiers personnels (Ms. fr. 4310, env. 9-14)
- articles (Ms. fr. 4311)

Fonds Mathias Morhardt

- lettres d'Adolphe Chenevière (Ms. fr. 4201, f. 174-193)
- lettres de Louis Dumur (Ms. fr. 4201, f. 273, f. 282)
- lettres d'Anatole France (Ms. fr. 4202, f. 37-45)
- lettres d'Eugène Grasset (Ms. fr. 4202, f. 71-86)
- lettres de Charles Maurras (Ms. fr. 4203, f. 4)
- lettre de Félix Vallotton (Ms. fr. 4204, f. 13)
- lettre de Sully-Prudhomme (Ms. fr. 4204, f. 22-23)
- lettres de Paul Verlaine (Ms. fr. 4204, f. 133-138)
- lettre de *La Croix fédérale* (Ms. fr. 4205, f. 38-39)
- lettre de Samuel Cornut (Ms. fr. 4206, f. 273-274)

- papiers personnels (Ms. fr. 4218)
- lettre d'Auguste Baud-Bovy (Ms. fr. 4219bis, f. 12-13)
- lettres de Daniel Baud-Bovy (Ms. fr. 4219bis/2, f. 1-6)

Fonds Eugène Ritter

- lettres de Louis Avennier (Ms. fr. 2556, f. 65-73)

Fonds Gaspard Vallette

- lettres de Samuel Cornut (Ms. fr. 1564, f. 30-32)
- carte de visite de Louis Dumur (Ms. fr. 1564, f. 65)
- lettre d'Albert Mockel (Ms. fr. 1564, f. 144-145)

Fonds Henri Spiess

- lettre de Louis Avennier (Ms. fr. 2339/1, f. 1-2)
- lettre de Samuel Cornut (Ms. fr. 2334, f. 17)

Manuscrits français isolés (Collection d'autographes et de manuscrits)

- lettre et carte de Samuel Cornut à Auguste André (Ms. fr. 1310, f. 57-59)
- lettres de Samuel Cornut à Charles Eggimann (Ms. fr. 1310, f. 60-63)

Fonds Monnier

- lettres de Philippe Monnier à Jules Cougnard (Ms. fr. 4086 f. 1-53)
- lettres de Philippe Monnier à René Morax (Ms. fr. 4086, f. 127-132)

Dépôt Philippe Monnier (non encore catalogué)

I. Correspondance (de et à Philippe Monnier)

A. Particuliers et institutions

- lettre de Daniel Baud-Bovy
- lettres de Jules Carrara
- lettre d'Adolphe Chenevière
- lettre de Victor Cherbuliez
- lettre du Conseil administratif de Genève
- lettres de Jules Cougnard
- lettres de et à Louis Duchosal
- lettre de Louis Dumur
- lettres de Charles Fuster
- lettres à Antoine Guillard
- lettres d'Eugène Lenoir
- lettres de Paul Moriaud
- lettres de Pierre-Paul Plan
- lettres d'Adolphe Ribaux

- lettre d'Édouard Rod
- lettre d'Henri Warnery

B. Rédacteurs et critiques romands

- lettres de et à Philippe Godet

C. Lettres d'écrivains et d'hommes de lettres français

- lettre de Louis Aubert
- lettre de Maurice Barrès
- lettre d'Arvède Barine
- lettres de Victor Cherbuliez
- lettre de François Coppée
- lettres de Gaston Paris
- lettre de Sully Prudhomme

D. Divers

- demandes de collaborations (revues, quotidiens)
- annonces et programmes de conférences

D'. Transcriptions, copies de lettres de et à Philippe Monnier

- lettres de et à Émile Jaques-Dalcroze (BPU Neuchâtel)

F. Correspondance entre mère et fils

- correspondance entre mère et fils, 1886-1892

G. Réception de l'œuvre

- *Vieilles femmes*
- *Rimes d'écolier*
- *Mon village*

II. Manuscrits

C. Manuscrits littéraires

- manuscrit des *Rimes d'écolier*, avec des corrections de Sully Prudhomme
- manuscrits isolés
- « Rimes d'écolier », cahier manuscrit, présenté au Concours Hensch
- « Choses et autres », manuscrit relié
- « Toast à Cartigny » (1891), manuscrit autographe et tapuscrit

D. Divers

- agendas

III. Réception de l'œuvre (articles reliés en livre)

- 1891-1896 (articles reliés en livre)

Autres cartons

- correspondance entre Samuel Cornut et Philippe Monnier
- correspondance entre Gaspard Vallette et Philippe Monnier

Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne (BCUL)

Fonds Henri Warnery (IS 1913)

- II. Notes de cours suivis par Henri Warnery
- III. Manuscrits et épreuves des œuvres et articles d'Henri Warnery
- IV. Imprimés : œuvres et articles d'Henri Warnery
- V. Affaires d'héritage, diplômes, papiers officiels
- VI. Lettres de et à Henri Warnery
 - lettres d'Alphonse Lemerre
 - lettres de Charles Gaudard
 - lettres de Samuel Cornut
 - lettres de et à Édouard Rod
 - lettres à Ernest Muret
 - lettres à Édouard Tallichet
 - lettre à Eugène Rambert

Fonds Édouard Rod

- lettres de Samuel Cornut (IS 347 1-34)
- lettres à Charles Vignier (IS 4695)
- lettres de Léon Deschamps (ER 184)
- lettres de Louis Avennier (IS 265)
- lettres de Philippe Monnier (IS 530)

Fonds Edmond Gilliard

- lettres de Samuel Cornut (IS II/02/05)
- lettres de C. F. Ramuz (IS 3766)

Fonds C. F. Ramuz

- lettres de Samuel Cornut (IS 4326/7/6)
- lettres de Philippe Monnier (IS 4326/11/24)

Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel (BPU)

Fonds Philippe Godet

- lettres de Louis Avennier (Ms. 3155.138)
- lettres de Daniel Baud-Bovy (Ms. 3156.90)
- lettres de Marie-Claire Monnier (Ms. 3167.307)
- lettres de Philippe Monnier (Ms. 3167.309)

Fonds Jean Grellet

- lettres d'Adolphe Ribaux (104JGRE-1.131)

Archives cantonales jurassiennes (ArCJ)

Fonds Virgile Rossel

- lettres d'Adolphe Chenevière (65 J 1.48)
- lettres de Samuel Cornut (65 J 1.54.1-3)
- lettres de Louis Duchosal (65 J 1.71)
- lettres de Charles Fuster (65 J 1.95.1-2)
- lettres de Philippe Monnier (65 J 1.157.1-3)
- lettres d'Adolphe Ribaux (65 J 1.206.1-2)
- lettres d'Édouard Rod (65 J 1.212-2-5)

Archives cantonales vaudoises (ACV)

Fonds Louis Dumur

- lettres de famille et d'amis (PP 538/163)
- engagement de location (PP 538/167)
- lettres professionnelles reçues (PP 538/187)

Centre de recherches sur les lettres romandes (CRLR)

Fonds Samuel Cornut

- lettres de et à sa famille

1.2. Archives en France

Bibliothèque littéraire Jacques Doucet

Fonds Mallarmé-Valvins

- lettres de Mathias Morhardt (MVL 2452-2455)
- lettre d'Auguste Baud-Bovy (MVL 119)
- lettres de Daniel Baud-Bovy (MVL 120-122 bis)
- lettre de Daniel Baud-Bovy (MVL 3444)
- lettres de Charles Vignier (MVL 3147-3161)
- manuscrits de Louis Duchosal (MVL 3542)

Fonds Paul Léautaud

- lettre de Louis Dumur (8560 [11])
- lettres de Louis Dumur (Alpha Ms 3105)
- carte postale de Pierre-Paul Plan (Ms Ms 20779)

Fonds Jean Schlumberger

- lettre de Samuel Cornut (Ms Ms 14978)
- lettre d'Ernest Tissot (Ms Ms 16508)

Collection Henri Mondor (Archives de la revue La Plume)

- lettre de Stéphane Mallarmé à Mathias Morhardt (MNR Ms 651)
- lettre d'Edmond Gilliard à Karl Boès (MNR bêta 744)
- lettres de Pierre-Paul Plan à Karl Boès (MNR bêta 1491-1492)
- lettre de Stéphane Mallarmé à Charles Vignier (MNR Ms 858)
- lettres de Louis Dumur à Léon Deschamps (MNR bêta 474-489)
- lettres d'Ernest Tissot à Karl Boès (MNR bêta 1928)

Bibliothèque nationale de France (BnF), site Richelieu

Fonds Luce Herpin

- lettres de Philippe Monnier (NAF 16811, f. 356-366)

Fonds Gaston Paris

- lettres de Philippe Monnier (NAF 24450, f. 92-94)

Fonds Arthur Chuquet

- lettre d'Henri Warnery (NAF 13668, f. 47)

Fonds M^{me} Bulteau, lettres reçues à La Vie parisienne, au Gaulois, au Figaro

- lettres de Charles Fuster (NAF 17537, f. 128, f. 206)

Fonds Arvède Barine

- lettres de Charles Fuster (NAF 18343, f. 159-170)

Fonds Ferdinand Brunetière

- lettres d'Adolphe Chenevière (NAF 25035, f. 131-4)
- lettre de Pierre-Paul Plan (NAF 25047, f. 332)
- lettres d'Édouard Rod (NAF 25048, f. 465-521)

Fonds Élémer Bourges

- lettre de Pierre-Paul Plan (NAF 15624, f. 298)

Fonds Émile Zola

- lettre d'Émile Jaques-Dalcroze (NAF 24517, f. 275)
- lettres de Mathias Morhardt (NAF 24522, f. 428-432)
- lettres d'Édouard Rod (NAF 24523, f. 252-310)

Fonds Pierre Benoît

- lettre de Louis Dumur (NAF 27373, f. 183)

Fonds Fernand Vandérem

- lettres d'Édouard Rod (NAF 16876, f. 216-218)

Fonds Juliette Adam

- lettres d'Ernest Tissot (NAF 28140 [Boîte 9], Stel-Z)

Bibliothèque nationale de France (BnF), site Arsenal

Fonds Sully Prudhomme

- lettre de Philippe Monnier (Ms. 15060, f. 450)

Fonds Lambert (lettres adressées pour la plupart à Joris-Karl Huysmans)

- lettres d'Édouard Rod (Ms. Lambert 28 [52])

- lettres de Daniel Baud-Bovy (Ms. Lambert 28 [66])

Fonds Daudet

- lettres d'Édouard Rod à Alphonse Daudet et à Madame Alphonse Daudet (Ms. 14558, f. 41, f. 43-44)

Fonds du comte Prozor

- lettres d'Édouard Rod (Ms. 15727 [2])

Société des romanciers français

- lettre d'Adolphe Chenevière (Ms. 13781 [78])

Administration de la Gazette des Beaux-Arts

- lettres de Daniel Baud-Bovy (Ms. 14631, I)

- lettres de Mathias Morhardt (Ms. 14632, II)

II. PÉRIODIQUES¹

2.1. Périodiques français

Action française (L')

Année des poètes (L')

Aurore (L')

Bulletin de l'Union pour l'action morale

Courrier européen (Le)

Croix fédérale (La)

Droits de l'homme (Les)

Ermitage (L')

Estafette (L')

Européen (L')

Feu follet (Le)

Femme (La)

Figaro (Le)

Foi et Vie

Gaulois (Le)

Gazette anecdotique, littéraire, artistique (La)

Gazette des Beaux-Arts

Gil Blas

Grande Revue (La)

Grande Revue de Paris et Saint-Pétersbourg (La)

Humanité nouvelle (L')

Idée libre (L')

Journal des Débats

Justice (La)

Lanterne (La)

Lutèce

Magasin pittoresque (Le)

Matin (Le)

Mercure de France

Monde poétique (Le)

Nouvelle Revue (La)

Parnasse (Le)

Petit Journal (Le)

Plume (La)

Province Nouvelle (La)

Rappel (Le)

¹ Sont répertoriés ici tous les périodiques qui ont fait l'objet d'une consultation sélective, sur support matériel ou numérique. Les références aux articles précis figurent en note de bas de page dans le corps du travail.

Revue bleue (Revue politique et littéraire)
Revue chrétienne
Revue contemporaine (La)
Revue de Paris (La)
Revue des Deux Mondes
Revue des revues (La)
Revue encyclopédique Larousse
Revue internationale de l'enseignement
Revue littéraire et artistique (Bordeaux)
Scapin (Le)
Signal (Le)
Temps (Le)
Tour du monde (Le)

2.2. Périodiques suisses

Au foyer romand
Bibliothèque universelle
Estafette (L')
Feuille centrale de la Société de Zofingue
Feuille d'avis de Neuchâtel
Feuille d'avis de Vevey
Gazette de Lausanne
Genevois (Le)
Illustration nationale suisse (L')
Journal de Genève
Nouvelliste vaudois
Neue Zürcher Zeitung
Revue (La)
Revue de Belles-Lettres
Revue de Genève
Semaine littéraire (La)
Suisse romande (La)
Wissen und Leben

2.3. Périodiques belges

Art moderne (L')
Jeune Belgique (La)
Revue moderne (La)
Wallonie (La)

III. LITTÉRATURE PRIMAIRE

3.1. Œuvres littéraires

- AVENNIER Louis, *Puisque l'oiseau chante...*, préf. de Sully Prudhomme, Lausanne, Payot, 1895.
- BARILIER Étienne, *Soyons médiocres ! : essai sur le milieu littéraire romand*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1989.
- BARRÈS Maurice, *Les Déracinés*, Paris, Fasquelle, 1897.
- BAUD-BOVY Daniel, *Poème alpestre*, musique d'Émile Jaques-Dalcroze, Genève, Eggimann, 1896.
- BAUD-BOVY Daniel, CAIN Henri, *Les Armaillis : légende dramatique en deux actes*, musique de Gustave Doret, Genève, Impr. W. Kündig, 1906.
- CHENEVIÈRE Adolphe, *Contes indiscrets*, Paris, Lemerre, 1887.
- CONTAT Michel, *Paris 1959 : notes d'un Vaudois*, Carouge, Zoé, « Mini Zoé », 2001.
- COPPÉE François, *Poésies (1878-1886) : Contes en vers, Poésies diverses*, Paris, Lemerre, 1887.
- CORNUT Samuel, *La Vallombreuse ; Giacomo ; Un père ; Béatrix ; Ma cousine*, Paris, Ollendorff, 1892.
- CORNUT Samuel, *Mathilde Monastier : histoire d'une âme*, Genève, Eggimann, 1894.
- CORNUT Samuel, *Regards vers la montagne*, Lausanne, Payot, 1895.
- CORNUT Samuel, *Miss*, Paris, Perrin, 1896.
- CORNUT Samuel, *Chair et Marbre*, Paris, Perrin, 1898.
- CORNUT Samuel, *L'Inquiet*, Paris, Perrin, 1900.
- CORNUT Samuel, *Le Testament de ma jeunesse*, Lausanne, Payot, 1903.
- CORNUT Samuel, *La Chanson de Madeline*, Lausanne, Payot, 1907.
- CORNUT Samuel, *La Trompette de Marengo*, Lausanne, Payot, « Le roman romand », [1908], 1912.
- CORNUT Samuel, *Essais et Confessions*, Lausanne, Payot, 1910.
- CORNUT Samuel, « La Nuit d'Emmaüs », manuscrit inédit, Bibliothèque de Genève, Ms. fr. 1888, 1918.
- DUCHOSAL Louis, *Le Livre de Thulé*, Lausanne, Payot, 1891.
- DUCHOSAL Louis, *Le Rameau d'or*, Genève, Eggimann, 1894.
- DUMUR Louis, *La Néva*, Saint-Pétersbourg ; Paris, Société de Librairie française en Russie ; Savine, 1890.
- DUMUR Louis, *Albert*, Paris, Bibliothèque artistique & littéraire, 1890.
- DUMUR Louis, *Lassitudes*, Paris, Perrin, 1891.
- DUMUR Louis, *La Motte de terre*, Paris, Mercure de France, 1894.
- DUMUR Louis, *La Nébuleuse*, Paris, Mercure de France, 1895.
- DUMUR Louis, *Pauline, ou la liberté de l'amour*, Paris, Mercure de France, 1897.
- DUMUR Louis, *Un Coco de génie*, Paris, Mercure de France, 1902.
- DUMUR Louis, *Les Trois demoiselles du père Maire*, dessins de Gustave Wendt, Paris, Mercure de France, 1909.
- DUMUR Louis, *Le Centenaire de Jean-Jacques*, dessins de Gustave Wendt, Paris, Mercure de France, 1910.
- DUMUR Louis, *L'École du dimanche*, dessins de Gustave Wendt, Paris, Mercure de France, 1911.
- DUMUR Louis, *Les Enfants et la Religion : à propos d'un livre*, Paris, Mercure de France, 1911.
- DUMUR Louis, *Un estomac d'Autriche*, Paris, Les Maîtres du roman, [rédigé en 1913], 1932.
- DUMUR Louis, *Les Deux Suisse : 1914-1917*, Paris, Bossard, 1917.
- EGGIS Étienne, *Poésies*, avec une notice biographique et littéraire par Philippe Godet, Neuchâtel, Berthoud, 1886.
- FUSTER Charles, *L'Âme pensive*, Royan ; Paris, Aux Muses santones ; Ghio, 1884.
- JACCARD Roland, *Pièces détachées*, Saint-Maurice, Éd. Saint-Augustin, 1963.

- LANDRY Charles-François, *Sortilèges de Paris : (Quand donc finira la semaine ?)*, Paris ; Fribourg, LUF ; Egloff, 1945.
- LANDRY Charles-François, *Le Pavé de Paris : (Ainsi s'en vont les jours !)*, Paris ; Fribourg, LUF ; Egloff, 1947.
- LEMAÎTRE Jules, *L'Aînée*, Paris, Calmann Lévy, 1898.
- MONNIER Philippe, *Rimes d'écolier*, Genève ; Paris, Cherbuliez ; Fischbacher, 1891.
- MONNIER Philippe, *Vieilles femmes*, Genève ; Paris, Eggimann ; Schlachter, 1895.
- MONNIER Philippe, *Jeunes ménages*, Genève ; Paris, Eggimann ; Fischbacher, 1899.
- MONNIER Philippe, *Causeries genevoises*, Genève, Jullien, 1902.
- MONNIER Philippe, *Le Livre de Blaise*, Genève, Jullien, 1904.
- MONNIER Philippe, *Mon village*, Genève, Jullien, 1909.
- MORHARDT Mathias, *Hénor*, Paris, Perrin, 1890.
- MURALT Béat-Louis de, *Lettres sur les Anglois et les François, et sur les Voiages*, [Genève], [Fabri et Barrillot], 1725.
- MURGER Henry, *Scènes de la vie de bohème*, Paris, Calmann Lévy, [1849], 1880.
- OLIVIER Juste, *Le Canton de Vaud*, Lausanne, [s. n.], 1831.
- PERNOD Amélie, *À tous : religieuses, patrie, nature, épîtres, sonnets, paysages, enfantines, poésies diverses, poème des fleurs*, Paris ; Neuchâtel, Sandoz ; Sandoz & Fischbacher, 1876.
- PLAN Pierre-Paul, *Ils sont trop verts ! : fantaisie rimée en un acte*, Lausanne, Impr. A. Jaunin, 1892.
- PLAN Pierre-Paul, *À côté du chemin*, illustr. de Louis Patru, Charles Lacroix et Gustave Wendt, Genève, Eggimann, 1892.
- RAMUZ C. F., « Henri Croisier, Vaudois » (fragments), *Romans, Œuvres complètes*, t. II, Genève, Slatkine, [1905], 2011, p. 232-235.
- RAMUZ C. F., *Aimé Pache, peintre vaudois, Œuvres complètes*, t. IV, Lausanne, Rencontre, [1911], 1967.
- RAMUZ C. F., *Vie de Samuel Belet, Œuvres complètes*, t. V, Lausanne, Rencontre, [1913], 1967.
- RAMUZ C. F., « Raison d'être », *Œuvres complètes*, t. VII, Lausanne, Rencontre, [1914], 1967.
- RAMUZ C. F., *Une Province qui n'en est pas une*, avec seize dessins de Géa Augsburg, Paris, Grasset, 1938.
- RAMUZ C. F., *Paris (notes d'un Vaudois)*, Lausanne, Aujourd'hui, 1938.
- RAMUZ C. F., *Paris (notes d'un Vaudois)*, avec huit eaux-fortes de Charles Méryon, Lausanne, La Guilde du Livre, 1938.
- RAMUZ C. F., *Découverte du monde, Œuvres complètes*, t. XVII, Lausanne, Rencontre, [1939], 1967.
- RAMUZ C. F., *Écrits autobiographiques, Œuvres complètes*, t. XVIII, Genève, Slatkine, 2011.
- RIBAUX Adolphe, *Ballade helvétique, à la section neuchâteloise de la Société de Zofingue : souvenir de la séance générale du 15 décembre et de l'arbre de Noël du 22 décembre 1883*, Section neuchâteloise de la Société de Zofingue, [s.l.], [s.n.], 1883.
- RIBAUX Adolphe, *Feuilles de lierre*, Paris ; Neuchâtel ; Genève, Sandoz & Thuiller ; Sandoz ; Desrois, 1882.
- RIBAUX Adolphe, *Vers l'idéal*, Paris, Lemerre, 1884.
- RIBAUX Adolphe, *Rosaire d'amour : poésies (1883-1887)*, Neuchâtel ; Paris, Attinger ; Lemerre, 1887.
- RIBAUX Adolphe, *Mon frère Jacqueline*, Neuchâtel ; Paris, Berthoud ; Fischbacher, 1908.
- RICHEPIN Jean, *Les Blasphèmes*, Paris, Charpentier & Fasquelle, [1884], 1896.
- ROD Édouard, *Les Allemands à Paris*, Paris, Derveaux, 1880.
- ROD Édouard, *Palmyre Veulard*, Paris, Dentu, 1881.

- ROD Édouard, *La Chute de Miss Topsy*, Bruxelles, Kistenmaeckers, 1882.
- ROD Édouard, *La Course à la mort*, nouvelle édition avec préf. de l'auteur, Paris, Frinzine & Cie, « Bibliothèque des Deux Mondes », 1886.
- ROD Édouard, *Le Sens de la vie*, Paris, Perrin, 1889.
- ROD Édouard, « Mes débuts dans les lettres », *L'Illustration nationale suisse*, 3^e année, Vol. 3, n° 62-72, 28.12.1889-08.03.1890.
- ROD Édouard, *La Vie privée de Michel Teissier*, Paris, Perrin, 1893.
- ROD Édouard, *Les Roches blanches*, Paris, Perrin, 1895.
- ROD Édouard, *Dernier Refuge*, Paris, Perrin, 1896.
- ROD Édouard, *Là-haut*, Paris ; Lausanne, Perrin ; Payot, 1897.
- ROD Édouard, *L'Eau courante*, Paris ; Lausanne, Fasquelle ; Payot, 1902.
- ROUSSEAU Jean-Jacques, *Correspondance, Œuvres complètes*, avec des notes historiques par G. Petitain, t. VII, Paris, Lefèvre, 1839.
- SULLY PRUDHOMME, *Poésies, 1879-1888 : Le Prisme, Le Bonheur*, Paris, Lemerre, [1889].
- VIGNIER Charles, *Centon*, Paris, Vanier, 1886.
- VIGNIER Charles, *Albums en vers et en prose*, 3^e édition, Bruxelles ; Paris, Messageries de la Presse ; Librairie universelle, 1888.
- WARNERY Henri, *À la patrie !: toast porté à la séance anniversaire du Grütli à Lausanne le 10 novembre 1880*, Lausanne, Impr. G. Bridel, 1880.
- WARNERY Henri, *Poésies*, Lausanne, Payot, 1887.
- WARNERY Henri, *L'Étang aux fées*, Lausanne, Payot, 1892.
- WARNERY Henri, *Sur l'Alpe*, Lausanne, Payot, 1895.
- WARNERY Henri, *Le Chemin d'espérance : confession d'un inconnu*, Lausanne, Payot, 1899.
- WARNERY Henri, *Littérature et morale : essais et discours*, avec un portrait de l'auteur et une notice biographique et littéraire par M. Samuel Cornut, Lausanne, Payot, 1904.
- WARNERY Henri, *Le Peuple vaudois : pièce historique en quatre tableaux*, Lausanne, Payot, 1903.
- WARNERY Henri, *Aux vents de la vie : Dernières Poésies, Sur l'Alpe*, Lausanne, Payot, 1904.

3.2. Études et essais

- AMIEL Henri-Frédéric, *Du mouvement littéraire dans la Suisse romane, et de son avenir*, Genève, Impr. E. Carey, 1849.
- BAUD-BOVY Daniel, *Notice sur Barthélemy Menn, peintre et éducateur*, Genève, Éd. de La Montagne, 1898.
- BAUD-BOVY Daniel, *À travers les Alpes*, Neuchâtel ; Bâle ; Genève, Delachaux & Niestlé ; Georg, 1899.
- BAUD-BOVY Daniel, *Peintres genevois*, reproductions photographiques par Frédéric Boissonnas, 2 Vol., Genève, Journal de Genève, 1903-1904.
- BAUD-BOVY Daniel, BOISSONNAS Frédéric, *En Grèce par monts et par vaux*, Genève ; Athènes, Boissonnas ; Eleftheroudakis, 1910.
- BÉDIER Joseph, HAZARD Paul (dir.), *Histoire de la littérature française illustrée*, Paris, Librairie Larousse, 1924.
- CHENEVIÈRE Adolphe, *Bonaventure des Périers : sa vie, ses poésies*, Paris, Plon & Nourrit, 1886.
- Congrès international pour l'extension et la culture de la langue française : première session, Liège, 10-14*

- septembre 1905, Paris ; Genève, Champion ; Jullien, 1906.
- CORNUT Samuel, *L'Art poétique de Racine*, Lausanne, Impr. A. Genton & Viret, 1884.
- DUCHOSAL Louis, « Un bohème romand : Etienne Eggis », *Le Genevois*, 19.01.1886, [s. p.]
- FUSTER Charles, *Essais de critique*, Paris, Giraud, 1886.
- FUSTER Charles, *Les Poètes du clocher*, Paris, Monnerat, [1889].
- GILLIARD Edmond, *Henri Warnery*, Lausanne, Payot, 1904.
- GODET Philippe, *Histoire littéraire de la Suisse française*, Neuchâtel ; Paris, Delachaux & Niestlé ; Fischbacher, 1890.
- GODET Philippe, *Art et Patrie : Auguste Bachelin d'après son œuvre et sa correspondance*, Neuchâtel, Attinger, 1893.
- GRUBIS Jean, « Etienne Eggis », *Revue de Belles-Lettres*, 12^e année, n°3, janvier 1884, p. 69-79.
- GUILLAND Antoine, « Imbert Galloix », *Revue de Belles-Lettres*, 13^e année, n°2, décembre 1884, p. 33-53.
- MONNIER Philippe, *Le Quattrocento : essai sur l'histoire littéraire du XV^e siècle italien*, Lausanne, Payot, 1901.
- MONNIER Philippe, *Venise au XVIII^e siècle*, Lausanne, Payot, 1907.
- MONNIER Philippe, *La Genève de Töpffer*, Genève, Jullien, 1914.
- RAMBERT Eugène, *Écrivains de la Suisse romande*, Lausanne, Rouge, 1889.
- REYNOLD Gonzague de, *Histoire littéraire de la Suisse au XVIII^e siècle*, 2 Vol., Lausanne, Bridel, 1909-1912.
- ROD Édouard, *Les Idées morales du temps présent*, Paris, Perrin, 1891.
- ROSSEL Virgile, *Histoire littéraire de la Suisse romande : des origines à nos jours*, Genève ; Bâle, Georg, 1889-1891.
- TISSOT Ernest, *Les Évolutions de la critique française*, Paris, Perrin, 1890.
- TISSOT Ernest, *Le Drame norvégien : Henri Ibsen, Bjørnstjerne Bjørnson*, Genève, Eggimann, 1893.
- TISSOT Ernest, *Les Sept Plaies & les sept Beautés de l'Italie contemporaine*, Paris, Perrin, 1900.
- TISSOT Ernest, *In Memoriam Édouard Rod*, Genève, Atar, 1912.
- TISSOT Victor, CORNUT Samuel, *Bex-les-Bains : ses eaux salées, ses eaux mères, paysages et promenades*, illustr. de J. Weber, Zürich, Art. Institut Orell Füssli, « L'Europe illustrée », 1895.
- VALLON Ernest, « Henry Murger », *Revue de Belles-Lettres*, 14^e année, n°2, décembre 1885, p. 47-57.
- VIOLETTE Jean, « Une carrière manquée : Louis Avennier », *Almanach du Vieux Genève*, 22^e année, 1946, p. 53-56.
- WARNERY Henri, *La Philosophie de l'histoire de Saint Paul*, Lausanne, Impr. G. Bridel, 1882.
- WARNERY Henri, *Eugène Rambert : étude biographique et littéraire*, Lausanne, Rouge, 1890.

3.3. Anthologies

Anthologies, souvenirs et galeries de portraits édités en France

- DAUDET Léon, *Souvenirs des milieux littéraires, politiques, artistiques et médicaux*, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1920.
- DU CAMP Maxime, *Souvenirs littéraires : 1850-1880*, Paris, Hachette, [1882], 1906.
- DOUMIC René, *Les Jeunes : études et portraits*, Paris, Perrin, 1896.
- GOURMONT Remy de, *Le Livre des masques : portraits symbolistes*, dessins de Félix Vallotton, Paris, Mercure de France, 1896.

HURET Jules, *Enquête sur l'évolution littéraire*, Paris, Charpentier, 1891.
LEMERRE Alphonse (éd.), *Anthologie des poètes français du XIX^e siècle*, Paris, Lemerre, 1887-1888.
MENDÈS Catulle, *Le Mouvement poétique français de 1867 à 1900*, Paris, Fasquelle, 1903.
MORICE Charles, *La Littérature de tout à l'heure*, Paris, Perrin, 1889.
Petit Bottin des Lettres et des Arts, Paris, Giraud & Cie, 1886.
Portraits du prochain siècle : poètes et prosateurs, Paris, Girard, 1894.
RAYNAUD Ernest, *La Mêlée symboliste : portraits et souvenirs*, 3 Vol., Paris, La Renaissance du Livre, 1920-1922.

Anthologies éditées en Suisse

Chants du pays : recueil poétique de la Suisse romande, 3^e édition, revue par Philippe Godet, Lausanne, Payot, 1904.
En pays romand : anthologie des poètes de la Suisse romande, publiée par les sociétés de Belles-Lettres de Lausanne, Genève et Neuchâtel, Paris ; Neuchâtel ; Genève, Sandoz & Thuillier ; Sandoz ; Desrois, 1883.
JEANNET Daniel (éd.), *Le Paris des Suisses*, Paris, La Différence ; Centre culturel suisse, 1995.²
TISSOT Victor, CORNUT Samuel (éd.), *Les Prosateurs de la Suisse française : morceaux choisis et notices biographiques*, Lausanne, Payot, 1897.
VINET Alexandre (éd.), *Chrestomathie française, ou choix de morceaux des meilleurs écrivains français*, 3 Vol., Lausanne, Bridel, [1829-1830], 1863-1864.
VINET Alexandre (éd.), *Chrestomathie française, ou choix de morceaux des meilleurs écrivains français*, revue et augmentée par Eugène Rambert, 3 Vol., Lausanne, Bridel, [1876], 1885.
VINET Alexandre (éd.), *Chrestomathie française, ou choix de morceaux des meilleurs écrivains français*, revue et augmentée par Eugène Rambert et par Paul Seippel, 3 Vol., Lausanne, Bridel, 1905.

Anthologies éditées en Belgique

GORCEIX Paul (éd.), *La Belgique fin de siècle : romans, nouvelles, théâtre*, Bruxelles, Éditions complexe, 1997.

3.4. Correspondance et journaux intimes

OLIVIER Juste, *Paris en 1830 : journal*, publié par André Delattre et Marc Denkinge, préf. de Fernand Baldensperger, Lausanne, Payot, 1951.
RAMUZ C. F., *Lettres : 1900-1918*, Lausanne, La Guilde du livre, 1956.
RAMUZ C. F., *Journal, notes et brouillons, Œuvres complètes*, t. I-III, Genève, Slatkine, 2005.

3.5. Programmes de cours

Programme des cours à l'Académie de Lausanne, Lausanne, Impr. Pache, 1874-1885.
Programme des cours de l'Université de Genève, [divers imprimeurs], 1878-1898.

² Malgré le fait que cet ouvrage ait été publié à Paris, nous le comptons parmi les anthologies suisses, étant donné que l'ensemble des textes qui y figurent ont été rédigés par des Suisses.

IV. LITTÉRATURE SECONDAIRE

4.1. Méthodologie

- BOURDIEU Pierre, « Le capital social », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°31, 1980, p. 2-3.
- BOURDIEU Pierre, « Existe-t-il une littérature belge ? : limites d'un champ et frontières politiques », *Études de lettres*, octobre-décembre 1985, p. 3-6.
- BOURDIEU Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°62-63, 1986, p. 69-72.
- BOURDIEU Pierre, « Le champ littéraire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°89, 1991, p. 3-46.
- BOURDIEU Pierre, *Les Règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, « Libre examen, Politique », 1992.
- CASANOVA Pascale, *La République mondiale des lettres*, Paris, Seuil, 1999.
- CHARLE Christophe, *La Naissance des « intellectuels » : 1880-1900*, Paris, Minuit, « Le Sens commun », 1990.
- CHARLE Christophe, *Paris fin de siècle : culture et politique*, Paris, Seuil, « L'Univers historique », 1998.
- DENIS Benoît, KLINKENBERG Jean-Marie, *La Littérature belge : précis d'histoire sociale*, Bruxelles, Éd. Labor, « Espace nord », 2005.
- KIRSCH Chantal, « Lutétiotropisme et champ littéraire distinct : l'expérience de la Belgique francophone », *Sociologie et sociétés*, Vol. 21, n°1, 1989, p. 147-175.
- LAHIRE Bernard, « Éléments pour une théorie de la création littéraire », *Franz Kafka : éléments pour une théorie de la création littéraire*, Paris, La Découverte, 2010, p. 21-105.
- MAGGETTI Daniel, *L'Invention de la littérature romande : 1830-1910*, Lausanne, Payot, « Études et documents littéraires », 1995.
- MEIZOZ Jérôme, *Postures littéraires : mises en scène modernes de l'auteur*, Genève, Slatkine, « Érudition », 2007.
- PONTON Rémy, « Programme esthétique et accumulation de capital symbolique : l'exemple du Parnasse », *Revue française de sociologie*, avril-juin 1973, p. 202-220.
- SAINT-JACQUES Denis, VIALA Alain, « À propos du champ littéraire : histoire, géographie, histoire littéraire », *Annales : Histoire, Sciences Sociales*, 49^e année, n°2, 1994, p. 395-400.
- THIESSE Anne-Marie, *Écrire la France : le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Époque et la Libération*, Paris, PUF, « Ethnologies », 1991.
- THIESSE Anne-Marie, *Ils apprenaient la France : l'exaltation des régions dans le discours patriotique*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1997.
- THIESSE Anne-Marie, *La Création des identités nationales : Europe XVIII^e – XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 1999.

4.2. Études historiographiques

- BERCHTOLD Alfred, *La Suisse romande au cap du XX^e siècle : portrait littéraire et moral*, Lausanne, Payot, 1963.
- BERG Christian (dir.), *L'Automne des idées : symbolisme et décadence à la fin du XIX^e siècle en France et en Belgique*, Louvain ; Paris, Peeters, 2013.
- BORGEAUD Charles, *Histoire de l'Université de Genève : l'Académie et l'Université au XIX^e siècle : 1814-1900*, Genève, Georg, 1934.

- CABANEL Patrick, *Histoire des protestants en France : XVI^e-XXI^e siècle*, Paris, Fayard, 2012.
- CLAVIEN Alain, *Les Helvétistes : intellectuels et politique en Suisse romande au début du siècle*, Lausanne, Société d'histoire de la Suisse romande ; Éd. d'En Bas, 1993.
- CLAVIEN Alain, LE DINH Diana, VALLOTTON François, « Jalons pour une histoire à faire : les revues romandes, 1880-1914 », *Les Annuelles*, n°4, 1993, p. 7-27.
- CLAVIEN Alain, « Philippe Godet et le 'Foyer romand' : histoire d'un échec », *Les Annuelles*, n°4, 1993, p. 29-45.
- COHEN Évelyne, *Paris dans l'imaginaire national de l'entre-deux-guerres*, préf. de Maurice Agulhon, Paris, Publ. de la Sorbonne, « Histoire de la France aux XIX^e et XX^e siècles », 1999.
- COUCHEPIN RAGGENBASS Florence, *Une histoire de revues (1885-1886) : La Suisse romande et la Revue de Genève*, mémoire de licence, dir. Doris Jakubec, dactylographié, Université de Lausanne, 1994.
- CRETIAZ Bernard, MICHAELIS-GERMANIER Juliette, *Une Suisse miniature ou les grandeurs de la petitesse*, Genève, Musée d'ethnographie, 1984.
- DECOPPET Auguste, *Paris protestant : ses églises, ses pasteurs, ses corps constitués, ses lieux de culte, ses diaconats, ses écoles, ses institutions de charité, ses sociétés religieuses, ses journaux : renseignements historiques et statistiques complets*, Paris, Bonhoure & Cie, 1876.
- « Fernand Chavannes (1868-1936) », présentation, choix de textes et notes de Doris Jakubec, *Études de lettres*, série 3, t. III, janvier-mars 1970, p. 169-367.
- FRANCILLON Roger (dir.), *Histoire de la littérature en Suisse romande*, nouvelle édition, Genève, Zoé, 2015.
- FRANCILLON Roger, *De Rousseau à Starobinski : littérature et identité suisse*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, « Le savoir suisse », 2011.
- FRANCILLON Roger, JAKUBEC Doris (dir.), *Littérature populaire et identité suisse : récits populaires et romans littéraires : évolution des mentalités en Suisse romande au cours des cent dernières années*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1991.
- GILLIARD Charles, *La Société de Zofingue, 1819-1919 : cent ans d'histoire nationale*, Lausanne, Bridel, 1919.
- HANSE Joseph, « 'La Jeune France' et 'La Jeune Belgique' », *Bulletin de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises*, t. XXXV, n°2, 1975, p. 75-95.
- JUNOD Philippe, KAENEL Philippe (dir.), *Critiques d'art de Suisse romande : de Töpffer à Budry*, Lausanne, Payot, « Études et documents littéraires », 1993.
- MAGGETTI Daniel, « Mouvements régionalistes en Suisse française », *Tangence*, n°40, 1993, p. 65-80.
- MEIZOZ Jérôme, « 'Un ciel ou une geôle' : poétiques de la province en Suisse francophone (XX^e siècle) », *L'Esprit créateur*, Vol. 42, n°2, été 2002, p. 43-52.
- MEIZOZ Jérôme, « Le droit de 'mal écrire' : trois cas helvétiques (XVIII^e – XX^e siècle) », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 111-112, mars 1996, p. 92-109.
- MELLOT Philippe, *Vivre à Paris : de la Restauration à la Belle époque*, Paris, Omnibus, 2012.
- Paris au XIX^e siècle : aspects d'un mythe littéraire*, colloque franco-allemand tenu en 1982 à Francfort-sur-le-Main, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1984.
- PROCHASSON Christophe, *Les Années électriques (1880-1910)*, Paris, La Découverte, 1991.
- ROLLET Édouard, « Les Suisses à Paris », *Le Magasin pittoresque*, 59^e année, 1891, p. 192-194, 244-245, 259-262, 195-298, 352-353.
- SAINT-AMAND Denis, « Le *Petit Bottin des Lettres et des Arts* : discours et effets d'une topographie fin de siècle », 2014, etudes-romantiques.ish-lyon.cnrs.fr/wa_files/SaintAmandVielitteraire.pdf [consulté le 11.08.16].

VALLOTTON François, *L'Édition romande et ses acteurs : 1850-1920*, préf. de Jean-Yves Mollier, Genève, Slatkine, 2001.

4.3. Études biographiques

BOSSON Alain, « Victor Tissot, auteur à succès dans le Paris de la Belle Époque », *Cahiers du Musée gruérien*, n°7, 2009, p. 49-54.

BRENNER Heinrich, *Samuel Cornut*, Gais, Impr. J. Kern, 1929.

COUTAZ Gilbert, « Louis Dumur et sa famille : un solitaire dans une grande fratrie », *Cahiers Louis Dumur*, n°2, Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 137-160.

DELHORBE Cécile, *Édouard Rod*, Neuchâtel ; Paris, Attinger, [1938].

JACOB François, « 1884 », *Cahiers Louis Dumur*, n°2, Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 51-64.

ROSSIER Serge, « Victor Tissot (1844-1917) : un homme d'affaires littéraires », avec la collab. de François Rime, *Cahiers du Musée gruérien*, n°7, 2009, p. 31-48.

Samuel Cornut : 1861-1918, catalogue d'exposition, Lausanne ; Aigle, Bibliothèque cantonale et universitaire ; Maison de Ville, 1989.

WARNERY Marcelle, *Henri Warnery, poète vaudois : 1859-1902*, préf. de Pierre Kohler, Neuchâtel, La Baconnière, 1953.

ZIEGLER Henri de, *Louis Dumur : l'homme et l'œuvre*, Paris ; Genève, Mercure de France ; Revue mensuelle, 1934.

V. SOURCES AUDIOVISUELLES

Archives RTS (Radio télévision suisse)

« Chappaz et le Valais », journaliste Guy Ackermann, réalisateur Pierre Barde, *Découverte de la Suisse*, Archives RTS, diffusé le 18.06.1965, 1 vidéo (43 min), www.rts.ch/archives/tv/culture/decouverte-de-la-suisse/3442393-chappaz-et-le-valais.html, [consulté le 23.02.16].

« Corinna et le Valais », journaliste Boris Acquadro, *Préface*, Archives RTS, diffusé le 21.12.1961, 1 vidéo (8 min), www.rts.ch/archives/tv/culture/preface/3436187-corinna-et-le-valais.html, [consulté le 23.02.16].

« Jean-Luc Benoziglio », journaliste Pierre-Pascal Rossi, *Visiteurs du soir*, Archives RTS, diffusé le 20.04.1981, 1 vidéo (19 min), www.rts.ch/archives/tv/culture/visiteurs-du-soir/3461746-jean-luc-benoziglio.html [consulté le 02.03.16].

« Monter à Paris », journaliste Gérald Mury, réalisateur Jean-Claude Deschamps, *Temps présent*, Archives RTS, diffusé le 02.01.1970, 1 vidéo (31 min), www.rts.ch/archives/tv/information/temps-present/7053544-monter-a-paris.html, [consulté le 02.03.16].

« Monter à Paris », journaliste Guy de Belleval, réalisateur Jean-Louis Roy, *Clés du regard*, Archives RTS, diffusé le 03.12.1975, 1 vidéo (51 min), www.rts.ch/archives/tv/culture/cles-du-regard/3465897-monter-a-paris.html, [consulté le 02.03.16].

VI. ILLUSTRATIONS

www.parisrues.com/rues01/paris-avant-01-avenue-de-l-opera.html [consulté le 12.04.17].

commons.wikimedia.org/wiki/File:1892_Hachette_Plan_or_Pocket_Map_of_Paris,_France_-_Geographicus_-_Paris-hachette-1892.jpg?uselang=fr [consulté le 11.01.17].

VII. BASES DE DONNÉES ET MOTEURS DE RECHERCHE

data.bnf.fr

digithèque.ulb.ac.be

gallica.bnf.fr

prelia.hypotheses.org (PRELIA : Petites REVues de Littérature et d'Art)

scriptorium-bcu-lausanne.ch

www.academie-francaise.fr

www.hls-dhs-dss.ch (Dictionnaire historique de la Suisse)

www.lenouvelliste.ch/pages/archives-du-nouvelliste

www.letempsarchives.ch

www.museeprotestant.org (Musée virtuel du Protestantisme)

w3public.bille-ge.ch (Odyssée)

